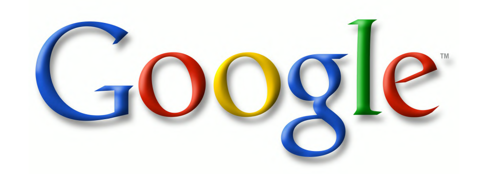
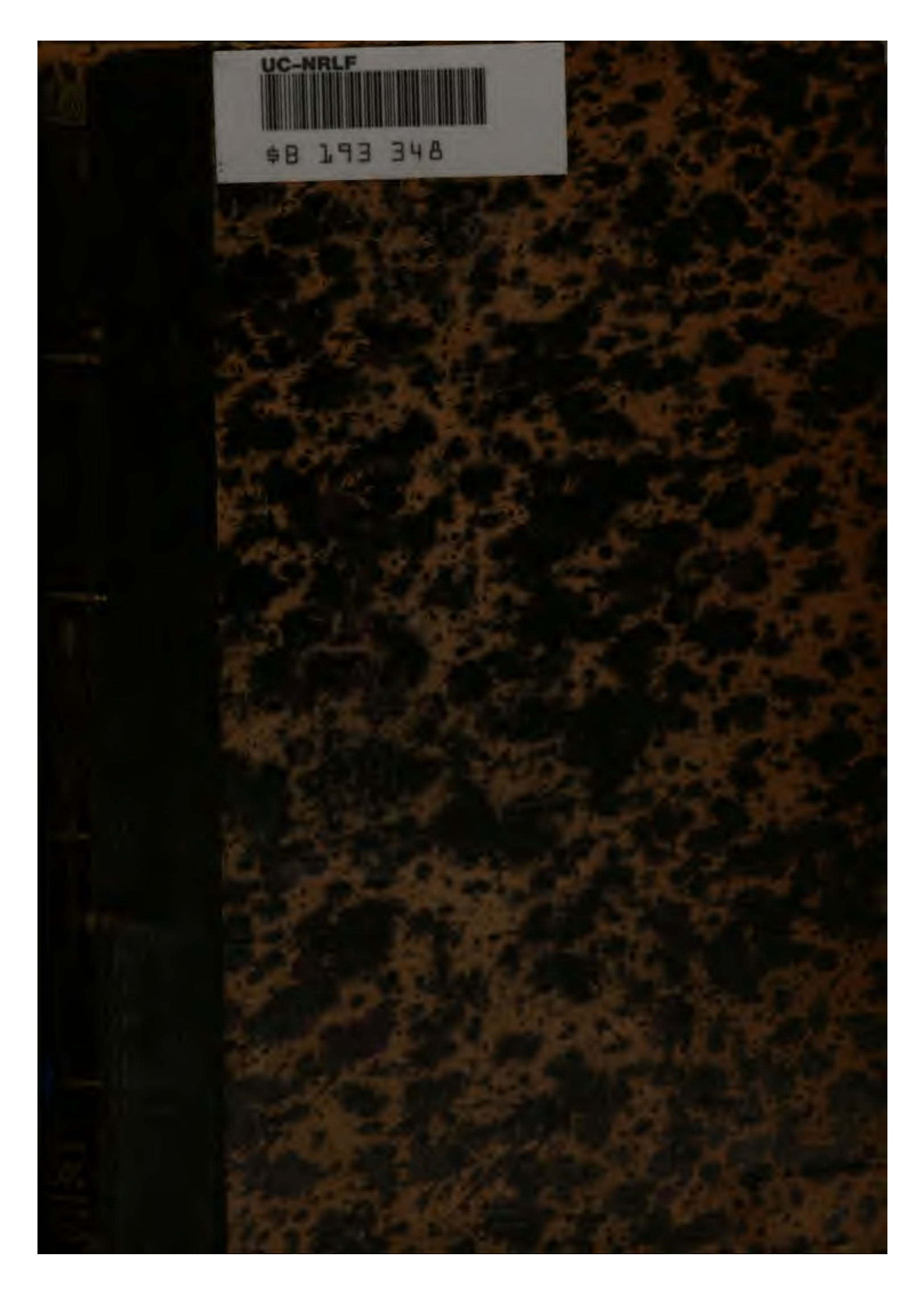



UC-NRLF
$B 193 348


LIBRARY
UNIVERSITY OF





LES

MYSTÈRES DIVINS

TRINITÉ — CRÉATION — INCARNATION — RÉDEMPTION — ÉTERNITÉ

LES MYSTÈRES DIVINS

TRINITÉ — CRÉATION — INCARNATION — RÉDEMPTION — ÉTERNITÉ

186 INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

Dieu, sa Nature, ses Perfections, 17; Anges, 3; Homme, ses Facultés, ses Biens, 5; Sa Fin ou Salut, 5; Messie promis, figuré, dépeint par les Prophètes; son Règne préparé, sa Connaissance, 10; sa Divinité prouvée par ses Prophéties, ses Miracles, la Conversion du monde, les Vertus des premiers Chrétiens, les Martyrs, 20; Incarnation, 8; Noël, 7; Circoncision, saint nom de Jésus, 7; Epiphanie, 7; Présentation, 5; Egypte, Sainte Enfance, Vie cachée, Vie publique, 7; Rameaux, 3; Jeudi saint, Fête-Dieu, 8; Vendredi saint, 8; Sainte Croix, 3; Sépulture, 1; Pâques, 8; Ascension, 9; Jugement, 3; Pentecôte, Saint-Esprit et ses Dons, 11; Eglise, 7; Communion des Saints et Purgatoire, 6; Rémission des Péchés, 1; Résurrection de la chair, 2; Eternité. — Malheureuse, 8; Bienheureuse, 7;

PAR M. HIMONET, CURÉ DE LAVOYE (Meuse)

OUVRAGE APPROUVÉ PAR MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE VERDUN

TOME PREMIER

Regardez-vous dans votre Symbole comme dans votre miroir. (S. AUGUST., *Serm.* LIX *in Matt.*)

Le Symbole est une source de vie, au lit en apparence resserré, mais qui s'épanche en larges fleuves. (S. PIERRE CHRYSOL., *Serm.* LXI.)

CHEZ L'AUTEUR, M. HIMONET, A LAVOYE (MEUSE)

—

1869

APPROBATION.

ÉVÊCHÉ DE VERDUN.

Nous, vicaire général de Verdun,

Sur le rapport favorable de la commission d'examen, approuvons l'ouvrage composé par M. l'abbé Himonet, prêtre de ce diocèse, et publié sous ce titre : *Les Mystères divins*. Nous en recommandons la lecture dans l'intérêt de la piété chrétienne. L'auteur a su mettre ses Instructions à la portée des intelligences les plus ordinaires, et y mêler des applications morales, des exhortations vives et pathétiques dont on ne peut attendre que d'heureux fruits de sanctification.

THOMAS,

Vicaire général.

Verdun, le 13 *Septembre* 1869.

AVANT-PROPOS

Notre-Seigneur, avant de quitter la terre, a dit à ses Apôtres : *Allez, instruisez toutes les nations, annoncez-leur ce que je vous ai commandé : celui qui croira sera sauvé.* Fidèles à cette mission divine, avant de se disperser et d'aller prêcher l'Evangile aux extrémités de la terre, et pour mieux assurer l'unité de la foi dans la famille des Fidèles, ils composèrent le Symbole, c'est-à-dire l'abrégé de nos croyances, la profession de notre foi. En effet, dit le Catéchisme du Concile de Trente, nous y trouvons ce qui concerne la connaissance de Dieu, la création et le gouvernement du monde, la rédemption du genre humain, la récompense des bons, les supplices des méchants. (*Præfat.*) Ainsi l'unité de l'essence divine, la distinction des trois personnes de

la sainte Trinité, leurs perfections, leurs œuvres, les Anges, les hommes, leur fin dernière et la voie d'y parvenir par Jésus-Christ ; son Eglise le remplaçant sur la terre avec le dépôt de ses vérités et de ses Sacrements, la destinée finale de nos corps réunis à nos âmes par la résurrection, le jugement, la vie éternellement heureuse ou malheureuse, la religion tout entière se trouve dans le Symbole. Saint Ambroise le nomme ***la clef du ciel***; saint Léon, ***l'arsenal de toutes les armes nécessaires pour combattre les démons, détruire ses émissaires et leurs œuvres***, c'est-à-dire, les hérétiques et leurs erreurs. Le Symbole ne renferme point une seule parole en effet qui n'en confonde quelques-unes.
« *Credo*, je crois. Première parole qui confond
« le libertin, qui ne croit à rien et s'en glo-
« rifie ; l'hypocrite, qui fait semblant de croire
« et qui ne croit pas ; le mauvais Chrétien,
« qui vit comme s'il ne croyait pas en effet. —
« ***Je crois en Dieu, en ce seul Dieu qui a créé***
« ***le ciel et la terre***. Parole qui confond l'athée
« qui ne croit point de Dieu ; le Païen, qui en

« reconnaît plusieurs ; l'Idolâtre, qui prend
« pour Dieu, non le Créateur du ciel et de la
« terre, mais le ciel même ou la terre, ou ses
« autres créatures ; le Manichéen, qui re-
« connaît dans le monde deux principes de
« toutes choses. — ***Je crois en Dieu le Père***
« ***tout-puissant, et en Jésus-Christ son Fils***
« ***unique.*** Paroles qui confondent et le Juif,
« qui ne veut pas reconnaître que Dieu a un
« Fils égal à lui, Dieu comme lui, comme lui
« notre Seigneur et le Seigneur de toutes
« choses, ni que Jésus-Christ soit ce Fils
« unique de Dieu. Paroles qui confondent aussi
« le Mahométan, qui regarde tout au plus
« Jésus-Christ comme un prophète. — ***Je crois***
« ***en Jésus-Christ son Fils unique, qui a été conçu***
« ***du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie.***
« Paroles qui confondent et l'Arien, qui nie
« sa divinité, et le Sabellien, qui ne distingue
« point sa personne de celle du Père, et
« toutes ces sectes qui s'attaquent à l'ado-
« rable Trinité, ou en divisant sa nature ou
« en confondant ses personnes. Paroles qui
« condamnent et le Nestorien, qui distingue

« deux personnes en Jésus-Christ, et l'Euty-
« chien au contraire, qui confond ses deux
« natures. Parcourez le Symbole, et vous y
« trouverez les Célestius, les Pélage, les
« Luther, les Calvin et leurs pareils terrassés
« et confondus. — *Je crois la sainte Eglise.*
« Paroles qui condamnent tous les schismes,
« en nous apprenant que l'Eglise est une;
« tous les dérèglements, en nous déclarant
« qu'elle est sainte; toutes les nouveautés
« dans la doctrine, les variations dans la foi,
« en nous apprenant qu'elle est catholique
« et apostolique ». — Et quoi de plus propre à nous faire rentrer en nous-mêmes que ce titre de créatures que nous rappelle le Symbole, notre dépendance absolue de Dieu par conséquent, notre chute, notre rédemption, le prix infini, les augustes mystères par lesquels nous avons été rachetés; le jugement où il sera rendu à chacun selon ses œuvres; cette rémission des péchés toujours offerte aux pécheurs; cette communion des Saints dont les richesses inépuisables sont à notre disposition; puis cette éternité de la vie ou

de la seconde mort, terme suprême de toute âme humaine après les épreuves? « Contem« plez-vous dans ce miroir », disait saint Augustin, « et voyez si votre cœur est d'accord « avec votre profession de foi. Que le Sym« bole soit votre richesse, qu'il soit comme « un vêtement de chaque jour pour vous. « Tous les jours vous revêtez votre corps ; « faites la même chose pour votre âme par « la récitation du Symbole. Notre foi est en « même temps et l'habit qui nous couvre et « la cuirasse qui nous défend. Ce n'est que « dans le ciel que nous n'aurons plus besoin « du Symbole, parce qu'il n'y aura plus lieu « à la foi, et que la claire vue de notre Dieu « y sera la récompense de la foi ». (Serm. LIX in Matth.) Et combien la connaissance du Symbole est surtout nécessaire en nos jours de haine contre la saine doctrine, d'émancipation de la chair, de morale indépendante! La morale, en effet, n'a de fondement et de sanction que dans les croyances de notre foi; chacun de ses articles ou de ses mystères révèle un devoir à remplir, des vertus à pra-

tiquer. Notre Sauveur s'y montre non-seulement notre Maître, mais notre modèle admirable, la règle vivante de notre vie, de nos mœurs. Ainsi vous *croyez en Dieu.* Mais Dieu voit tout, connaît tout, gouverne toutes choses par sa Providence : s'il est souverainement miséricordieux, il est aussi infiniment juste. Alors vous dites comme David : *Inclinez, Seigneur, ma volonté à la pratique de vos préceptes ; percez mes chairs de votre crainte au souvenir de vos jugements !* Et vous placez votre bonheur suprême à vous attacher à lui. — Voilà notre création et notre rédemption. Nous appartenons donc à Dieu à un double titre ; et à la vie et à la mort nous sommes au Seigneur : alors vous comprenez le crime de se révolter contre ses volontés saintes. Le monde matériel, quoique flétri, décoloré, labouré par la malédiction depuis le péché, est encore plein de la miséricorde du Seigneur en faveur de notre corps misérable. Cela ne nous enseigne-t-il pas à bénir le Seigneur pour toutes les œuvres de ses mains ? et s'il donne tant de délices aux mé-

chants aussi bien qu'aux justes en cet exil, quel désir ne doit point nous enflammer pour les incorruptibles délices réservées aux seuls élus de sa Maison !

Et quel prix n'attacherons-nous point à nos âmes, avec quel zèle nous travaillerons à les sauver, si nous considérons avec attention la Providence promettre, figurer, dépeindre trait par trait pendant quatre mille ans, l'Enfant de l'espérance, Jésus-Christ notre Sauveur ; lui préparer les voies, en remuant pour cela le ciel, la terre, la mer et ses îles, en renversant les empires ! Entrez ensuite dans le détail de ses Mystères ; chacun d'eux ouvre à vos yeux un évangile abrégé, un livre des vertus. — Le Verbe se fait chair, mais il n'épouse notre nature que par l'opération du Saint-Esprit, et il ne veut pour Mère qu'une Vierge pure et sans tache. Que la luxure déborde alors, qu'elle hurle dans le monde pour justifier son libertinage et ses débauches : le mystère de l'Incarnation lui crie, avec une puissance toute divine et inflexible, que rien d'impur n'entrera dans

la Cité céleste, et que l'héritage réservé à ses esclaves, est l'étang de soufre et de feu. Il naît à Bethléem dans une étable ; ce n'est point seulement la reconnaissance et la compassion que nous inspirent ses larmes, c'est surtout la mortification, l'humilité, l'innocence, le détachement des honneurs et des richesses. Puis, livrez-vous donc aux plaisirs, aux voluptés criminelles en le voyant, dans sa Circoncision sanglante et dans sa Présentation au temple, faire le vœu d'immoler sa chair à notre rédemption ; en voyant le glaive des douleurs s'enfoncer dans le cœur de Marie sa tendre Mère ; en les voyant l'un et l'autre fugitifs en Egypte, y vivant dans les privations, les ennuis et les amertumes de l'exil !

Il revient à Nazareth, et là il est soumis à Marie, à Joseph ; il est humble artisan, travaillant avec résignation, vivant dans la retraite et la prière. N'était-ce point dire au peuple, c'est-à-dire à cette immense multitude de travailleurs à qui les sociétés humaines ne donnent souvent que le pain qui périt : Imitez-moi ; je suis votre ami, votre

Sauveur. Travaillez ; mais, à mon exemple, priez et fuyez les lieux de la débauche, les assemblées des pécheurs ; à mon exemple, ne prétextez jamais la pauvreté, les soins matériels pour négliger vos devoirs envers Dieu. Hélas ! de tous côtés et sur tous les tons, on a crié à la classe ouvrière qu'il faut se divertir ; on a enflammé les convoitises et l'esprit d'indépendance dans les foules. Que de révoltes, d'émeutes, de deuil, de sang, de ruines ; que de familles désolées parce que des voix infernales ont ainsi détourné les jeunes générations du Fils de Dieu, sanctifiant le travail et ennoblissant la pauvreté, se faisant ouvrier et travaillant sur la terre, parce qu'il aime le peuple et s'apitoie sur ses maux ! Et quand redira-t-on enfin à ces cœurs aux passions ardentes et envenimées : Consolez-vous, consolez-vous, ô infortunés qui portez le poids de la fatigue et vivez dans l'abjection de l'indigence. Votre Dieu est dans la pauvreté avec vous ; il ne repose point dans les délices d'une couche luxueuse ; on ne le trouve point sur la terre

de ceux qui vivent au milieu des douceurs : à vous son amour et ses bénédictions de préférence !

Méditez maintenant sa vie publique : son baptême, mystère d'humilité pour expier notre orgueil ; son jeûne surhumain de quarante jours et de quarante nuits, pour expier nos mollesses insatiables ; ses tentations où il nous apprend à repousser le tentateur dans ses amorces de sensualité, de vaine gloire, et des richesses, piéges et filets pour les pieds de tant d'imprudents. Que c'est bien là le Maître promis par les Prophètes et marchant devant nous !

Il se présente aux brebis de la maison d'Israël qui avaient péri : alors il passe en faisant le bien ; il élève en public le flambeau de la divine parole : et par le royaume de Dieu, qu'il annonce à tous, et par les Sacrements qu'il établit pour nous unir à lui, par la sainte Eucharistie en particulier, il est pour tous ceux qui s'attachent à lui la cause de leur salut éternel !

Mais ayons à toute heure présentes sous nos yeux les mille douleurs de Jésus dans sa Passion, disait saint Bernard ; ses plaies, ses

afflictions et ses ignominies sont autant de bouches éloquentes qui nous instruisent de nos devoirs, qui nous reprochent notre paresse et notre lâcheté. Ah ! c'est une chaire sublime que la Croix ! Jésus nous y prêche, avec une solennelle et auguste majesté, le précepte de la charité, de la patience, de la douceur, de la résignation, de l'amour des ennemis, de la pénitence de nos fautes, du zèle de notre salut à la vue de la justice divine si sévère au péché ! S'il est soumis à l'humiliation de la sépulture, c'est afin de nous consoler dans les amères tristesses dont le tombeau abreuve notre nature ; s'il ressuscite, c'est pour notre justification ; s'il monte au ciel, c'est pour nous y préparer nos places et y continuer sa mission d'Avocat, de Médiateur ; s'il nous envoie son Esprit divin, c'est à la fois pour nous enseigner toute vérité et nous la faire aimer ; s'il nous laisse son Eglise, c'est afin de continuer parmi nous son œuvre de restauration, de rédemption. Il a donc bien pu dire en quittant la terre : Tout est consommé ! Mon Père, j'ai accompli l'œuvre pour laquelle vous m'avez envoyé ; il n'y a plus

pour périr que l'homme opiniâtre à périr. Ah! quand on veut méditer le Symbole, ses vérités, ses mystères, ses leçons sublimes, la charité sans mesure de Dieu pour nos âmes qui s'y révèle en tous ses articles, n'est-on point fondé à emprunter les paroles d'un saint Docteur que nous avons entre autres, aimé à méditer, que nous citons souvent dans cet ouvrage : « Que « vous êtes bon et doux, Seigneur Jésus, à « l'âme qui vous cherche, Sauveur de ceux qui « étaient perdus, espérance des exilés, force de « ceux qui souffrent, couronne des triompha- « teurs, récompense et joie des citoyens d'en « haut, source abondante de toutes les grâces, « Fils incomparable du grand Dieu! Vous « m'avez créé une première fois, ô Père très- « clément, et vous m'avez rendu la vie par votre « Passion miséricordieuse ; faites que je médite « et que j'aime tout ce qui intéresse votre « gloire : donnez-moi de travailler, par une « confession soigneuse, à mériter la grâce de la « justification, fortifiez-moi dans l'accomplisse- « ment des bonnes œuvres, et que je vous serve « aussi longtemps que je vivrai. Quand mon

« âme sortira de mon corps, accordez-moi la « rémission de tous mes péchés et la jouissance « de la vie éternelle ». (Médit. IX de saint Anselme.)

Le Symbole non-seulement fait les Saints, mais c'est la seule science qui fasse les Saints. Aucune autre ne préserve de la mort éternelle ; souvent elle y conduit au contraire, et par les fausses maximes qu'elle enseigne, et par l'orgueil qu'elle inspire ; mais il n'y a ni docte ni savant qui puisse être délivré de cette mort autrement que par les croyances du Symbole. Par la connaissance du Symbole, le plus simple des villageois l'emporte de l'infini sur toute science humaine. Les philosophes les plus vantés, en effet, ont ignoré la vie éternelle, la voie pour y parvenir, la chute originelle, la rédemption, les anges, les démons, l'enfer ; ils ont chancelé et varié sur l'immortalité de l'âme. D'ailleurs, bien peu de personnes sont capables des sciences humaines ; tandis que nul homme de sens n'est incapable de la science du Symbole. Béni soit donc le Dieu d'Israël de ce qu'il a visité et racheté son peuple ! il a éclairé ceux

qui étaient assis dans les ténèbres et les ombres de la mort, et dirigé nos pieds dans les sentiers de la paix !

J'ai essayé de mettre ces croyances si belles, si sublimes et si nécessaires de notre foi, à la portée de tous, de les rendre pratiques ***pour les pasteurs*** et ***pour les fidèles***. Je me suis attaché à montrer Jésus-Christ, l'attente et le désiré des nations, nous apparaissant plein de grâce et de vérité, manifestant à tous la vertu de sa divinité, donnant gratuitement à tous les grâces du salut, afin de les gagner tous. Notre société ne s'en va-t-elle pas à la mort, parce qu'on a détourné les générations de ce centre de lumière et de chaleur, parce que Jésus-Christ y est oublié, méconnu ? Ainsi qu'en ***Marie, ses mystères et son culte***, j'ai mis de côté tout raisonnement abstrait et métaphysique, toute considération philosophique. C'est à toute créature que l'Evangile doit être prêché, et la loi du Seigneur doit donner la sagesse aux petits eux-mêmes. Je puis le dire sans orgueil : le plan, le développement, la considération des Mystères sous toutes leurs faces, est une œuvre

à moi, une œuvre nouvelle. Mais avec la sainte Ecriture, très-souvent je fais parler les Pères et les Docteurs de l'Eglise, particulièrement Tertullien, Minutius Félix, saint Cyprien, saint Chrysostome, saint Augustin; ensuite saint Anselme, saint Bernard, saint Bonaventure, interrogés par moi avec un plaisir infini; puis Thauler, Louis de Blois, Alvarez, Grenade, etc., etc., cités en leur lieu. Daigne Notre-Seigneur, par sa grâce, bénir cet ouvrage, le faire fructifier pour sa gloire et le salut des âmes !

Exaltation de la Sainte Croix, 14 Septembre 1869.

LES MYSTÈRES DIVINS

TRINITÉ — CRÉATION — INCARNATION — RÉDEMPTION ÉTERNITÉ SUIVANT LE SYMBOLE DES APOTRES

PREMIÈRE INSTRUCTION

L'INDIFFÉRENCE RELIGIEUSE — L'INDIFFÉRENCE EST UNE EXTRAVAGANCE HORRIBLE — UNE CRUAUTÉ HORRIBLE

Surge qui dormis, et exsurge a mortuis, et illuminabit te Christus.

Vous qui dormez, levez-vous, retirez-vous du milieu des morts, et Jésus-Christ répandra sur vous sa lumière. (EPHÉS., 5, 24.)

Vous entendez souvent redire, mes Frères, que nous sommes dans le siècle de l'indifférence religieuse, qu'elle dévore le troupeau de Jésus-Christ et entasse d'innombrables victimes pour la seconde mort. De nos jours en effet, chacun ne se fait-il pas une religion à soi-même, affectant de ne penser et de ne pratiquer que ce qui lui plaît ? L'un blâme une croyance de l'Eglise, un autre rejette un commandement, ou se dispense de tous, selon son humeur et ses passions. Ah ! les vérités

chrétiennes sont diminuées, affaiblies, et les saints manquent au milieu de nous, selon le langage de l'Ecriture : nous sommes bien ce monde réprouvé par Jésus-Christ, et livré tout entier au mal, au péché. De nouvelles générations se lèvent, espérance de l'avenir : pauvres âmes abandonnées, elles sont bien vite flétries dans leur fleur, quelquefois même au souffle corrompu du foyer paternel. Les pasteurs se dévouent à former, à guérir ces jeunes cœurs ; à y faire germer cette loi sainte, immaculée qui convertit et donne la sagesse. Au jour de la première communion il entend leurs serments : Jésus-Christ et Marie les reçoivent dans les cieux, et c'est fête parmi les anges. Quelques années après, hélas ! ce sont presque autant de déserteurs des tabernacles ; l'amour de ce monde qu'ils ont renoncé, les enflamme ; l'amour qu'ils ont promis à leur Sauveur, ils le parjurent. Les voilà prodiguant aux démons les prémices de leur jeunesse, et ils continueront en foule, toute leur vie. « Malheur à toi, torrent de la cou« tume, » a crié saint Augustin, « ne seras-tu donc jamais « tari ? Torrent de l'enfer, rouleras-tu donc toujours « les enfants d'Eve en cette mer terrible et profonde ? » (Confes. livre I.) C'est pourquoi j'appelle votre attention, mes Frères, à méditer ces deux pensées l'indifférence pour la religion est à la fois une *horrible extravagance* une *horrible cruauté*.

1° De même que les ailes sont données à l'oiseau pour voler et se préserver des filets, ainsi la raison est donnée à l'homme pour se diriger et s'écarter des périls, dit saint Chrysostome. Mais fait-il usage de sa raison, l'homme qui jette son âme immortelle et prin-

cesse des cieux, en pâture aux bêtes de l'abîme? Il n'y croit point, dira-t-on : mais sur quoi s'appuie-t-il, sur quoi se rassure-t-il? Considérez le voyageur : toujours il préfère une route sûre et riante à un chemin ténébreux, pénible, couvert d'embûches, où la vie est en péril. Ne voit-on pas les matelots, tous les jours, faire de longs détours sur la mer pour éviter les écueils et parvenir au port ? L'indifférent lui-même, lorsque sa santé, sa félicité, sa réputation, sa fortune sont compromises, est actif, vigilant, empressé, il court au plus sûr. Et dans le doute d'une éternité de joies, ou d'une éternité de supplices, il renonce au bonheur sans fin, s'aventure aux tortures de l'enfer : n'est-ce point là une déraison effrayante, lamentable? Il est bien forcé d'en convenir; le chemin de la religion où il refuse de marcher, n'expose à aucun danger; il est le plus sûr, le plus heureux, le plus lumineux. L'histoire du monde est là, racontant que toujours le païen et le juif, l'hérétique et le catholique, le sauvage et le barbare aussi bien que les génies les plus illustres, ont redit avec le Symbole de la foi : *J'attends la vie du siècle à venir.* C'est l'espérance des récompenses futures, qui seule soutient l'Apôtre, le Martyr, la Vierge, le Confesseur dans leurs combats, leurs privations, leurs renoncements merveilleux. La raison crie : Tant d'hommes éminents dans les sciences, illustres par leur naissance, par leurs richesses, par leurs dignités, n'ont point haï leur âme en cette vie, comme parle Jésus-Christ ; ils ne se sont point détachés, par millions, de tout ce que la nature envie et désire, pour embrasser la croix, sans y être amenés par les splendeurs triomphantes de

l'Evangile. Dieu permet que ces prodiges se renouvellent constamment sous les yeux des hommes, partout où l'Eglise prêche le salut, et recueille des citoyens pour la Jérusalem des cieux. A cette grande voix des peuples et des siècles, à cette innombrable nuée de témoins, que peut opposer l'indifférent ? Quelques impies qui, comme Caïn, craignent le regard du Seigneur ; qui, vivant dans l'habitude d'outrager Dieu et de ne suivre que le libertinage des passions, ont intérêt à désirer le néant ; qui à la vue de la mort, quand ils ont pu se recueillir, ont senti leur chair percée de la crainte du jugement, et ont brûlé ce qu'ils avaient adoré. La balance est-elle égale des deux côtés? Malgré cela l'indifférent ferme les yeux et les oreilles ; dans l'affaire si unique, si personnelle, si irréparable du salut, il demeure aveugle volontaire, insensible, dédaigneux. N'est-ce point là une extravagance incroyable, ou plutôt une malédiction terrible ? Ses doutes, ses incertitudes, s'il en a, la religion catholique est là, resplendissant comme un lustre immense, éclairant tout homme venant en ce monde, dissipant les ténèbres et les ombres de la mort. Elle ne rejette personne, loin de là ; sa mission est d'instruire toutes les nations, d'appeler tous les hommes à la connaissance de la vérité. En vain ses ennemis l'ont enfermée d'une enceinte sinistre, l'ont pressée, gênée, environnée du cercle de leurs complots ; les portes de l'enfer n'ont point prévalu. L'indifférent peut la contempler toujours tendre et maternelle envers ses ennemis : à toute heure il peut y trouver le pain de l'esprit et du cœur, la lumière et la grâce, et c'est en vain. Dans son délire

affreux, il branle la tête devant cette arche de salut, comme les Juifs devant la croix. Il sait bien que le ciel, séjour de la charité, récompense des saints, ne peut être le partage d'un homme qui a vécu dans l'indifférence pour Dieu, pour son salut ; il sait bien que l'homme ne doit recueillir que ce qu'il aura semé. Il a donc tout à craindre, rien à espérer : n'importe, il sommeille, il s'amuse sur le bord béant de l'abîme, dans une tranquillité brutale. En vérité, disait le célèbre Pascal, il est glorieux pour la religion d'avoir pour ennemis des hommes aussi déraisonnables.

2° L'indifférent est en outre un monstre *de cruauté* contre lui-même. Ils étaient cruels les tyrans et le peuple qui criaient : *Les Chrétiens aux lions*, et s'enivraient de leur sang. On ne lit qu'avec horreur les raffinements de supplices qu'ils inventaient en les jetant aux bêtes, aux bûchers, aux cachots ; en les torturant par le fer, l'huile bouillante, le plomb fondu ; en les roulant sur des verres brisés, en les enfermant en des fourneaux enflammés, en les laissant mourir dans la faim et la pourriture. Ce n'était là que des maux passagers, temporels, et l'espérance rayonnait dans leur mort. Les Martyrs étaient joyeux de souffrir pour Jésus-Christ qui les attendait avec ses couronnes. Mais quels tyrans comparer en cruauté à celle de l'indifférent contre lui ? Quel tyran pourra jamais torturer son corps et son âme pour l'éternité, comme il se prépare à le faire lui-même. « Ah ! » dit l'Imitation, « celui qui ne cherche point Jésus-Christ, et ne s'attache point à lui, se fait infiniment plus de mal « à lui-même que le monde entier et ceux qui le

« haïssent le plus, ne pourraient lui en causer. (Livre 11e, VII.)

Un roi de Perse trouve un jour dans la rue un orphelin délaissé, souillé, couvert de haillons; il le recueille en son palais, l'habille de vêtements magnifiques, le traite avec honneur comme son enfant. Dans son testament il porte que rien ne sera négligé pour enrichir son cœur et son esprit. Il héritera le trône à 15 ans, s'il est honnête et vertueux : au contraire, il sera jeté dans les fers, s'il grandit ignorant et vicieux. On fait connaître à ce mendiant le testament du prince. Des maîtres vénérables travaillent à lui inspirer la science et la vertu; lui les maltraite et les insulte, prend plaisir à brûler, à déchirer ses livres. Ces hommes généreux sont touchés d'une cordiale compassion; ils le pressent en pleurant de penser à son avenir de roi ou de supplicié. Efforts et larmes stériles. Ce petit monstre se gorge de bonne chère, se vautre dans la boue : il est cruel, égoïste, brutal, impudique; tous les instincts ignobles rampent en son cœur comme des couleuvres. Le temps marche, Mes Frères, et emporte tout dans ses courants : 15 ans sonnèrent. Le conseil de régence s'assembla, et le vil orphelin, d'une voix unanime, fut déclaré indigne du trône, condamné au supplice. Personne ne peut redire alors son désespoir, sa rage, ses blasphèmes, en se voyant, lui, si voluptueux, tombé dans le dénûment et la torture. Cependant, n'est-il point vrai que lui seul avait été cruel envers lui, et qu'il méritait son châtiment ? (Parabole du P. Bonaventure). N'oublions point, Mes frères, cette histoire de l'orphelin de la Perse. Mais n'avez-vous pas lieu de redire les

paroles du Prophète à David, en les adressant à vous-même, à votre époux, à votre père, à votre mère : *Tu es ille vir !* Cet homme-là, cet être indigne, c'est toi-même. Le roi du ciel est descendu sur la terre ; il nous a trouvés souillés de la lèpre du péché. Alors son infinie compassion a fait un bain de son propre sang, afin de nous y laver ; il nous a revêtus de la robe de ses enfants, nous a recueillis dans le palais de son Eglise. Lui aussi nous a portés sur son Testàment royal : à nous le ciel et ses joies inexprimables, si, nous arrachant aux boues de ce monde, nous y vivons avec piété, justice et chasteté, à nous, au contraire, le supplice éternel, si nous vivons selon la chair et ses penchants ignobles. Mais n'est-ce point ressembler à ce misérable orphelin, si nous méprisons Jésus-Christ, sa rédemption, si nous méprisons sa voix qui nous presse et nous conjure de penser au salut ? N'est-ce point nous-mêmes qui passons notre vie à déchirer son divin Testament, à nous adjuger aux supplices éternels ? L'orphelin dont je parlais, ne perdit qu'un bonheur périssable ; la mort mit un terme à l'amertume de ses douleurs. *Le pécheur verra*, dit le Prophète ; *il verra et grincera des dents et séchera de désespoir :* les hurlements, les blasphèmes n'y feront rien. Le ver du réprouvé ne meurt pas, la flamme qui se nourrit de son âme, ne s'éteint pas, mais s'élève aux siècles des siècles ; l'arbre restera là où il sera tombé.

Quelle déraison donc, mes Frères, quelle cruauté sauvage de vivre dans l'indifférence où le mépris de son salut ! « Le monde promet des choses de rien, il passe, « il s'évanouit dans ses vanités ; on le sert avec une

« grande ardeur. Le Seigneur promet des biens immen-« ses ; il les promet pour une éternité, et le cœur des « hommes demeure insensible ». (*Imit.*) Tel qui s'intéresse à la politique des gouvernements de la terre, ne songe point à la seule politique dont Dieu l'a chargé sur la terre, à la direction de son âme vers sa fin, vers les richesses impérissables du ciel. Tel qui prétend n'avoir pas le temps de prier, d'assister aux saints mystères, de visiter le saint Sacrement, ou Marie, Mère de toute grâce divine, passera des heures entières à entendre, à débiter des fables, des scandales, à lire des contes, des romans, s'attendrira sur des êtres fantastiques ou libertins, n'aura point de larmes à donner à Jésus-Christ mourant sur la croix, à sa mère si tendre noyée pour nous dans l'amertume, à son âme devenue la proie des démons! Ah! mes Frères, entendons l'Apôtre nous crier de quitter notre léthargie mortelle, de nous lever d'entre les morts. Cherchons Jésus-Christ, puisque sa connaissance et son amour peuvent seuls produire en nous la vie éternelle. Il répandra sur nous sa lumière et ses bénédictions. Sentier de notre vie sur la terre, il sera lui-même notre récompense dans l'éternelle béatitude. Ainsi soit-il.

PREMIER ARTICLE DU SYMBOLE :

CREDO IN DEO PATREM OMNI POTENTEM, CREATOREM CÆLI ET TERRÆ

II[e] INSTRUCTION

EXISTENCE DE DIEU. — LA RAISON ET LE CŒUR S'UNISSENT POUR LA PROCLAMER.

Credo in Deum.
Je crois en Dieu.

J'ai préféré la sagesse aux royaumes et aux trônes, dit le Sage ; j'ai pensé que les richesses ne peuvent lui être comparées : auprès d'elle les diamants et l'or ne sont qu'un peu de sable, l'argent qu'un peu de boue. (Sag. VIII.) La sagesse par essence, c'est Jésus-Christ, le Verbe fait chair : il a habité au milieu de nous, plein de grâce et de vérité. Or, en conversant parmi les hommes, en les entretenant du royaume de Dieu, il leur a annoncé des vérités à croire, des devoirs à remplir, des biens à demander, et la manière de les obtenir. La religion est renfermée en ces trois points. Nos devoirs à remplir sont tracés par les commandements de Dieu et ceux de son Eglise : les grâces que nous pouvons demander sont exprimées par la belle prière

de Notre-Seigneur : *Notre Père ;* les moyens de les obtenir sont la prière elle-même et les sacrements. Le Symbole des Apôtres, mes Frères, nous propose le tableau raccourci de nos croyances. Là, nous retrouvons le mystère de la sainte Trinité, les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption opérés en faveur de l'homme déchu et condamné à mort ; l'immortalité bienheureuse ou malheureuse de nos âmes ; vérités fondamentales, dont la connaissance et la foi sont de nécessité rigoureuse pour le salut. Là nous croyons et révérons les merveilles opérées par le Saint-Esprit en faveur de l'Eglise militante, qu'il éclaire et dirige à travers les ténèbres et la corruption du siècle. « Le « Symbole », dit saint Augustin, « est la base de toute « la religion : on commence par en instruire le chré- « tien, afin qu'il connaisse le Dieu qu'il doit servir et « invoquer ; c'est la règle de notre foi, brève en pa- « roles, mais riche, inépuisable en mystères ». Avant de se disperser pour prêcher l'Evangile, les Apôtres ont ainsi réuni la doctrine du salut en quelques articles, auxquels ils ont donné le nom de *Symbole,* qui signifie *marque*, *caractère.* Le Symbole, en effet, fait connaître le disciple de Jésus-Christ aussi bien que le signe de la croix. Dans le premier article, nous croyons *en Dieu le Père tout-puissant*, *Créateur du ciel et de la terre*, parce qu'en toutes choses, Dieu est de toute nécessité le commencement et la fin. *Mais pour s'approcher de lui, il faut croire qu'il existe.* Arrêtons-nous donc, mes frères, à méditer ensemble cette existence de Dieu, que proclament à la fois notre *esprit* et notre *cœur.*

1° Et d'abord notre *raison* nous crie que Dieu existe. L'Evangile retrace les ancêtres de Jésus-Christ dans les siècles passés, et de génération en génération, il parvient à Adam, la créature de Dieu, nous dit-il. C'est à ce Dieu éternel que toutes choses, en effet, remontent nécessairement, comme les fleuves à leur source. Recueillez vos souvenirs d'enfance, vous y trouverez tous cette première pensée perçant dans votre âme : *Il a bien fallu qu'un premier Etre non créé lui-même, existât pour créer tous les autres.* « A commencer par « l'homme, qui es-tu? » se demande saint Augustin, « et « je me suis répondu : Un homme raisonnable et mor- « tel. Mais, Seigneur, dites à ce pauvre serviteur, à « cette misérable créature qui vous invoque, d'où vient « un pareil être, s'il ne vient de vous? Est-il possible « de se donner à soi-même l'existence ; peut-on tirer « d'ailleurs que de votre sein, le sentiment et la vie? « C'est vous, mon Créateur, et je suis votre ouvrage ; « rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans vous ». (Solil. 31.) D'ailleurs, selon saint Paul, la connaissance de la nature invisible de Dieu se révèle à nous par la contemplation de toutes ses œuvres. Les créatures inanimées n'ont, il est vrai, ni bouche, ni voix, ni langue ; le monde est muet, mais l'admirable spectacle qu'il présente, proclame et chante son Créateur. Si Dieu ne se fût montré que dans les Ecritures, ou bien le pauvre n'aurait pu se les procurer, ou le Scythe et le Barbare n'y auraient pu rien comprendre. Voilà le livre de la création ouvert. Quel est celui qui ne puisse y lire, en entendre le langage? En quel endroit la sagesse et la puissance infinie du Seigneur ne brillent-

elles pas d'une majesté imposante? Au-dessus de nos têtes, le ciel se déroule à nos yeux : quel spectacle magnifique ! Qui l'orna du soleil, globe immense de feu, mesurant la nuit et le jour, répandant partout la lumière et la fécondité? Qui lui donna cette lune et ces étoiles qui resplendissent à sa voûte, comme d'innombrables diamants, et nous consolent de la tristesse des ténèbres? Ces astres recommencent chaque année leur course majestueuse, et dans leur rapidité effrayante, jamais ne se heurtent, jamais ne s'écartent de leur route. Leurs mouvements sont tellement réglés, que la science peut à l'avance marquer leur révolution, leur lever, leur coucher, l'ordre des saisons, le flux et le reflux de la mer. « J'admire ce spectacle », dit saint Augustin, « mais je soupire après Celui qui « l'étale à nos yeux, et je m'écrie : Seigneur, que vos « œuvres sont admirables ! Je me tourne vers la mer, « que l'homme est petit quand il en sonde les abîmes, « en mesure l'étendue ! N'est-ce point le Seigneur en- « core qui remplit les flots de sa gloire? Je considère « la terre ; ses merveilles sont nombreuses, ravissan- « tes, indescriptibles. Quelle multitude d'animaux « nagent dans les eaux, marchent sur la terre, volent « dans les airs, rampent dans la poussière, vivent et « remuent sous la fleur et le gazon ! Quelle variété « d'arbres, de plantes, de fruits, de fleurs, infinis en « verdure, en éclat, en saveur, en parfums comme en « formes ! Il n'est point deux feuilles, deux brins « d'herbe pour se ressembler parfaitement. Mais toutes « ces créatures nous crient : Un autre que nous, « nous a faites : tout ce qui vous plaît dans l'ouvrage,

« vous invite à chanter un hymne au Créateur ». (Aug., in Ps. XXVI.)

En vain l'impie nomme le hasard, la nature. La nature, mes Frères, est cet ensemble des œuvres de Dieu dont je parle et des lois que sa sagesse immortelle leur a tracées. Le hasard est un mot sans réalité, une expression qui n'a point de sens, inventée par notre ignorance et notre orgueil. Vous auriez pitié de la folie brutale qui vous dirait : Tu vois cette cathédrale, tu contemples ce palais. C'est le hasard qui en a dressé le plan, élevé les colonnes, les nefs, les portiques, arrangé l'intérieur, multiplié les sculptures et les ornements ! Tu admires ce tableau : il représente une bataille ; c'est le hasard qui en a tracé le dessein, broyé les couleurs, mis les personnages en ordre avec leurs insignes et leurs armes, distribué les nuances et les ombres. Mais ce palais du monde, dont l'homme est le prince, ce tableau de l'univers qui terrasse l'admiration par ses harmonies sublimes, infinies, ne glorifient-ils pas un Dieu dont la sagesse et la puissance se sont jouées dans la création ? A cette contemplation de la nature, le Prophète émerveillé s'écrie : *Seigneur, vous avez revêtu la gloire et la majesté ; que vos œuvres sont pleines de magnificence et de sagesse!* (Ps. CIII.) — *Interroge donc les animaux, et ils t'enseigneront,* dit Job; *les oiseaux du ciel, et ils te montreront ton Créateur. Parle à la terre, et elle te répondra, et les poissons de la mer te raconteront ses louanges.* (Job. XII.) Cependant l'homme animal ne comprend rien aux choses de Dieu, dit saint Paul ; le voilà qui me crie : Où est-il ton Dieu, car il ne frappe point

mes regards? « Voyez-vous votre âme », répond saint Augustin, « et puisqu'il ne paraît de vous que votre « corps, pourquoi ne vous enterre-t-on pas? C'est, re- « prenez-vous, que je suis encore en vie. Je poursuis : « Comment savoir que vous êtes en vie, puisque je ne « vois pas votre âme, le principe de la vie? Ah! répli- « quez-vous, c'est que je parle, je marche, je travaille. « Extravagante sottise! Vous voulez que je connaisse « par le mouvement et les actions de votre corps, que « vous êtes encore en vie, et vous ne voulez pas de « même reconnaître le Créateur vivant en ses créa- « tures, et vous parlant par leurs voix éclatantes, har- « monieuses? » (In Ps. LXXIII.) Ah! Dieu apparaît en toutes choses, les animant, les assistant, les remplissant de la majesté de sa gloire. Les païens eux-mêmes, dit le grand Apôtre, seront condamnés *pour avoir pu le contempler dans ses œuvres et ne point lui avoir renvoyé la reconnaissance et l'amour*. (Rom. I.)

2° A la voix de la *raison* notre *cœur* joint sa voix non moins éloquente pour nous prêcher l'existence de Dieu. Quand l'admiration l'étonne, quand la joie le ravit, c'est son nom qu'il prononce. Le chagrin le dévore, un accident l'épouvante, la crainte le trouble, la douleur et les larmes deviennent le pain de ses jours; alors c'est Dieu qu'il réclame, c'est vers lui qu'il porte ses soupirs et en attend toute consolation. Ses facultés les plus intimes lui crient qu'il vient de Dieu; qu'il est fait pour Dieu; que Dieu seul peut le satisfaire; et, comme le chantait la divine Marie, qu'il ne peut se réjouir que dans le salut qui vient de lui. Les païens

révéraient autant de fausses divinités qu'il y a de passions en l'homme. Cependant, leur disait saint Cyprien, dans vos malheurs et dans vos alarmes, jamais vous n'invoquez que le Dieu unique et tout-puissant. *O mon Dieu, mon Dieu!* soupirez-vous. *Mon Dieu, ayez pitié de moi.* Tertullien ajoutait : « Ce n'est point vers « le Capitole, temple de vos idoles, que vous tournez « les yeux, mais vers le ciel. Mon Dieu, mon Dieu! « dites-vous; témoignage éclatant que votre âme est « naturellement chrétienne! »

Il est vrai, *l'impie a dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu ;* Dieu n'existe pas. Oui, c'est dans *son cœur* qu'il le dit, et non point en son intelligence. C'est dans *son cœur* dont la dépravation redoute le châtiment de Dieu et s'efforce d'en effacer le souvenir. Le désir secret de la nature déchue est de pouvoir assouvir librement sa rage, sa cupidité, sa luxure; d'asservir et de broyer tout ce qui est obstacle à ses penchants déréglés. Son désir, c'est qu'il n'y ait aucune différence entre le bien et le mal, entre le libertinage et l'innocence; c'est qu'à la mort, il n'y ait que le néant devant qui toutes choses seraient égales. Mais le sentiment, l'indignation de l'univers se soulève contre ces erreurs horriblement monstrueuses, contre cette négation de Dieu qu'on nomme *Athéisme.* Tous les peuples qui ont passé sur la terre, tous, anciens et modernes, quelles qu'aient été leur barbarie, leur cruauté, leur dégradation, ont conservé l'idée, la croyance et le culte d'un Dieu, châtiant les méchants, récompensant les bons. Jetez les yeux sur la face de la terre, dit un Ancien, vous y trouverez des cités sans remparts, sans

lois, sans magistrats; des peuples errants et vagabonds ignorant les lettres, les arts, le commerce ; vous n'en trouverez point qui n'aient une divinité. Ce sentiment de respect et de vénération, a été gravé dans l'intime de notre cœur par Dieu lui-même, de manière que rien ne peut le détruire. Il y est si vivace et si enraciné, que de là sont nées toutes les guerres de religion, chaque peuple tenant tellement à son Dieu, à son autel, qu'il brave courageusement la mort pour les protéger. Et, mes Frères, d'où vient donc ce concert de speuples et des siècles à l'égard d'une croyance gênante, importune pour les passions; d'où vient que les hommes qui ont renversé tant de choses, détruit tant d'empires, n'ont point effacé, chassé cette idée de Dieu défendant le crime, protégeant la vertu? D'où vient que partout la note la plus flétrissante, infligée à un homme que l'on croit capable de tous les attentats, soit de dire de lui : Il n'a ni Dieu ni démon? D'où vient que tant d'hommes dénaturés par les débauches et les mauvaises habitudes, au point de ne plus prier leur Créateur, de ne plus connaître le chemin de son temple, de ne plus respecter aucun de ses commandements, répètent encore çà et là avec assurance : *J'ai autant de religion que les autres?* Ah! c'est que Dieu n'a point voulu pouvoir être nié; il a gravé sa lumière en nous ; il nous inonde de ses splendeurs imposantes; notre cœur sent bien qu'il est un monstre, l'homme, chétive et mourante créature, qui renie son Père qui est dans les cieux, tout en vivant de son assistance et des biens de son amour. Nous le cherchons, nous l'invoquons, nous ne pouvons être heureux et tranquilles

qu'en nous réfugiant en lui, qu'en lui confiant nos joies et nos angoisses.

Ainsi toutes les créatures nous racontent la gloire de Dieu : elles nous forcent à remonter à ce commencement qui a précédé tous les commencements ; leur merveilleux artifice, leur concert ravissant, nous font tomber à genoux devant Celui qui était alors, qui est maintenant et sera dans tous les siècles. L'homme seul, avili par le libertinage et l'impiété, peut oser dire : Dieu n'existe pas. Un impie célèbre le reconnaît lui-même : Tenez votre âme en état de désirer qu'il y ait un Dieu, dit Rousseau, et jamais vous ne douterez de son existence. Quand les passions se taisent, la foi revient, ajoute un autre (d'Alembert). Prions, mes Frères, pour ne jamais tomber dans cette redoutable malédiction spirituelle, où l'homme délaissé à sa corruption, devient semblable au cheval et au mulet. *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu*, dit l'Evangile. Ils le verront sur la terre à travers le miroir des créatures; ils l'aimeront en toute foi, en toute piété pour ses commandements ; ils le verront face à face dans ce séjour heureux où il rassasie éternellement ses élus de sa gloire et de ses incorruptibles félicités.

IIIe INSTRUCTION

NATURE DE DIEU, TRINITÉ.

Credo in Deum Patrem.
Je crois en Dieu le Père.

Il est un Dieu, mes Frères, qui existait avant la naissance des siècles, et sans qui rien de ce qui a été fait, n'a été fait. Tous les peuples ont adoré ce maître du ciel et de la terre; mais à part le peuple Juif, qui tomba souvent lui-même dans l'idolâtrie, ils s'en formaient une idée ou grossière ou infâme. *Ils se sont imaginé que le feu, le vent, l'air, les étoiles, la mer, le soleil ou la lune étaient des dieux qui gouvernaient le monde; d'autres sont tombés jusqu'à donner le nom de Dieu, aux ouvrages de la main des hommes, à l'or, à l'argent, aux inventions de l'art, à des figures d'animaux, à des pierres travaillées.* (Sag. XIII.)La honte de l'humanité cependant, est d'avoir adoré des monstres de brigandage et d'impudicité, qui ne seraient tolérés dans aucune société civilisée. Nos millions de martyrs ont été égorgés pour avoir refusé leur encens à ces scélérats abominables érigés en divinités. Ce qu'il y avait de plus nobles intelligences chez les païens, gisaient ainsi dans les ténèbres de la mort. Que faut-il penser de Dieu demande un jour Hiéron, roi de Syracuse, à

Simonide, célèbre philosophe. Avant de répondre, Simonide exige un jour de méditation ; le lendemain il en exige deux, le surlendemain quatre ; ainsi de suite, en doublant les jours. Plus j'y pense, répondit-il enfin, plus la question me paraît incompréhensible et profonde. Or, c'est par là qu'éclate le bienfait de la foi. L'enfant du catéchisme connaît sans peine des vérités éternelles, à la recherche desquelles s'épuisèrent inutilement, douloureusement les génies des nations. *Personne n'a jamais vu Dieu*, dit l'Evangile : *Jésus-Christ son fils unique qui est dans le sein de son Père, nous en a donné connaissance.* (Jean, I.) Puisque nous commençons par croire en *Dieu le Père*, méditons, Mes Frères sur la nature de notre Dieu en trois personnes, et sur la nécessité pour le salut de croire ce mystère des mystères, *la sainte Trinité.*

I.—1° Dieu est un Esprit infiniment parfait, possédant en lui-même et par lui-même toutes les perfections imaginables, dans une grandeur sans mesure. *Je suis Celui qui suis*, nous dit-il dans la sainte Ecriture. Comme s'il disait : Je suis l'Etre par excellence, à qui rien ne manque, à qui rien ne peut manquer. Je suis le principe d'où dérivent tous les êtres ; en moi demeurent les causes de tout ce qui passe, l'origine de toute créature et de toute vie : mais je suis par moi-même tout ce que je suis. Ce Dieu incompréhensible, ineffable, se révèle aux bienheureux dans les splendeurs des saints : *ils le voient face à face, et tel qu'il est;* cependant ils ne peuvent l'embrasser, le comprendre. Ainsi l'homme peut bien plonger ses regards sur l'imposante étendue du firmament, il ne peut en

mesurer la largeur, en sonder la sombre profondeur.

2° Dieu étant immense, infini, sans bornes, est par conséquent *un pur esprit*, une intelligence n'ayant ni corps, ni figure, ni couleur ; il n'a rien de matériel ou de sensible. « On ne peut le voir », dit un Père, « il est « trop éclatant pour nos yeux ; ni le saisir, il est trop « pur pour nos mains ; ni se le figurer, il est trop au- « dessus de nos sens ». (*Minut-fel.* 18.) S'il était corporel, il pourrait être divisé, morcelé : une partie plus grande de la terre contiendrait plus de sa divinité qu'une plus petite ; il serait fini, limité. Or, il n'en est point ainsi. Dieu est tout entier en toutes choses ; il les remplit toutes de son essence, et ce qu'il remplit ne le renferme pas. « Quand je cherche mon Dieu », dit saint Augustin, « ce n'est point une beauté corporelle, l'éclat « de la lumière ou des couleurs, la douce mélodie du « chant, l'odeur des fleurs ou des parfums, les délices « de la manne et du miel. Et pourtant je cherche en « lui une lumière, une harmonie, une odeur, une « saveur, un embrassement qui transporte et enivre. « Mais cette lumière brille sans qu'aucun lieu la con- « tienne ; cette mélodie résonne, sans que le vent l'em- « porte ; ce parfum s'exhale, sans qu'un souffle le « dissipe ; cette saveur délicieuse ne connaît point les « tortures de la faim ; c'est une étreinte chaste et « sainte, incomparable à toute étreinte corporelle ». (Solil. 31. Conf., x, 6.)

3° Dieu étant infini, il est *Un*, il est seul ; *il n'y a qu'un seul Dieu*. Plusieurs êtres infinis s'excluent l'un l'autre, révoltent le bon sens, puisqu'en réalité ils seraient limités, arrêtés l'un par l'autre dans leur puissance,

leur autorité, leur empire. Du reste, le concert merveilleux des créatures prouve un Dieu unique. Elles dépendent les unes des autres : cependant elles concourent toutes au même but, aboutissent toutes à la même fin : le service de l'homme et la gloire de Dieu. Plusieurs dieux indépendants les uns des autres, ayant par conséquent des volontés différentes, loin de mettre ce bel ordre en tant d'êtres divers, n'y auraient jeté que la discorde, le trouble, l'horreur éternelle. Aussi parlant à son peuple par Moïse, son serviteur, le Seigneur lui disait : *Ecoute, ô Israël, il n'y a qu'un Dieu et il n'en est point d'autre que moi. — Il n'est qu'un seul Dieu*, reprend saint Paul, *comme il n'est qu'une seule foi et qu'un seul baptême.*

4° Cependant ce Dieu, un dans sa nature, maître des anges, des démons, des hommes et de toute créature, est *Triple en personnes :* il y a trois personnes en Dieu, et nous disons dans le Symbole : *Je crois en Dieu le Père ; je crois en Jésus-Christ son Fils unique ; je crois au Saint-Esprit ;* paroles par lesquelles nous confessons et adorons en toute confiance la très-sainte Trinité. Les trois personnes sont distinctes comme les doigts de notre main ; mais leur substance, leur nature est une, indivisible, inséparable. Le Père n'est point le Fils ; le Saint-Esprit n'est ni le Père, ni le Fils ; et ces trois personnes augustes ne sont qu'une seule et même divinité. Les noms particuliers que nous donnons à chacune d'elles, marquent seulement les rapports, les relations qui les unissent : quant aux noms qui marquent la substance divine, ils conviennent également aux trois personnes. Etant Dieu toutes les trois, par

conséquent infinies, elles n'ont pu un seul instant être imparfaites, ni dans le besoin de s'agrandir, de se perfectionner, de se compléter : jamais elles n'ont pu être un seul instant inférieures à elles-mêmes. Elles sont donc égales en éternité, en sagesse, en puissance, en amour, en toute grandeur ; également adorables de toute et pour toute éternité.

II. — Ce mystère de la sainte Trinité est le pivot de la religion catholique, la racine de notre salut, selon le Concile de Trente. Aussi est-il inscrit dans toutes les pages de l'Evangile. Jésus-Christ va s'annoncer au monde comme sa lumière, et arracher les hommes à leur corruption mortelle. Il se fait baptiser dans le Jourdain par saint Jean , et dès lors il nous révèle l'auguste Trinité. La voix du Père crie dans les cieux : *Celui-ci est mon fils bien-aimé ;* et le Saint-Esprit, la troisième personne, descend sur lui en forme de colombe. De même, à la fin de sa carrière évangélique. Baptisez toutes les nations *au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit*, dit-il à ses disciples. Et pendant cet intervalle, du commencement à la fin de sa mission divine, il leur avait annoncé, à diverses reprises, *que lui et son Père ne sont qu'un ; qu'il leur enverrait le Saint-Esprit qui procède du Père, et que cet Esprit d'amour le glorifierait lui-même, parce qu'il recevrait de ce qui lui appartient*. Il y en a trois dans le ciel, dit saint Jean, le Père, le Fils, le Saint-Esprit, *et ces trois ne sont qu'un*. Ainsi notre âme créée à leur image, est simple et spirituelle dans sa nature ; elle possède néanmoins trois facultés principales bien distinctes : la connaissance, la sensibilité, la volonté.

Mais, Chrétiens, vouloir sonder ce mystère, est une audace à la fois stupide et impie. *Le Seigneur est un Dieu caché, il habite une lumière dont le regard mortel ne saurait approcher*, nous dit la sainte Ecriture. Le creux de notre main ne peut contenir que quelques gouttes de l'eau du fleuve ; le creux étroit de notre intelligence pourrait-il renfermer, contenir l'Océan sans rivage, qui est Dieu ? Nous ne voyons ici-bas qu'en partie, en énigme et comme à travers un miroir, selon le grand Apôtre : quand nous apparaîtra sa gloire, nos désirs seront satisfaits ; nous serons transformés de clarté en clarté. Qu'il nous suffise de savoir que la connaissance et la foi de ce mystère sont nécessaires au salut, que la vie éternelle n'est qu'à ce prix. Voilà pourquoi l'Eglise, notre mère ici-bas, nous le rappelle à tous les instants, nous fait vivre et mourir dans la pensée, le souvenir et la prière à la divine Trinité. Baptisés en son nom sacré, c'est en lui encore que nous puisons toujours aux fontaines du salut, dans les Sacrements ; que nous formons le signe de la croix, que nous entrons dans le temple, que nous élevons notre âme dans la prière. Nous ne pouvons chanter les Psaumes ou les Hymnes de la religion, offrir à Marie cette couronne de fleurs qu'on appelle Chapelet, sans redire gloire et louange à Dieu en trois personnes. Nous leur avons été consacrés dans notre baptême ; quand notre âme agonisante sera près de paraître au redoutable tribunal, si une voix amie prie pour elle alors, ce sera en ces termes : *Ame chrétienne, partez de ce monde, au nom du Père tout-puissant qui vous a créée, au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui*

a souffert pour vous, au nom du Saint-Esprit dont vous avez reçu l'effusion. (Prières des agonisants.) On ne peut donc vivre en fidèle enfant de l'Eglise, passer une heure sans invoquer et glorifier cette profonde et ineffable Trinité, dont la contemplation est le privilége de la patrie céleste, et à qui les Séraphins, dans un ravissement de frayeur et d'amour, chantent l'hymne éternel : *Saint, Saint, Saint, est le Seigneur Dieu des armées !*

Ainsi, mes Frères, par ces mots : *Je crois en Dieu*, nous reconnaissons, non pas un souverain Seigneur, un Etre suprême tel quel, comme beaucoup de personnes égarées de la foi, qui s'en forment l'idée qui convient le mieux à leurs passions. Combien en effet parlent d'un Etre suprême (c'est leur mot), et se croient religieux parce qu'ils confessent son existence, mais sont en réalité des Athées, des gens sans Dieu, de véritables païens au milieu des chrétiens. Aussi vivent-ils comme s'ils n'y croyaient pas, sans aucun culte, sans aucun hommage pour lui, sans respect de ses commandements, comme n'ayant à attendre de sa justice ni peine ni châtiment. C'est la religion de quelques faux docteurs dans tous les siècles. Or, croire en Dieu de cette sorte, c'est se montrer pires que les démons qui, eux aussi, croient à son existence, puisqu'ils sont torturés sous le fouet brûlant de sa justice. Mais un chrétien ne l'est qu'en soumettant son esprit et son cœur à Dieu *Père, Fils, et Saint-Esprit*, tel que nous le fait connaître l'admirable lumière de l'Evangile ; qu'en accomplissant envers lui ce premier de tous les commandements, qui les renferme tous : *Vous aimerez*

le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces, plus que toutes choses créées. C'est tomber, de s'éloigner de cette doctrine divine ; c'est se relever, d'y revenir ; c'est être inébranlable, de s'y attacher. *Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communication du Saint-Esprit soient donc toujours avec vous tous*, dit saint Paul ; et après les épreuves de votre foi sur la terre, votre éternité tressaillera dans l'abondance et les délices de sa maison sainte. Ainsi soit-il.

IVe INSTRUCTION

IMMENSITÉ DE DIEU — AVANTAGES QUE LE CHRÉTIEN EN RETIRE.

Ambula coram me et esto perfectus.

Marchez en ma présence, et vous serez parfait. (GEN., XVII.)

Le Seigneur, mes Frères, est grand au-dessus de toute grandeur ; on ne saurait le comprendre ni le mesurer. Lorsque dans le Symbole nous le révérons comme *Tout-Puissant*, nous désignons seulement le principal de ses attributs, car il est immense et sans bornes en toutes ses perfections : lui seul connaît l'auguste pro-

fondeur de son être. « Ne cherchez pas un nom à Dieu, « Dieu est son nom, et ce terme exprime, embrasse « l'infini. L'idée la plus digne de lui est de le procla- « mer au-dessus de toute expression. Prétendre con- « naître sa grandeur, c'est la diminuer; croire ne pas « la diminuer, c'est ne point la connaître. Si je l'ap- « pelais Père, vous croiriez qu'il est terrestre ; Roi, « vous le soupçonneriez charnel ; Seigneur, vous le « supposeriez mortel. Ecartez ces noms d'emprunt et « surajoutés, et vous entrevoyez sa lumière ». (Minut. félix, 18.) Les esprits bienheureux, les anges qui forment sa cour et le voient face à face, ne peuvent sonder son abîme adorable ; il est très-haut, très-puissant, très-bon, très-miséricordieux, très-juste et très-saint. Il est incompréhensible et immuable, aimable et terrible ; jamais ancien, jamais nouveau, créant, conservant, renouvelant toutes choses, conduisant les méchants à leur perte et les justes au salut. Son amour est sans passion, sa jalousie sans inquiétude, son repentir sans douleur, sa colère sans trouble. Ses créatures changent : lui ne change pas, toujours le même en sa permanente éternité. Ah ! que dit une créature mourante en louant l'éternelle et divine Trinité ? Cependant tout pasteur des âmes peut bien redire après saint Augustin : « Malheur à ceux qui ne parlent « pas de vous, ô mon Dieu ; ils sont muets, quelle que « soit l'abondance de leurs discours ». (Conf. liv. 1er.) Parlons aujourd'hui, mes Frères, de son *Immensité*, c'est-à-dire de sa présence en tous lieux, — et des avantages que peut en retirer le chrétien.

I. — Avant la création du monde, dit saint Prudence,

quand aucun être n'existait que lui, Dieu était là où il est aujourd'hui ; il habitait en lui-même. Il n'a pas créé ce monde, en effet, pour s'y retirer comme en une habitation : telle est l'immensité de sa grandeur, qu'il est au milieu de toutes choses, sans y être renfermé, et hors de toutes choses, sans en être exclu. L'homme est borné ; il habite quelques centimètres carrés, hors desquels il n'est rien de sa substance. Mais plongez votre pensée dans les hauteurs, ramenez-la dans les abîmes ; percez à l'Orient ou à l'Occident, multipliez les espaces de toute la puissance de votre imagination ; là, mes Frères, Dieu est présent, voyant tout, tenant compte de tout. Il est plus élevé que le ciel, plus vaste que la mer, plus étendu que la terre, plus profond que les enfers. Il est présent au désert, dans les îles inhabitées, sur les plaines de l'Océan, sur la cime des montagnes : *les frontières de l'univers sont en sa main*, nous dit le Psalmiste. Voilà une fourmi, Dieu y est présent ; un grain de sable, il y est ; il est dans la baleine et l'éléphant, dans les oiseaux de l'air, dans une fleur, dans une étoile et dans le Séraphin ; il les pénètre de sa substance adorable et terrible. Les cieux et la terre sont remplis de la gloire de sa majesté. *Où pourrai-je m'enfuir pour me dérober à votre face*, disait David : *Si je monte dans le ciel, vous y êtes ; si je descends dans les enfers, je vous y trouve ; si je cours au dernier rivage des mers, au lever de l'aurore, votre présence me poursuit, et votre main droite me tient sous son empire.* Les cavernes les plus profondes et les plus noires, les murailles les plus épaisses, les plus sombres forêts, ne peuvent nous ca-

cher à son regard perçant. *J'ai dit*, ajoute David, *peut-être les ténèbres me couvriront de leurs voiles, mais non : la nuit devient lumineuse au Seigneur pour me découvrir en mes plaisirs. Les ténèbres n'ont point d'obscurité pour vous, ô mon Dieu, et la nuit est aussi brillante que le jour*. (Ps. XXXVIII.) — Présent en toutes choses, Dieu est surtout présent à nos âmes : il y habite comme en son temple. Ont-elles faim de lui et de son amour ? il les rassasie des délices ineffables de la paix, les rend dignes de lui, pures, saintes, et bienheureuses ; il les enivre de l'abondance de sa maison dans le ciel. Il s'éloigne au contraire de la pensée des impies, leur ôte son esprit de lumière et d'amour ; mais il n'est point pour cela absent de leurs cœurs, car il habite en sa justice, là où il n'est point par sa grâce ; il les délaisse vides, affamés, déchirés de désirs jusqu'au jour où il les écrase sous le pressoir de sa vengeance. Ah ! c'est en Dieu, dit saint Paul, *que nous vivons, que notre corps se meut et respire. Mes os ne vous sont point cachés, Seigneur*, avait déjà dit David, *et toute la substance de mon être vous est connue, dévoilée*. (Ps. CXXXVIII.)

II. — 1° Un premier *avantage* de la présence de Dieu est de nous consoler dans nos peines et dans nos afflictions. J'avais toujours Dieu présent à mes yeux, dit le saint Prophète, *parce qu'il est toujours à ma droite afin que rien ne m'ébranle*. Quel spectacle plus fortifiant et plus doux que de contempler notre Père céleste, si riche en tendresse, en miséricorde, vivant au milieu de nous, avec nous, plus intime à nous-mêmes que notre propre cœur, nous protégeant comme

la prunelle de ses yeux en notre pénible pèlerinage? Nous cherchons des amis parmi les hommes, nous nous tournons vers les créatures extérieures. Que d'autres cherchent au loin de vous ce qu'ils voudront, ô mon Dieu, dit l'auteur de l'Imitation ; pour moi rien ne me console et ne me consolera sans vous, ô mon espérance et mon salut éternel. Quoi de plus ravissant que de se confier en Celui sans l'ordre ou la permission de qui rien de triste ne peut nous arriver ; qui sait changer pour nous le mal en bien ; veille sur chacun de nous, comme s'il oubliait tout le reste, est toujours prêt à nous tendre la main si nous le sommes à la recevoir ! Quoi ! dans les revers inévitables de notre condition mortelle, au milieu de la méchanceté des hommes et de l'inconstance des créatures, Dieu qui n'a pas besoin de nous, est cependant notre ami fidèle : jamais il ne s'éloigne : il nous demande notre cœur, afin d'alléger ses peines, de calmer ses chagrins, de couronner ses combats ; et le baume de la consolation ne parfume pas notre vie ? Ah ! la faute est à nous seuls ; nous oublions sa sainte présence. *En prenant le Très-Haut pour notre refuge, le mal n'approcherait point de nous.* Parce qu'il a mis sa confiance en moi, dit le Seigneur, je le délivrerai et le protégerai, je serai avec lui dans la tribulation, je l'élèverai en gloire et lui montrerai mon salut. Saint Chrysostome, persécuté pour la foi et traîné dans l'exil, s'écriait : Ils m'arrachent à ma patrie, à mon Eglise. Mais où donc pourraient-ils m'empêcher de trouver mon Dieu, puisque la terre et son étendue sont à lui ?

2° Un second *avantage* de la présence de Dieu est

de nous maintenir dans la crainte du péché. C'est un crime de déchirer une personne absente ; c'est un outrage sanglant de le faire en sa présence ; c'est de l'horrible si la personne est vénérable ; enfin c'est un acte de bête fauve si elle ne nous dit rien, ne nous fait aucun mal. Eh quoi ! mes Frères, notre vie s'écoule en présence du Dieu qui nous a faits, qui nous a donné ce que nous sommes, qui nous supporte auprès de son cœur avec une patience, une miséricorde inexprimable. Et l'homme, orgueilleuse misère, ose l'outrager en face, lui jeter au visage l'impureté, l'écume de son cœur ? Non, nous ne méditons point quelle beauté, quelle pureté, quelle majesté redoutable se trouvent en ce *Saint des saints*, qui voit des taches dans ses séraphins, et que nul homme ne pourrait voir sans mourir. Nous ne comprenons point le dégoût que lui inspire un seul péché. Quel homme, si abruti que l'ait rendu la débauche de l'esprit et de la chair, pourrait se dire : Le Seigneur est vivant et je suis en sa présence : il sonde mes reins ; il pénètre mes os et la moelle de mon âme ; il peut briser mon cœur, comme un verre, et le jeter en pâture éternelle au serpent ; puis oserait le maudire et l'insulter? Le voleur, le luxurieux, le malfaiteur, peut s'envelopper de ténèbres et n'être point vu des hommes. Mais, disait un grand Saint, montrez-moi donc un lieu où le regard de Dieu ne me pénètre de part en part ? L'admirable Susanne, sollicitée au crime, voyait devant elle une mort ignominieuse, si elle n'y consentait pas : mais la présence de Dieu en ce danger suprême, soutint son courage et sauva sa pudeur. Comment, s'écria-t-elle, pourrais-je

me souiller de cette boue sous le regard de mon Dieu ? Oui, la pensée de cette auguste présence, est le remède contre les tentations et contre les séductions de l'ennemi de nos âmes : *les voies de l'impie*, selon le Prophète, *ne sont corrompues que parce qu'il n'a pas Dieu devant les yeux*.

Ah ! mes Frères, de même que l'eau de la mer mouille de toute part, le poisson qui se joue dans ses abîmes, ainsi la présence du Seigneur nous enveloppe et nous pénètre pour nous remplir de ses bénédictions. C'est lui qui donne à nos corps la vie, la sensibilité, le mouvement ; à nos âmes, la grâce, l'innocence ou le repentir. Heureux l'homme qui s'avance en ses chemins, sous ce regard saint et paternel, car il pourra redire après le Psalmiste : *Je m'endormirai en paix sur son cœur, et j'y trouverai le repos !* Il craindra l'iniquité comme le serpent, sachant qu'il est horrible de tomber sous les coups de sa colère. Préparons-lui donc nos âmes en tout temps comme un trône, où il fasse ses délices de reposer ; tremblons d'être pour lui de nouveaux calvaires où il serait insulté, crucifié. *Gardez en sa présence une modestie sainte et respectueuse*, nous crie l'Apôtre, *veillez sur votre esprit pour qu'il ne pense qu'à des choses vraies, pudiques, justes, honnêtes et aimables ; car le Seigneur est proche*. (Philip., IV, 5.) Bientôt les ténèbres de notre pèlerinage se dissiperont, et resplendiront les splendeurs et les fêtes éternelles de la patrie. Ainsi soit-il.

V[e] INSTRUCTION

TOUTE PUISSANCE DE DIEU. — DANS L'ORDRE NATUREL. — DANS L'ORDRE SURNATUREL. — DANS L'ORDRE SOCIAL. — FRUITS A RECUEILLIR POUR NOUS.

Solus potens Deus, cui honor et imperium.

Honneur et empire au Dieu qui seul est puissant. (I TIMOT. VI.)

Dieu est présent au ciel, mes Frères, où il enivre ses Saints de félicité ; présent aux enfers, où sa justice fait frémir les réprouvés ; il est présent au milieu de nous, nous portant, nous assistant, nous aimant, nous comblant de toute bénédiction. Pauvres et misérables, nous trouvons en lui une fontaine de toutes richesses ; environnés de ténèbres, une lumière douce, indéfectible ; faibles et chagrins, un asile sacré de paix et de consolation. Il est le protecteur de notre vie et la récompense de nos combats. *Placez-moi comme un bouclier sur votre bras, comme un ombrage sur vos cœurs*, nous dit-il aux Cantiques sacrés. Aussi Tobie conjurait-il son fils, avec une tendresse paternelle, d'avoir Dieu présent à l'esprit tous les jours de sa vie. Ah ! M. F., Dieu est toute beauté, tout amour, toute magnificence : là où il est, là est le ciel ; là où il n'est point, c'est l'enfer. Et comment ne conserverait-il point à son âme le chaste bonheur de l'innocence, l'homme qui se dit :

Dieu me voit, lisant toutes mes pensées, tous mes désirs, entendant la moindre de mes paroles, pesant toutes mes actions ; il est terrible en ses jugements, et rendra à chacun selon ses œuvres ? Afin d'inspirer à nos cœurs une révérence plus profonde envers sa majesté divine, considérons aujourd'hui, mes Frères, cette *Puissance infinie* dont il est dit dans le Symbole : Je crois en Dieu le Père *tout-puissant.*

1° *Dieu seul est puissant,* nous dit saint Paul. C'est le nom que le Seigneur aime à se donner, et qui peint le mieux son domaine absolu sur toutes les créatures. Il y a un certain nombre d'années, Dieu seul était : point de firmament, point d'anges ni d'hommes ; aucun être visible ou invisible, animé ou inanimé. De sa profonde et incompréhensible éternité, il a dit, et tout a été fait, il a commandé, et tout a été créé. A la voix de sa volonté sainte, l'horrible néant s'est changé en ce monde admirable, qui, malgré la malédiction du péché, conserve encore tant de ruines magnifiques de sa grandeur. La voûte céleste s'est étendue avec ses milliers de luminaires, comme une tente immense, pour l'homme voyageur : les anges, joyeux essaims, ont tressailli dans la cité divine, et le ravissant concert qui n'aura point de fin, y a commencé. Il y a cent ans, ni vous, ni moi, mes Frères, nous n'étions rien : de ce rien, Dieu a fait des créatures vivantes, formées à son image, les princes de la terre. D'un peu d'argile il a façonné notre corps, il l'a orné de grâce et de majesté ; il y a inspiré une âme intelligente, affectueuse, immortelle. Et nous avons la vie et le mouvement, et nous aimons la joie et l'amitié, nous craignons la

douleur, nous vivons dans les biens de la société; notre cœur et notre chair aspirent à la possession du Dieu vivant. Nos lèvres, s'ouvrant dans l'allégresse, peuvent chanter à la suite de la Reine du monde : *Celui qui est puissant a fait pour moi de grandes choses !*

Ne passons point légèrement sur ces merveilles de la puissance divine, mes Frères. Les hommes savent bâtir des palais, des monuments, changer le cours des fleuves, percer les montagnes, dompter les éléments. Avec toute leur science, leur force, leur génie, leur orgueil, peuvent-ils créer un seul grain de sable, un brin d'herbe ? Que serait-ce, s'il fallait donner la vie, le mouvement à la poussière ? Et montez dans les cieux, redescendez sur la terre pour la parcourir du levant au couchant, combien de créatures petites et grandes, infinies dans leurs formes et leurs instincts divers ; que de beautés, de richesses, la main du Seigneur, en jouant, a répandues sur notre univers ? Depuis le séraphin jusqu'au vermisseau, quel tableau sublime et varié ! Et cet admirable Océan de lumière, le soleil, cette lune, ces étoiles, des milliers de fois plus vastes que la terre qui nous paraît si grande ; ces animaux, ces insectes, ces poissons, ces reptiles, ces oiseaux aux essaims innombrables ; cette inépuisable profusion de plantes, de fleurs, de fruits ; et les choses célestes et les terrestres, et les anges et les hommes ne redisent-ils point, dans un concert sans fin : *Honneur, empire au Dieu qui seul est puissant ?* Il a parlé, et prodige inconcevable, toutes créatures qui n'étaient pas, ont répondu : *Nous voici.* « C'est votre main puissante, Sei-

« gneur, qui a créé les anges dans le ciel, et les vers « sur la terre ; mais sa force n'a pas été plus grande « en la production de l'ange, ni moindre en celle du « vermisseau. Il fallait une puissance infinie pour « étendre le firmament au-dessus de nos têtes ; « il fallait une puissance infinie pour donner à « l'arbre sa verdure, pour produire un cheveu « aussi bien que le corps en son entier. Comment « trouver des louanges dignes de votre gloire, « Esprit sublime, qui créez et animez toute chair, et « habitez le sanctuaire de l'éternité ? » (Soliloques, IX et X.)

Cette puissance de Dieu si sublime et si féconde en la création, y est permanente, inépuisable : tout s'y conserve, s'y renouvelle, s'y reproduit par la vertu de sa bénédiction, dans l'ordre tracé par lui. Il n'aurait qu'à vouloir, et des milliers d'autres mondes, plus splendides et plus beaux que le nôtre, paraîtraient dans les espaces : il les multiplierait à l'infini, pendant l'éternité, que sa puissance serait moins diminuée que l'Océan perdant quelques gouttes, sur la profonde étendue de ses flots. Ah ! la misère humaine peut-elle célébrer les grandeurs de Dieu ? Cadavre infect, un homme peut-il chanter vos célestes parfums, Seigneur, et publier la gloire du Saint des saints ? Qui est semblable à notre Dieu, dont le séjour est dans les hauteurs, dont la volonté est révérée au ciel, sur la terre, jusqu'au fond des abîmes ?

Cette puissance dont les œuvres terrassent de frayeur l'infirmité de notre intelligence, Dieu lui-même se complaît à la rappeler aux hommes. « Où étais-tu,

« disait-il à Job, du milieu d'un tourbillon, quand je « jetais le fondements de la terre? Qui la balance et la « soutient dans l'espace, sur quoi ses bases sont-elles « affermies ? Qui a posé des digues devant la mer « pour la tenir enfermée comme un enfant en des « langes? Je lui ai dit : Tu viendras jusque-là; sur « cette rive viendra mourir ta fureur; là, tu briseras « l'orgueil de tes flots. Est-ce toi qui a donné des « ordres à l'étoile du matin, montré à l'aurore l'espace « d'où elle doit s'élancer et paraître? Réponds, où ha-« bite la lumière, où est le séjour des ténèbres? Qui « fait jaillir la pluie dans l'univers, donne au tonnerre « sa voix grondante et terrible? Est-ce toi qui produis « les frimas? Connais-tu l'ordre et les mouvements « des cieux; pourrais-tu l'expliquer ou en briser l'har-« monie? » (Job, XXVIII.)

2° Puissance adorable, redoutable, elle se révèle à nous avec plus d'éclat encore, dans l'ordre de la grâce, mes Frères. La foi des Patriarches, la lumière des prophètes, le zèle des apôtres, la force des martyrs, l'innocence et la pureté des vierges, le mépris héroïque de tous les justes pour les passions et les vanités du siècle, ne font que redire après saint Paul : *Nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie.* C'est par lui, qu'à l'étonnement de la nature, une vierge très-pure enfanta son créateur; car, selon la parole de l'Ange, *rien n'est impossible à sa volonté sainte.* Avec un peu de boue ou de salive, par le seul contact de sa robe, Jésus-Christ guérissait les infirmités les plus incurables des hommes de son temps. N'est-ce point toujours par quelques signes matériels, avec un peu d'eau, un peu

d'huile, parce que dans les sacrements, il guérit, il retrempe et embellit nos âmes d'une parure immortelle ? Tous les jours, par les reliques et les ossements desséchés de ses saints, par leurs images vénérées, n'opère-t-il pas sur la terre les prodiges les plus miséricordieux ? Envoyez votre Esprit-Saint, Seigneur, s'écriait David, *et la face de la terre sera renouvelée.*

3° Dans l'ordre social, c'est Dieu qui élève ou abaisse les peuples et juge les justices. Par lui règnent les rois et sont bénies ou renversées les familles. Il chasse Saül, infidèle à sa mission, et d'un gardeur de troupeaux, de David, il fait le prince de son peuple, et ce roi merveilleux chantait sur sa harpe : *Au jour de sa colère, il écrasera les rois, il jugera les nations et les remplira des ruines de ses ennemis.* (Ps. CIX.) Il est le Dieu des armées, donnant la victoire à qui il lui plaît. — La ville de Jéricho paraît imprenable, et ses habitants insultent aux Hébreux ; il ordonne à son peuple de faire le tour de ses remparts, et voilà que ses murailles tombent et s'écroulent. — Un farouche ennemi menace Béthulie du fer et de la flamme ; il suscite une simple femme, veuve chaste et pieuse : Judith extermine Holopherne et sauve sa patrie. — Parce que les Macchabées mettent leur confiance dans le nom du Seigneur, avec quelques guerriers ils dispersent et mettent en fuite les formidables armées d'Antiochus. Et pour mieux confondre l'orgueil insensé de l'homme, le Seigneur, d'ordinaire, choisit les instruments les plus infirmes. C'est par des insectes et des moucherons qu'il dompte l'orgueil de Pharaon. A son ordre, Moïse frappe la mer Rouge de sa verge, et la mer ouvre une

route à son peuple ; il la frappe de nouveau, et les vagues engloutissent Pharaon et ses chariots dans les abîmes. Un peu plus tard, d'un rocher aride et brûlant jailliront des torrents d'eau vive sous le coup de cette verge miraculeuse. Ce peuple choisi est devenu rebelle et pécheur ; des serpents venimeux portent la frayeur et la mort dans ses tribus. Dieu touché, le guérit en lui faisant seulement regarder un serpent d'airain. *Qui donc est semblable à notre Dieu ?* Il confond la force par la faiblesse, la sagesse par l'ignominie. Parfois l'homme, en l'ivresse de ses dignités, de ses richesses, de ses plaisirs, ose le traiter comme un égal, insulter à sa loi sainte. Malheureux qui bientôt n'aura plus qu'un sépulcre pour son corps, que l'enfer pour son âme ! *J'ai vu l'impie dans son orgueil*, dit le Prophète, *il dressait la tête comme le cèdre du Liban ; je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.* Ah ! mes Frères, jetons les yeux autour de nous, recueillons nos pensées, interrogeons l'histoire, et la voix des créatures, des peuples et des siècles, éclatera pour nous redire : *Gloire et empire au Dieu qui seul est puissant*, qui est le roi immortel des siècles, et le Seigneur des seigneurs !

II. — Cette puissance admirable, ineffable de Dieu, donne lieu, mes Frères, à trois réflexions principales : 1° La première est que jamais nous ne devons parler des œuvres de Dieu, de sa providence, de sa justice, des mystères de la religion, qu'avec une foi respectueuse et mêlée de frayeur. Il arrive que le récit des miracles de l'Ecriture et de la vie des saints, confirmés par l'Eglise, laisse quelques-uns dans le doute et l'incrédulité. Hommes de peu de foi, dirons-nous après

Jésus-Christ, avez-vous donc également peu d'intelligence? N'est-ce point insulter à la raison, en effet, de prétendre que Dieu ne puisse rien au-delà de nos facultés si bornées? Quoi! tant de merveilles étalées sous nos yeux, tant de mystères qui nous enveloppent dans la nature, proclament sa puissance dans une sublime louange, et nous hésiterions à redire : *Non point à nous la gloire, Seigneur, mais à votre nom et à votre miséricorde?*

2° Une seconde réflexion est que ce Dieu tout-puissant n'a pas besoin de nous. Prenons donc garde de nous enorgueillir de tout ce que nous possédons, car est-il rien que nous n'ayons reçu de son amour? La pratique de la vertu, la foi, la piété, les emplois spirituels ou temporels que nous exerçons parmi les hommes, tous nos biens enfin, sont des talents qu'il nous confie et qu'il faudra lui rendre avec usure. Mais qui que nous soyons, ne présumons pas être épargnés de sa justice si nous l'outrageons, si nous tombons en ses mains avec un seul péché mortel. *Voilà que tous vos ennemis périront*, *Seigneur*, s'écrie le Prophète. Les bonnes œuvres que nous faisons, Dieu peut les faire en des millions d'autres manières. Il nourrissait autrefois le prophète Elie des charités d'une veuve de Sarepta. Pour montrer qu'il pouvait se passer de sa générosité, il le nourrissait aussi quelquefois, en lui envoyant un pain mystérieux par le ministère d'un corbeau. Tous, nous sommes pour lui des serviteurs inutiles, parce que jamais ni nous, ni nos facultés ne lui seront nécessaires! Ah! le chrétien fidèle à ses lois et à son amour, qui regarde toutes choses ici-bas comme de la boue

afin de gagner Jésus-Christ, qui renonce à ses mauvais penchants pour être son disciple, est heureux, souverainement heureux; il choisit cette part excellente que personne ne pourra lui ravir. Mais Dieu ne craint pas sa révolte ; sa damnation ne peut rien diminuer de sa gloire ou de sa béatitude ; en couronnant les mérites des justes, il ne fait que couronner ses dons.

3° Enfin, cette puissance adorable et redoutable doit nous porter à déposer et nos craintes et nos espérances dans le sein béni de notre Dieu. S'il est avec nous, qui s'élèvera contre nous? *Craignez, non pas ceux qui tuent le corps, mais celui qui peut perdre le corps et l'âme pour une éternité dans les enfers.* Sans moi, vous ne pouvez rien faire, nous dit notre miséricordieux Sauveur. Ah ! invoquons humblement sa grâce pour notre conversion ou pour notre persévérance. Il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts ; seul il peut arracher notre cœur aux ténèbres des passions, à la mort du péché. *Il renverse les puissants de leurs trônes, mais il relève les humbles*, et leur donne de chanter leur délivrance dans les joies éternelles. Ainsi soit-il.

VIᵉ INSTRUCTION.

PROVIDENCE DE DIEU SUR L'ORDRE NATUREL : DANS LE SOLEIL ET SES EFFETS — DANS LA MER.

Pusillum et magnum fecit Deus, et æqualiter cura est illi de omnibus.

Dieu a fait le grand et le petit, et il a un soin égal de toutes choses. (SAG. VI, 8.)

La puissance de Dieu est immense, inépuisable ; seul il est le Seigneur et le Très-Haut. *Tu solus, Dominus, Tu solus altissimus.* Qui êtes-vous, mon Dieu, par qui je vis, par qui tout respire et subsiste ? Vous êtes seul tout-puissant, éternel Créateur, incompréhensible. Vous êtes admirable aux yeux des anges ; leurs bouches ne sauraient raconter vos perfections, leur intelligence les approfondir. Vous êtes le vrai Dieu vivant, le Dieu terrible et fort. (S. Aug.) *Il établit les rois sur leurs trônes, et les maintient dans leur élévation ou les renverse ; il tire le pauvre de l'affliction, il bénit le juste, il exerce ses jugements sur les nations.* (Job, XXXVI.) En sa présence, combien sont étroits les génies des hommes ! combien sont petits les grands et les puissants du monde ! Parfois on les a vus comploter contre son Christ et son Evangile : *Rompons*, ont-ils dit, *leurs liens et secouons leur joug. Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux ; il les brisera dans sa fu-*

reur comme un vase d'argile. Quand dans peu sa colère sera en feu, heureux ceux qui auront mis en lui leur espérance ! (Ps. xx.) Or, ce que Dieu a créé par sa puissance, il le conserve et le gouverne avec une pieuse sollicitude. Sa providence, nom divin que tant d'hommes prononcent sans en comprendre le sens, veille sur toutes choses avec une tendre persévérance. La Providence, mes Frères, est le soin que Dieu prend de toutes ses créatures pour les conduire à leurs fins, afin d'accomplir en elles et par elles sa volonté sainte. Admirons-la aujourd'hui dans l'ordre matériel, naturel. C'est en traitant ce grave sujet que l'homme ne doit point oublier cette parole de l'Ecriture : *Le Seigneur est véritablement ineffable, et la louange qu'on lui donne doit être accompagnée de frayeur.* (Job, xxxvii, 22.)

Reconnaître l'existence de Dieu et nier sa Providence, c'est en faire une espèce de monstre abominable qui, après avoir donné naissance à la créature, la méprise, l'abandonne cruellement à la misère, au désordre, sans consolation. Mais l'homme au cœur droit aime à chanter avec David : *Qui est semblable à notre Dieu, qui, des hauteurs où il habite, abaisse ses regards sur ce qu'il y a de plus humble au ciel et sur la terre ?* (Ps. cxxii.) Pour le faire, il ne faut qu'ouvrir les yeux dans un silence religieux. Rien de plus réglé que le mouvement des cieux et les révolutions des planètes. Depuis six mille ans, le soleil n'a jamais refusé sa lumière ; tous les jours on attend son lever, tous les jours il revient. Jamais la lune n'a retardé ni précipité sa course ; jamais le moindre dérangement ne s'est montré

dans l'innombrable armée des étoiles, dans l'arrivée des saisons, dans le changement de la nuit et du jour. Considérons *le Soleil* en particulier. Plus éloigné de la terre, il la laisserait glacée ; plus rapproché, il la dessécherait et la rendrait inhabitable. Mais il a été créé, nous dit l'Ecriture, pour y porter la lumière, la chaleur et la fécondité. Et voilà que ce globe effrayant, un million de fois plus gros que la terre, est placé par le tout-puissant Créateur, à trente-huit millions de lieues de nous. A cette prodigieuse distance, le Seigneur lui ordonne de se lever tous les jours, et tous les jours, dans l'espace de vingt-quatre heures, il franchit son immense carrière. S'il demeurait fixe et immobile, si même il parcourait toujours la même voie, la terre serait ou couverte de ténèbres, ou livrée à des chaleurs dévorantes, ou à des frimas sans fin avec les horreurs de la mort. Mais il n'en est point ainsi : la Sagesse divine atteint ses fins dans l'univers avec force et douceur. Aucun jour, à parler exactement, n'est égal à celui qui le précède ni à celui qui le suit. Le Soleil s'y lève et s'y couche à des points différents. Un jour porte au jour qui suivra un nouvel ordre, et la nuit marque à la nuit suivante à quel instant précis elle doit commencer et finir. *Nox nocti indicat scientiam!* Qui donc lui a mesuré l'espace entre deux levers, lui a déterminé des limites qu'il ne peut franchir, lui a ordonné de revenir avec une brillante régularité dans sa course? Par ces mouvements divers, s'avançant tantôt vers le nord, tantôt reculant vers le midi, pas une partie du monde habitable n'échappe à ses rayons, à ses flammes. — Bien plus encore, il nous amène la

succession des saisons. Pour que l'hiver ne règne pas seul au milieu de cette nature qui nous aurait glacés, ni l'été avec ses feux qui nous auraient dévorés, avec quelle prévoyance le printemps et l'automne ont été placés comme milieux si justes et si sages, que dans la révolution de l'année, le passage d'une saison à l'autre est presque insensible, inaperçu? (Minutius félix, XVII.) Et cette variété si constante des saisons, le printemps avec ses fleurs, l'été avec ses moissons, l'automne avec ses fruits savoureux et ses innombrables provisions d'hiver, ne révèlent-ils pas un Père céleste qui nous porte dans son cœur? En automne, le laboureur confie sa semence à la terre: elle germe sous la pluie et l'humidité de cette époque, afin de lui donner de fortes et profondes racines; l'hiver, par ses froids, refoule toute la sève à l'intérieur; le printemps élève les tiges, l'été les murit. Ainsi, dans le cours d'une année se trouve préparé ce qui est nécessaire à la vie de l'homme et des animaux; et c'est en dirigeant le soleil en ses révolutions, que le Seigneur, comme un grand prince, pourvoit aux besoins de son immense famille.

Enfin le Soleil sépare le jour de la nuit, et c'est ici encore une preuve nouvelle et touchante de notre Père céleste. Ce que la nuit semble retrancher de notre vie, en nous privant pendant plusieurs heures de l'usage de la lumière, et de la vue de l'univers, combien elle le compense abondamment par ses avantages! L'ombre et la rosée de la nuit rafraîchissent les plantes et les semences qui périraient dans les grands jours d'été. Si le jour était continuel, la faim forcerait les bêtes

fauves à sortir de leurs retraites ; elles attaqueraient l'homme plus faible et moins prompt à la course. En donnant des bornes au jour, en lui faisant succéder la nuit, Dieu a mis à la fois les hommes en sûreté et les bêtes en liberté. Providence auguste ainsi chantée dans l'Ecriture : *Seigneur, vous avez répandu les ténèbres, et la nuit couvre le monde ; c'est alors que rôdent les animaux de la forêt, que les petits des lions rugissent après leur proie. Le soleil se lève, ils se rassemblent et se réfugient en leurs tanières : l'homme retourne à ses travaux jusqu'à la venue du soir.* (Ps. CIII.)

Mais c'est pour nous surtout que la nuit est pleine de bienfaits. Dieu nous a condamnés à la peine et au travail depuis la malédiction du péché ; cependant sa miséricorde est venue embrasser sa justice dans une étreinte pieuse, et nous a donné le sommeil. Loin de nous surprendre au milieu de nos travaux ou de nos voyages, la nuit s'avance à pas lents, elle n'épaissit ses ombres que par degrés. Puis, nous ôtant la vue de l'univers et l'usage de nos sens, elle ferme nos paupières. La cupidité de l'homme étant insatiable, Dieu a voulu le protéger contre cette passion infernale. Sachant qu'il réglerait mal le sommeil pour le temps et pour sa mesure, la Providence s'est réservé de le distribuer elle-même. Il nous est impossible de nous le donner, impossible de nous le refuser quand il s'empare de nous. C'est ainsi que notre Père céleste ranime nos forces, conserve notre vie, suspend les soucis des malheureux et le sentiment douloureux de leurs misères. Le jour et la nuit se concertent pour notre bien, dit saint Chrysostome ; ils se rendent réciproquement

les avantages qu'ils ont pris dans un temps l'un sur l'autre, et conservent une certaine égalité dans le tout, malgré l'inégalité de leurs parties. (*Ad pop. Ant.*)

Si le Soleil, océan de lumière suspendu sur nos têtes, est plein de merveilles, l'*Océan* des eaux qui ceint le monde, ne raconte pas moins la providence de notre Créateur. « Qu'il est beau le spectacle de la mer « qui se revêt de changeantes couleurs comme de « vêtements divers : tantôt c'est la robe verdoyante, « tantôt c'est la pourpre ou l'azur. Quel charme à la con- « templer en courroux ! » (*Cité de Dieu*, XXII, *ch.* XXIV.) Cependant les eaux de la mer pouvaient se gâter dans leur vaste réservoir, ou répandre sur la terre des vapeurs mortellement empoisonnées ; mais la providente sagesse du Seigneur y a pourvu. D'abord il les a salées pour en empêcher la corruption ; de plus, comme ce sel de la mer, plus pesant que l'eau, se serait précipité promptement au fond et n'aurait point produit son effet, il a voulu que la mer soit dans un mouvement continuel. Et voilà la mer obéissante depuis la création. Pendant six heures, elle pousse tous les jours ses eaux du milieu vers les rivages ; chaque jour aussi elle les rappelle des rivages vers le milieu pendant six heures. Ce flux et reflux de la mer l'entretient dans sa pureté, en y dispersant d'un bout à l'autre le sel dont elle est pleine, et lui permet ainsi de nourrir tant de poissons dont nous admirons le nombre et la délicatesse. Autre trait de la Providence : ce sel de la mer appesantit ses eaux, en maintient l'évaporation dans une juste mesure, sous l'action du soleil. Sans la résistance de ces sels, une effrayante quantité de vapeurs s'élève-

raient en certains jours, de l'étendue des mers, et la terre serait inondée par elles, loin d'en être fertilisée.

Enfin Dieu, mes Frères, est toute charité ; il n'a qu'un désir pour le monde, celui de le voir ne former qu'un seul bercail, et c'est par la mer qu'il accomplira un jour cette parole de son Prophète : *Toutes les familles des nations viendront et tomberont en adoration devant vous !* La mer unit toutes les parties du monde, non-seulement par le commerce et l'échange des productions diverses ; elle les appelle surtout à l'admirable lumière de l'Evangile. Qui ne contemple nos missionnaires, traversant l'Océan avec la rapidité de l'éclair, allant sur toutes les îles sauvages, sur toutes les contrées les plus barbares, planter la croix de Jésus-Christ? *Le Seigneur est donc admirable sur les flots*, ainsi que le chantent les saints versets des Psaumes !

De ce court entretien, combien de réflexions instructives à recueillir pour nous, mes Frères !

1° Il suffit de considérer les cieux avec attention pour *être religieux*. Mais aussi cette constance des luminaires célestes, si bien réglés, que depuis six mille ans aucun dérangement, le moindre trouble ne s'y est remarqué, apprend leurs devoirs à ceux qui dirigent les sociétés, nous disent les saints Pères. Ils doivent n'être jamais des objets de scandales pour leurs sujets ou leurs familles, par le désordre de leurs mœurs. *En effet, si la lumière qui doit éclairer les autres s'obscurcit, que deviendront les ténèbres elles-mêmes ? Si un aveugle conduit un aveugle, qu'attendre d'eux autre chose que leur chute dans l'abîme ?* — Dans la mer, ils voient tous une image instructive de notre vie, qui

n'est qu'un flux et reflux, une pénible traversée. Elle croît et diminue; tout y est inconstant; point de joies, ni de grâces, ni de bonheur durables. Nous nageons dans une eau rapide et capricieuse. Prenons garde d'être entraînés dans l'abîme : comme les mariniers, efforçons-nous au contraire d'arriver heureusement au port, aux rivages du salut! — Et ce soleil si beau, si riche, si utile, que plusieurs peuples l'ont adoré, n'est-il point la vive image de Jésus-Christ, le vivant soleil de nos âmes? Il est sorti du sein de son Père pour porter la lumière, la vie et la joie dans le monde, puis il est retourné au point d'où il était parti, après avoir passé comme le soleil en faisant le bien. (Saint Amb. Héxameron.) Rien n'échappe à la splendeur, aux rayons, à la chaleur de ce bel astre : il se fait sentir derrière les murs les plus épais, sous les plus sombres forêts, pendant la nuit la plus noire, — Jésus-Christ poursuit la brebis égarée; il fait fleurir en nos âmes l'innocence ou le repentir: même dans les cœurs impies, les plus éloignés de sa douce charité, il conserve des sentiments de réserve, d'honneur et de bonté, inconnus aux sociétés païennes. — Toutes les étoiles et la lune elle-même, empruntent au soleil leur éclat, leur clarté. — C'est de Jésus-Christ et par Jésus-Christ que vient toute grâce, toute lumière, toute vertu dans les hommes. — Quand le soleil paraît, la nature est brillamment parée, riante, renouvelée; quand il disparaît, c'est la nuit, la tristesse et la mort. C'est Jésus-Christ qui éclaire tout homme venant en ce monde, et fait des cœurs fidèles autant de parterres admirables où l'Esprit-Saint peut cueillir la violette, les lis, les roses,

les fleurs et les fruits embaumés ! Quant à l'infortuné qui lui ferme son esprit et son cœur, qu'est-il, sinon un pauvre aveugle dévoyé, tombant à chaque pas, salissant, déchirant sa robe à toutes les boues, à toutes les épines du chemin, ne sachant qui il est, pourquoi il est au monde, ce qu'il doit y faire, ne ressentant plus le malheur du péché, ni les périls éternels de son âme ? *Béni donc soit Dieu qui nous a comblés en Jésus-Christ de toute bénédiction spirituelle pour le ciel, qui nous a élus en lui, avant la création du monde, afin que nous soyons saints et immaculés devant lui !* Ainsi soit-il. (Eph. I.) (*Saint Chrys., saint Amb. — Gaume.*)

VII° INSTRUCTION.

PROVIDENCE DE DIEU DANS L'ORDRE NATUREL — SUR LA TERRE, SES PLANTES, SES ARBRES, SES FRUITS, SES ANIMAUX. — LEÇONS POUR L'HOMME.

Pusillum et magnum Deus fecit, et æqualiter cura est illi de omnibus.

Dieu a fait le petit et le grand, et il a un soin égal de toutes choses. (SAG. VI, 8.)

Notre corps est borné, tout petit, dit saint Chrysostome ; une intelligence le gouverne, l'art des médecins lui prête ses ressources ; néanmoins

il se trouble, se dérange ; il se corrompt, devient maladif et périt. Comment donc le monde, corps immense jeté dans l'immensité, composé d'éléments qui se répugnent, conserve-t-il sa brillante et régulière harmonie ? Ses éléments sont le chaud et le froid, le sec et l'humide, c'est-à-dire le feu et l'eau, la terre et l'air. Ces êtres opposés ne se détruisent pas. Vous ne voyez pas le feu jaillir de la terre pour tout dévorer, ni l'eau rompant ses barrières, tout noyer et submerger dans les flots. N'est-ce pas qu'un frein puissant et divin les retient, les maintient en équilibre ? Quoi ! notre corps abandonné de l'âme devient poussière, et le corps du monde entier se conserverait sans une intelligence divine ? Le navire est bientôt brisé, mis en pièces dans l'océan, quand un pilote ne le gouverne plus. Et l'univers, en ses terribles révolutions, subsisterait sans l'immortel pilote des cieux ? Quel est le sauvage et le barbare qui ne puisse reconnaître et révérer sa sagesse et sa puissance, dans ce concert harmonieux de la nature ? Adorons aujourd'hui, mes Frères, cette Providence maternelle du Seigneur, en arrêtant nos regards *sur la terre* même que nous habitons, pendant notre épreuve !

Le ciel des cieux est pour le Seigneur, mais il a donné la terre aux enfants des hommes. La terre, dans le principe, était nue, aride, stérile, attristée de désolation. Leçon sublime à retenir en commençant pour un grand nombre. Ils s'imaginent que celui qui cultive et sème, est tout. Dieu précisément laissa la terre, à son commencement, telle qu'elle est par son propre fonds, sans vertu, sans fécondité, afin de nous élever

les yeux et le cœur vers celui-là seul qui bénit, multiplie l'abondance de l'huile, du froment et du vin. *Que la terre*, a donc dit le Seigneur, *germe de l'herbe, portant elle-même ses semences, et des arbres fruitiers, chacun selon son espèce.* Autre leçon merveilleuse donnée aux hommes charnels et terrestres : ils auraient pu attribuer à la vertu du soleil, tant de fruits délicats que nous avons à savourer. Or, Dieu a créé les fruits un jour avant le soleil, toujours pour nous rappeler combien nous sommes redevables à sa bonté miséricordieuse. *Que la terre produise de l'herbe verte*, crie la voix du Seigneur ; et à l'instant une robe superbe aux nuances infinies, en couvre l'étendue. Parure immortelle, aussi fraîche, aussi brillante, aussi agréable à voir, après six mille ans, qu'au premier jour. Remarquons ici, mes Frères, le choix fait par Dieu de la couleur verte, qui convient le mieux à notre vue. S'il eût teint en blanc ou en rouge toutes les campagnes, quel œil n'aurait été blessé par leur éclat ou leur dureté ? S'il les eût obscurcies par des couleurs plus sombres, quelles délices aurions-nous pu goûter dans un spectacle si triste et si lugubre ? Le vert tenant le milieu entre ces deux extrémités, repose et délasse nos yeux ; bien plus encore, il les récrée, les réjouit : dans cette seule couleur se trouve une telle diversité de nuances, que toujours la grâce unie à la diversité, redit ce cri d'admiration d'un prophète : *Combien, Seigneur, vos œuvres sont admirables ! La terre entière est remplie de votre miséricorde !*

Mais Dieu ajouta : *Que cette herbe verte produise sa graine ;* sa Providence s'est engagée à conserver les

plantes, à leur communiquer une espèce d'immortalité. Depuis, en effet, l'herbe ne demande ni labour, ni semailles ; elle croît et se perpétue indépendamment de nos soins. Oh ! quel nombre de plantes le Seigneur cultive lui-même pour nos besoins et pour nos plaisirs ! Admirable dans leur nombre, sa Providence ne l'est pas moins dans leur étonnante fécondité ; une seule plante, un seul arbre, comme le tilleul, l'orme, le tabac, ont des milliers, et même des millions de graines. Ainsi révèle-t-il sa sollicitude sur les petits comme sur les grands. Ces graines, ces herbes, ces plantes, sont d'autant plus multipliées qu'il y a plus d'animaux et d'insectes pour en tirer leur nourriture. Considérez les lis des champs, nous dit notre Sauveur, voyez comment ils croissent, comment votre Père céleste les fait grandir, les conserve et les embellit ! Une graine tombe à terre : elle ne périra pas. Dieu veille sur cette petite créature comme il veille sur le monde entier. La chaleur et l'humidité font éclater son enveloppe et vous voyez sortir deux petits germes ; l'un monte, l'autre descend. Celui qui monte, c'est la tige ; celui qui descend est la racine. La racine fixe la plante au sol, elle s'allonge, elle envoie à droite, à gauche de petits filaments pour apporter à la plante les sucs qui lui conviennent. A mesure qu'elle s'enfonce dans la terre, la tige s'élève dans l'air , produit par intervalles des nœuds propres à la soutenir, se couvre et s'embellit de feuilles. Ici de nouveau, la magnificence du Seigneur éclate, nous dit saint Ambroise : Le côté de la feuille qui regarde le soleil, est lisse et luisant, afin que s'échauffant plus facilement à ses rayons, elle

active la circulation de la sève : le côté de la terre, au contraire, est raboteux, couvert de petits poils percés par le milieu, afin de pomper l'air environnant et la vapeur du sol, et d'en nourrir la tige.

Et qui pourrait raconter l'art merveilleux avec lequel sont arrangées les enveloppes, douces, moelleuses, aux mille couleurs, qui servent de langes ou de berceau à la graine et au fruit ; art qui faisait dire encore à Jésus-Christ : *Je vous assure que Salomon, dans toute sa gloire, ne fut pas si richement habillé !* Mais la richesse et l'utilité s'unissent ici à la beauté. Arrêtez-vous à contempler la teinte douce des violettes, la blancheur des lis, l'incarnat des roses, les charmes de la prairie aux couleurs d'or, d'argent et de pourpre ; l'œil et l'odorat sont à la fois enchantés. Dieu lui-même trouva ces œuvres si belles, que pour se peindre à nous, il a dit : *La grâce et la beauté des champs sont en moi.*

Tournons nos regards vers les *animaux*. Pour se conserver, ceux-ci sont armés de cornes, de mâchoires incisives ; ceux-là pourvus de serres ou hérissés d'aiguillons ; ils échappent à leurs ennemis ou par l'agilité de leur course ou la rapidité de leur vol. Ils se nourrissent de chair, de sang, d'herbes, de branches d'arbres, de graines ou d'insectes ; et tous, les petits et les grands, depuis le ver dans la boue jusqu'à la baleine dans les eaux, ont reçu l'instinct infaillible de distinguer ce qui leur est bon ou nuisible. Ils cherchent leur vie en marchant, en rampant, en volant, en nageant. Les uns prennent leur pâture avec leurs dents, avec leurs mains, avec leur bec ; d'autres la mettent

en pièces avec leurs ongles. *Tous crient vers Dieu qui remplit tout être vivant de ses bénédictions.* Est-il un autre que notre Dieu pour avoir voulu qu'ils se reproduisent avec les mêmes formes et les mêmes penchants; pour avoir donné leur riche fourrure à ceux des régions glacées du nord, tandis qu'elle est refusée à ceux du midi? « Aurait-il fait l'ange pour ramper « dans la boue, et le vermisseau pour régner dans « le ciel, demande saint Augustin? Non, sans doute, « mais il les a placés en des lieux convenables à leurs « natures diverses ». (In Ps. CXLVIII.)

Et ces vallons creusés en d'immenses détours pour conduire les fleuves à l'Océan, et ces montagnes aux masses gigantesques où s'entretient l'intarissable réservoir des eaux, où gisent la pierre, l'or, l'argent, les métaux; et le fer, la glace, les éclairs, la foudre, les tempêtes, tous les éléments ne redisent-ils pas en de sublimes harmonies: *Vous avez fait toutes choses, Seigneur, dans une glorieuse sagesse.* Ah! que les impies et les pécheurs disparaissent de la terre, déshonorée par leurs souillures! Le Seigneur déchaîne ou réprime l'ouragan; il disperse la neige comme des flocons de laine et répand le brouillard comme la poussière. Il couvre la terre de frimas et les rigueurs en sont intolérables; il donne ses ordres et la glace fond à la tiède haleine du midi. (Ps. CXLVII.)

Dieu prend soin des oiseaux, il revêt le lis des champs de sa parure. *Combien ne valez-vous pas mieux qu'eux,* nous dit Jésus-Christ? Pour nous, il est père, il est mère, avec une tendresse aussi saisissante que fidèle. Sans l'homme tout serait inutile dans l'u-

nivers ; mais parce qu'il en est le prince et que tout est destiné à le servir, il ne reçoit la création que le dernier, le sixième jour. Ainsi quand un empereur doit faire son entrée dans une ville, tout est prêt pour le recevoir avec magnificence. (S. Chrys. in Gen. VII.) Afin de mieux assurer son empire, Dieu donne à son corps des formes merveilleuses, à son âme le génie et des facultés sublimes. « Sa bonté nous a créés, sa mi« séricorde nous sauve. Nuit et jour il veille sur nous, « comme sur la prunelle de ses yeux, comme s'il ou« bliait toutes choses, et rien dans le ciel, sur la terre « ou dans les enfers ne peut déranger l'ordre et les « plans de sa sagesse infinie. » (S. Aug. Manuel. II.)

Mais, dira-t-on, où est la Providence au milieu de tant d'êtres inutiles ou nuisibles? Pourquoi tant de fortunes détruites, tant de déréglements dans les saisons, tant de maladies et de maux hideux ? Ces êtres, mes Frères, que nous disons inutiles ou nuisibles, ont toujours leur place marquée dans les desseins de la Providence. Ou bien, ils détruisent d'autres animaux qui désoleraient la terre, ou servent de pâture à d'autres, ou sont employés aux remèdes de l'art. On se plaint de la vipère, par exemple, et c'est de sa chair que la médecine sait tirer ses contre-poisons les plus salutaires ; on se plaint de la chenille et des vers ; ils nourrissent les oiseaux dont le chant réjouit nos demeures et nos travaux. Tous les jours la science met à profit des êtres dont on ignorait la vertu. « Dieu ne nous a pas fait « connaître toutes choses, afin que l'orgueil de la « science ne nous fît point tomber avec le démon, dit « saint Chrysostome ; il a fait connaître beaucoup de

« choses, afin que nous puissions adorer sa Provi-
« dence ». (Ad. pop. Ant.) Mais d'ailleurs, mes Frères, et c'est ici la réponse décisive, l'homme n'a pas besoin que de vivre, il a surtout besoin d'être instruit. Tant d'animaux sauvages et dangereux nous apprennent à redouter le Dieu puissant et terrible, qui a puni le péché en les révoltant contre nous. C'est le péché qui a fait de la terre une vallée de larmes, y a fait germer l'épine, la ronce et la douleur. Le Seigneur punit notre ingratitude, quand il détruit en un jour, en une heure, les plus belles espérances des récoltes ; il humilie notre orgueil en venant à bout de nous par la vermine. Ces afflictions de notre vie, ces maladies hideuses dont on ne peut compter le nombre, ces éléments déchaînés qui ravagent notre terre, ce sont les verges du Père de famille, rappelant à ses enfants leur révolte, et la crainte du Seigneur, commencement de la sagesse. Quand la raison aveugle de l'homme ne comprend rien aux œuvres de Dieu, la foi lui redit cette parole de l'Ecriture : *Tout ce que Dieu a fait, est bien en son temps.* (Ecclés. III.)

Ah ! mes Frères, la Providence de Dieu atteint toujours à ses fins avec force et suavité ; elle veille sur le brin d'herbe aussi bien que sur le séraphin ; elle a compté nos pas, nos pensées, les mouvements de notre cœur, les cheveux de notre tête : pas un seul ne tombe à terre sans sa volonté sainte. Vous êtes, ô mon Dieu, maître absolu de vos créatures ; vous les tenez tellement sous votre main puissante, qu'elles ne sauraient vous échapper. Celles qui n'auront point fléchi votre miséricorde, n'éviteront point la rigueur de vos justices.

A nous donc de redire humblement en nos biens comme en nos maux : Dieu le veut, que son saint nom soit béni ! Ah ! que ce murmure ignorant, orgueilleux et criminel : Pourquoi ceci ? à quoi bon cela ? ne passe jamais sur nos lèvres ; mais gravons bien en nos cœurs ces belles paroles de notre Sauveur : N'ayez point d'inquiétude qui vous porte à dire : Que deviendrons-nous dans l'avenir ; que mangerons-nous, que boirons-nous, de quoi nous vêtirons-nous ? Ce sont les païens qui s'abandonnent à ces soucis misérables, mais votre Père céleste sait bien que vous en avez besoin. *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tous ces biens vous seront accordés par surcroît.* Puis les faisant servir à votre salut, à la gloire de votre Dieu, vous mériterez de chanter dans la gloire, le cantique de ses miséricordes. Ainsi soit-il.

toujours qu'il est Père : il suscite des prophètes, et, de siècle en siècle, les console en leur malheur, par la peinture de plus en plus vive de ce Désiré des nations. A Abraham il promet que c'est en sa race que seront bénies toutes les générations ; à Jacob mourant il fait prédire qu'à la tribu de Juda est réservé l'honneur de lui donner le jour ; à David enfin, prince de cette tribu, il jure qu'en sa famille, de sa tige, fleurira ce Rejeton divin. Parce que le Sauveur promis est le seul qui puisse réconcilier le ciel avec la terre, *et qu'il n'est pas donné d'autre nom en qui nous puissions espérer le salut*, Dieu met toute sa Providence à nous en bien marquer les traits. Isaïe annonce que c'est d'une Vierge qu'il épousera notre chair ; Michée désigne Bethléem pour le lieu de sa naissance ; Daniel fixe le nombre des années. Son Précurseur, sa vie, sa mort, sa résurrection, son triomphe, son Eglise établie, sont aussi clairement marqués, des siècles auparavant, que par les évangélistes témoins de sa vie divine. Aussi l'histoire profane atteste que l'univers était dans l'attente d'un Sauveur, à la venue de Jésus-Christ. Qui est semblable à Dieu pour remuer ainsi le ciel, la terre, la mer et ses îles, dévoiler l'avenir, annoncer, préparer, accomplir cet événement des événements, avec tant de précision, de sagesse et de puissance ?

Jésus-Christ devait sauver tous les hommes : admirons sa Providence faisant tout servir à ce dessein profond de son amour. Afin de préparer dans nos cœurs les sentiers à son Christ, il a changé, renversé les grands empires qui couvraient la terre. Au moment où la Vierge de Juda met au monde son Fils

adoré, dans la crèche de Bethléem, Rome dicte des lois à l'univers soumis à ses armes, et lui impose sa langue, la langue latine: partout elle ouvre ces grandes routes dont les ruines étonnent les siècles. Les barrières sont tombées entre les peuples les plus divers, du Couchant à l'Aurore du Nord au Midi. La lumière de l'Evangile peut inonder les nations avec la rapidité du soleil, et les donner en héritage à Jésus-Christ. Et comme la sagesse de Dieu se joue de la sagesse humaine, se rit de ses complots ! De Rome, reine du monde païen, il a résolu de faire la reine du monde chrétien ; pour cette œuvre, impossible à la puissance des hommes, il n'envoie qu'un pauvre pêcheur : Pierre y paraît avec son bâton de pèlerin ; et de ce siége de sa primauté, malgré la rage des démons et des hommes, il dirige les brebis et les agneaux de Jésus-Christ dans les pâturages éternels. Les Césars sont oubliés dans la poussière de leurs sépulcres, tandis que la Croix, plantée sur les sept collines de Rome, reçoit les adorations de l'univers. Ah ! ouvrez les Ecritures, comparez les promesses du Seigneur avec les événements, et vous redirez, dans le ravissement de votre cœur : *Je vous ai confié mes espérances, ô mon Dieu, je ne serai point confondu !* — Les œuvres des hommes changent, périssent, disparaissent dans les torrents du siècle ; l'Eglise seule reste toujours vierge, jeune et sainte, jetant la semence de l'Evangile dans les nations, recueillant les élus des quatre vents. Arbre mystérieux prédit par Daniel, elle étend son ombrage et ses rameaux sur toute la terre, et les âmes, régénérées en Jésus-Christ, comme

des oiseaux divins, viennent s'y abriter, s'y reposer, y chanter leurs joies et leurs vœux! Partout le prodige de la puissance et de la bonté de Dieu. Tandis que l'Eglise naissante, ainsi que son divin Fondateur en son berceau, sont menacés d'ennemis frémissants, Dieu suscite des légions de docteurs et de martyrs pour élever bien haut le brillant flambeau de la foi, et la cimenter de leur sang. A travers les siècles et les peuples, c'est toujours au moment et dans les lieux où l'Evangile est le plus furieusement attaqué, que Dieu lui envoie ses plus illustres et ses plus ardents défenseurs. Admirable Providence, elle a presque toujours frappé ses persécuteurs d'une mort tragique ! Non moins admirable encore, à côté de la corruption qui dévore ses membres livrés au vice, elle fait fleurir l'innocence et le sacrifice. Il y a des créatures abjectes et immondes, l'opprobre de la famille humaine dans l'Eglise : mais que de vierges saintes forment contrepoids au crime, et l'expient par leur pureté, leurs prières, leur dévouement surnaturel ! Si la face de la terre est flétrie et souillée en tous lieux, par des âmes plongées dans la chair et le sang, combien d'autres refusent d'adorer la bête, préfèrent les saints tabernacles aux palais des pécheurs ! Ah ! le cœur chrétien tressaille en voyant s'accomplir avec un éclat indéfectible cette promesse de notre Sauveur : *Voilà que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles ; les portes de l'enfer ne prévaudront point contre vous !*

Cette Providence générale, si forte, si clémente, si persévérante sur l'Eglise, s'étend, mes Frères, sur vous et sur moi, depuis notre naissance jusqu'au jour où,

elle rendra à chacun selon ses œuvres. Il n'est pas une âme humaine étrangère à sa vigilance, divinement maternelle. Considérez Joseph, par exemple : il est vendu par ses frères et emmené comme esclave en Egypte. Là, parce qu'il veut sauver son honneur, il est jeté dans les fers comme le rebut du peuple, sans amis, sans famille, sur une terre lointaine. Mais Dieu connaît ceux qui sont à lui. Malgré ce délaissement apparent, il le suit en sa prison, puis l'en retire miraculeusement, en fait le prince de l'Egypte et le sauveur de ses parents. Puis admirez, mes Frères, dans un autre récit combien la sagesse humaine est insensée, quand elle complote contre Dieu ! De tous les enfants que Pharaon fait noyer dans le Nil, un seul est épargné ; c'est précisément le seul qu'il eût fallu détruire. La Providence se complaît à insulter à sa cruauté, en faisant élever Moïse dans son palais par sa propre fille ; en le faisant instruire par elle, à ses frais, dans les sciences, avec une affection maternelle. Si Moïse est si grand devant Dieu, s'il est si capable de marcher à la tête de son peuple au jour de la délivrance, ce sera Pharaon qui l'y aura préparé contre lui-même.

Plus tard Saül est réprouvé. Le prophète Samuel est envoyé dans Bethléem afin de choisir un nouveau roi parmi les enfants d'un homme, nommé Isaï. Dans sept jeunes hommes qui lui sont présentés, le prophète ne reconnaît point l'élu du Seigneur. Il n'en restait plus qu'un seul, à qui on ne pensait même pas ; c'était le plus jeune, encore enfant occupé à la garde des troupeaux. *Mais Dieu ne s'arrête pas aux dehors*, dit l'Ecriture, *il ne regarde que le cœur*. Cet

enfant était David ; parce que l'Esprit de droiture et de piété reposait en lui, le Seigneur l'avait choisi pour gouverner son peuple. Et qui eût pensé qu'une jeune Vierge, inconnue ou dédaignée, qui abritait son enfance dans les parvis du temple, MARIE enfin, était appelée à la gloire incomparable de Mère de notre Sauveur ? Eh bien, mes Frères, cette Providence si douce, si bonne, si attentive, veille sur chacun de nous avec non moins de sollicitude que sur Marie, David, Moïse, Joseph et tant de milliers d'autres. Afin de nous graver dans le cœur cette pensée consolante, il prend à notre égard les noms sacrés de Père, d'Evêque, de Pasteur, d'Ami, d'Epoux fidèle jusqu'à la mort. Son immense affection n'a qu'un seul désir, celui de nous entendre redire dans l'ivresse de sa béatitude : *Mon Bien-aimé est à moi et moi je suis à lui !* Aussi, comme il nous appelle à lui dans ses sacrements, fontaines de salut! comme il nous presse de nous sauver et par les mouvements de son Esprit, et par les reproches et les lumières de la conscience, et par les bons exemples de nos frères, et par les attraits de la vertu, et par les amertumes du vice, et par la crainte de ses jugements, et par la mort qui frappe les pécheurs, nos voisins, nos parents ? La vue d'une église, d'une croix, d'un prêtre ; le son des cloches, les chants pieux de la religion ; une parole, une maxime de son Evangile, tout en ses mains augustes, est un trait d'amour pour abattre nos âmes à ses pieds ; et il n'est pas une seule de ces grâces, en effet, qui n'ait converti, ramené des pécheurs. « Pourquoi », demanderez-vous, « le tonnerre « tombe-t-il inutilement sur la montagne plutôt que

« sur le voleur ? C'est », reprend saint Augustin, « qu'il « attend la conversion du voleur. Dans cette pensée il « frappe la montagne qui ne peut rien craindre, afin « que le voleur qui craint, tremble et crie miséri- « corde ». (In Ps. CXLVIII.) Attendrissante sollicitude du Dieu qui n'a pas besoin de nous ! Il n'est pas un seul jour, pas une heure, une minute, un événement de notre vie où Notre-Seigneur n'accomplisse envers nous cette parole : « *Ecce sto ad ostium et pulso !* « Voilà que je me tiens à votre porte et que j'y frappe « avec un désir brûlant d'y entrer ! » (Apoc. III.)

Vous aimez nos âmes, ô mon Dieu! s'écrie l'Ecriture : il les aime, les cherche, les poursuit avec une passion inexprimable. Malheur à l'homme qui ne se laisse point enchaîner dans les liens de sa charité. Ils sont nombreux les cœurs appesantis vers la terre, qui ne donnent qu'aux vanités créées l'amour que le Créateur n'avait mis en eux que pour en être aimé. Ils couvrent la terre, ces chrétiens dégénérés, qui jamais n'examinent leur âme en présence du crucifix, pour en pleurer les serments violés et les souillures. L'œuvre admirable de la rédemption, préparée avec tant de bonté, accomplie avec tant de sacrifices par le Sauveur, est méprisée par eux. Mais rien n'est terrible comme l'amour outragé ; c'est pourquoi saint Jean leur crie : *Tremblez en présence de la colère de l'Agneau !* Le Seigneur laisse faire : il permet jusqu'au péché, jusqu'à la révolte de l'homme contre lui ; mais quiconque n'aura point glorifié sa volonté de miséricorde, glorifiera sa volonté de justice. (S. Aug.) Il nous conjure de jeter en lui tout souci temporel, nous promettant de ne point nous

laisser défaillir. Remettons surtout nos âmes entre ses mains. Nous ne pouvons rien sans sa grâce ; avec elle, au contraire, la victoire est certaine. Attachés au bois sacré de sa Croix, nous traverserons sans naufrage la mer orageuse de cette vie de scandales ; et, prosternés à ses pieds, nous redirons le saint cantique : *Vous nous avez rachetés, Seigneur, de tout peuple, de toute langue, de toute nation, et par vous nous régnerons aux siècles des siècles ! Amen.*

IXe INSTRUCTION.

PROVIDENCE DE DIEU DANS LA DISTRIBUTION DES BIENS ET DES MAUX. — RÉPONSES AUX OBJECTIONS.

Omnia in sapientia fecisti, Domine.

Seigneur, vous avez fait toutes choses avec sagesse. (Ps. CIII.)

Dieu n'ayant point trouvé qu'il fût indigne de lui de donner naissance à tous les êtres de l'univers, n'a pu trouver indigne de les entourer de sa Providence : aucun d'eux ne pourrait subsister, se conserver sans l'assistance de son amour ; *en lui seul espèrent toutes les créatures, et il les remplit de sa bénédiction.* Or, tout ici-bas est fait pour l'homme. Le soleil ne connaît

pas sa splendeur; les fleurs ne jouissent ni de leur éclat, ni de leurs parfums; l'arbre n'a point le sentiment des charmes de sa verdure, ni des délices de son fruit; les merveilles et les richesses de l'univers n'ont aucun prix sans l'homme. Il est le roi de ce monde; seul il a le privilége de connaître Dieu, de l'aimer, de le servir; seul il peut, pour tous ses dons, lui offrir un sacrifice de justice et de louanges! Mais c'est surtout envers nos âmes que la Providence a prodigué ses richesses incompréhensibles. Il les appelle à son royaume, dans les splendeurs de ses saints, et pour elles il a livré son Fils unique, Jésus-Christ Notre-Seigneur, nous donnant avec lui tous les biens. Néanmoins cette Providence, si grande en amour pour les enfants des hommes, se couvre parfois de voiles. Nous sommes tous ses créatures, et les conditions sont inégales, les biens ne sont point également partagés. Souvent les méchants triomphent dans l'abondance, et les justes sont brisés d'afflictions. Le saint Prophète lui-même s'écriait au Psaume LXXII: *Mes pieds ont chancelé: j'ai failli tomber dans les sentiers de la foi; un dépit amer a soulevé mon âme, en voyant la paix et le bonheur des impies. Est-il possible que Dieu s'intéresse à ce qui se passe ici-bas? car voilà que les pécheurs sont les heureux et les riches de ce monde. Et je me suis dit: C'est donc en vain que je conserve mon cœur pur et mes mains innocentes!* Le grave sujet que j'offre aujourd'hui à vos méditations sérieuses, mes Frères, est de justifier, autant que le permet ma faiblesse, la Providence divine en ces désordres et ces scandales apparents!

I.— En proposition générale on peut affirmer d'abord que la vertu est plus heureuse que le vice, même sur la terre : 1° Il y a des maux communs à tous les hommes, tels que les infirmités de l'enfance, l'ignorance et le penchant au mal, le dépérissement de la vieillesse et la mort : jusque-là le sort de la vertu est au moins égal à celui du vice ; 2° La multitude des maux et des douleurs de la vie présente sont les fruits du péché : ils tombent incontestablement avec plus d'abondance sur le méchant et l'impie. Le méchant en effet est immodéré, envieux, avare, débauché. Or, le haineux est son propre bourreau ; l'avare et l'ambitieux n'ont jamais de repos ; le libertin est déchiré de désirs brûlants, de jalousie, de soucis, de remords ; il traîne au tombeau une vie frappée de honte devant les hommes, et de réprobation devant Dieu. N'est-ce point l'ivrognerie et l'impureté sa sœur, qui divisent tous les jours si cruellement les familles et les ruinent ? Tous les vices ne sont-ils pas des causes de maladies et de chagrins, comme des serpents qui dévorent les corps et les âmes, tandis que la vertu nage dans une sainte félicité, en d'incomparables voluptés ? 3° Il y a les peines des lois humaines qu'appliquent les tribunaux. Mais est-ce le chrétien fidèle à se détourner du chemin de l'iniquité, à respecter les commandements de Dieu, que vous voyez traîné dans les prisons, condamné aux peines infamantes ? Jusque-là la Providence de Dieu est justifiée avec éclat dans le sort fait à la vertu.

II.— Mais, dit-on, pourquoi Dieu a-t-il mis tant d'inégalité dans les conditions de la vie, puisque tous nous

sommes ses enfants ? Pourquoi l'un riche, l'autre pauvre ; l'un serviteur, l'autre maître et prince ? Premièrement, mes Frères, Dieu ne doit rien à personne ; si peu que nous possédions, nous le tenons de sa pure bonté. En donnant plus à l'un, moins à l'autre, selon la richesse de ses conseils, il peut nous dire avec son Evangile : *Mon ami, je ne vous fais pas injure ; ne m'est-il point permis de faire ce que je veux, et votre œil est-il mauvais parce que je suis bon ?* (Matth., xx.) Mais l'inégalité des conditions, loin d'accuser la Providence, la prouve avec une brillante évidence. Les hommes ont des passions, et malheureusement ils les écoutent plutôt que leurs devoirs ; que deviendra la société pour laquelle Dieu nous a créés, si personne ne porte l'épée, n'en menace et n'en réprime les déréglements ? — Si tous les hommes étaient égaux, qui voudrait ces travaux bas, pénibles, laborieux, dangereux et nécessaires aux besoins de la vie ? qui voudrait se briser les membres dans les usines, descendre dans les carrières et dans les mines, en tirer la pierre et les métaux à la sueur de son corps, au péril de sa vie ? qui voudrait traverser les mers, tandis que les autres se reposeraient tranquilles, en sûreté dans le port ? qui consentirait à creuser, à cultiver la terre, par la pluie, la boue, l'inclémence des éléments, tandis que les autres vivraient de ses fruits, dans la mollesse et les délices ? Que deviendrait notre corps, si tous ses membres ayant la raison, prétendaient devenir des membres nobles, comme la tête et la poitrine ? Il n'est personne pour ne pas voir la nécessité d'un chef dans une famille, d'un capitaine dans une armée, d'un

magistrat dans une province, d'un prélat dans l'Eglise. Le Seigneur agit donc avec une admirable sagesse, en établissant d'humbles conditions et des rangs illustres jusqu'au jour où il rendra à chacun selon ses œuvres. Or, cet ordre, cette paix que produit la diversité des conditions, n'est-elle pas en faveur de la vertu ; car, qui aime le désordre et l'anarchie, sinon le méchant et le malfaiteur ?

III.— On continue et l'on dit : Si l'inégalité des conditions est nécessaire, pourquoi ne sont-ce pas les justes qui possèdent les richesses et la puissance ? A cela les saints Pères répondent, que souvent la source des richesses et des honneurs n'est pas pure, et la vertu doit reculer devant les moyens de les acquérir. Mais d'ailleurs, que de dangers dans les richesses les plus légitimes, dangers qui effrayaient Jésus-Christ lui-même ? On y est tenté de croire que l'abondance tient lieu de mérite ; on y est plus violemment porté aux désirs criminels, parce qu'on a plus de facilité de s'y livrer : souvent l'amour et les soucis de ces biens périssables font oublier le Sauveur et l'Evangile. *La cupidité*, dit saint Paul, *est la racine de tous les maux.* C'est parce que l'homme en est esclave et veut trop avoir, qu'il se détourne de la foi, tombe dans les piéges du tentateur et se précipite dans l'abîme de la mort. C'est donc par un grand dessein de son amour envers les âmes fidèles, qu'il ne les appelle pas à ces richesses, à ces dignités terrestres, où il en est tant pour se pervertir et trouver la damnation. En même temps il les instruit. En accordant à ses ennemis, aux hommes impies, ces biens dont on n'emporte rien au

tombeau, il leur en montre le néant et la vanité : il les encourage à ne point rougir de la pauvreté, ni des travaux qu'il a choisis pour lui-même et pour sa Mère divine sur la terre. « Cependant », selon la remarque de saint Augustin, « la Providence ne refuse pas « toujours les biens de ce monde aux justes, il ne les « accorde pas toujours aux méchants. S'il ne les accor- « dait quelquefois à la piété, nous serions tentés de « croire que cela n'est point en son pouvoir. S'il les « lui accordait toujours, nous croirions qu'il ne faut le « servir que pour les récompenses temporelles : un tel « culte ne serait pas une école de religion, mais d'ava- « rice et d'intérêt. » (*Cité de Dieu*, liv., Ier, VIII.)

IV. — On poursuit encore : Non-seulement les fortunes sont inégalement partagées, mais il est des hommes, pauvres ou riches, fidèles à tous les Commandements de Dieu, à tous les exercices de la religion, et ils sont malheureux : leurs affaires tournent mal, leurs projets échouent, des accidents et des maladies les éprouvent ; les impies, au contraire, sont triomphants dans leur prospérité. Des hommes que jamais on ne voit dans le temple ni au divin sacrifice, ni aux sacrements, et qui vivent sans retenue et sans pudeur comme sans religion, jouissent d'une santé florissante ; ils accumulent biens sur biens ; ils sont dans les distinctions et dans les honneurs. — D'abord ces plaintes feraient entendre que c'est uniquement pour le gain, pour tout ce que la nature envie, qu'il faut offrir un culte à Dieu, et non point pour lui-même, la récompense des saints. Alors nous ne serions plus que des mercenaires, et non des disciples de Jésus-

Christ, qui doivent vivre de la foi, dans l'espérance de ses promesses. La foi nous montre Dieu en effet agissant toujours avec amour, dans ces rigueurs apparentes. Il afflige ses enfants parce qu'il veut les éprouver. Il est facile de lui dire qu'on l'aime quand il nous comble de ses bénédictions; ce n'est qu'au sein des revers que resplendit la véritable fidélité. Ainsi la justice de Job brille avec plus d'éclat sur son fumier que dans ses palais et son abondance. Il les afflige, parce qu'il veut les détacher de la créature : en n'y trouvant que déceptions, amertumes, inconstance, ils comprennent mieux que le bonheur suprême est de s'attacher à lui. Ainsi saint Augustin remercie Dieu avec effusion d'avoir arrosé d'amertumes les plaisirs criminels de son adolescence. — Il les afflige parce qu'il veut multiplier leurs triomphes et leurs couronnes en multipliant leurs combats. — Enfin, par le creuset de l'affliction, et c'est ici qu'apparaît sa tendresse, il veut les purifier des fautes qui retarderaient leur alliance éternelle avec lui. Quelque pieuse et soumise qu'ait été notre vie, il n'est personne qui n'ait besoin de redire : *Pardonnez-nous nos offenses*. Et combien il est plus préférable au chrétien de souffrir ici-bas, où la plus légère tribulation produit un poids immense de gloire, que d'être délaissé, après la mort, aux rigueurs de la justice, dans les flammes du Purgatoire ! Tous les maux qui dévorent notre mortalité nous prouvent combien est désirable la misère de la vie présente, combien est déplorable la félicité de l'autre. Quant à cet impie qui prospère en toutes choses, qui jamais n'éprouve de revers ou de maladies, il atteste aussi une

Providence bien miséricordieuse. On dirait que Dieu ne veut pas délaisser sans consolation, au moins en ce monde, ces malheureux qui n'ont point d'espérance pour l'autre et qui sont toujours ses enfants. Peut-être veut-il toucher leurs cœurs en prodiguant pour eux les dons de sa magnificence. Quelquefois leur bonheur temporel est une récompense de leurs vertus naturelles, de leur droiture, de leur pudeur, de leur probité, de leur bonté. Ainsi récompensa-t-il autrefois les Romains en leur donnant l'empire du monde. Cependant il est une raison générale qui doit nous effrayer. Le plus souvent, ce bonheur inaltérable où Dieu laisse l'impie, est une redoutable malédiction. Il ne frappe plus cet infortuné, il ne le réveille plus en son sommeil de mort. Ah ! c'est qu'il a comblé la mesure de ses iniquités, et la colère divine, dit Tertullien, l'engraisse comme une victime pour le jour de ses vengeances. Le Seigneur aime encore quand il afflige, car souvent l'affliction nous ramène vers lui. Ainsi le roi Manassès, impie sur le trône, revient au Seigneur quand il gémit dans l'exil et la captivité.

V. — Mais pourquoi, continue-t-on, Dieu frappe-t-il d'une mort subite le juste et l'innocent, épargne-t-il le coupable ? Ah ! mes Frères, ne vous étonnez point de cette conduite. Pensez ce qu'il prépare au scélérat, s'il ne se convertit. Toute mort au contraire est bonne pour le juste. Les martyrs sont-ils morts paisiblement en leurs lits ? Non, sans doute. Les païens aussi disaient : Est-il possible que Dieu protége les chrétiens, quand il laisse mourir dans les tourments de nobles vierges

comme Agnès, Catherine, Agathe, Cécile ? En réalité cependant, Jésus-Christ arrachait ses épouses à un monde séducteur ; il hâtait le moment de leur couronnement, et cimentait son Eglise du sang chaste et virginal de ces vases d'élection.

Pourquoi êtes-vous un homme plutôt qu'un arbre, qu'une pierre, qu'une brute ? Pourquoi êtes-vous chrétiens et non point Turcs, hérétiques, infidèles ? Pourquoi êtes-vous nés dans un siècle et non dans un autre ? Ces pourquoi sont infinis. Ils sont également téméraires, impies, blasphématoires. Est-ce à nous, infirmes créatures, de sonder l'abîme profond des conseils du Seigneur ? Moi aussi, dit le Prophète, j'ai pensé pouvoir pénétrer ces mystères : labeur cuisant et inutile ! Ils ne seront révélés qu'au jour où, parvenu dans le sanctuaire de Dieu, je verrai où aboutissent les espérances des justes et des impies. (Ps. LXXII.) Jusque-là, en effet, mes Frères, il y aura toujours des nuages. Seulement nous savons que Dieu veut être appelé notre Père, que la vertu lui est chère partout où il la trouve, dans les bergers aussi bien que dans les rois, dans Lazare couvert d'ulcères, dans le publicain, dans la veuve pauvre n'offrant qu'une obole ; que tout ce qui nous arrive est une grâce, une bénédiction. Ne jugeons donc les choses qu'au point de vue de l'éternité : gardons l'innocence du cœur, l'amour de notre Dieu ; et, comme le Psalmiste, en nos joies ou en nos revers, disons : *Seigneur, mon espérance est toute en vous, je ne saurais être trompé !* Alors sa Providence toujours sainte et paternelle nous dirigera à travers les ténèbres de cette vie jusqu'à la claire

vue, jusqu'à ces splendeurs des saints qui resplendissent sans nuages, dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

Xe INSTRUCTION.

BONTÉ DE DIEU ENVERS LES ANIMAUX, ENVERS LES HOMMES LES PLUS INDIGNES, ENVERS LES DÉLAISSÉS, ENVERS LES JUSTES.

Vide in te bonitatem Dei.

Admirez à votre égard la bonté de Dieu.
(ROM. XI, 22.)

Quand le Seigneur eut créé l'univers, il vit partout l'empreinte de sa bonté divine : *il trouva bonnes toutes ses œuvres*, dit la Genèse. Toutes les créatures, en effet, même depuis la malédiction du péché, sont encore autant de voix qui s'unissent de concert pour nous dire avec le pieux Prophète : *Rendez gloire au Seigneur parce qu'il est bon.* Malgré les afflictions et les épreuves où il nous soumet ici-bas, il est toujours admirable en bonté : il n'est aucune tribulation de notre vie qui ne soit une grâce, une bénédiction de son amour; aucun mal qui ne puisse se convertir en bien, *qui ne doive tourner au salut de ceux qui aiment Dieu,* selon saint

Paul. Ah! nulle créature humaine ne peut bien exposer les trésors de l'*infinie bonté* du Seigneur. Cependant, comme c'est une de ses perfections qui attire le mieux nos cœurs et leur inspire une plus tendre confiance; comme tous les peuples du monde, en parlant de notre Père céleste, le nomment le Dieu bon, le Dieu de toute bonté, arrêtons-nous à l'admirer envers les animaux, envers les hommes même les plus indignes, envers les pauvres et les affligés, envers les justes.

I. — Dieu est bon à l'égard de tous les *animaux*. Les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les animaux et les insectes de la terre sont innombrables, mes Frères. Eh bien! parmi tant de créatures il n'en est pas une seule, si vile et si méprisable qu'elle nous paraisse, que Dieu ne chérisse avec une bonté merveilleuse. Quoiqu'elles soient toutes incapables de reconnaissance envers lui, il les a pourvues d'abord de ce qui est nécessaire à leur conservation, et douées de l'instinct de connaître et d'éviter leurs ennemis. Sa Providence veille sur eux et les nourrit pendant l'hiver, dans les frimas, sous les neiges; elle les nourrit pendant la nuit: *c'est alors que rôdent les bêtes de la forêt et que les petits des lions rugissent après leur proie*. (Ps. CIII.) Dieu a voulu, tant est grande sa tendresse, que la dernière, la plus hideuse de toutes les bêtes, puisse jouir d'un bonheur convenable à sa nature. Voyez avec quelle joie, quel dévouement les plus farouches savent veiller sur leurs petits, quand ils ne peuvent encore se suffire! Quel autre que ce Dieu plein de bonté, a pu dire à l'oiseau, par exemple, de

couvrir de duvet le fond de son nid, pour le bien-être des petits à éclore ; de le construire pas trop grand, car la mère ne pourrait échauffer les œufs ni les protéger de ses ailes contre la pluie; pas trop petit, car il ne suffirait pas à la couvée? Ces mêmes oiseaux qui charment nos demeures de leurs chants en sont eux-mêmes si ravis que plusieurs perdent la vie en en prolongeant les accords. Qui n'a point remarqué leurs ébats joyeux au lever comme au coucher du soleil, dans la feuillée des arbres, aû sommet des maisons, à la surface des eaux, ou leurs tressaillements dans les airs? Quoi de plus connu que le plaisir avec lequel les agneaux bondissent dans les champs, et se divertissent en des combats innocents? Ne voit-on pas les oiseaux se plonger, se jouer dans les eaux, les traverser en tous sens avec des frétillements d'ivresse, et les animaux domestiques frémir de joie aux caresses de leurs maîtres? Ainsi de tous les autres. *Les yeux de tous les êtres se tournent vers vous, Seigneur, et vous les remplissez de tout bien.* N'y a-t-il pas lieu, mes Frères, de s'étonner de cette bonté touchante de Dieu qui, malgré sa majesté redoutable aux Séraphins du ciel, daigne rendre des animaux que nous foulons aux pieds, capables de récréations et de joies?

II. — Le Seigneur est bon envers *les hommes* sans exception : *Voyez*, nous dit l'Apôtre, *combien cette bonté est gratuite à votre égard.* Ce n'est point pour les anges qu'il a créé le monde, car ses richesses et ses ornements ne sont que boue méprisable à ces Esprits bienheureux. Ce n'est point pour lui-même, car il jouit d'un bonheur parfait, éternel, avant la naissance des

temps et des créatures. Ce n'est point pour les animaux, incapables d'en admirer le Créateur ni d'en jouir avec reconnaissance. Et la magnificence des cieux, et l'abondance de la terre, et leurs séductions, et leurs richesses, n'est-ce point la tendresse paternelle de notre Dieu qui les offre en consolations à notre exil? Mais où sont nos mérites à ces profusions, à ces bienfaits de son amour? Nous n'étions pas, et il nous a faits ce que nous sommes, ses enfants, les rois de cette belle et immense création. De l'océan de sa sagesse et de sa bonté il a fait jaillir en nous, comme une goutte divine, la faculté de connaître et d'aimer; et nous voilà d'un seul degré au-dessous de ses Anges. Si ces brillantes intelligences jouissent de l'enivrement inénarrable de sa présence dans les cieux, nous avons reçu la promesse de Jésus-Christ de leur être un jour semblables. C'est donc par le seul besoin de sa bonté que Dieu nous a traités de la sorte.

C'est tellement sans intérêt qu'il nous couvre de son amour, qu'il en répand les dons sur ses *ennemis*, sur ceux qui l'offensent. Il y a des nations qui ne lui rendent aucun honneur, qui n'adorent que d'impurs démons, qui persécutent ses ministres et s'enivrent de leur sang. Et combien de chrétiens, appelés à l'admirable lumière de son Evangile, et consacrés à la Trinité divine par le baptême, sont en réalité des païens abominables? Pour eux néanmoins il verse l'abondance dans les champs, y fait tomber les rayons de son soleil, la rosée de ses pluies; pour eux il multiplie les fleurs, les fruits, le froment, l'huile et le vin, toutes les délices en un mot, qui ne serviront qu'à leur luxe,

à leurs voluptés. Pour eux, il veut que les prières de ses fidèles montent constamment vers son trône, et vers le cœur de Marie sa divine Mère, comme s'il n'attendait que le moment où sa justice sera vaincue, où la bonté seule agira, épanchera ses bénédictions!

III. — Dieu est bon, mes Frères, envers *les pauvres, les malades, les déshérités de ce monde.* Dans la loi ancienne, ce qu'il recommande de préférence, c'est l'hospitalité des étrangers, le respect des biens et de l'honneur des veuves et des orphelins. Il ordonne que chacun contribue à leur nourriture, que leurs causes soient jugées avec équité, que personne ne diminue ou ne diffère le salaire de l'ouvrier, que la justice ne puisse jamais saisir les objets nécessaires aux besoins quotidiens; enfin que toutes les dettes soient remises l'année du Jubilé. (Deutér. xxiv.) Et dans l'Evangile n'a-t-il point dit ces paroles touchantes: *Venez à moi, vous tous qui souffrez et que les peines accablent, et je vous soulagerai?* Vos aumônes spirituelles ou corporelles en faveur du dernier de mes frères, seront comme faites à moi-même, et vous mériteront d'être comptés parmi les bénis de mon Père. (Matth. xxv.) *Incompréhensible charité,* s'écrie saint Paul : Notre-Seigneur a voulu se faire homme par amour des hommes! Il a voulu être infirme, pauvre, souffrant, afin de consoler ceux qui pleurent. N'est-ce point la charité de Notre-Seigneur qui, dans toutes les régions du monde, élève des hospices, des refuges par les mains de son Eglise, pour les maux du corps et de l'âme? lui qui suscite, pour les adoucir et les guérir, de saints religieux, de pieuses vierges au cœur héroïque et fervent? Aussi est-ce là

une gloire de la religion catholique : malgré d'innombrables efforts, les sectes hérétiques séparées du foyer de l'amour divin n'ont pu montrer encore une seule vierge, fille de charité.

IV. — Cependant voilà que le Prophète s'écrie : *Que le Seigneur est bon pour ceux qui ont le cœur droit. Celui qui a le cœur pur et les mains innocentes recevra les bénédictions du Seigneur.* En effet, les justes surtout sont les enfants bien-aimés de la famille de Dieu : il est leur bouclier en leurs combats, leur refuge dans léurs dangers, leur ombrage dans l'ardeur des tentations. Les mondains voient nos croix, dit saint Bernard ; mais ils n'en voient point l'onction ni les ivresses mystérieuses. C'est à ses fidèles serviteurs que Dieu ne cesse de dire : *Tous mes biens sont vos biens :* à vous mes faveurs, mes sacrements où j'ai renfermé pour vous toute l'abondance de ma douceur. Ah! le Seigneur veille sur eux comme sur la prunelle de ses yeux, et dans la foule des martyrs, il apparaissait suspendant le sentiment de leurs tortures, éteignant leurs bûchers, fermant la gueule aux lions, guérissant leurs blessures, éclairant leurs prisons et les visitant par ses anges. Ne le voyons-nous pas veiller sur leurs cendres, les honorer par des prodiges, choisir leurs tombeaux comme autels de son sacrifice, les entourer d'une gloire et d'une vénération impossibles à tous les princes de la terre? C'est pourquoi sa colère s'allume surtout contre nous, parce que nous mettons obstacle à son amour, parce que nous arrêtons l'effusion de son Esprit en nous et de ses consolations ineffables. Mais n'est-ce pas sans besoin de nous qu'il nous prodigue tant

d'amour? *Il nous aima le premier,* dit saint Jean, et en couronnant nos mérites il ne fait jamais que couronner ses dons.

Cette bonté de notre Dieu nous a tous prévenus, mes Frères, avant notre naissance ; elle nous a arrachés à des dangers innombrables ; elle nous a nourris depuis notre plus tendre enfance jusqu'à ce jour ; elle nous a montré le chemin qui mène à lui et au bonheur de sa maison sainte. Que de fois elle nous a protégés contre les démons, quand nous dormions dans le péché mortel ; que de fois elle nous a refusé ce que désirait avec ardeur notre nature corrompue, parce qu'elle en connaissait les dangers, les poisons ! Mais il a donc le droit de nous dire à tous les instants de notre vie : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces.* Oui, mes Frères, le plus rigoureux de nos devoirs est de lui rendre l'action de grâces et de reconnaissance, d'inviter toutes les créatures à le bénir, de lui gagner le cœur de nos parents, de nos enfants et de tous ceux qui nous entourent. — Puisque Dieu est la bonté sans mesure envers nous, nous devons donc repasser dans le repentir les iniquités qui ont contristé son Esprit-Saint, renouvelé la Passion de notre Sauveur, et craindre le péché plus que la mort même. — Puisque le Seigneur est rempli de douceur et de clémence, nous devons donc lui confier nos peines et nos joies dans la prière, tourner nos regards vers lui, comme la servante vers les mains de sa maîtresse, jusqu'à ce qu'il ait pitié de nous. — Enfin, nous devons redire avec le Psalmiste : *Seigneur, vous êtes*

la bonté même, apprenez-nous à aimer les sentiers de votre loi. Ainsi seulement nous serons bons comme notre Père céleste est bon, et nous mériterons de nous asseoir au banquet de ses fêtes éternelles. Ainsi soit-il.

XIe INSTRUCTION.

MISÉRICORDE DE DIEU. — SA PATIENCE INÉPUISABLE : ELLE COMBAT CONTRE LES CRÉATURES TERRESTRES, CÉLESTES, CONTRE TOUTES LES AUTRES PERFECTIONS DIVINES QUI RÉCLAMENT LE CHATIMENT DU PÉCHEUR.

Deus dives est in misericordia.

Dieu est riche en miséricorde.
(EPHES. II.)

La bonté de Dieu, mes Frères, est infinie comme l'Etre divin. Aussi l'idolâtre, le juif, l'hérétique, l'impie, au milieu de ses douleurs et de ses revers, sent instinctivement ce cri s'échapper de ses lèvres : *Mon Dieu ! mon Dieu !* tant il est vrai que notre cœur ne trouve d'asile et de consolation que dans son sein. Combien de fois ce bon Père nous a arrachés à des périls mortels où nous précipitaient notre misère et notre ignorance ! Combien de fois la maladie, la mort a plané

sur nous dans nos repos, dans nos travaux, dans nos voyages, dans notre sommeil, dans nos plaisirs criminels ; et sa main miséricordieuse les a éloignés, et il commandait à son ange d'empêcher nos pieds de se heurter contre la pierre du chemin. *Bénis le Seigneur, ô mon âme,* chantait le Psalmiste, *publie les louanges de son nom et jamais n'oublie ses bienfaits.* Mais la bonté de Dieu a une fille douce et bénie entre toutes, par les tristes enfants d'Eve, dans cette vallée de pleurs. Nous l'embrassons, dit saint Bernard, avec un amour de préférence ; plus souvent nous nous rappelons son souvenir ; plus souvent nous l'implorons dans nos regrets et dans nos angoisses. C'est la *miséricorde* ou compassion qu'il ressent pour les maux de notre vie. Admirons-en aujourd'hui la sainte et adorable *patience* à l'égard des pécheurs : elle résiste à toutes les créatures terrestres, célestes, à toutes les perfections divines qui réclament notre damnation.

I. — Nous sommes pécheurs sans aucune exception, et par nature esclaves du démon. Jésus, le Fils de Dieu, le Roi de gloire, est venu trouver sa créature dans sa prison, lui en a ouvert les portes, et l'a revêtue de la robe nuptiale pour les fêtes éternelles. Mais que nous serions malheureux si la miséricorde se fût arrêtée à ce bienfait ! Voilà que l'homme, racheté d'un si grand prix, s'avance dans la vie en déchirant le contrat de son baptême ; souvent il n'est pas une partie de saine dans son corps ni dans son cœur. Or, par un seul péché mortel nous avons rendu Dieu notre plus grand ennemi ; et, une fois commis, il n'est pas en notre pouvoir, pas au pouvoir des saints ni de la Reine des

saints de nous en retirer; ils ne peuvent qu'intercéder pour nous. Et c'est ce Dieu irrité, mes Frères, ce Dieu dont nous aigrissons l'Esprit, dont nous crucifions le Fils adorable, qui supporte avec patience nos iniquités. Au moment même où il nous voit les mains rougies du sang de l'Agneau divin, il détourne ses regards en toute pitié, tandis que, pour une seule révolte, il a précipité les anges dans les enfers. — La plupart des pécheurs avalent l'iniquité comme l'eau; ils jettent leurs âmes aux démons *comme ces cadavres jetés en pâture aux chiens et aux bêtes sauvages*, selon l'énergique pensée de Tertullien. Le mal qu'ils font, ils l'encouragent dans les autres par leurs propos et leurs exemples. Leur vie entière semble répéter ces accents infernaux : *Loin de nous le règne de Jésus-Christ et de son Evangile*. Et Dieu ne fuit pas ces insulteurs de sa majesté sainte, il ne les écrase point de ses anathèmes; au contraire, il les attend, frappant à leurs cœurs; il attend, dit Isaïe, non pour punir, mais pour guérir et embrasser le pécheur dans une joie miséricordieuse.

II. — Pour ne point nous frapper, la patience du Seigneur doit résister au cri de toutes les créatures, qui demandent vengeance de nos profanations. Que diriez-vous, mes Frères, de votre serviteur, de votre enfant qui prendrait les biens qui sont à vous, et s'en servirait pour attenter à votre vie? Eh bien! à qui sont nos yeux, nos oreilles, notre langue, notre cœur et notre corps? N'est-ce point la clémence divine qui nous a façonnés tels que nous sommes, et qui nous conserve par une assistance perpétuelle? Et nous logeons le

démon dans notre cœur, la demeure qui appartient à Dieu; nous lui prêtons tous nos sens contre Dieu. Nous prenons tous les biens de Dieu pour en faire la pâture de nos passions, et des armes contre la majesté divine. Le soleil qui nous éclaire, l'air que nous respirons, le pain que nous mangeons, la goutte d'eau ou de vin qui étanche notre soif, les fruits que nous savourons, *toutes les créatures*, dit saint Paul, *gémissent d'être asservies par nous à la vanité, à l'injustice;* le sang de Jésus-Christ même, profané par nos sacriléges, élève de la terre vers le ciel une voix mille fois plus terrible contre nous, que le sang d'Abel contre Caïn. La miséricorde seule alors intervient; elle presse, elle conjure; sa voix perce le cœur de Dieu; et la justice est désarmée, et la vie et les délais du repentir nous sont conservés.

III. — Les anges du ciel s'unissent aux créatures de la terre pour crier vengeance et malédiction contre nous. Combien de fois, dans leurs brûlants transports, ont-ils répété autour du trône de Dieu contre nous : Seigneur, vous n'avez semé que de bon grain dans votre champ, au milieu de votre Eglise, et le voilà rempli d'ivraie : *permettez-vous que nous allions l'arracher de la terre?* Et notre Sauveur répond dans son Evangile : Non point, mais attendez jusqu'au temps de la moisson; peut-être cette ivraie, sous la rosée de ma grâce, pourra se convertir en bon grain digne de mes greniers célestes. *Attendez jusqu'au temps de la moisson!* Alors seulement le Fils de l'homme enverra ses anges recueillir les scandales et les ouvriers d'iniquité, pour les jeter dans la fournaise de feu. (Matth., XIII.)

IV. — Enfin la patience de Dieu, pour sauver le pécheur et l'attendre à la pénitence, doit combattre *toutes ses perfections divines elles-mêmes*. Sa puissance est terrible ; elle peut anéantir le pécheur comme un ver rampant dans la boue ; sa sagesse a dans ses trésors mille tranchants de mort pour l'arrêter en ses abominations ; sa majesté souveraine outragée réclame réparation ; sa sainteté, qui trouve des taches dans les séraphins, se soulève à la vue de l'âme impure comme en face d'un égoût ; et, présent partout, il la vomit avec horreur ; sa justice enfin exige des châtiments proportionnés aux souillures. *La seule miséricorde* est alarmée, dévouée, suppliante. Plus le pécheur est horrible, plus les démons rugissent autour de lui pour le dévorer, plus sa prière et ses plaintes sont touchantes. Elle montre Bethléem et le Calvaire en disant : La brebis errante n'aura-t-elle donc plus un regard du bon Pasteur ; périra-t-elle pour toujours, l'âme rachetée d'un si grand prix? « Regardez donc, ô très-doux « Créateur, l'humanité de votre Fils bien-aimé, et « prenez pitié de la faiblesse de votre infirme créature. « Contemplez, ô le plus clément des rois, quel est celui « qui souffre, et daignez pardonner celui pour qui il « dévore tant de souffrances. Ah ! cachez les crimes de « l'esclave dans les plaies de son Sauveur, et lavez les « souillures de sa corruption dans la pourpre de son « sang divin ». (S. Ans., *Méd.* 2ᵉ.) Ce n'est qu'ainsi que tombe la foudre qui allait écraser le rebelle.

Oh ! qui nous donnera, mes Frères, de bénir et d'adorer la patience miséricordieuse de notre Dieu ! Il a créé le monde en six jours ; il en emploie sept à

détruire la misérable cité de Jéricho, image de l'âme pécheresse. Pendant sept jours il fait résonner la trompette d'alarme et promener autour de ses remparts l'arche sainte, symbole de la miséricorde : il le fait, afin que la frayeur de la justice, unie aux attraits de la clémence, attendrissent les cœurs et les amènent à la pénitence. C'est ainsi qu'il nous appelle à lui, qu'il nous tend les bras, qu'il nous ouvre son cœur. Depuis combien d'années n'a-t-il pas jeté de vives lumières en notre esprit, nous montrant la honte de nos serments parjurés, le malheur de la mort dans le péché et l'horreur de son jugement; et nous avons persévéré dans le mal et le désordre. Cependant notre Sauveur nous a supportés, et nous vivons de ses dons et de ses miséricordes. Patience ineffablement adorable! Quand il montait au Calvaire, oppressé, déchiré, défiguré, ce n'est point sur lui qu'il pleurait, mais sur la coupable et ingrate Jérusalem. *Combien de fois*, disait-il au milieu de ses sanglots, *j'ai voulu rassembler tes enfants sous mes ailes, et tu n'as point voulu !* Et sa mission sur la terre, répétait-il, n'était-elle pas de sauver les âmes, et non point de les perdre? (Luc, IX.)

Ainsi, mes Frères, les hommes, sans exception, peuvent bien répéter après Jérémie : *Si nous ne sommes point plongés dans la nuit de la mort, c'est la miséricorde du Seigneur qui nous a sauvés.* (Thren., II.) Et, à tant de tendresse et de patience généreuse les impies répondent en disant : Le Seigneur est bon, nous pouvons continuer à l'offenser; il est bon, donc nous pouvons être mauvais. Pour comprendre combien ces sentiments sont infâmes, supposons, mes Frères, que ce sont vos

propres enfants qui disent : Mes parents sont tendres et généreux pour moi, je ne risque donc rien de les frapper, de les outrager, de les traîner dans la boue ; et alors, jugez vous-mêmes la cause de notre Dieu. Ah ! nous dit le grand Apôtre, cessez de mépriser les richesses de sa patience, de crainte d'amasser sur vous des trésors terribles de colère pour le jour de la vengeance ! Consolez plutôt son cœur paternel par un retour filial, vous dont l'âme est dans la mort du péché ; et, comme David pénitent et contrit, redites-lui cette prière à la fois plaintive et confiante : Seigneur, détournez vos regards de mes iniquités ; créez en moi un cœur pur ; ne retirez pas de moi votre Saint-Esprit. Rendez-moi la joie de votre salut, et ma langue racontera vos louanges sur la terre, jusqu'à ce que, parvenu dans les cieux, j'y chante le cantique des miséricordes ! (Ps. L.) Ainsi soit-il.

XIIe INSTRUCTION.

MISÉRICORDE DE DIEU. — SA GÉNÉROSITÉ DANS LE PARDON, DANS LA JOIE AVEC LAQUELLE IL PARDONNE.

Misericors et miserator Dominus.

Le Seigneur est miséricordieux et compatissant. (Ps. CII, 8.)

Le cri de nos iniquités est souvent monté jusqu'au ciel, mes Frères; et le Seigneur, qui aime nos âmes, a dissimulé nos péchés en nous attendant à la pénitence. Dans le moment que nous révoltions son cœur, il nous souffrait, nous laissait vivre, nous nourrissait de ses dons, tandis qu'il ne nous aurait rendu que selon nos œuvres, en nous abandonnant à l'abîme parmi les réprouvés. Comme l'homme ivre qui n'a plus ni réserve, ni pudeur, ni dignité, vous voyez le pécheur commettre le crime de gaîté de cœur, s'en faire gloire; et notre Sauveur le protége contre les traits du démon qui réclame sa proie, sa pâture ; car il sait *que nul ne chantera ses louanges parmi les morts des enfers*. Or, si Dieu est admirable dans la patience avec laquelle il attend la conversion de ses créatures, indignes de vivre, admirons aujourd'hui, mes Frères, combien il est miséricordieux envers les cœurs pénitents et convertis, et dans le *pardon de leurs fautes*, et dans *la joie* avec laquelle il accorde le pardon de ces fautes.

I. — *Miséricorde admirable dans le pardon de nos fautes.* Une parole douce et touchante de Notre-Seigneur n'est-elle point celle-ci : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les aurez remis?* Ainsi le pécheur le plus hideux, le plus dégoûtant, le plus flétri du caractère de la bête, n'a qu'à dire comme David : *J'ai péché, ayez pitié de moi, Seigneur, selon votre grande miséricorde ;* notre Dieu se laisse attendrir, et il dit à son ministre : *Remettez-lui, pardonnez-lui ses péchés.* Chose presque scandaleuse à dire : eussent-ils commis des sacriléges, des meurtres, des brutalités comme les sodomites, les pécheurs n'ont qu'à paraître devant notre Sauveur avec un cœur contrit, humilié et comme le larron pénitent, ils sont assurés de recevoir la promesse du divin Paradis. La foule des hommes a bien lieu de redire : « Les discours et les scandales des impies « ont versé dans mon âme les poisons de la luxure ; « l'enivrement des passions et des joies sensuelles ont « entraîné mon âge encore tendre dans toutes les « prostitutions. Je me suis répandu hors de moi-même, « m'égarant loin de vous, ô Dieu de ma vie et de ma « joie, me roulant d'immondices en immondices. A « vous donc toute ma reconnaissance pour ne pas « m'avoir englouti par la terre, foudroyé par le ciel, « submergé par les eaux. A vous la bénédiction pour « avoir versé dans un vase vide, dans un cœur cor- « rompu tel que le mien, et l'abondance de vos grâces, « et les trésors de votre doctrine. De quelles délices « vous avez nourri ma faim ; que de miséricordes « déployées à mon égard ; à quelle coupe de charité « vous avez enivré mon âme ». (S. Ansel.) — Il n'est

point, en effet, d'abominations, de lâches attentats, de noires perfidies que la clémence de Jésus-Christ ne couvre au tribunal de la pénitence. Un jour saint Pierre fait cette question à Notre-Seigneur : *Faudra-t-il pardonner jusqu'à sept fois à mon ennemi?* Non point jusqu'à sept fois, mais *jusqu'à soixante-dix fois sept fois*, c'est-à-dire, toujours et en toute occasion; et c'est le touchant spectacle qu'il ne cesse de nous donner dans son Eglise. Ah ! que de fois agenouillés aux pieds du crucifix, en présence du prêtre son représentant, nous avons répété ce serment : *Seigneur, j'ai un très-grand regret de vous avoir offensé, parce que vous êtes souverainement aimable : je déteste le péché ; je fais une ferme résolution de l'éviter et toutes les occasions qui pourraient m'y faire retomber ;* et, sans honte du parjure, dès le lendemain ou les jours suivants nous nous y rejetions : *comme l'animal immonde, nous retournions à la boue dont on venait de nous laver :* c'est la comparaison du Saint-Esprit. Cependant Jésus-Christ s'est assis auprès de nous, pleurant sur nous, nous tendant la main à chaque chute nouvelle, pour nous relever avec plus d'amour que la mère ne retire son enfant de la flamme : il nous a attendus au tribunal de la pénitence que nous venions de profaner, pour y effacer nos souillures, y rajeunir notre innocence, y oublier entièrement le passé ! Et remarquez bien, mes Frères, les délicatesses de cette clémence infinie ! Ce n'est point par des duretés à essuyer, ni par de longs délais qu'il nous faut acheter notre grâce : à peine le repentir a-t-il brisé le vase de notre cœur, à peine avons-nous confessé nos fautes par un aveu pénitent,

qu'il nous embrasse avec jubilation et nous dit : *La paix soit avec vous*. Ainsi Marie Madeleine se jette aux pieds de Jésus-Christ ; Madeleine, couverte de souillures révoltantes à son cœur immaculé. Eh bien ! il ne la rejette pas, il ne l'humilie pas par des reproches ou des rebuts amers. En voyant ses larmes couler, il prend sa défense contre l'orgueilleux pharisien ; et, quoique pécheresse impure, elle entend pour prix de sa douleur cette parole d'un charme divin : *Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé !*

Voici maintenant une autre infortunée surprise en adultère. Elle est amenée en présence de Jésus-Christ par les Pharisiens qui cherchent à le confondre. La loi de Moïse condamnait les coupables de ce crime à être lapidés. Jésus-Christ, sans ouvrir la bouche, s'incline vers la terre. D'après les saints docteurs, il écrit sur le sable du chemin la sentence de son pardon, puis dit en se relevant : *Que celui d'entre vous qui est innocent lui jette la première pierre :* et la foule se retire. Alors, attendri de la peine et de la confusion de la pécheresse, il lui dit : *Personne ne vous a condamnée à être lapidée, je ne vous condamnerai pas non plus : allez et ne péchez plus désormais*. (Saint Jean, XI.)

II. — Et combien la divine miséricorde est touchante *dans la joie* avec laquelle elle accueille le pécheur repentant ! Le Seigneur a l'impiété, l'iniquité en horreur, non point pour lui, car rien ne peut troubler sa béatitude éternelle : il n'a besoin d'aucune créature, et il pourrait en créer des milliers d'autres qui le béniraient éternellement. Cependant il s'afflige de nos

égarements comme s'ils nuisaient à son bonheur, comme s'il s'agissait pour lui d'une perte chère et irréparable. Il se complaît à nous décrire dans l'Evangile les solennelles réjouissances de sa maison céleste, à la conversion d'un pécheur : ses anges alors paraissent oublier la persévérance des justes pour ne plus s'occuper que de fêter ce retour à la vertu. Aussi c'est aux pécheurs qu'il paraît porter toujours un amour de préférence : témoins plusieurs de ses Apôtres et les Publicains. Qu'elle est consolante en particulier l'image du bon Pasteur, sous laquelle il se dépeint à nous ! Une brebis s'égare ; elle va devenir la proie des loups ; il court avec des alarmes paternelles à sa recherche, à travers la boue, les buissons, les montagnes. L'a-t-il retrouvée ? loin de la frapper et de la maudire, il la charge avec joie sur ses épaules et la rapporte à sa divine bergerie. Son ivresse est si grande, qu'il appelle ses voisins et ses amis pour leur en faire partager la fête. (Luc, xv.)

Enfin lui-même nous a raconté tout au long les joies de sa miséricorde, en l'histoire de l'enfant prodigue. Ce malheureux va dévorer sa substance, dans de grossières débauches, loin de son père éploré ; mais le crime traîne toujours après lui son châtiment. Le voilà bientôt délaissé, flétri, affamé, manquant de tout sur la terre étrangère. Il est réduit à servir un maître impitoyable et à garder des pourceaux. Telle est sa détresse qu'il envie la pâture qu'on leur donne sans pouvoir l'obtenir. Au souvenir de son ancienne abondance, il revient à son père avec un saisissement de douleur indicible. Le père le voit de loin, dit l'Evangile : ses

entrailles s'émeuvent, et dans sa joie, il le serre sur son cœur avec des larmes abondantes, sans pouvoir rien dire. Mais, quand il peut parler : Vite, vite, s'écrie-t-il à ses serviteurs, rendez-lui sa robe d'innocence ; remettez-lui au doigt l'anneau de l'amitié : qu'on immole le veau gras, qu'on prépare un festin, *car mon fils était perdu, et il est retrouvé ; il était mort, et il est ressuscité !* Hélas, mes Frères, que d'enfants prodigues parmi nous ! Lorsque vous abandonnez Jésus et son autel, que faites-vous autre chose que de quitter votre Père et les joies de sa maison, pour aller flétrir votre couronne, jeter en pâture aux démons, votre cœur, votre âme, votre être tout entier ? Vous avez cru vivre librement ; et en réalité vous étiez dans les chaînes de l'enfer, et les esclaves des passions les plus abjectes, sans jamais pouvoir les satisfaire. Eh bien ! tout pécheur dans cet état lamentable où il est si loin de Dieu, n'a qu'à redire, au souvenir des années heureuses et des joies pures de son innocence : *Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant ;* c'en est fait : notre Sauveur oublie sa faute et le châtiment qu'elle méritait. Le prêtre, son ministre, lève la main, non pour frapper, mais pour bénir. Il rend à son âme sa robe de pureté, dresse la table du festin des anges ; et les anges du tabernacle, en effet, s'associent à cette fête de la réconciliation. Quoi, mes Frères, est-ce que vous n'avez jamais admiré comment s'accomplit à l'égard des pécheurs cette parole du grand Apôtre : *Là où le péché abonde, la grâce de Dieu déborde et surabonde ?*

Le Seigneur est donc compatissant et miséricordieux,

mes Frères. La terre entière est remplie de sa miséricorde: sans elle, hélas, que pourrions-nous devenir et qui guérirait nos misères? Et nous la rejetons loin de nous, ou nous en abusons pour pécher avec plus d'audace et d'impiété. Qui pourrait nous dire le grand nombre de ceux qui, pour l'avoir outragée, la trouvent épuisée au jour de la vengeance et meurent dans leur péché! Adorons, mes Frères, cette miséricorde du Seigneur qui prend en pitié nos chutes et nos offenses, et redisons avec l'ardente reconnaissance du Psalmiste : *Bénis le Seigneur, ô mon âme, et glorifie son saint nom: il pardonne tes iniquités et guérit tes blessures; il rachète ta vie de la mort et te couronne de ses miséricordes. Il ne nous a point traités selon nos péchés, ni châtiés selon nos crimes; car, autant le ciel est au-dessus de la terre, autant sa miséricorde est grande pour tous ceux qui le craignent.* (Ps. CII.) — Mais, pour la mériter, imitons-la nous-mêmes à l'égard du prochain. Nous avons tous besoin de crier : *Pardonnez-nous nos offenses;* or, le Seigneur usera pour nous de la mesure que nous aurons employée à l'égard de nos frères : *Jugement sans miséricorde*, nous dit un Apôtre, *à celui qui n'aura pas exercé la miséricorde.* (Jacob, II.) Et puisque notre Sauveur nous recherche et nous poursuit dans les sentiers mauvais où nous entraînent nos passions; puisqu'il désire nous arracher à notre corruption, rendons-nous à ses vœux, réjouissons ses anges en nous jetant à ses pieds dans l'amertume de notre repentir : alors nous mériterons de nous réjouir un jour dans la paix et les joies de ses fêtes! Ainsi soit-il.

XIIIe INSTRUCTION.

JUSTICE DE DIEU : 1° DANS LA RÉCOMPENSE DE LA VERTU; 2° DANS LE CHATIMENT DU CRIME.

Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.

Vous êtes juste, Seigneur, et votre justice est pleine de droiture. (Ps. CXVIII, 13.)

Les hommes enclins au mal depuis leur enfance, aiment à se faire illusion dans leurs désordres, mes Frères; ils présument que la miséricorde de Dieu doit être inépuisable à leur égard, et les arracher à la malédiction éternelle, malgré leur persévérance dans le péché. Aussi le célèbre Tertullien, avant d'écrire un Traité sur la pénitence où il désirait redire la clémence de Jésus-Christ pour le repentir, fut longtemps en proie à des angoisses pénibles : il craignait d'être un scandale pour les âmes lâches et charnelles, en leur laissant trop de confiance dans un facile pardon. Le désir de notre corruption, en effet, est que toujours on nous montre Dieu comme se pliant au gré de nos passions. Ainsi que les juifs impies autrefois aux prophètes, les populations rediraient bien à leurs pasteurs : *Dites-nous des choses qui nous plaisent*, qui caressent nos penchants déréglés. Oui, mes Frères, le Seigneur est miséricordieux : sa miséricorde l'emporte sans mesure sur les pensées des

hommes. Mais, à quoi bon dissimuler la vérité sur une autre perfection du Seigneur, sombre et profonde, bien propre à nous faire opérer notre salut avec crainte et frayeur, son adorable et *redoutable justice*. Mais avant de parler de ses sévérités mystérieuses, admirons aujourd'hui son équité dans la *récompense de la vertu*, *dans le châtiment du péché*.

I. — Notre-Seigneur est infiniment *juste dans la récompense de la vertu*. C'est une grande vanité, mes Frères, de désirer une longue vie et de peu s'inquiéter de bien vivre. En effet, le ciel nous est promis en héritage, mais seulement à titre de récompense : Dieu l'accordera en toute justice, sans aucune préférence de personne, mais à celui seulement qui l'aura mérité. *Il rendra à chacun selon ses œuvres*, *il jugera l'univers avec une auguste et divine équité :* vérité consolante qui réconforte le fidèle au milieu de ses épreuves. En servant le Seigneur en toute justice et sainteté, il sait qu'aucun de ses sacrifices ne sera méconnu ni oublié, et qu'en se confiant à lui il ne sera jamais confondu. *J'ai combattu le bon combat*, s'écrie saint Paul, *j'ai conservé la foi*, *il ne me reste plus qu'à attendre la couronne du juste Juge!* Il est des vertus humbles et cachées que le monde ne peut voir et ne sait estimer ; par exemple : un renoncement à une jouissance permise, un acte de patience et de résignation, une bonne œuvre secrète, une prière intérieure : eh bien ! Dieu les révélera avec amour et les couronnera dans sa gloire. Les actions les plus insignifiantes en elles-mêmes, les plus légères privations, une parole de douceur, d'édification et de charité, un conseil, un reproche,

une exhortation charitable, tout ce que la sainte charité enfin aura inspiré, dirigé, aura sa joie particulière : partout où l'Evangile est prêché, on sait que le verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ ne sera point sans récompense. Oh ! que les peines et les tribulations de cette vie ne sont guère à comparer avec la gloire future qui leur est préparée ! *Votre oreille, ô mon Dieu, est même attentive à la préparation de nos cœurs,* à leurs bons désirs (Ps. IX) ; vous les enivrez d'une joie sans mesure ! C'est une pauvre servante, une mère chargée de famille, un malade, dont les cœurs sont chagrins de ne pouvoir prendre part aux divins mystères, aux saintes solennités de la religion, aux œuvres de charité ; cette bonne volonté avec ses vœux pieux, est consignée au livre des justices de Dieu, pour le jour des récompenses. A chacun, non point selon ses maximes, ses lumières, ses projets, ses espérances, *mais selon ses œuvres et ses vertus.* Devant Dieu, les distinctions de richesse et de pauvreté sont inconnues : il n'y a que des âmes immortelles également chères. Là le fils ne porte point l'iniquité du père, mais la vertu du père ne rachète pas l'indignité du fils. La femme indigente, qui comme la sainte Vierge ne pouvait offrir à sa purification que deux petits de colombe ou de tourterelle, revenait du temple aussi agréable à ses yeux que celle qui pouvait offrir un agneau. Les deux oboles de la veuve de l'Evangile reçurent les mêmes éloges de la bouche de Notre-Seigneur que les riches présents des fastueux pharisiens ; ou plutôt, il ne dit rien de ceux-ci, et combla la veuve de louanges.

Adorablement juste à récompenser le bien partout où il le trouve, Notre-Seigneur le récompense encore selon ses mérites. Plus le sacrifice est généreux, plus magnifique sera sa gloire : chaque degré d'amour et de ferveur ajoutera une fleur nouvelle à la couronne qui nous attend dans les cieux. De là cette parole de Jésus-Christ : *Il y a plusieurs demeures en la maison de mon Père*, selon la diversité des œuvres de la vie. C'est ainsi que Marie, la plus sainte des créatures, est élevée au-dessus des anges et des saints ; ainsi que les vierges composeront de préférence le cortége de l'Agneau sans tache, et rediront les sublimes et ravissants cantiques que nulle autre bouche des élus ne pourra jamais chanter. « Là », dit saint Augustin, « brillent à « différents degrés, et les prophètes qui ont révélé « l'avenir, et les douze apôtres, et les innombra« bles martyrs, et les saints confesseurs, et les par« faits religieux, et les femmes pieuses qui ont foulé « aux pieds les séductions du monde, et les enfants des « deux sexes dont les vertus furent plus nombreuses « que les années. Tous, comme des agneaux timides « échappés aux piéges des voluptés, ont le même sort « heureux de rendre gloire à Dieu : chacun a néan« moins sa demeure plus ou moins brillante, selon les « vertus qu'il a pratiquées ». (Méd. xxv.) Oh ! que la pensée de cette justice adorable est pleine de délices pour le chrétien en ce monde pervers ! Je souffre, dit saint Paul, mais je ne m'en afflige pas, car je sais à quel juste Juge j'ai confié mes espérances.

II. — Le Seigneur est juste aussi *dans le châtiment des pécheurs.* Nous négligeons le salut de nos âmes

en nous rassurant sur sa patience : mais jamais avons-nous médité sur les droits de la justice éternelle? *Tout homme sera puni par où il aura péché*, nous dit le Saint-Esprit; son crime grave ou léger sera nécessairement puni dans ce siècle ou dans l'autre, selon son degré de malice, de persévérance et d'abus de grâces. Aussi, écoutez les gémissements des saints : « Ma vie m'épouvante », dit l'un d'eux; « le peu de « bien qui s'y trouve est mêlé d'imperfection, de va-« nité, de lâcheté. Le reste s'écoule dans l'iniquité, et « par conséquent est maudit de Dieu ; ou dans l'inuti-« lité, et il est souverainement méprisable : bien plus, « il est damnable; car, c'est Jésus-Christ qui le dit : « *Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits, sera* « *coupé et jeté au feu*. Que le pécheur sera malheu-« reux devant ce juste Juge, quand il faudra lui ren-« dre compte de sa vie jusqu'à une pensée, jusqu'à « une parole inutile! Devant son tribunal tout sera « condamné, l'action comme le repos, la nuit comme « le jour, le discours comme le silence, si cela n'a « point été dirigé conformément à la volonté divine. « Que de péchés, qui paraissent aux mondains choses « légères et indifférentes, fondront sur eux à l'impro-« viste, comme des voleurs échappés d'une embus-« cade, et se dresseront contre eux dans leur hideuse et « noire difformité ! » (S. Ans. Méd. xx.) *Heureux alors celui qui aura gardé sans tache les vêtements de son âme* (Apoc., xvi), c'est-à-dire la piété, la pudeur, la charité. Rien ne lui est caché ; on ne le gagne point par des présents, on ne le fléchit point par des excuses : devant lui il faut payer jusqu'à la dernière obole. A

son redoutable tribunal, le Seigneur demande compte à chacun, non-seulement de ses offenses, mais des iniquités dont il aura été la cause. Les princes du monde répondront des scandales qu'ils auront donnés ; les pasteurs, des désordres qu'ils n'auront point condamnés, arrêtés selon leur pouvoir ; les magistrats, des crimes tolérés ou impunis par eux ; les parents, de l'impiété et du libertinage de leurs enfants. *A chacun selon le fruit de ses œuvres ; les puissants seront puissamment tourmentés.* Saint Jean nous dit avoir entendu une voix du ciel qui criait de Babylone, image de l'âme impure : *Autant elle s'est enivrée dans les voluptés, autant multipliez lui les tourments.* (Apoc. XVIII.) Ah ! il est affreux de tomber entre les mains du Dieu vivant avec un seul péché mortel ; mais la flamme de la justice sera dix fois plus dévorante pour dix que pour un seul. Quand son jour sera venu, « les intempérants « souffriront une soif et une faim cruelles, les volup- « tueux et les impudiques seront plongés dans une « poix ardente et dans un soufre infect : ils hurleront « comme des chiens furieux de la violence de leurs « tortures. Les superbes seront humiliés, accablés de « confusion, et les avares réduits à la plus lamentable « indigence. Alors les beaux diseurs seront foudroyés « par la colère de Jésus-Christ ; il n'y aura qu'une vie « sainte pour échapper à la pâture des vautours ». (Imit., I, 21.) *Seigneur, vous êtes la justice ; la droiture et l'équité sont dans la sentence de vos jugements !*

Considérons donc, mes Frères, ce que nous avons reçu de Dieu en santé et en jeunesse, en richesse, en crédit, en

position terrestre. Examinons si, selon le précepte divin, nous faisons servir tous ses dons à sa gloire, à notre salut, au bien spirituel et corporel de nos frères. Sans cela, que sommes-nous autre chose qu'une paille stérile destinée au feu? Il sera produit devant chacun de nous, à la mort, ce livre qui servira à notre jugement, et où toutes nos œuvres, bonnes ou mauvaises, sont renfermées : les secrets des cœurs seront révélés ; tout sera pesé, puni ou récompensé. Amassons-nous donc pour le ciel ces trésors que les voleurs ne peuvent dérober, que la rouille ne saurait dévorer. Les desirs des pécheurs périront à ce moment suprême. Mille fois heureux les enfants de Dieu *qui auront conservé leur âme sans souillure*, *et marché avec un amour fidèle dans le chemin des commandements du Seigneur !* Ainsi soit-il.

XIVe INSTRUCTION.

JUSTICE DE DIEU. — SES MYSTÈRES, — DANS LA DISTRIBUTION DES MAUX ET DES GRACES, — DANS SES CHATIMENTS ET SES DÉLAIS.

Quam incomprehensibilia sunt judicia Dei.

Combien les jugements de Dieu sont incompréhensibles! (ROM. XI, 33.)

Un saint religieux, mes Frères, était à l'article de la mort; et, comme David autrefois, il sentait ses chairs percées de la frayeur des jugements de Dieu. Eh quoi! lui disait-on, votre cœur est dans l'angoisse après tant d'années consacrées à la prière, à la pénitence! Oui, reprit-il, je frémis d'épouvante, parce que, pendant la vie, nous ne voyons Dieu que selon les fantômes de nos passions, tandis qu'à la mort, on le contemple tel qu'il est en lui-même. (Lejeune.) Avec quelle légèreté révoltante, en effet, les hommes conversent entre eux de la Providence de Dieu, de sa miséricorde, de sa justice, de ses grandeurs infinies! Que de blasphèmes ils prononcent, en voulant mesurer le Seigneur dans le creux étroit de leur intelligence. Ah! mes Frères, nous serons jugés, non point selon nos folles espérances, selon nos prétentions insensées, mais selon les lois de la justice éternelle. *L'âme qui pèche mourra; l'homme juste, au contraire, qui suit la voie des préceptes, héritera la*

vie. (Ezéch., XVIII.) Cette justice auguste, ainsi que toutes les autres perfections du Seigneur, se voile à nous en des ténèbres inaccessibles. Je m'attacherai cependant à vous la montrer incompréhensible, insondable au cœur humain, parce que, d'après un saint docteur, « c'est dans les mystères de sa justice que Dieu ren« ferme surtout des enseignements salutaires ». (*Cité de Dieu*, XX.)

Le roi David s'arrêtant à contempler la profondeur de la majesté divine, s'écriait dans une admiration mêlée de frayeur : *Je vous louerai, Seigneur, parce que votre grandeur arrive jusqu'à nous avec des éclats terribles.* (Ps. CXXX.) Cependant le même saint Prophète avait pu dire de lui-même : *Vous m'avez révélé, Seineur, les secrets et les mystères de votre sagesse.* (Ps. L.) Saint Paul aussi a été transporté dans le ciel et ravi en des flots de lumière; mais, quand il médite pourquoi les Juifs sont réprouvés et les Gentils appelés au salut, son génie ébloui comme à la vue d'un abîme effrayant, laisse échapper ces accents : *O profondeur de la science de Dieu, que tes jugements sont incompréhensibles !* (S. Chrys., de Incompreh.) Oui, le Seigneur est juste, et ses jugements sont l'éternelle équité : néanmoins les mystères de sa justice se dérobent à l'infirmité de nos regards :

I. — Dans la variété infinie des joies et des misères humaines. Par quel jugement de Dieu ce juste est-il pauvre, et ce méchant dans l'abondance ; celui-ci dans la joie, lorsque selon nous il mériterait d'expier par des tortures la corruption de ses mœurs ; celui-là dans l'affliction, quoique d'une vie exemplaire ? Pourquoi

les tribunaux humains, non contents de dénier à l'innocent l'arrêt qui le venge, prononcent encore la sentence qui le condamne; qu'ainsi l'innocence succombe sous l'iniquité du juge ou le poids des faux témoignages; qu'au contraire le crime, son ennemi, soit impuni, vainqueur, insultant peut-être? D'où vient que l'impie jouisse de la santé, et que l'homme de bien dépérisse de langueur; que des enfants d'heureuse espérance soient enlevés par une mort prématurée, et que d'autres, à qui nous n'aurions pas permis de voir le jour, vivent, et vivent très-longtemps? Doù vient que l'infâme couvert de crimes monte au faîte des honneurs, et que l'homme sans reproche demeure enseveli dans l'obscurité? Oui, pourquoi? contrastes étranges, qui pourrait les énumérer tous? Cependant ils ont leur cause dans la sagesse divine, et au dernier des jours en brillera la justice profonde! (*Cité de Dieu*, xx, 2.)

II. — C'est surtout dans l'ordre spirituel, dans sa conduite envers les âmes, que la justice de Dieu est un abîme effrayant. Elle est mystérieuse dans le partage de ses dons : à l'un de ses serviteurs il confie cinq talents, à un autre deux, à un autre un seul. La grâce est distribuée à chacun, dit saint Paul, *selon la mesure de la volonté de Jésus-Christ*. (Eph. IV.) Avant que les enfants de Rébecca fussent nés, avant qu'ils eussent fait aucun bien ou aucun mal, uniquement par le décret de son élection, Dieu lui avait dit : L'aîné sera soumis au plus jeune, *car j'ai aimé Jacob et haï Esaü*. Il est donc vrai, continue l'Apôtre, que Dieu fait miséricorde à qui il lui plaît, qu'il endurcit qui il lui plaît.

Dirons-nous que l'injustice est en Dieu? Loin de nous cette pensée criminelle ! O homme, qui êtes-vous pour contester avec Dieu? Le vase d'argile dit-il à celui qui l'a façonné : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi? (Rom., IX.)

III. — La justice de Dieu est mystérieuse dans les sujets qu'elle élève ou frappe de ses coups. Vous verrez des hommes passer de longues années dans le mépris de Dieu et de ses plus saints commandements, ne suivre que la vie animale et les passions terrestres. Et la grâce de Dieu finit par les visiter ; de ces vases d'ignominie elle fait des vases d'honneur : témoins le bon larron, sainte Madeleine, saint Paul, saint Augustin. Mais, vérité terrible qui rappelle cette grave parole de l'Evangile : *Soyez toujours prêts, car le Seigneur viendra comme un voleur au moment où vous y penserez le moins;* d'autres auront consacré leur cœur à la piété, au culte du Seigneur ; ils oublient un devoir, ils abusent d'une grâce, ils tombent dans le péché mortel : c'en est fait : ou bien la mort les frappe dans le crime ; ou bien le Saint-Esprit se retire de leurs âmes, les abandonnant à leur sens réprouvé ; et d'anges de lumière, ils deviennent des anges de ténèbres : étoiles tombées du ciel, dit saint Jérôme, sur lequel notre ennemi élève son trône avec orgueil. Lucifer et nos premiers parents n'ont commis qu'un péché, et la justice divine les a broyés. Salomon, si aimable et si cher au Seigneur, si rempli de ses dons, que son nom est le symbole de la sagesse, se plonge à la fin de sa vie en des débauches brutales et dans la grossière idolâtrie des nations : et rien ne

prouve qu'il ait fait pénitence, qu'il ne soit au nombre des réprouvés. Est-ce que Judas, avant de trahir Jésus-Christ et de mourir en son péché, n'avait pas été son confident, son ami, son Apôtre, faisant des miracles en son nom? Ainsi Tertullien, le plus illustre génie de son siècle, le noble et généreux défenseur de la foi, tombe dans l'hérésie sur la fin de ses jours et y meurt. Ainsi Pélage, Nestorius, Luther: ces chutes lamentables n'ont jamais manqué dans aucun siècle. Louis XIV s'avilit plusieurs années dans le libertinage. Madame de la Vallière, sa complice, est réveillée par la grâce dans cette nuit des passions, et pendant trente-six années va pleurer ses scandales, faire une rude pénitence au fond d'un monastère. Comme une tige flétrie, la voilà qui reverdit sous la tiède haleine du Saint-Esprit. Une autre la remplace en son rôle abominable : celle-ci, Mademoiselle de Fontanges, est arrachée subitement à la terre, à vingt ans, au milieu de ses désordres, portée par une mort prématurée au tribunal de Jésus-Christ. (Gabourd.) Est-il un seul homme pour oser sonder et pouvoir éclaicir ces redoutables secrets de la justice de Dieu dans l'élection des âmes? En est-il un seul, pour ne point redire, au contraire, avec le Prophète, dans le saisissement de l'adoration : *Combien le Seigneur est terrible en ses conseils sur les enfants des hommes !* (Ps. LXV.)

IV. — La justice divine est terrible dans ses *châtiments*. J'ai commis le péché, violé tous les préceptes, dédaigné la prière, le sacrifice, les sacrements, quel mal m'en est-il arrivé, crie dans le monde l'esclave de ses passions, le disciple de Satan ? Insensé, il ne voit pas que

cette prospérité où la patience divine le laisse s'engraisser, est un coup de sa colère, une malédiction suprême ! Voilà que vos filles sont impures, vos femmes adultères, et vos cœurs prostitués aux idoles, dit le Seigneur par le prophète Osée : eh bien ! je ne vous ressusciterai à mon amour par aucun fléau, car c'est ainsi que je châtie le peuple aveuglé. (Osée, VI.) Dieu aime encore, dit le livre des Macchabées, quand il flagelle le pécheur par des afflictions temporelles. Dans son Evangile, s'il défend à ses serviteurs d'arracher l'ivraie du milieu du bon grain, je vous le demande, cette patience n'est-elle pas effrayante, puisqu'il ajoute aussitôt : *Laissez-la croître jusqu'à la moisson ; alors on la ramassera en gerbes pour la jeter aux feux inextinguibles ?* De quelle flamme n'est point allumée la colère de Jésus-Christ, quand il voit l'homme, racheté d'un si grand prix, courir à l'enfer, emporté par la cupidité coupable des richesses, par la joie criminelle des voluptés, ne rien faire pour chercher sa fin, son salut éternel ? — Parfois aussi la vengeance de Dieu atteint l'impie, dans son corps, dans sa famille, dans ses enfants, dans ses biens de fortune ; il n'y voit rien, il souffre comme le réprouvé, sans le mérite de la patience et de la résignation, sans les consolations de la foi ; il ne sait plus voir ni adorer la main de Dieu, ni crier miséricorde vers lui ! Ainsi fut châtié Pharaon ; les merveilles opérées sous ses yeux, loin de le toucher, ne firent que l'endurcir. Ainsi le roi Balthasar : dans l'ivressse d'un festin, il ose outrager le Dieu vivant. Il se fait apporter les vases sacrés enlevés du temple de Jérusalem ; il y boit, et y fait boire ses cour-

tisanes. A cette heure même une main mystérieuse écrit sa sentence sur les murailles de la salle ; ses reins se relâchent, dit l'Ecriture, ses genoux s'entrechoquent l'un contre l'autre ! Le Prophète Daniel appelé, lit les mots sinistres : *Mane*, *Thecel*, *Pharès*, et les explique. *Mane*, Dieu a compté les jours de votre règne et en a marqué la fin ; *Thecel*, vous avez été pesé dans la balance et trouvé trop léger ; *Pharès*, votre royaume a été divisé, donné aux Perses et aux Mèdes. Mais, chose étonnante, il ne l'exhorte point à penser à son salut, à faire pénitence en cette angoisse suprême, parce que Dieu ne lui en donne pas la pensée. Cet avertissement terrible et solennel ne remue point non plus le repentir dans la conscience du roi sacrilége ; et la nuit suivante, il est assassiné dans son palais ! (Daniel, v.)

V. — Enfin la justice de Dieu est mystérieuse dans les *délais de sa vengeance*. Parfois il frappe de jeunes gens, de jeunes filles d'un aveuglement mortel, tout après leur première communion, en punition de fautes graves : ils s'avanceront dans la vie ennemis de Dieu, de son Eglise, de ses pasteurs ; ils élèveront leurs enfants dans leur haine impie et y mourront. Quelquefois aussi il laisse l'homme pendant de longues années après son péché commis, sans le frapper soit dans son corps, soit dans son âme ; la malédiction tombe soudainement sur la famille, la détruit jusqu'à ses racines, par des revers et des ruines ; et on n'en comprend pas les motifs, on s'emporte en blasphèmes, loin de redire dans l'humilité de l'adoration : *Le Seigneur fait ce qui est agréable à ses yeux*. Point d'étonnement

donc si le Saint-Esprit nous recommande de n'être point sans crainte, *même pour le péché pardonné ;* si David faisait cette prière : *Seigneur, daignez ne pas vous souvenir des iniquités ni des ignorances de ma jeunesse !*

Ainsi, mes Frères, nous ignorons tous quelle est la dernière grâce que nous ait préparée la miséricorde du Sauveur. Peut-être ce péché, que vous allez commettre, comblera votre mesure, éteindra en vous la lumière, vous endurcira pour jamais ! Alors la justice s'appesantira sur vous et vous écrasera de ses foudres. Ah! ne dites pas : *La miséricorde du Seigneur est grande : il aura pitié du grand nombre de mes péchés; car sa colère est à vos portes aussi bien que sa miséricorde : il ne peut considérer le pécheur qu'avec horreur et indignation. Ne différez point à vous convertir, ne remettez pas de jour en jour, car sa fureur éclatera subitement sur vous.* (Eccli., v.) Enfin, opérez votre salut dans la crainte et la frayeur ! Craignez, vous qui vous tenez debout et à qui la grâce sourit : tant d'autres ont été fervents et pieux à certains moments de leur vie et sont morts dans le péché ! L'abîme de vos jugements est profond, ô mon Dieu, mais à vous l'honneur, la gloire, l'hymne pieux, car les humbles sont votre famille ! *Celui qui aura triomphé jusqu'à la fin du monde et de lui-même*, dit Jésus-Christ, *sera revêtu de la blanche robe des élus, glorifié devant mon Père et ses Anges !* (Apoc., III.) Ainsi soit-il.

XV[e] INSTRUCTION.

SÉVÉRITÉ DE LA JUSTICE DE DIEU DANS LES PUNITIONS TEMPORELLES DU PÉCHÉ : CONCUPISCENCE, IGNORANCE, MAUX DE LA VIE.

Confige timore tuo carnes meas, a judiciis enim tuis timui.

Transpercez mes chairs de votre crainte, car je frémis à la pensée de vos jugements.
(Ps. CXVIII, 120.)

Nous savons tous, mes Frères, avec quel amour Dieu nous a bénis dès notre entrée dans ce monde, comment, aux fonts du baptême, il nous a marqués du sceau des enfants de son royaume. Et l'Eglise, avant de nous renvoyer à nos parents, nous en a indiqué le chemin par ces paroles : *Conservez votre baptême, observez les commandements, afin qu'au jour où le Seigneur viendra vous appeler à ses noces, vous puissiez marcher à sa rencontre, avec les saints, dans la cour céleste, et posséder la vie éternelle.* En effet, Jésus-Christ, par ses exemples et par son Evangile, est la seule voie qui mène au ciel : il n'aura jamais pour frère, pour sœur, que celui qui aura fait la volonté de son Père. Mais les hommes, dans l'entraînement des passions et des courants impurs de ce monde, tout en tournant le dos à ce divin Sauveur, ont l'audace impie de redire : Je ne me convertirai pas encore cette année : Dieu est trop

bon pour damner les hommes ; un péché de plus, un péché de moins, il ne m'en coûtera guère plus pour revenir à lui ; et d'autres discours empoisonnés du même venin sacrilége. Ils oublient que notre conversion est un don, une grâce du Saint-Esprit. Combien, pour en avoir repoussé les inspirations persuasives, ne le trouvent point un jour et meurent dans la réprobation! Qui sait si ce péché de plus que vous commettez de sang-froid comme les démons, ne tarira point pour vous la source des grâces, ne vous marquera point du sceau des enfants de sa colère? Quant à la damnation, c'est nous, mes Frères, qui nous y jetons : nous choisissons la vie ou la mort ; *l'arbre demeure où il est tombé :* Dieu ne fait qu'en prononcer la sentence. Seulement c'est ce Dieu de toute sainteté qui nous dit en son Ecriture : *Mes pensées sont élevées au-dessus de vos pensées, plus que le ciel ne l'est de la terre.* Arrêtons-nous à considérer aujourd'hui pour notre bien, cette vérité formidable dans l'austère *sévérité de sa justice.*

Adam était le roi de ce monde : le Seigneur avait orné son âme de sagesse, son corps d'incorruption, d'immortalité : il avait planté pour ses plaisirs, un jardin délicieux où il aimait à converser avec lui. Cet homme, le chef-d'œuvre des mains de Dieu et l'objet de ses complaisances, commet un péché de désobéissance : il mange un fruit, un seul fruit défendu ; et le voilà, lui et les siens, maudits de Dieu, les esclaves du démon : la concupiscence, l'ignorance et la souffrance s'attachent à eux comme trois ulcères incurables ; et pour châtiment suprême, la mort les réduit en pourriture.

Méditez cette amère vengeance de la justice de Dieu contre le crime, ô vous, à qui il n'en coûte rien de le commettre ; vous qui ne prononcez pas une parole, ne formez pas un projet, une pensée, un désir ; qui peut-être ne creusez pas un sillon de vos champs sans les empoisonner par le péché ; vous qui tant de fois vous êtes endormis sans remords, en portant en votre âme cette couleuvre hideuse, infernale !

I. — Le premier coup de la justice divine a été de laisser l'homme esclave du démon auquel il venait de se livrer, de l'abandonner *au déréglement de ses passions*. Homicide dès le commencement contre notre premier père, le démon ne cesse de rôder comme un lion rugissant autour de ses enfants, pour les dévorer. Il s'attaque à nous par la concupiscence, par l'orgueil, par l'amour des richesses et des plaisirs : toute créature est une flèche empoisonnée entre ses mains pour nous percer au cœur ; et, vérité qui doit nous effrayer, notre être tout entier est rempli d'intelligences avec lui, par ses instincts corrompus. Malédiction rigoureuse et profonde ! La vie d'Adam fut abreuvée de chagrins et d'amertumes : il ne pouvait lever les yeux, lui brisé au travail de la terre, sans voir comme un remords déchirant le paradis de son innocence. Avec quel regret amer il dut raconter à ses enfants les joies de ses premiers jours ; comme il dut leur inspirer la crainte du Seigneur, si sévère contre son péché. Eh bien ! Caïn, le premier de ses enfants, sera le premier à lui montrer la hauteur d'où il est tombé. Caïn sait bien qu'il va navrer l'âme de son père, de sa mère, d'un inconsolable chagrin : n'importe, il se rue

comme une bête fauve sur Abel son frère, la douceur et l'innocence même, et l'égorge : il le fait avec la ruse de la panthère, par une envie sauvage, par rage de jalousie. Sa corruption est si grande, que Dieu élevant sa voix terrible pour crier : *Qu'est devenu ton frère Abel ?* il ose répondre, avec l'audace de Satan : *Suis-je le gardien de mon frère ?*

D'ailleurs, suivons, mes Frères, les courants de cette source empoisonnée du premier crime, pour y voir combien terrible est la malédiction. Le cœur de l'homme est infecté, souillé, dépravé dès sa naissance : *c'est de lui que débordent les pensées criminelles, les homicides, les fornications, les adultères, les rapines, les faux témoignages, les blasphèmes, les sacriléges.* (Matth., xv.) Il n'est pas un crime commis par un homme qu'un autre homme ne puisse commettre s'il est délaissé de la grâce de Celui qui l'a créé. (Saint August. Sol. xv.) Depuis lors le démon est le vrai prince de ce monde ; il y règne, il y écrase les âmes comme un tigre altéré de leur sang. S'il ne possède plus visiblement tant d'hommes à cause du nom redoutable de Jésus-Christ, il n'en est pas moins mêlé, par leurs pensées, à leurs projets, à leurs habitudes. Corruption d'autant plus noire que la victime s'y complaît et repousse le médecin. Saint Jean est décapité pour avoir dit à Hérode : *Ton concubinage n'est point permis.* Combien d'autres passions farouches persécutent encore Jésus-Christ, parce que, plein de miséricorde pour le pécheur, il est inflexible pour tolérer son péché. Contemplez le monde entier depuis le jour où la malédiction du Seigneur l'a frappé. Avant la naissance de Jésus-Christ, à part la

petite province de Judée, il est abandonné à l'idolâtrie et à ses monstruosités, c'est-à-dire à la damnation. Contemplez-le depuis que la Passion de Jésus-Christ l'a racheté, depuis qu'il l'éclaire de ses lumières et le soutient de ses grâces. Combien d'enfants morts sans baptême ! Combien d'hommes, conduits au tombeau, sans avoir ni connu ni invoqué le Sauveur, ont perdu éternellement le fruit de leur vie ! Combien d'hérétiques ont déchiré le sein de l'Eglise leur mère, et arraché des milliers d'âmes aux liens de son amour ! Ecoutez, voyez au milieu de vous : je ne parle pas des crimes que couvrent les ténèbres ; y parle-t-on de Dieu, de son amour, de la piété qui lui est due? Et si on en parle, n'est-ce point pour le crucifier et le blasphémer avec la fureur des Juifs ? Oui, ce monde sorti si beau des mains de Dieu est le règne de Satan, l'image de l'enfer. Et, mes Frères, cette préférence des ténèbres à la lumière, de l'infamie à la vertu, cet éloignement du Sauveur venu chez les siens et rebuté par eux, est une des suites de la punition du péché d'Adam !

II. — Avec la concupiscence, l'*ignorance* et l'aveuglement s'attachent à l'homme déchu, de la naissance à la tombe ; il arrive à la vie, ignorant son origine, sa fin dernière, ainsi que le chemin qui puisse y conduire ses pas. D'où vient que nous avons tant de peine à nous souvenir, et que nous oublions sans peine ; qu'il nous faut du travail pour apprendre, aucun pour ignorer ? Pourquoi est-elle si aride la tâche de cultiver les âmes, d'y faire germer la connaissance de Jésus-Christ, la science des saints ? Uniquement parce que nos premiers parents se révoltèrent contre Dieu. Il en a

retiré son Esprit, les livrant aux ténèbres vengeresses. Voilà cette science du bien et du mal que le séducteur avait promise à leur orgueil, et il n'est plus de salut que cette parole de notre doux Sauveur : *Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais la lumière de la vie l'accompagne.* (Saint Jean, VIII.)

III. — Et quelle peinture énergique pourrait bien tracer le tableau de *nos souffrances*, le joug pesant de l'affliction d'Adam et de sa race ? Il est chassé du Paradis de son bonheur. Il est flétri par les frimas, par les ardeurs du soleil, par les fièvres putrides, par les poisons de l'air, des plantes et des bêtes ; par toutes les créatures, armées pour venger la cause de leur Créateur. Le voilà, lui Adam surtout, sans pain, sans abri, n'ayant pour se couvrir qu'une peau de bête que lui a laissée la pitié de son Dieu, que des branches d'arbres et ses bras pour instruments, réduit à faire germer ainsi, parmi les ronces et les épines, l'herbe qui doit le nourrir. Voilà Eve mettant au monde ses enfants dans la douleur et la honte, plus pauvre pour couvrir leurs membres délicats et calmer leurs vagissements, que Marie à Bethléem, enfantant notre Sauveur. Et ces flots de la colère du Seigneur abreuvent de leur amertume toute leur race condamnée ; ils couleront et déborderont comme un fleuve lugubre, inondant en cette vie d'épreuves, l'âme de leur dernier descendant. Accablante malédiction ! elle fait germer veuvages, deuil, ruines, angoisses, méchanceté des hommes, perte des biens, prisons, exil, tortures, retranchement des membres, privation des sens. Qui dira les maux extérieurs qui menacent notre existence ? La chaleur

et le froid, les tempêtes, les inondations, la foudre, la grêle, la terre qui tremble ou qui s'éboule pour éteindre la vie dans ses décombres, la rage des brutes, les venins des eaux, des plantes et de l'air. Que ne souffre pas le voyageur, le matelot, le laboureur, avant de parvenir au port, de recueillir ses moissons? Et les maladies du corps si nombreuses que les livres de médecine ne sauraient les compter ? Allez dans un hôpital, sur un champ de bataille où sont entassés les cadavres humains, les membres mutilés, dans la poussière, la boue et le sang : ne reculez-vous pas d'horreur à la vue des ravages causés par le péché contre la pauvre nature humaine? Quel est le bien de cette vie où il n'ait mêlé ses poisons amers ? Le sommeil même, appelé du nom de repos, de quelles inquiétudes, de quelle terreur profonde l'agitent souvent les fantômes et les illusions des songes! (*Cité de Dieu*, XXII, 22.) Abîme de ténèbres, enfant de colère et vase d'ignominie, l'homme engendré dans la corruption finit par n'avoir plus d'autre héritage qu'un sépulcre. Oui, la mort, si amère à la nature, dévore le grand et le petit, le puissant et le faible, le juste et l'impie. Oh! que c'est bien là qu'apparaît la misère, la vanité de la vie humaine, lorsque le plus grand roi du monde, devenu quelque chose d'horrible et d'infect, est réduit à redire comme le dernier de ses sujets : *J'ai dit à la pourriture : Vous êtes ma mère ; et aux vers : Vous êtes maintenant mes frères et mes sœurs!* Et c'est là la solde, le châtiment du péché. De tout ce que j'avance ici, mes Frères, nous sommes les témoins, nous sommes les victimes. L'homme est déchu, la terre est maudite,

elle est devenue la vallée des larmes et des souffrances; la justice du Seigneur l'a sillonnée de ses foudres à cause du péché. *Justitia tua, Domine, plena est terra!* Ce ne fut qu'un péché de désobéissance, bien léger en apparence. Que deviendrons-nous donc, mes Frères, après tant de révoltes en matière hideuse, en impiété, en luxure, en avarice, en dédain des sacrements, en violation des saints jours, en communions indignes, en haines, en rapines? Adam ne connaissait pas encore la sévérité de la justice de Dieu : peut-être, comme tant d'autres de ses malheureux enfants, se disait-il à lui-même : *Dieu est trop bon.* Hélas, le démon peut-il encore nous endormir en cette confiance impie et mortelle, nous courbés et oppressés sous le poids de sa justice? Jésus-Christ n'était pas encore venu dans notre exil montrer l'énormité du péché, ni l'expier dans son sang. Mais notre esprit est éclairé des lumières de son évangile, notre cœur est devenu son tabernacle ; nos membres sont ses membres ; la croix plantée dans tous les lieux nous redit la grandeur de son sacrifice et de ses douleurs. Quels trésors de colère n'amassons-nous donc point en le reniant, en le crucifiant de nouveau? Ne l'oublions jamais, mes Frères, si Dieu est infini en bonté, il doit l'être en justice, en sévérité, puisque toutes ses perfections sont infinies, sont l'essence de sa nature infinie. Ah! quand vous entendez l'ignorant et l'impie vous dire : *Dieu est trop bon,* il n'est pas si sévère qu'on le prêche; jetez les yeux autour de vous, sur ce monde labouré par les coups de la sévérité du Seigneur, et demandez-lui avec David de percer vos chairs de la frayeur de ses jugements. Fuyons tous le

péché, mes Frères, et par amour de Dieu et par pitié pour nos âmes. La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse; elle nous fera échapper aux périlleuses tentations de notre vie, et chanter au ciel le cantique de ses miséricordes. Ainsi soit-il.

XVIe INSTRUCTION.

SÉVÉRITÉ DE LA JUSTICE DE DIEU D'APRÈS QUELQUES EXEMPLES DE L'ÉCRITURE.

Servite Domino in timore.

Servez le Seigneur dans la crainte.
(Ps. II.)

Il est dit, mes Frères, que, *pour espérer dans le Seigneur, il faut lui offrir le sacrifice de la justice*, c'est-à-dire accomplir ses commandements avec un amour pieux et fidèle. L'acte de l'espérance ne peut donc monter vers Dieu qu'à la condition que nous renoncerons au péché, aux habitudes impies et impures des mondains, que nous suivrons Jésus-Christ et vivrons de son esprit divin. Aux hommes qui ont la volonté sainte et droite il promet sa paix; ses menaces sont pour ceux qui suivent la volonté de la chair et du sang, encore qu'ils

se vantent avec emphase d'être honnêtes hommes. Ah! comment un si grand nombre, tout en reniant les promesses du saint baptême, leurs serments au Seigneur, se promettent-ils néanmoins les bénédictions réservées aux bons serviteurs, ne redoutent pas les menaces adressées au serviteur inutile ou infidèle dont ils suivent les traces? Y a-t-il deux Evangiles? Ont-ils reçu le privilége d'arriver à la Patrie céleste, en déshonorant le nom de chrétiens, en mettant de côté la piété, la justice, la tempérance, la chasteté? Elle saisit de frayeur la malédiction qui accable les enfants d'Adam en punition de son péché; cependant, tant d'hommes se flattent d'obtenir le ciel sans en prendre les moyens, tant d'âmes trouvent la mort dans le péché de présomption, que j'appelle de nouveau votre attention sur *la sévérité* de la justice de Dieu, par quelques exemples tirés de nos saints livres.

I. — Moïse aimait Dieu; il en était aimé. Le Seigneur l'avait sauvé des flots du Nil. Sa Providence avait envoyé pour cela, sur le rivage du fleuve, la propre fille de Pharaon, persécuteur des Hébreux; il avait inspiré au cœur de cette princesse une pieuse compassion; aussi l'avait-elle recueilli avec tendresse, élevé dans les grandeurs de la cour comme son fils bien-aimé. Le Seigneur lui parlait face à face, lui prêtait sa puissance sur les éléments; et Moïse commandait aux fleuves, aux animaux, à la foudre, aux tempêtes; la mer se courbait jusqu'en ses abîmes à sa voix; elle reculait devant lui et lui ouvrait une route à travers ses flots suspendus. Libérateur de son peuple et le plus grand de tous les prophètes, il vit dans toute sa majesté la

gloire de Dieu sur le Sinaï. A sa prière, la colère divine se calmait. *Frappe ce rocher*, lui dit Dieu dans le désert, *et l'eau en jaillira.* Moïse hésite et doute; il doute, non pas de la puissance de Dieu, dont il a été si souvent l'instrument; il a du reste déjà vu le même prodige : des fontaines d'eaux vives ruisseler du rocher d'Horeb; il doute seulement que Dieu veuille renouveler ce miracle en faveur d'un peuple toujours pardonné et toujours révolté. Eh bien ! contemplez maintenant la sévérité de la justice divine. Pour cette simple hésitation d'un instant, pour cette faute vraiment légère, ce grand homme est privé du plus ardent de ses désirs : il ne verra point cette terre promise où coulaient le lait et le miel; il n'y introduira point ce peuple pour qui il a tant souffert pendant de longues années. Afin de mieux encore lui faire dévorer l'amertume de sa faute, Dieu l'appelle sur une haute montagne d'où le regard contemplait cette région fortunée, et lui dit : Tu la verras de tes yeux, et tu n'y entreras pas ! Enfin ce grand Prophète est frappé de mort à l'instant même, et Dieu cache à jamais son corps pour le priver des honneurs de la sépulture !

II. — Une autre preuve de la sévérité de Dieu est tirée du troisième livre des Rois : Jéroboam se livre à des idolâtries monstrueusement impies, et y entraîne son peuple. (III Reg., XIII.) Un prophète est envoyé lui reprocher ses attentats ; il arrive à Béthel quand Jéroboam encensait ses idoles, et lui dénonce le courroux du Seigneur. Le prince en fureur étend sa main en signe de l'arrêter; mais cette main demeure raidie, desséchée à la vue de tout le peuple. Elle est guérie

néanmoins peu après, à la prière du prophète. Le prince effrayé, respectueux, lui offre alors de riches présents et le festin de sa table. Vous me donneriez la moitié de vos palais, répond l'homme de Dieu, que je ne boirais ni ne mangerais : ainsi le veut le Seigneur. Il s'en retournait épuisé de fatigue et de faim, et se reposait le long du chemin, à l'ombre d'un térébinthe, quand un faux prophète arrive à lui en toute diligence, le pressant de venir partager son repas. Il refuse avec fermeté, opposant le commandement du Seigneur. Et moi, je suis prophète aussi, répond l'autre. L'ange du Seigneur m'a été envoyé et m'a dit : Ramenez-le chez vous pour réparer ses forces; et, trompé par l'apparence de la vérité, il le suit. Mais, au milieu du repas, la voix de Dieu retentit avec éclat : Parce que tu n'as point été fidèle en tout point à ma parole, tu mourras et ne partageras point la sépulture de tes pères. Il s'en retournait, l'âme navrée de repentir et de chagrin, quand un lion fondit sur lui et le mit en pièces. Ce prophète était l'ami de Dieu, puisque sa prière guérit miraculeusement la main du prince idolâtre ; il était fidèle et vertueux, puisqu'il ne recula point devant la mission périlleuse de réprimander un tyran. Son âme était forte et généreuse au point de repousser avec mépris les faveurs et les promesses du prince ; il se laisse séduire par des apparences bien spécieuses ; car comment croire que le faux prophète, qui ne le connaissait pas, lui aurait montré tant d'accueil, s'il n'eût reçu des ordres du ciel. Il est si plein de repentir qu'il ne finit pas son repas, ne fait pas un seul reproche à celui qui l'a si indignement trahi : et la justice de Dieu,

cette justice que nous bravons avec tant d'emportement au milieu de nos attentats, le brise pour une infidélité où il apparaît si peu de consentement.

III. — Et David, dont l'histoire est si connue, ne redit-il pas à tous les siècles que Dieu est terrible en sévérité contre les pécheurs ? Il a passé quarante-huit années de sa vie dans la grâce de Dieu : il tombe dans le péché et paraît s'y endormir ; mais, à peine averti, il fait en gémissant l'aveu de sa faute et ne cherche point d'excuse. Sa contrition est un rugissement de son cœur ; il ne prend jamais son repos qu'il n'arrose son lit de ses larmes. Sept fois le jour il chante les louanges du Seigneur ; il se lève au milieu de la nuit pour prier et gémir, le visage collé contre terre. Son jeûne est effrayant ; il mêle de la cendre à son pain, des pleurs dans son breuvage ; il porte le sac et le cilice jusqu'à devenir la risée de son peuple ; et ces macérations durent pendant les vingt dernières années de sa vie. Saint Ambroise n'avait-il pas raison de dire : Vous qui imitez David en son péché, imitez-le dans sa pénitence ? Or, malgré de si rigides expiations, voilà que la justice divine l'abreuve d'amertumes le reste de ses jours, tant le péché est horrible à ses yeux. Le fruit de son crime, pour qui il priait et jeûnait, est enlevé de ce monde. Un de ses fils, Amnon, déshonore sa propre sœur ; un autre, Absalon, pour venger cette sœur outragée, égorge l'infâme Amnon, traîtreusement invité à un festin. Bientôt ce même Absalon, révolté contre David son père, cherche à lui ravir la couronne et la vie ; il élève une sédition, souille le palais d'abominations qu'on n'ose nommer. Et David, vieillard alors,

est obligé de fuir nu-pieds, les pleurs aux yeux, le chagrin dans le cœur, poursuivi par son fils, trahi par une partie de son peuple, maudit par Séméi. Absalon était cher à David, malgré tant d'attentats; il perd la vie dans cette guerre sacrilége. Tout ainsi tourne à briser d'affliction le cœur de ce malheureux père. Il n'est pas une souffrance qu'il n'ait essuyée à cause de son péché. Et, dans la crainte de l'éternité, après tant d'expiations et d'épreuves, il redisait en ses psaumes : *Il est bon que vous m'ayez humilié, Seigneur ; mon cœur est toujours prêt à endurer vos coups pour le salut de mon âme.*

IV. — Qui peut donc connaître la grandeur de la colère de Dieu, en mesurer l'étendue? (Ps. LXXXIX.) Qui aurait cru que les anges seraient plongés dans un étang de feu pour un péché de pensée, Adam dévoré de misère jusque dans le dernier de ses enfants, pour un péché de désobéissance ? Qui aurait cru qu'il frapperait de mort la femme de Loth pour avoir regardé en arrière l'incendie de Sodome; qu'il condamnerait un juif à être lapidé, pour avoir ramassé quelques morceaux de bois sec le jour du sabbat; qu'il réprouverait Saül pour avoir offert le sacrifice un peu plus tôt qu'il ne fallait, et pour avoir fait grâce à un prisonnier? De quelle mort horrible ne fut pas puni le sacrilége de Judas? de quelle fin tragique ne périrent pas Ananie et Saphire, aux pieds de saint Pierre, pour un de ces mensonges auxquels le monde n'attache aucune importance? Et le peuple juif tout entier ne ressemble-t-il pas à un coupable condamné pour l'exemple, à l'exposition publique? Autrefois, à cause de ses

murmures, de six cent mille hommes qui sortirent de l'Egypte, il n'y en eut que deux, Caleb et Josué, pour entrer dans la terre promise ! Depuis le crime du Calvaire, il est broyé du fléau de cette imprécation prononcée par lui-même contre lui-même : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !* Il avoue que les temps annoncés par les prophètes sont passés ; mais aveuglé, endurci par la colère divine, il n'ouvre pas les yeux à la lumière. Toutes les hérésies tombent comme des idoles humaines : ce qu'elles renferment d'âmes droites et généreuses, reviennent à flots pressés dans le giron de l'Eglise : il est rare qu'un juif se convertisse au Sauveur. Ainsi se vérifie à travers le siècle cette parole de Daniel : *Quand le Christ sera mis à mort, son peuple ne sera plus son peuple.* Mais tout cela, mes Frères, ne nous redit-il point que *le Seigneur est terrible en ses conseils sur les enfants des hommes ?*

Moïse n'a commis qu'une faute vénielle ; il a douté un instant de la vérité de la parole de Dieu : vous savez son châtiment. Ah ! quel sera votre châtiment à vous qui insultez à son Evangile, qui êtes un scandale pour vos enfants et votre prochain par vos discours et par vos exemples ? S'il a puni de mort un pauvre prophète, trompé par trop de simplicité, et qui prend ainsi un peu de pain contre la défense qui lui est faite, que ne réserve-t-il pas à ces hommes dépravés qui ne sont bien que dans l'ivrognerie et l'impureté ? Il a été inexorable envers David, son serviteur, pleurant et expiant son péché d'une manière cruelle et sanglante, au premier avertissement, et cela le reste de ses jours. Que deviendrez-vous, ô homme, après tant de saints

commandements violés, depuis de longues années, de propos délibéré, avec le mépris de la pénitence, avec le dédain de la croix qui vous ouvre ses bras ? C'est pour le péché de ses pères que le peuple juif est maudit parmi tous les peuples ; qu'il est en spectacle aux nations, sans rois, sans pontifes, sans sacrifice, sans territoire. Vous le savez, ce ne sont point les péchés d'autrui qui souillent votre cœur, mais des iniquités commises par lâcheté, par corruption de sentiment et de volonté. Quoi ! *le Seigneur n'a pas épargné les rameaux de l'olivier franc, épargnera-t-il l'olivier sauvage ?* (Rom., IX.) Ne vous endormez donc pas, ne bravez pas toujours sa patience. Il est patient parce qu'il a l'éternité pour venger sa gloire ; mais sa justice éternelle veut que la tribulation et l'angoisse tombent sur toute âme qui a péché. Ah ! si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs ; profitez des jours de grâce et de salut, afin de repasser dans l'amertume de vos souvenirs les iniquités de votre vie. Et, miséricordieux Sauveur, Jésus-Christ vous pressera sur son cœur, il vous portera sur ses épaules en ce divin bercail où il rassasie éternellement ses anges et ses saints. Ainsi soit-il.

XVIIe INSTRUCTION.

INFLEXIBILITÉ DE LA JUSTICE DE DIEU, — DANS LA DURÉE, — DANS LA RIGUEUR DES SUPPLICES DES PÉCHEURS.

Qui non obediunt Evangelio Jesu Christi, pœnas dabunt in interitu æternas.

Ceux qui n'obéissent point à l'Évangile de Jésus-Christ, souffriront à la mort des peines éternelles. (II THESS., I, 8.)

Un des préjugés du monde, mes Frères, de ce monde qui n'a pas la foi, qui ne connaît pas Dieu ni Jésus-Christ qu'il nous a envoyé, est de redire, pour se rassurer en ses désordres : Si la justice de Dieu est aussi sévère qu'on le prêche, il sera grand le nombre des damnés, il y en aura peu de sauvés. Et, mes Frères, rien n'est plus réel que cette vérité terrible. Elle a arraché de douloureux gémissements à Jésus-Christ, elle a rendu son âme triste jusqu'à la mort et fait ruisseler son corps d'une sueur de sang. Afin d'en imprimer profondément le souvenir en nos cœurs, il désigne, par les membres qui scandalisent l'homme, ce qu'il peut avoir de plus cher, de plus aimé dans la vie, et répète par trois fois de les retrancher et de les jeter loin de nous. *Il vaut mieux pour vous*, nous dit-il, *entrer dans la vie, infirme, boiteux, privé d'un œil que d'être précipité avec le corps entier dans le supplice du feu, où le*

ver du remords ne meurt point, où les flammes ne s'éteignent jamais. (Marc, IX.) Entrez par la porte étroite, parce qu'elle est large et spacieuse la route qui conduit à la damnation, et les voyageurs y courent à flots pressés. *Oh! combien est étroite la voie qui conduit à la vie, et qu'il est petit le nombre de ceux qui la trouvent!* Le nombre des élus sera petit : si quelqu'un d'entre nous ne le croit, n'eût-il point d'autre péché que cette incrédulité, il sera damné lui-même. Ceux qui refusent obéissance à l'Evangile, dit saint Paul, souffriront une éternité de tourments. La justice de Dieu est terrible contre le péché, mes Frères : j'ajoute qu'elle est inflexible contre lui, tant pour la *durée* que pour la *rigueur* de ses vengeances. Sujet très-grave et très-digne de la plus religieuse attention.

I. — Rien de souillé ne doit entrer dans les cieux, et le juste lui-même, coupable de fautes légères, ne *sera sauvé que par le feu;* point de préférence pour personne, il faudra payer jusqu'à la dernière obole. Mais le pécheur surtout, que la mort surprend dans le péché mortel, verra et frémira; car, selon la parole infaillible de l'Evangile, *il s'en ira dans le supplice éternel.* Il souffrira toujours sans relâche, sans que la justice de Dieu puisse être satisfaite. Oh! si nous méditions bien cette effrayante destinée du pécheur, qui de nous voudrait pécher encore? Notre pensée paraît toute-puissante en ses conceptions; cependant, en vain elle entasse les siècles, puis les siècles, elle ne peut sonder l'éternité qui s'élargit sans cesse devant elle d'abîme en abîme, et ne lui offre pas un rivage où se reposer. Et qui pourrait concevoir de quels poids elle oppresse le

réprouvé ? Elle est pénible, une heure de souffrance ; elle est pesante et longue la journée à celui qui est déchiré de tranchées, de convulsions aiguës. Le monde ne sera plus depuis des millions d'années, et l'éternité ne fera que commencer, intacte, interminable pour le supplice du pécheur : toujours il sera foulé par la justice inflexible de Dieu comme sous un pressoir de feux dévorants. Souvent, mes Frères, on vous a fait cette comparaison : mais elle n'en est pas moins saisissante. Otez de l'éternité autant de millions d'années qu'il y a de gouttes d'eau dans les sources, les fleuves et l'immense océan ; autant qu'il y a de grains de sable, non pas dans une plaine, dans une montagne, mais dans la terre entière. Otez autant de millions d'années que l'univers a germé et doit germer de feuilles d'arbres et de brins d'herbe, et la durée éternelle n'est pas entamée ! Quand Caïn, Judas, la multitude des réprouvés y auront été torturés pendant ces siècles incalculables, ils ne seront pas plus avancés qu'au premier jour. Sombre et terrible éternité ! Ce Dieu si miséricordieux qui durant notre vie aime à frapper à notre cœur pour le bénir, le sanctifier et lui pardonner ; qui, du haut de la croix où il s'est immolé par amour de nos âmes, se penche vers nous avec une sainte impatience du salut de ses frères, *est devenu cruel*, dit le livre de Job. Ce n'est plus le doux agneau, mais le lion rugissant, vengeant les outrages faits à son amour. L'homme est mort révolté contre lui ; il ne peut plus se corriger, puisqu'il n'est plus dans le chemin de l'épreuve : il demeure couvert de ses souillures ; toujours Jésus-Christ voit en lui le sceau de Satan, le caractère de la

bête, et toujours sa fureur l'écrase comme un hideux reptile. Cet arrêt : *Allez, maudits, au feu éternel*, est gravé sur la colonne même de l'éternité. (S. Chrys.) Le ver qui ronge le réprouvé ne meurt pas, le feu qui le dévore ne s'éteint pas. *Seigneur*, dit le psalmiste, *votre parole demeure dans l'éternité ; votre vérité traverse les siècles des siècles.* (Ps. CXVIII.) Ah ! combien notre cœur est corrompu d'oublier son Dieu, son salut ! Il nous a créés et rachetés, afin que nous soyons son peuple, sa joyeuse famille, au banquet de ses noces ; et les enfants de son royaume se précipitent avec une fureur brutale en ces ténèbres extérieures où sont les pleurs et les grincements de dents ! Pour leurs plaisirs et pour leurs intérêts, ils trouvent du temps, il font des démarches, ils se brisent les membres, ils bravent les éléments. Et le moindre sacrifice pour leur Sauveur, ils refusent de le faire en union avec lui ! Leur nature répugne au malaise, à la douleur, à la souffrance. Quelle frénésie donc de la précipiter dans ces tortures dont l'Ecriture a dit : *Qui de vous pourra habiter des feux dévorants, demeurer en des flammes éternelles ?* (Isaïe, XXXIII.)

II. — Inflexible pour la durée, la justice de Dieu l'est encore pour *la rigueur des tourments*. Le réprouvé souffre sans relâche, sans interruption, sans adoucissement, sans lueur d'espérance. L'âcreté de ses douleurs lui arracherait mille fois la vie, s'il pouvait mourir, et il n'est pas une heure, une seconde où elles soient allégées. Il y a mille huit cents ans que le mauvais riche est couché sur son lit de feu, qu'il se débat convulsivement dans la flamme, et l'aiguillon envenimé

qui le déchire n'a point été émoussé ni moins brûlant. Toute l'éternité l'écho des enfers redira ce hurlement affreux : *Je suis torturé dans cette flamme !* Une fois pour toutes il demandait que Lazare trempât son doigt dans l'eau, afin d'en toucher sa langue et de la rafraîchir, et la justice du Seigneur lui refusa cette vaine consolation ! A quoi faut-il que l'infortuné réprouvé soit réduit pour mendier de telles faveurs ? Ici-bas, dans les maux qui font cortége à l'homme jusqu'à sa mort, il y a diminution, interruption ; ou des amis nous consolent, ou les secours de l'art calment et charment la douleur, ou la religion mêle à nos amertumes ses ineffables suavités : la douleur ne peut durer longtemps violente sans éteindre la vie. L'âme que le Seigneur a maudite n'a jamais de calme en son supplice, jamais d'interruption dans ses remords : la flamme rugit avec la même fureur âcre et dévorante, et la pensée de l'horrible éternité la fait bondir de désespoir, en convulsions et en grincements de dents ! — Jésus-Christ la verra toujours dans les tourments sans en avoir pitié. Et la Vierge si douce et si compatissante, et les anges, nos amis si tendres et si zélés ; et les prêtres de la terre, qui renouvelleront pour elle le sacrifice du Calvaire ; et les larmes, les prières, les aumônes de ses parents, de ses amis, élevées en sa faveur jusqu'au trône de la miséricorde, ne pourront faire descendre jusqu'à elle un peu de rafraîchissement. Elle voudra s'élancer vers Dieu, beauté délectable et ravissante ; la verge de fer de la justice la refoulera, la brisera impitoyablement : *un abîme infranchissable sera creusé entre elle et la Patrie bienheureuse.* Elle a refusé

la bénédiction, nous dit le Saint-Esprit, *et la malédiction l'enveloppe comme d'un vêtement. Parce qu'elle ne s'est point souvenue de sa fin, la voilà brisée d'affliction, sans consolateur, courbée sous des chaînes dont elle ne pourra s'affranchir.* (Thren., I.)

Job était un homme juste et droit de cœur, ayant l'horreur du mal ; il élevait ses enfants dans la crainte de Dieu, priait et offrait des sacrifices pour cette famille bien-aimée. Job cependant disait : *J'ai toujours redouté la colère de Dieu comme les flots d'une mer courroucée.* (Job, XXXI.) Ne devrait-il pas, mes Frères, être le modèle de tous les chrétiens? Nous voguons ici-bas sur une mer orageuse, hérissée d'écueils ; un seul chemin conduit au port; une foule d'autres aboutissent aux enfers : craignons donc aussi la redoutable et infinie justice du Seigneur. *Il habitera un jour la sainte montagne, celui dont le cœur est pur et les mains innocentes ;* mais qui sait s'il est *digne d'amour ou de haine?* Les mariniers dans la traversée, quand ils voient le navire près de s'engloutir sous les coups de la foudre et de l'orage, s'épuisent en manœuvres ; ils oublient le boire et le manger, les propos légers ou criminels ; ils jettent à la mer leurs plus précieuses marchandises, prient avec ferveur, uniquement occupés, inquiets de leur vie. Une multitude innombrable a trouvé la mort dans l'orage qui gronde autour de nous, mes Frères. Faut-il donc effacer nos péchés par le jeûne et l'aumône, nous dépouiller de nos biens, quitter amis, parents, compagnies, maison où notre âme est en danger ; faut-il braver le mépris et la malédiction des hommes, et, selon la parole de notre Sauveur, nous couper la main

ou le pied, nous arracher l'œil qui nous scandalise, ne reculons pas, mes Frères; une seule chose est nécessaire avant tout, le salut de notre âme. *Convertissez-vous au Seigneur*, disait saint Jean-Baptiste à la foule; *convertissez-vous au Seigneur et faites de dignes fruits de pénitence.* Peut-être la hache de sa justice est déjà à la racine de l'arbre, et tout arbre qui ne portera pas de bons fruits sera coupé et jeté dans le feu. Peut-être a-t-il déjà le van à la main pour vanner son aire, recueillir le froment en ses greniers et jeter la paille dans le feu qui ne s'éteindra pas! En vain l'orgueil humain frémit, la parole du Seigneur est impérissable. *Le diable et ceux qu'il aura séduits seront précipités dans un étang de souffre et de feu; ils y seront dévorés la nuit et le jour pour les siècles des siècles.* (Apoc., xx.) Quand bientôt sa colère se sera allumée, heureux celui qui aura mis en lui son espérance par l'humilité de sa foi et la sainteté de ses mœurs: joyeux et saint convive, il s'assiéra au festin de ses noces, durant l'éternité bienheureuse! Ainsi soit-il.

XVIIIe INSTRUCTION.

CRÉATION. — MAUVAIS ANGES : ENNEMIS DE NOS CORPS — DE NOS AMES — SEMANT DES PIÉGES PARTOUT.

Credo in Deum, creatorem cœli et terræ.

« Nous voyons le ciel et la terre, mes Frères, et pour « les embellir, la lumière séparée des ténèbres ; nous « contemplons par les plaines de la mer l'imposante « majesté des masses d'eaux attroupées. Nous admirons « les astres étinceler au firmament, le soleil illuminer « le jour, la lune et les étoiles consoler la nuit, notes « radieuses de l'harmonie des temps. Notre regard est « émerveillé à la vuè des monstres et des poissons de « l'Océan, de la variété infinie des oiseaux de l'air, des « races innombrables d'animaux de la terre. Ce sont « là les œuvres de la création qui louent le Créateur. « L'artiste modèle un corps sur un autre ; l'ouvrier « travaille une matière existante ; Dieu a créé et l'ar- « tiste et la matière qu'il façonne, et l'intelligence qui « conçoit l'art. Seul il a fait toutes choses de rien, les « a tirées du néant ; et, dans sa puissance inépuisable, « il les a revêtues de forme, de grâce, de leur belle har- « monie. Toutes ces créatures ont dans le temps leur « commencement et leur fin, leur lever et leur coucher, « leur progrès et leur déclin, leur beauté et leur dé- « faillance. Changeantes et fugitives, elles nous crient

« ainsi qu'elles ont été créées, et nous forcent à re-« monter à Celui qui n'a pas eu de matin, qui n'aura « pas de soir, dont les années ne sont qu'un jour; jour « merveilleux qui ne cède pas au lendemain, ne suc-« cède pas à la veille : l'aujourd'hui de Dieu est son « éternité ». (Aug. Confess., XIII, 33.) A la tête de cette création qui raconte sa gloire, le Seigneur a placé dans le ciel les innombrables légions d'anges : sur la terre il a établi l'homme fait à son image, destiné à devenir, s'il le veut, semblable aux anges. Après avoir donc adoré Dieu en lui-même et dans ses perfections sublimes, admirons-le, mes Frères, dans les plus belles de ses œuvres, *les anges et les hommes*. Et d'abord, que nous enseigne la foi sur les mauvais anges, *en eux-mêmes et par rapport à nous?*

I. — Les anges sont des substances incorporelles, des créatures spirituelles que Dieu divisa en ordres et hiérarchies, comme touchant de plus près à sa majesté infinie, pour former sa cour. Les dons naturels dont nous avons reçu quelques petites parcelles, la munificence divine les a répandus comme à main ouverte, sur ces belles intelligences. Moïse ne marque pas clairement dans lequel des six jours ils furent appelés à la vie, en ce commencement où Dieu créa le ciel et la terre. Saint Augustin opine, à cause de leur beauté sans rivale, qu'ils resplendirent dans les cieux, à ce premier jour où Dieu dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut*. La vraie lumière, le Verbe de Dieu, les aurait créés, éclairés avant toutes ses œuvres. « Mais « cette grâce dans laquelle ils furent formés, ne les « rendit pas impeccables; la possession du bien impé-

« rissable devait être, pour eux comme pour nous, « la récompense de leur fidélité. Aussi un grand nom- « bre, en se séparant du Seigneur, cessèrent d'être lu- « mière, et devinrent impurs et ténèbres en eux- « mêmes ». (*Cité de Dieu*, XI, 9.) Eblouis de leurs perfections sublimes, ils oublièrent, hélas! comme tant d'hommes, que tout vient du Seigneur, et qu'à lui en appartient la gloire. Ils s'adorèrent en eux-mêmes, dans la complaisance de leur beauté : ils s'adorèrent au mépris du Créateur. Isaïe nous représente Lucifer, leur chef, affectant la divinité et se disant : *Je monterai au ciel, j'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu, aux côtés de l'Aquilon, et je serai semblable au Très-Haut.* Néanmoins, ajoute le Prophète, *te voilà, ô Lucifer, précipité jusqu'au fond de l'abîme.* (Isaïe, XIV.) Tu étais le sceau de la ressemblance de Dieu, continue le prophète Ezéchiel; tu étais dans les délices du divin paradis; ton vêtement resplendissait de pierreries; en tes jours tu as marché sans tache, *jusqu'à ce que l'iniquité ait été trouvée en toi.* (XXVIII, 12.) Selon saint Jean, il séduisit jusqu'à la troisième partie des Esprits bienheureux, livra avec eux une grande bataille dans le ciel ; il fut vaincu par saint Michel et ses anges, et depuis sa place fut effacée dans les cieux. (Apoc., XII.) Aussitôt punis que coupables, ils tombèrent tous du ciel, comme des éclairs sous le souffle de Dieu : la possibilité du repentir ne leur fut pas laissée. Devenus de hideux démons, ils sont fixés dans un malheur sans fin, selon cette parole de Jésus-Christ aux réprouvés : *Allez, maudits, au feu éternel, qui a été préparé au démon et à ses anges.* (Matth., XXV.)

II. — *Par rapport à nous*, les anges déchus sont nos plus noirs ennemis. Chantres divins qui devaient, par une mélodie éternelle, célébrer les louanges de Dieu, ils sont tombés à un tel point de misère de s'adonner avec fureur à séduire les hommes. Leur rage s'allume avec désespoir en les voyant, pécheurs aussi, mais rachetés par la grâce de Jésus-Christ, pouvant devenir en leur place les citoyens de la Cité sainte, et même les juger un jour. Considérant que la majesté divine est inaccessible à leur colère, ils la déchargent sur nous, ses vivantes images. Ils sont si nombreux, qu'ils infectent l'air que nous respirons; si puissants, que l'Ecriture les nomme les *Princes de ce monde, des malices spirituelles* qui, par une haine désespérée, convertissent leurs forces naturelles contre nous, brûlant de l'envie de nous nuire dans le corps et dans l'âme. Ils font le mal par amour du mal, par haine du bien, par inimitié du bonheur. Job était heureux dans son innocence, sa famille et sa fortune ; Dieu, pour donner un modèle à tous les siècles, permit aux démons de l'éprouver. Les voilà se ruant sur lui de toute l'impétuosité de leur rage. Ils soulèvent des ennemis qui enlèvent ses nombreux troupeaux, ou ils les détruisent par la foudre ; ils renversent la maison où ses enfants prenaient un repas fraternel, et les écrasent sous ses ruines. Le pieux serviteur de Dieu, roi de toute la contrée, est maintenant réduit sans asile, ayant perdu ce qu'il a de plus cher dans la vie, obligé d'ôter, sur un fumier, avec les fragments d'un pot de terre, la pourriture qui jaillit des ulcères dont ils ont couvert son corps. Par leurs ténébreuses machinations, tout

l'abandonne : sa femme vient l'insulter dans cette lamentable infortune, et quatre de ses amis, loin de le consoler, lui reprochent des crimes qu'il n'a pas commis ! *Les dieux des nations n'étaient que des démons;* et monstres abominables à la faveur des ténèbres mortelles où ils les retenaient plongées, ils avaient fini par persuader que le sang humain tout seul, pouvait rendre le ciel propice. Des mères venaient, l'œil sec et par piété, jeter leurs petits enfants innocents dans des bûchers élevés à ces bêtes de l'abîme, ou les placer en leurs statues rougies au feu ! Tous les ans nos pères enfermaient trente-deux hommes dans un mannequin colossal en osier ; on y mettait le feu, et ces malheureux périssaient dans les flammes. Chez tous les peuples païens, les délices des démons étaient le sang des hommes ! L'Evangile d'ailleurs atteste leur cruauté dans l'histoire des possédés guéris par Jésus-Christ. Ils ôtaient à leurs victimes, la parole, l'ouïe, l'usage de leurs membres et de leurs facultés, les torturaient en d'épouvantables convulsions, les frappaient de folie, les couvraient de lèpre. — Quand ils apparaissaient aux saints, c'était toujours avec des formes horribles et des menaces féroces qu'ils exécutaient, lorsque Dieu ne liait par leur fureur. Tous les maux qui abreuvent ici-bas notre mortalité, viennent du péché, et le péché est l'œuvre du démon. Quand le cœur de Dieu est aigri par le débordement d'iniquités, alors il ouvre carrière au démon, et la terre se trouve dans les révolutions, la guerre, la peste, la famine. De là ce mot de l'Ecriture : *C'est le péché qui rend les peuples malheureux.* Parce que le démon, par ses anges impurs, occupe toutes les

créatures, se sert de tous les éléments pour nous nuire, l'Eglise exorcise et bénit toujours dans ses prières, ceux qu'elle destine aux sacrements ou au culte divin. Enfin l'Evangile prédit qu'à la fin du monde, ils doivent couvrir la terre de ruines lamentables. L'affliction de ces temps-là sera si grande, qu'il n'y en aura pas eu de pareille depuis le commencement du monde, et et qu'il n'en sera jamais. (Matth., XXIV, 25.)

Mais l'occupation du démon est surtout de perdre nos âmes. Il remue le ciel et la terre pour susciter des ennemis à Dieu, parmi les hommes qui sont ses enfants; il tâche de les engager dans son audacieuse et téméraire rébellion, pour les faire compagnons de ses erreurs et de ses tourments. Il a une telle soif de leur perte qu'il disait à Jésus-Christ: *Je vous donnerai tous les royaumes du monde et leur gloire si, vous prosternant devant moi, vous m'adorez!* Lorsque par la grâce de Dieu nous l'avons chassé de nos âmes, c'est alors qu'il rallume le plus ses fureurs. L'esprit immonde sortant du corps de l'homme va chercher du repos, dit le Fils de Dieu dans l'Evangile; et n'en trouvant pas, il se dit : *Je rentrerai dans ma maison d'où je suis sorti; et il va prendre avec lui sept autres démons plus méchants que lui.* (Luc, XI.) C'est que l'esprit humain est la seule retraite où il semble se rafraîchir, parce que du moins il y contente sa haine. Ce vieux adultère, dit saint Augustin, n'a point d'autres délices que de corrompre les âmes pudiques. (Bossuet.) Il séduit tout l'univers, continue saint Jean; il empoisonne les eaux de la terre afin de faire mourir tous ceux qui en boiront; c'est-à-dire, qu'il nous entoure des créa-

tures comme d'autant de filets et d'embûches. *Apprenez que vous marchez au milieu des piéges*, nous dit le Saint-Esprit. (Eccles., IX.) C'est un lion toujours rôdant et cherchant sa proie. Faute de vigilance, l'époux, l'épouse, les enfants, les amis deviennent des sujets de scandales : on offense avec eux la justice, la religion, la charité, la pudeur. Le démon, par ses prestiges, a placé le danger pour nous près des incrédules, qui cherchent à nous ravir le trésor précieux de la foi ; il l'a placé près de ces chrétiens lâches et indifférents qui poussent au mal par là même qu'ils ne portent pas au bien; qui apprennent à oublier Jésus-Christ en n'en parlant jamais; à négliger les intérêts du ciel, en ne paraissant occupés que de ceux de la terre. Qui traversera cette vie malheureuse, sans se laisser prendre à ses amorces? « Où n'a-t-il pas dressé ses piéges? Dans « les richesses, dans la pauvreté, dans le boire et le « manger, dans les peines et dans les plaisirs, dans « la veille et dans le sommeil; dans nos paroles, dans « nos désirs, dans nos actions, dans toutes nos dé-« marches nous le rencontrons ». (Aug. Sol. XVI.) Les enfants, nous dit saint Chrysostome, couvrent de terre les piéges qu'ils tendent; mais c'est des plaisirs et des séductions de la vie que le démon couvre les péchés. Il est à la porte de nos cœurs enclins au mal dès notre enfance; il exploite, avec son art mortel, cette concupiscence de la chair, cette concupiscence des yeux et cet orgueil de la vie dont parle saint Jean ; il y égorge nos âmes. « Il varie à l'infini ses moyens de « séduction : il s'attriste avec ceux qui sont dans l'af-« fliction, il affecte des airs de jubilation avec ceux qui

« sont dans la joie ; il se transforme en ange de lu« mière avec ceux qui marchent dans la piété ; il con« trefait l'agneau avec les forts et devient loup ravis« sant contre les faibles. Ce n'est point seulement dans « les œuvres charnelles, ou dans les autres vices « criants, qu'il cache ses filets ; il en mêle aussi d'in« visibles dans les œuvres spirituelles ; il prête aux vices « les couleurs de la vertu, et mélange nos bonnes ac« tions de tiédeur ou de vanité ». (*Solil.* XVII.) Enfin, mes Frères, chose plus effrayante encore ! ces piéges sont tellement dissimulés qu'on ignore y être tombé, qu'on n'en ressent point la captivité. L'avare ne convient jamais de son avarice ; le luxurieux vit sans remords et ne pense pas à son éternité ; le haineux ne voit pas qu'il est son propre bourreau ; l'impie se dresse avec jactance comme un esprit fort et un cœur élevé, parce qu'il raisonne contre Dieu et ses lois immortelles. Les parents ne s'alarment pas du compte redoutable qu'il faudra rendre pour des enfants sans foi, sans pudeur ; les riches, pour le bien qu'ils négligent de faire, tandis que le mauvais riche est condamné, non point comme voleur, mais parce qu'il n'a pas exercé la miséricorde et l'aumône. C'est donc bien avec raison que Jérémie s'écriait : *Périls de toutes parts sur vous, habitants dé la terre.* (Jérém., X.)

La misère éternelle du démon pour un seul crime doit, mes Frères, nous inspirer *la crainte de Dieu*, si sévère contre le péché ; une *profonde humilité,* car il résiste aux superbes, et pour eux il a creusé les abîmes de l'enfer ; *une reconnaissance sans bornes* pour sa miséricorde ; car elle a été riche envers nous, coupables de-

puis si longtemps et de souillures sans nombre. La cruauté du démon doit nous inspirer une *vigilance* de tous les instants sur nous-mêmes, et une *confiance filiale* en Jésus-Christ qui a vaincu ce fort armé et enlevé ses armes. Il se présente un gain à faire : voyez s'il ne renferme pas une injustice, une impiété où votre âme trouvera la mort et fuyez ; un plaisir, un divertissement caresse votre cœur : voyez s'il n'est pas réprouvé par notre Sauveur et fuyez. On vous flatte, on vous applaudit en vos mœurs, en vos désordres ; considérez si Dieu et ses anges peuvent également se réjouir de vous ! Ah ! réfugions-nous sous les ailes de notre Sauveur, qui a triomphé de sa fureur sur la croix ; sous les ailes de Marie notre Mère divine, qui lui a brisé la tête de son pied triomphant. A leur ombre nous pouvons vivre et espérer : puis un jour, dans cette patrie si belle qui ne connaît plus d'ennemis, nous pourrons redire avec le Roi-prophète : *Béni soit le Seigneur qui ne nous a pas livrés à la fureur de nos ennemis. Notre âme s'est dérobée comme le passereau aux filets du chasseur : les filets se sont rompus et nous avons recouvré la liberté.* (Ps. CXXII.) Ainsi soit-il.

XIX[e] INSTRUCTION.

DES ANGES GARDIENS. — ILS VEILLENT SUR NOUS — PAR ORDRE DE DIEU — PAR CHARITÉ COMPATISSANTE.

Ecce ego mittam angelum meum, qui præcedat te, et custodiat in via, et introducat in locum quem paravi.

Voilà que je vous envoie mon Ange pour vous précéder, vous garder dans le voyage, et vous introduire dans l'héritage que je vous ai préparé. (Exod., xxiii, 20.)

Tandis que le démon, homicide contre lui-même dès le commencement, roulait, ainsi que ses anges, du haut de la montagne sainte, avec les rochers de feu dont il s'était fait un rempart, les anges fidèles rentrant en eux-mêmes, s'écriaient : *Qui est semblable à Dieu?* et lui vouaient à jamais leur amour et leur vie. Le prophète Daniel (vii) en vit la multitude innombrable par millions de millions, servir et glorifier Dieu dans le ciel. D'après la parabole où Notre-Seigneur nous dit de délaisser quatre-vingt-dix-neuf brebis, pour courir après celle qui s'égarait dans la montagne, des saints Pères, comme saint Ambroise, pensent que le nombre des anges bienheureux est cent fois plus grand que celui des hommes qui auront jamais passé sur la terre. Divisés en neuf chœurs, mais unis par une insé-

puis si longtemps et de souillures sans nombre. La cruauté du démon doit nous inspirer une *vigilance* de tous les instants sur nous-mêmes, et une *confiance filiale* en Jésus-Christ qui a vaincu ce fort armé et enlevé ses armes. Il se présente un gain à faire : voyez s'il ne renferme pas une injustice, une impiété où votre âme trouvera la mort et fuyez ; un plaisir, un divertissement caresse votre cœur : voyez s'il n'est pas réprouvé par notre Sauveur et fuyez. On vous flatte, on vous applaudit en vos mœurs, en vos désordres ; considérez si Dieu et ses anges peuvent également se réjouir de vous ! Ah ! réfugions-nous sous les ailes de notre Sauveur, qui a triomphé de sa fureur sur la croix ; sous les ailes de Marie notre Mère divine, qui lui a brisé la tête de son pied triomphant. A leur ombre nous pouvons vivre et espérer : puis un jour, dans cette patrie si belle qui ne connaît plus d'ennemis, nous pourrons redire avec le Roi-prophète : *Béni soit le Seigneur qui ne nous a pas livrés à la fureur de nos ennemis. Notre âme s'est dérobée comme le passereau aux filets du chasseur : les filets se sont rompus [illegible] nous avons recouvré la liberté.* (Ps. cxx[illegible] soit-

fants voient toujours la face de son Père : prenez donc garde, ajoute-t-il, *d'en scandaliser un seul.* (XVIII.) *Ce sont tous des ministres envoyés de Dieu, près de ceux qui doivent hériter le salut,* dit encore saint Paul aux Hébreux. (XI.) Aussi les premiers chrétiens avaient-ils une foi vive et confiante envers les anges gardiens. Saint Pierre était lié de chaînes dans une prison, par ordre du roi Hérode. La nuit d'avant le jour fixé pour son supplice, l'ange du Seigneur vint briser ses liens, l'entraîna miraculeusement à travers le premier et le second corps de garde, puis le conduisit à Jérusalem dont la porte s'ouvrit d'elle-même, et il disparut. Saint Pierre stupéfait se rendit à la maison de saint Marc, où les fidèles priaient en grand nombre pour lui. Il frappa à la porte, et une jeune fille, nommée Rhodé, accourut ; mais, ayant reconnu la voix de saint Pierre, au lieu d'ouvrir, elle revint en faire part à l'assemblée. Vous avez perdu l'esprit, lui dit-on : c'est *plutôt son ange* qui vient nous consoler et nous donner de ses nouvelles. (Act., XII.) La primitive Eglise croyait donc que chacun de nous a un ange qui veille sur lui, un ange gardien. Et de ces passages divers de la sainte Ecriture, saint Jérôme conclut en ces termes : « Elle est grande la dignité des âmes, puisque « chacun, à dater de sa naissance, a un ange envoyé « de Dieu pour le garder ». Avons-nous jamais pensé à cet admirable privilége de la religion, mes Frères, qui donne un prince du ciel pour compagnon de son pèlerinage, à un mendiant, à un lépreux, à un orphelin, à un pécheur grossier, abject et brutal, et qui demeure auprès de nous tant que Dieu l'exige, jus-

qu'à ce que nous ayons rendu le dernier soupir? Beaucoup vivent en effet sans penser à lui, sans lui témoigner la moindre dévotion, la moindre révérence; beaucoup l'offensent et l'outragent par leurs blasphèmes, par leurs propos infâmes, par leurs débauches : et il ne se dégoûte pas, il ne perd point courage, encore qu'il ne gagne rien, qu'il ait lieu de croire à la damnation du malheureux qui lui est confié. Son obéissance à la volonté de Dieu est dévouée, désintéressée. Quand nous travaillons, même sans succès, au salut de nos frères, nous nous consolons à la pensée que Dieu récompensera nos peines et le mérite de notre bonne volonté. L'ange n'a point cette consolation : il travaille et ne recueille rien quand nous résistons à ses saintes inspirations; parce que sa gloire est ce qu'elle sera éternellement : son seul bonheur est d'obéir au Seigneur et d'exécuter ses ordres. Aussi entendons les saints s'émerveiller de tant de tendresse de Jésus-Christ Notre-Sauveur : « Quelle proportion, Seigneur, y a-t-il entre l'honneur « que vous nous faites et ce que nous sommes; quelle « comparaison de vos bienfaits à nos mérites? Qu'est-« ce que l'homme pour que vous daigniez vous en « souvenir, et que votre cœur s'attache à lui? (Solil., « XXVII.) Adorable magnificence de l'amour divin! le « Dieu du ciel commande à ses anges, à ces sublimes « et brillantes intelligences qui se rapprochent de si « près de sa majesté divine : et c'est le soin de nous « garder qui est l'objet de ce commandement. Mais que « sommes-nous, sinon corruption et pâture des vers? « Néanmoins il a commandé à ses anges de nous gar-

« der en toutes nos voies, et ils ne s'en tiennent point « là : ils nous portent pour ainsi dire dans leurs mains, « de crainte que nos pieds ne heurtent contre la « pierre. (S. Bern. in Ps. xc.) — A vous donc honneur « et gloire, conclut saint Anselme, à vous nos chants « d'amour, ô très-doux Jésus, car vous ne dédaignez « pas d'envoyer vers notre monde vil et impur, de « choisir pour instruments de vos miséricordes envers « nous, les illustres princes de votre empire. C'est par « eux que les affaires de notre salut sont administrées « selon vos ordres ; par eux que nous sont apportés les « souverains décrets de votre Providence ; par eux que « se conserve la santé des mortels. Docile à vos ordres, « cette armée toujours florissante du ciel nous sert « dans nos infirmités, dirige nos pas chancelants à « travers les ténèbres de ce monde : elle nous conduit « par la main ; elle éloigne de nous les assauts de l'en- « nemi, elle fortifie dans le bien nos courages qui fai- « blissent ; elle dépose sur l'autel d'or le parfum de « nos prières ; elle apaise incessamment pour nous la « face du plus clément des pères. C'est ainsi, ô Sau- « veur indulgent, que vous prenez soin de nous, « quoique nous soyons encore exilés de votre pré- « sence ». (Médit. xiv.)

II. — Notre ange nous protége *par charité compatissante* envers nous. En vertu de la communion des saints nous ne formons qu'une famille avec les anges et les archanges. *Il y a différence de dons, mais il n'y a qu'un seul esprit, l'esprit de charité qui nous unit.* (I Corinth., xii.) La Jérusalem des cieux qu'ils habitent est aussi notre mère. *Vous êtes associés à la mon-*

tagne de Sion, à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste, à la multitude innombrable de ses anges, à l'Eglise des premiers nés qui sont écrits dans les cieux, nous dit le grand Apôtre. (Heb. XII.) Ils sont donc touchés pour nous d'une affection compatissante. Ils considèrent la grandeur de notre âme appelée à être leur sœur à la mort, à leur devenir semblable ; ils considèrent l'amour infatigable de Notre-Seigneur pour sa rédemption : ses larmes, ses jeûnes, ses prières, ses souffrances, les horreurs de sa Passion et de sa mort, afin que le démon n'ait plus aucun droit sur elle, et dans les dangers immenses qui nous entourent, ils veillent sur cette âme comme sur le sang même de notre divin Sauveur. Ce sont, disait saint Augustin, des sentinelles vigilantes placées par le Seigneur sur les remparts de la nouvelle Jérusalem pour la conservation de son peuple : ce sont des pasteurs à l'œil toujours ouvert sur le troupeau, de crainte que s'il n'y avait personne pour défendre nos âmes, le démon notre ennemi ne les ravisse et ne les dévore. Leur amour pour nous est rempli de tendresse, à la pensée que nous sommes destinés par la grâce de Jésus-Christ, à réparer les ruines que la révolte et la chute des anges apostats, ont causées dans le ciel. De là les soins particuliers qu'ils ont de nous, la vigilance à remarquer nos besoins, la promptitude à nous secourir dans nos dangers. Ils viennent vers nous, et retournent vers le Seigneur : ils entretiennent un commerce continuel entre le Créateur et ses créatures. Ils lui présentent nos prières, nos vœux et nos gémissements : ils nous rapportent le pardon de nos péchés, l'accomplissement

de nos vœux, et l'abondance des bénédictions divines. Ils nous accompagnent en tous lieux, entrent avec nous, sortent avec nous. Combien vive est leur joie quand nous vivons dans la sagesse et la crainte de Dieu, au milieu des mœurs corrompues du siècle ; quand nous cherchons le royaume de Dieu, quand nous avons soif de la justice, quand nous sommes pieux dans le service de notre Père céleste, et que nous lui offrons avec ferveur le sacrifice de notre amour ! Ils nous défendent pendant notre repos, nous soutiennent dans nos fatigues, nous encouragent dans le combat, nous couronnent après la victoire ; et nous les voyons dans l'Evangile emporter Lazare pauvre lépreux, mais saint et pieux, dans le sein d'Abraham. (Luc, XVI.) Toujours ils se réjouissent avec ceux dont le Seigneur est la joie, et compatissent à ceux qui souffrent pour sa gloire. Mais ils ont horreur de ceux qui pèchent, sachant que le Seigneur perdra éternellement dans sa colère les hypocrites et les méchants. (*Solil.*, XXVII.)

Oh ! que ne devons-nous pas, mes Frères, à ces esprits bienheureux ! Quel respect pour leur présence, quelle confiance en leur protection fraternelle et toute-puissante ! Quelle fidélité à répondre à leurs inspirations charitables ; mais surtout, quel doit être notre zèle pour la sainteté, la pureté de nos cœurs, afin d'être un jour réunis à leur gloire, après avoir servi Dieu sous leur conduite, sur la terre ! Une vierge doit craindre les yeux des hommes , disait saint Basile ; beaucoup plus doit-elle craindre les regards de ces esprits qui sont si purs, si excellents, si élevés au-dessus de notre pauvre nature humaine, afin de ne rien faire d'indigne,

de déshonorant. Mais cette réflexion du saint docteur est bonne, non-seulement pour les vierges, mais pour tous les chrétiens sans exception. La plus grande partie des péchés n'existerait point, si le pécheur devait avoir un témoin ; mais, pensons donc que notre ange, un de ces princes qui se tiennent debout devant le trône de la majesté divine, est continuellement à nos côtés : ainsi, respectons sa présence, et craignons de faire sous ses yeux ce que vous n'oseriez faire sous les miens, dit saint Bernard ! Ah ! Seigneur, Père des miséricordes, Créateur des anges et des hommes, accordez-nous la grâce de ne donner que des sujets de joie aux esprits bienheureux que vous avez envoyés à notre garde, afin qu'ils vous louent éternellement de vos bontés pour nous; afin surtout que, ne faisant plus avec eux qu'un seul chœur triomphant dans le ciel, nous y bénissions éternellement votre saint nom. Ainsi soit-il.

XXe INSTRUCTION.

BIENFAITS DES ANGES GARDIENS. — NOS DEVOIRS ENVERS EUX. — ILS NOUS ÉCLAIRENT, NOUS DÉFENDENT CONTRE LES DÉMONS, NOUS DIRIGENT DANS LA PIÉTÉ.

Angelis suis mandavit de te, ut custodiant in omnibus viis tuis.

Il a commandé à ses anges de vous garder en toutes vos voies. (Ps. xc.)

Lorsque l'eau du baptême eut mouillé nos fronts et lavé nos âmes, l'Eglise, mes Frères, célébra notre renaissance par les cris joyeux de ses cloches : le ciel et la terre nous appelèrent des anges comme ces esprits bienheureux qui forment la cour du grand Roi. Des milliers d'anges sortent ainsi chaque jour des fonts sacrés, et vont sourire dans les bras de leurs mères. Les uns quittent ce monde avant de le connaître, et montent aux cieux pour y chanter la grâce de Jésus-Christ qui les arrache aux périls, comme de jeunes passereaux aux filets des chasseurs : les autres restent pour supporter les combats et les orages. Hélas ! de même qu'autrefois il y eut des anges infidèles et pécheurs que Dieu précipita dans l'abîme, des hommes en foule aussi sont infidèles et pécheurs dans l'Eglise. Ainsi que nos premiers parents, ils prêtent l'oreille à la voix du serpent, qui leur redit de nouveau : Bra-

premiers-nés des Egyptiens ; il étouffera ces couleuvres impures que l'antique serpent ne cesse de reproduire dans la boue de nos cœurs, depuis le péché originel : il éteindra ces flammes de la concupiscence, comme il changea en rosée les flammes de la fournaise pour Azarias et ses compagnons. *Il est le ministre de Dieu auprès de nous, pour nous sauver* ; par conséquent, pour vaincre et repousser l'ennemi. « C'est notre bon « Ange, dit saint Anselme, qui de sa lance enflammée « presse la tête orgueilleuse du tyran des enfers : à sa « vue ces monstres de l'abîme frémissent de frayeur et « ne peuvent exécuter, pour notre ruine, tout le mal « qu'ils ont la volonté de nous faire ». (Médit. XIV.) Ne sont-ce pas les saints anges qui mettaient à mort en une seule nuit, cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée impie des Assyriens, cherchant à détruire le peuple de Dieu ? N'est-ce point leur vertu puissante qui chassait le démon de Sara, l'épouse du jeune Tobie ? Admirons d'ailleurs le zèle et la protection de l'Ange Gardien dans l'histoire de ce patriarche. Il suivait en son voyage les rives du Tibre, quand un poisson monstrueux se lança des eaux pour le dévorer. Mais l'ange Raphaël veillait sur lui. Ce compagnon divin lui apprit à le réduire, à s'en emparer, à faire de ses chairs de bienfaisants remèdes. (Tobie, VI.) Souvent aussi le tentateur s'élance sur nous comme sur sa pâture : invoquons notre Ange fidèle : il fera tourner ses tentations à notre gloire, ou bien en nous donnant la force de les mépriser, de les vaincre, ou bien en nous inspirant un humble sentiment de nos misères : et les humbles sont la

famille de Jésus-Christ, à eux ses bénédictions abondantes.

III. — Notre Ange Gardien nous assiste dans l'état de péché, nous réveille dans notre indifférence. De nos jours, mes Frères, les hommes sont morts pour la plupart à Jésus-Christ, et n'ont plus que l'apparence de vie : loin de prier contre les faiblesses de la chair et de l'esprit, ils avalent l'iniquité comme l'eau et nourrissent le serpent de la substance de leur âme. Tremblants sur leur sort éternel, les saints anges *les portent dans leurs bras*, les soulèvent vers le ciel. Ici ils nous remuent par les remords et les frayeurs du jugement, par les attraits et le bonheur de la vertu : là ils conjurent le Seigneur de différer le coup irréparable de la mort. Combien de fois ils nous ont retirés des bords de l'abîme, de la dent des bêtes infernales ! Entendons-nous leur voix ? leur allégresse est si vive que c'est fête plus ravissante en leurs légions que de quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent. L'horreur des difficultés, des habitudes mauvaises et des liaisons criminelles, nous enchaînent au péché, nous empêchent de retourner à Dieu ? Notre bon Ange, mes Frères, renouvelle pour nous ses bons offices d'autrefois à l'égard de saint Pierre : *Réveillez-vous et marchez*, lui disait-il ; en même temps, il le frappait aux côtés, brisait ses chaînes, l'entraînait à travers les soldats farouches qui le gardaient, et ouvrait pour lui les portes de fer de Jérusalem. (Act., XII.) Quel obstacle paraîtra jamais aussi infranchissable que la mer Rouge aux Hébreux, persécutés par Pharaon et son armée ? L'ange du Seigneur cependant descendit, divisa les

flots, et ouvrit à travers leurs abîmes une route verdoyante et fleurie. (Exode, XIV.) Oh! il n'est point un Bienheureux dans le ciel qui ne redise à la louange du saint Ange qui l'a accompagné dans la vie : Quelle reconnaissance aurait de la proportion avec ses bienfaits? il m'a conduit par le chemin que j'ignorais, dans une santé parfaite; il m'a dirigé au terme de mon alliance, de ma vocation; il a éloigné le démon et le monstre qui cherchait à me dévorer; il m'a rendu la douce lumière des cieux! (Tobie, XV.) De quel honneur ne nous comblez-vous donc pas, Seigneur, en nous élevant à un si haut degré de gloire, en nous enrichissant avec tant de magnificence? Vous nous avez donné tout ce que renferme la vaste circonférence des cieux; et, comme si c'était trop peu, vous y avez ajouté ce qui est au-dessus des cieux, en nous donnant vos anges pour nous servir et assurer l'œuvre de notre salut éternel!

« *Louez le Seigneur sur la harpe à dix cordes*, est-il « écrit au livre des Psaumes. Les neuf cordes premières « de cette harpe, dit saint Anselme, sont les neuf chœurs « des anges, cordes limpides et gracieuses, qui jamais « ne rendirent un son triste. La dixième corde, c'est « nous, mes Frères, enfants de l'Eglise voyageuse en cet « exil; et à nos anges nous devons de rendre quelques « sons harmonieux. De leur ministère pieux viennent « à nos âmes, la blancheur virginale de l'innocence, la « pourpre de la charité ou les parfums du repentir ». (Médit. XIV.) Cependant, est-il une dévotion plus négligée, plus oubliée que celle de l'ange gardien?

Nous lui devons un triple hommage, continue

saint Bernard : *le respect, la dévotion, la confiance.*

1° Le *respect*. C'est un Prince de la cour céleste, dont la présence visible au milieu de nous effacerait nos jours les plus purs, nos soleils les plus brillants : toujours il est saint, toujours enflammé de zèle pour la gloire de Dieu, d'horreur pour l'impureté des vices. Comme la fumée met en fuite les abeilles, et la mauvaise odeur les colombes ; de même l'infection des péchés met en fuite l'Ange chargé de nous garder, ou plutôt lui inspire un dégoût insurmontable. Oh ! si nous pensions à sa présence, à la présence de celui de notre prochain, y aurait-il autant de propos impurs, de désirs coupables et d'actions infâmes ?

2° Nous lui devons la *dévotion*. Je vous en conjure, dit saint Bernard, après Dieu et Marie, chérissez votre Ange Gardien plus que vous-même : que l'enfant sur les genoux de sa mère apprenne à le vénérer, à le prier avec un amour ardent et fidèle ; qu'il y apprenne que nous le faisons tressaillir de joie par l'innocence de notre vie et nos bonnes œuvres ; chaque fois que nous accomplissons sur la terre la volonté de Dieu, avec le même zèle qu'il l'accomplit dans le ciel.

3° Nous lui devons la *confiance*. Quelque faibles que nous soyons, quelque misérable que soit notre condition, quelque grands que soient nos dangers, nous n'avons rien à craindre si nous savons nous recommander à cet ami céleste qui nous garde, nous assiste et nous guide en notre pèlerinage. *Mon nom est en lui*, nous dit le Seigneur ; *si vous entendez sa voix et que vous fassiez ce que je vous annonce par sa bou-*

che, je serai l'ennemi de vos ennemis, et j'affligerai tous ceux qui cherchent à vous persécuter. Il marchera devant vous, et vous introduira dans la terre que je vous ai préparée. (Exod., XXIII.) Aimons et révérons donc nos saints Anges, mes Frères; et disons : Ah ! Seigneur notre Dieu, commandez aux anges de lumière de toujours éclairer nos pas, de repousser nos ennemis, de dissiper leurs ruses ténébreuses et leurs embûches mortelles. Que ces princes et ces puissants de votre royaume, à qui vous avez remis le soin de notre vie, de nos corps et de nos âmes, soient toujours présents à notre esprit, à notre amour ; qu'ils offrent devant vous, ô Jésus notre Sauveur, nos prières, nos vœux, nos larmes de repentir ; qu'ils détournent les coupes de votre colère et répandent sur nous les coupes de vos rosées célestes ; qu'ils ferment un jour doucement nos paupières ; et recueillant nos âmes dans leurs mains pieuses, les portent enfin à votre droite, dans les fêtes et les joies de vos tabernacles éternels. Ainsi soit-il !

XXIe INSTRUCTION.

CRÉATION DE L'HOMME. — DU CORPS HUMAIN. — IL RACONTE LA SAGESSE ET LA BONTÉ DE DIEU ENVERS NOUS.

> *Tu formasti me et posuisti super me manum tuam.*
>
> C'est vous, Seigneur, qui m'avez donné la forme ; ce sont vos mains qui ont façonné mon corps. (Ps. CXXXVIII.)

Parmi les anges, les uns n'ayant point conservé leur dignité première, sont liés de chaînes éternelles, en de profondes ténèbres, loin de la maison du Seigneur. (S. Jude, I.) Les autres n'ayant jamais trahi son amour, n'ont point connu les amertumes de l'exil, et s'enivrent des joies non interrompues de sa contemplation. A eux le prophète royal adressait ces accents : Louez le Seigneur, habitants des cieux, *vous qui êtes ses anges.* (Ps. CXLVIII.) *Œuvres de ses mains, bénissez le Seigneur*, continue un autre prophète (Daniel, III) ; et dans ces œuvres qu'il invite à la louange il en énumère qui n'ont ni âme ni raison, comme les astres, la mer, la terre, les plantes, les arbres, les animaux. A quel autre qu'à l'homme, mes Frères, pourrait s'adresser cette recommandation ? Seul il a une âme intelligente, une bouche pour chanter l'amour de son cœur. Otez l'homme de la terre, elle devient tout à coup un

vaste désert plein de désolation ; avec l'homme au contraire la création matérielle est remplie de la majesté de la gloire du Seigneur. Il jouit des créatures, de leurs beautés, de leurs délices, de leurs harmonies, et peut redire dans ses hymnes pieuses : *Gloire à vous, Seigneur, honneur, puissance et bénédiction au Dieu tout-puissant, dans les siècles des siècles.* Aussi l'homme fut la dernière créature tirée du néant : il ne fut appelé à la vie qu'au sixième jour. Le ciel avec ses ornements s'étendait comme une tente magnifique ; la terre était parée de ses richesses : *faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance,* se dirent les trois personnes de la sainte Trinité ; *qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes, aux reptiles, à la création entière.* (Gen. I.) A nous donc de lui renvoyer la louange et la bénédiction, mes Frères, et d'abord pour *la création de notre corps.*

Je ne sais comment vous avez pris naissance dans mon sein, disait la mère des Macchabées à ses enfants : ce n'est point moi qui vous ai donné votre corps, qui en ai arrangé et développé les membres : c'est au Créateur de ce monde que revient la louange de tous ces dons. (II Macch., VII.) Notre corps en effet rend un éloquent témoignage à la sagesse, à la bonté de notre Dieu.

I. — La sagesse divine éclate dans la place assignée à chacun de nos sens. Les yeux, organes de la vue, occupent la place la plus élevée pour remplir leurs fonctions de sentinelles ; de là ils nous avertissent, nous guident et nous dirigent en toutes nos œuvres. Une place élevée convenait également aux oreilles, afin

de recevoir le son qui par sa nature tend à monter ; également aux narines, parce que l'odeur monte aussi. Et le goût pouvait-il avoir mieux son siége que dans notre bouche, dans le passage des aliments, afin de les accepter ou de les repousser selon les convenances? Le tact au contraire est répandu dans le corps tout entier, afin que de la tête aux pieds il puisse nous prémunir de toute blessure, de toute impression douloureuse. Ses principaux organes sont les mains : voyez, mes Frères, comme elles sont merveilleusement taillées et arrangées. Armées de cinq doigts longs et flexibles, garnies à leur extrémité d'une pelote élastique, et s'unissant avec le pouce en forme de pince, elles peuvent à la fois saisir, palper, repousser les objets. A quoi nous servirait notre vie, notre corps, si seulement les mains y manquaient ?

Dieu a formé notre corps du limon de la terre : et de cette boue sa sagesse a composé un tout harmonieux. Si tous nos membres étaient mous et tendres, le corps serait sans consistance et sans force, ne pourrait que ramper à terre : s'ils étaient durs, il serait inflexible et immobile comme une statue de marbre. Mais malgré le nombre et la diversité surprenante de ses parties, la convenance et la proportion y révèlent partout le doigt du Seigneur. Les os par leur solidité et leur assemblage, forment la charpente de l'édifice; les ligaments en unissent toutes les pièces ; les muscles, comme autant de ressorts, en opèrent le jeu ; les nerfs, organes des sensations, établissent entre elles une étroite communication : quand un membre souffre, tous les autres sont en souffrance.

Les artères portent d'une extrémité à l'autre la fraîcheur et le bien-être ; le cœur, placé au centre, entretient le sang, le ravive et le renvoie circuler de toutes parts. Les poumons lui amènent l'air, élément de la vie, et le rejettent aussitôt qu'il est corrompu. « L'es« tomac et les entrailles n'ont au regard aucune appa« rence de beauté, dit saint Augustin ; mais ils ont « une merveilleuse beauté de raison ». (*Cité de Dieu*, XXII, 24.) Il n'est point une machine aussi compliquée : cependant elle conspire avec un art et un ensemble admirables, à préparer les matières nécessaires à l'alimentation de tout le corps. Et ces membres divers, ces os au nombre de 470, selon les naturalistes, ces nerfs et ces artères multipliés à l'infini, ont chacun leur office : et quand nous sommes en pleine santé, pas un n'y manque, pendant les travaux, la marche, le sommeil et le repos de l'homme. Qui donc, mes Frères, leur a donné ces facultés ravissantes ; qui fait jouer tant de ressorts et palpiter notre cœur ? Ah, répond le saint homme Job, *ce sont vos mains, Seigneur, qui m'ont formé dans le sein de ma mère comme un lait qui s'épaissit et se durcit. Vous m'avez revêtu de peau et de chair, vous m'avez affermi d'os et de nerfs : ma vie vient de vous, elle ne se conserve que parce que vous ne cessez de me visiter et de me secourir.* (Job, X, 8.) Hélas, chrétiens, que d'hommes coupables oublient qu'en Dieu seul nous avons la vie, le sentiment, le mouvement, et que nous devons adorer sa sagesse et bénir sa puissance pour tous nos membres nobles ou ignobles !

Il est vrai, la plupart des facultés dont je parle, sont

partagées avec nous par les animaux. L'homme cependant porte le caractère évident de sa royauté. Le siége de ses sens, toute la structure de son corps annonce qu'il est fait pour le service d'une âme raisonnable. Nous voyons les animaux courbés contre terre: l'homme n'a pas été créé ainsi : sa taille droite, élancée vers le ciel, l'avertit d'élever ses désirs en haut. (*Cité div.* Ibid.) D'où vient cette docilité de vos animaux à se laisser conduire et frapper par vous, par vos petits enfants qu'ils pourraient écraser d'un mouvement, sinon que la lumière du visage de Dieu, gravée sur celui de l'homme, l'environne d'une majesté mystérieuse ?

II. — Notre corps révèle en second lieu la *bonté du Seigneur.* Il veut que nous l'appelions notre Père : quelle tendresse paternelle, en effet, pour nous de sa part dans la robe qu'il a donnée à notre âme ici-bas ! Avec ses sens, le corps humain rend toute créature tributaire de ses besoins ou de ses plaisirs. Et la beauté de la lumière, et la mélodie du chant, et l'odorance des fleurs, et la saveur des fruits, toutes les délices de ce monde sont à lui. Dans la richesse de son amour Dieu a doublé les membres les plus nécessaires, afin que, l'un manquant, l'autre puisse le remplacer. Nous avons deux yeux, deux oreilles, deux narines, deux pieds et deux mains. Et ne considérons ici que la vue à laquelle l'homme attache tant de prix : il a recouvert nos yeux d'une peau légère et transparente pour laisser passer la lumière jusqu'à la prunelle ; il les a protégés par les sourcils et les cils, contre la poussière et la sueur de la tête et

du front. Ce front lui-même, et le nez et les joues, leur servent de rempart en leur orbite, contre toute attaque étrangère ; les paupières enfin les abritent et la nuit et le jour. Aussi David a-t-il pu dire : *Protégez-moi, Seigneur, comme vous avez protégé la prunelle de mes yeux !* Voulons-nous bien comprendre la grandeur de tous les bienfaits de Dieu, rappelons-nous la douleur et le malaise que nous éprouvons quand la moindre parcelle de nos membres est piquée, déchirée, meurtrie. Si nous avions perdu un pied, un œil, une main, quelle ne serait pas notre reconnaissance envers celui qui nous les rendrait? Combien plus ardemment devons-nous aimer et bénir le Seigneur qui nous les a tous donnés dès le premier instant de notre vie, et qui nous les conserve avec une admirable patience, quoique nous en fassions des instruments de révolte contre ses plus saints commandements !

Une autre considération nous fait ressortir l'amour de bienveillance de Dieu pour nous. Malgré la grâce et la perfection de ses membres, notre corps est matériel et corruptible : et c'est là qu'habite notre âme, la fille du ciel. Dieu l'enferme ainsi, pendant le temps de son épreuve, en cette prison d'ignominie, afin qu'elle ne s'enorgueillisse pas de ses facultés, de sa force, de son génie, de sa vertu même ; c'est un contrepoids salutaire contre l'orgueil qui a perdu nos premiers parents dans le paradis terrestre, et les Anges dans le ciel. La pudeur que l'on a définie, *la plus belle des craintes après la crainte de Dieu*, n'est que la honte de l'âme, divine par son origine, rougissant de se voir unie à une chair animale et grossière. Cette

honte la maintient dans l'humilité, source de toute grâce ; dans la vigilance, la modestie et la continence, qui sont des fruits du Saint-Esprit. Ainsi se rend-elle digne de l'amitié du Roi du ciel. Dans cette union de l'esprit à la chair, Dieu a donc un grand dessein d'amour et de salut. Il a choisi ce qu'il y a d'infirme et de faible pour confondre la force ; ce qu'il y a d'ignoble pour renverser l'orgueil des démons, et la tyrannie des passions !

Un célèbre médecin de l'antiquité, Galien, à la vue des merveilles amoncelées dans le corps humain qu'il venait d'étudier, s'écria : « O Dieu qui nous avez « formés, je crois, en décrivant le corps de l'homme, « avoir chanté une hymne à votre gloire ; il me semble « vous avoir honoré davantage en découvrant les « beautés de cette œuvre de vos mains, qu'en faisant « fumer l'encens dans vos temples ! » Mais un chrétien doit redire après le pieux saint Anselme : « Que tout « ce que je suis, au dedans comme au dehors de moi, « vous adore et vous glorifie, ô mon Dieu ! Que mes « yeux vous bénissent, puisque vous les avez formés « pour contempler l'éclat de vos splendeurs ! Que mes « oreilles vous bénissent, puisque vous les avez for- « mées pour entendre la voix de vos amabilités ! Que « mes narines vous bénissent, vous qui les avez formées « pour vivre et se réjouir à l'odeur de vos parfums. « O vous qui êtes mon cantique et ma jubilation, que « ma langue vous bénisse, puisque vous l'avez rendue « capable de raconter vos merveilles ! Que mon âme, « toute pécheresse qu'elle est, vous glorifie, tressaille « en vous, créée qu'elle est, par vous, pour vos biens

« éternels ! » (Médit. 12e.) Hélas ! que nous sommes loin de lui offrir ce sacrifice de justice et cette hostie de louange ! Nous sommes la maison que le Seigneur a bâtie, et nous l'en bannissons ! la vigne qu'il a plantée, et nous ne produisons pour lui que des grappes amères ! Nous qui nous laissons emporter par la haine, par la colère, par la vengeance, quand on usurpe sur nous un pied de terre, quand on nous prend un fruit d'un arbre planté par nous, jugeons notre cause à l'égard de Dieu : comprenons la colère qu'amasse sur lui le pécheur en faisant de ses membres des armes d'iniquité ! *Portons donc et glorifions Dieu dans nos corps*, selon la recommandation de l'Apôtre ! Que nos mains soient pleines de bonnes œuvres, que nos pieds ne marchent que dans les sentiers de la justice ; que notre bouche ne dise rien que d'aimable, d'édifiant, de saint, de pudique ; que notre cœur et notre corps enfin soient les tabernacles de l'honnêteté, de la pudeur ; et nous goûterons dans la joie cette parole bénie : *Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu*. Ainsi soit-il.

XXII° INSTRUCTION.

CRÉATION DE L'AME. — SES FACULTÉS DE CONNAITRE, D'AIMER, D'AGIR LIBREMENT.

Quam dabit homo commutationem pro anima sua.

Que pourrait donner l'homme en échange de son âme? (MATTH. XVI, 26.)

Le Seigneur est admirable sur les flots de la mer; les cieux et la terre sont remplis de sa gloire; le firmament raconte qu'il est une merveille de ses mains. Cependant il ne proféra qu'une seule parole : « *Qu'ils* « *soient* », et des abîmes du néant ils répondirent : *Nous voici!* Il a dit et tout a été fait, il a commandé et tout a été créé. Or, quand il eut élevé ce palais de l'univers et qu'il voulut lui donner un roi, l'Ecriture le montre rentrant en lui-même, dans un conseil profond et disant : *Faisons l'homme à notre image; qu'il domine sur toutes les créatures de la terre.* Ainsi l'homme est au-dessus des milliers d'astres qui brillent au dôme céleste; au-dessus de la terre, de ses richesses et de ses magnificences; il est au-dessus de de la mer et de sa majestueuse étendue. Cette grandeur suréminente ne vient pas de son corps, mes Frères, malgré l'élégance et le fini de ses organes, il est plus frêle, plus petit, plus maladif que celui de la plupart

des animaux. C'est donc à son âme, à l'esprit qui l'anime qu'il doit de régner sur le monde. Il s'agit de nous, de notre substance intime. Mes Frères, nous allons méditer ensemble sur les principales *facultés de notre âme.*

Notre âme est un *pur esprit*, c'est-à-dire une intelligence sans corps, sans forme, sans couleur ; elle ne peut être vue des yeux ni palpée des mains ; elle est insaisissable à tous nos sens. Quand la Sainte Ecriture rapporte la création du corps, elle dit que Dieu prit de la boue, du limon de la terre, et lui donna une forme. Elle ajoute plus loin : *Il répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme devint vivant, animé.* Notre âme vient donc de la bouche de Dieu même, du cœur de Dieu, l'Esprit éternel, infini. Toutes ses facultés prouvent qu'elle est spirituelle, immatérielle, ainsi que son auguste Créateur.

1° Notre âme a la faculté *de connaître*. C'est elle qui pense, qui agit en nous, qui réfléchit et arrive à la science par l'étude et le raisonnement. Le corps reste pesamment attaché à la terre ou resserré dans une chambre. L'âme traverse les distances et les espaces ; en un clin d'œil elle va du lever du soleil à son coucher; elle promène son regard sur tous les peuples, sur leur histoire, sur leurs monuments. Nous sommes réunis dans ce temple, mes Frères. Peut-être n'y sommes-nous présents que de corps ; notre âme est distraite ailleurs, occupée d'autre chose que des mystères augustes de l'autel. Notre âme, mes Frères, ah ! elle remonte les siècles écoulés ; elle convoque devant elle les générations éteintes et s'entretient avec elles ; elle domine

le présent, étudie les mystères de la nature et de la science ; puis, se jouant dans l'univers, elle mesure l'étendue du firmament, la grandeur de ses astres, annonce à l'avance leurs révolutions et les changements des saisons. Elle prend son essor jusqu'à cette région d'inépuisable abondance où les élus se rassasient de la vérité, jusqu'à Dieu, fontaine sainte et pure ; elle s'enivre, par l'espérance, à ses torrents de volupté, et respire ses parfums mystérieux. Et cette puissance, cette faculté sublime qui est en nous, qui pénètre partout sans trouver de limites ou de barrières à son essor, c'est notre nature intime, c'est notre âme.

Il est vrai, les sens du corps sont comme des fenêtres ; mais elle a son regard propre, sa lumière admirable qui n'a pas besoin des sens. « Quand elle « pense à la justice, par exemple, quand l'amour de « la sagesse la ravit, quel son a frappé notre oreille, « quelle odeur est venue à nos narines ; qu'en a vu « notre œil, qu'en est-il venu à notre bouche, qu'est-ce « que la main a pu en saisir ? Cette sagesse est tout « intérieure. Elle est belle et ravissante ; quand même « les yeux du corps seraient dans les ténèbres, l'esprit, « l'âme admire ses charmes. Elle brillait devant Tobie, « quoique aveugle, quand il donnait à son fils des avis « si sages pour la conduite de sa vie ». (S. Aug. in Ps. XLI.)

2° L'âme de l'homme est capable d'*aimer*, ou plutôt c'est là sa nature, comme celle du feu de brûler. Et l'artisan dans ses machines, et le commerçant en ses bureaux, et le marinier sur les flots, et les laboureurs

dans leurs sillons, et les travailleurs dans les mines, tous les hommes se mettent en mouvement, se fatiguent et souffrent pour un objet aimé. C'est du cœur, c'est-à-dire du foyer d'affections que Dieu a déposé dans nos âmes, que proviennent les crimes, les rapines, les adultères, les homicides, tout ce qui se commet de plus infâme sur la terre. L'homme, en effet, se trompe souvent en cette vie de misères. Il poursuit comme un bien réel le mensonge et la vanité ; il court vers des citernes aux eaux troubles et fangeuses, qui ne peuvent étancher sa soif. Là où *nous croyons notre trésor, là aussi est notre cœur*. Pas une âme qui soit stérile, sans action, sans amour. « On ne vous exhorte donc « point, mes Frères, à ne rien aimer, mais seulement à « ne pas aimer le monde, afin d'aimer plus librement « Celui qui a fait le monde ; purifiez votre amour, « faites couler dans le jardin du Saint-Esprit ce ruis- « seau qui se perdait dans un égoût. Vous seriez « morts, horribles, détestables, si vous n'aimiez rien. « Aimez, mais examinez bien ce que vous aimez. L'a- « mour de Dieu et du prochain s'appelle charité, vous « y trouvez la vie ; l'amour du monde s'appelle cu- « pidité, il conduit à la mort. Etouffez la cupidité, « excitez la charité ». (S. Aug. in Ps. XXXI.)

3° L'âme de l'homme *agit avec liberté*, c'est-à-dire qu'elle peut faire ce qu'il lui plaît, agir ou ne pas agir, voyager ou rester en sa maison, choisir entre le bien et le mal. Elle délibère, considère l'objet et la fin de ses œuvres, les moyens d'y parvenir, les conséquences qui en résulteront. Se livre-t-elle à une action, un sentiment invincible lui crie qu'elle est maîtresse

d'elle-même, qu'elle pouvait en faire une autre ou se tenir en repos. De là le remords et le tourment après le crime commis; de là, au contraire, la paix sereine et délectable de la conscience, après une action sainte, honnête et vertueuse; les Anges accourent, comme vers Jésus-Christ, lorsqu'il eut vaincu le tentateur. Dieu a créé l'homme dès le commencement, nous dit l'Ecriture, *puis il l'a laissé à la direction de son conseil, il lui a donné ses commandements et ses préceptes. Observez les commandements, le salut est à vos portes. Devant l'homme est le bien et le mal, la vie et la mort; ce qu'il aura choisi lui sera donné.* Les yeux du Seigneur sont sur ceux qui le craignent, il tient compte de chacune de nos œuvres; il n'a commandé à personne de faire le mal, il n'a permis à personne de commettre l'iniquité. (Eccli. xv.)

Il est vrai que saint Paul lui-même se plaint de ressentir la loi des membres se révolter contre l'esprit, et le porter à faire ce qui lui déplaît. Mais quelle rigueur, quelle violence peut faire dire un oui pour un non, à quiconque implore la grâce de Jésus-Christ de qui nous vient la victoire? Des millions de martyrs en sont la preuve. On flattait en eux la triple concupiscence; on étalait à leurs regards, richesses, plaisirs, dignités, ou bien l'appareil d'une mort horrible; et ils mouraient par choix de volonté, par amour de Jésus-Christ! Sans cette liberté de notre âme, l'homme ne serait qu'une machine; il n'y aurait plus ni mérite ni vertu; toute exhortation au bien, toute loi serait un hors-d'œuvre, une cruauté; punir et réprimer un crime dont on ne pourrait s'abstenir, serait le plus

horrible des crimes; autant vaudrait frapper un fiévreux, douloureusement retenu sur sa couche par le feu dévorant qui bouillonne dans son sang !

Or, mes Frères, il est bien clair que ces facultés sublimes ne résident point dans les membres du corps. Quand mon corps serait lié, enchaîné dans un cachot, mon âme peut toujours prendre au-delà son essor, aimer des objets éloignés, se porter vers eux avec des désirs brûlants. D'ailleurs, si cela était, plus un homme aurait de muscles et d'embonpoint, plus les facultés dont je parle seraient vives et vigoureuses en lui, et souvent c'est le contraire; en un corps frêle, mutilé, maladif, on admire une intelligence plus brillante, un génie plus élevé, une volonté plus noble et plus droite. De plus, si elles étaient dans le corps et dépendaient de lui, elles s'useraient avec lui. Loin de là, quand le corps vieillit et s'arrête en croissance, la science se mûrit, les affections honnêtes et la vertu portent surtout leurs fruits abondants. *C'est ce corps corruptible qui appesantit l'âme,* nous dit le Saint-Esprit, *et par ses instincts grossiers arrête son essor;* aussi quand elle se retire pour remonter à Dieu, le corps devient hideux, difforme, insensible, comme l'instrument privé du chantre qui en réglait les accords !

Pour profiter de cette instruction, pensons sérieusement à ces trois choses, mes Frères : 1° Notre faculté de connaître, quand elle s'arrête à la science humaine, ne fait qu'enfler le cœur : le démon est le chef et le prince de tous les esprits superbes détachés de Dieu, centre de la lumière de toute intelligence. Combien l'humble habitant des campagnes qui honore et sert Dieu, est

mille fois préférable à l'orgueilleux et impie philosophe, qui néglige son salut ! *Connaître Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé, voilà la science des sciences, la vie éternelle*, nous dit saint Jean. — 2° Notre faculté d'aimer, l'amour de notre âme vient de Dieu : à lui donc en appartiennent les prémices, les parfums, les affections : il est un adultère, dit l'Ecriture, celui qui les détourne du Créateur pour les prodiguer aux créatures (Ezéchiel.) C'est pourquoi il n'est personne d'entre nous qui ne doive redire avec un pieux génie : « Réveille-« toi, mon âme, réveille-toi, ranime tes sentiments, « secoue les langueurs de ton assoupissement mortel. « Considère de quelle grandeur et de quels priviléges le « Seigneur t'a investie dès l'origine, et conséquemment « quel culte d'amour et de respect il demande. C'est « lui qui l'a voulu : tu l'emportes en honneur sur « toutes les créatures de cet univers. Vois donc quelle « est la noblesse de ta naissance, et réfléchis à l'obli-« gation que tu as contractée de lui rendre amour pour « amour. *Faisons l'homme*, a-t-il dit, *à notre image et « à notre ressemblance !* Si, à cette parole de ton Créa-« teur, tu ne te sens pas brûler d'amour, si tu n'es pas « toute flamme, peut-on dire que tu n'es pas frappée de « mort ? » (Saint Anselme, Médit. I.) — 3° Enfin, la liberté est un don inestimable, mais terrible ; car, dans notre nature déchue, la grande multitude ne se croit libre qu'en suivant ses passions, qu'en se détournant de Jésus-Christ, le Pasteur de nos âmes, et court ainsi dans la large route qui aboutit à la mort. *Et que donnera l'homme en échange de son âme ?* « Ah ! Seigneur « Jésus, je vous en supplie, je vous en conjure avec

« humilité, donnez à mon âme l'essor rapide e la foi, « les ailes de la vertu, afin qu'elle s'attache à vous ! « Que votre droite la soutienne dans sa course d'ici-« bas, l'enlève au-dessus des séductions de cette terre, « pour l'engraisser de ce divin héritage après lequel « soupire mon exil et la nuit et le jour. Que votre grâce « lui donne de ne convoiter que vos douceurs, de n'as-« pirer qu'à ces voluptés incorruptibles dont vous ras-« sasiez votre famille dans les tabernacles de votre « gloire ! » (S. Ansel., médit. XIX.) Heureux l'homme qui se sert de son intelligence pour s'élever à Dieu, de son amour pour le bénir et l'aimer, de sa liberté pour redire avec une sainte préférence : *Qui donc pourrait m'arracher à la charité de Jésus-Christ?* Le monde passe avec sa concupiscence, mais Dieu demeure en son éternité : *Ceux qui habitent sa maison rediront ses louanges aux siècles des siècles.* Ainsi soit-il.

XXIII[e] INSTRUCTION.

IMMORTALITÉ DE L'AME PROUVÉE PAR LES ATTRIBUTS DE DIEU, — PAR LA NATURE DE L'AME ELLE-MÊME, — PAR LES ENSEIGNEMENTS DE L'ÉCRITURE.

Venite, audite, narrabo quanta Deus fecit animæ meæ.

Venez, prêtez l'oreille, et je vous raconterai les bienfaits de Dieu envers mon âme.
(Ps. LXV.)

Notre âme est comme une reine en nous, mes Frères, le corps doit être son serviteur : il n'y a que l'homme charnel pour en faire l'esclave de ses passions honteuses. Elle a reçu de Dieu la faculté de connaître ; mais c'est Jésus-Christ qui est sa lumière. Si elle s'en détourne, elle rentre dans les ténèbres de la mort ; malheur immense qui déchire de désespoir les impies dans l'Ecriture : Insensés, diront-ils au jugement de Dieu, *nous nous sommes égarés de la voie de la vérité ; la lumière de la justice n'a pas lui sur nous*, le soleil ne s'est point levé pour nous éclairer. (Sag., v.) Notre âme a la faculté d'aimer : Jésus-Christ est encore la joie solide et permanente pour ceux qui ont le cœur droit. Le cœur est comme tortu et corrompu à l'égard de Dieu, quand il prodigue son amour aux créatures ; il s'engage alors en des voies douloureuses. Il est droit quand, ainsi que l'encensoir, il fait monter vers lui les

parfums de ses affections, quand sa volonté s'incline devant sa volonté sainte. Demeurons en Dieu par la charité, redressons notre âme sur ses divins commandements. Alors nous goûterons cette parole des saints Livres : *La joie s'est levée pour ceux qui ont le cœur droit. Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Cependant, tant que nous habitons notre corps, nous voyageons loin du Seigneur, nous ne connaissons qu'en partie et comme à travers un voile : notre joie seulement sera pleine, quand il nous aura montré sa gloire ! Or, mes Frères, que ce soit là notre destinée future ; que notre âme ne meure pas, soit immortelle, n'est-ce point le sujet le plus grave qui puisse être livré aux méditations de l'homme ? Je le prouverai par les *attributs* de Dieu ; par la *nature même* de l'âme ; par les *révélations* et les promesses de nos saintes Ecritures !

1° *La sagesse* de Dieu l'exige. Un seul précepte court et facile, celui de s'abstenir du fruit d'un arbre, au milieu de l'abondance, fut imposé à nos premiers parents. Il fut violé, et le torrent des passions déréglées inonda leurs cœurs. Dieu y met un frein par ses commandements ; il veut que l'homme les réprime, fasse le bien, évite le mal. Maître auguste, il ordonne aux chrétiens surtout, de briser contre la pierre ces jeunes enfants de Babylone, et de traverser le siècle en toute piété, justice et tempérance. Or, quel motif a l'homme de vaincre des penchants chers à sa nature, de les mortifier, de haïr son âme en ce monde, s'il n'y a pas une vie future avec des châtiments et des récompenses ? Si tout se termine à la mort, il est un insensé celui qui ne redit pas avec les libertins de l'Ecriture : *Le temps*

s'enfuit comme une ombre, jouissons des créatures, enivrons-nous de plaisirs, couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent! Où serait alors la sagesse de Dieu, donnant des commandements sans ajouter une sanction qui les fasse observer, et laissant au contraire toute raison de les enfreindre? Où serait-elle, cette sagesse encore, quand après avoir tout fait pour l'âme, après l'avoir marquée du sceau sacré de sa ressemblance, il la dévouerait à la mort? Ne serait-ce point imiter un architecte insensé, qui n'élèverait un édifice que pour se donner le spectacle cruel de l'abattre?

2° Sans l'immortalité de l'âme, *la bonté de Dieu* serait également en défaut. Voyez vous-mêmes, mes Frères, l'impie en se moquant de lui, aurait vécu dans les voluptés réprouvées, dans la rapine, dans l'impiété, dans l'intempérance, dans l'oppression du juste, du pauvre et du faible. Le juste, au contraire, aurait péniblement lutté contre la chair et le monde, souvent brisé d'infortune, outragé, persécuté; et, fidèle serviteur, il serait sans récompense : point de palmes à sa victoire, point de salaire à ses travaux, point de consolation à ses douleurs. Le Seigneur l'aurait laissé souffrir en vain pour lui. Ne serait-ce point là une chose criante qui accuserait sa bonté?

3° Et la *justice de Dieu*, ne pourrait-on pas non plus la nier, si elle traitait de même l'observateur et le violateur des commandements? « Abel est juste, inno« cent et pieux, dit saint Ambroise ; sa religion allume « la haine de son frère, et le voilà périssant égorgé d'un « fer assassin, à la fleur de son âge. Caïn meurtrier,

« impie, scélérat, prolonge au contraire ses jours sur « la terre ; il se marie, laisse une postérité nombreuse « et bâtit des villes. Qui donc ne comprendrait que « Dieu, en permettant ainsi le triomphe du crime ici- « bas, veut nous faire espérer, dans une vie meilleure, « les récompenses de la vertu? » (*De Caïn et Abel*, lib. XI.) Quoi mes Frères, Jésus-Christ ne mettrait aucune différence entre ses Apôtres affrontant pour lui les mépris, les rebuts, les persécutions, versant leur sang pour lui dans les supplices ; et Néron les torturant avec une cruauté inconnue des tigres, les livrant aux bûchers et aux flammes? Quoi ! l'admirable fille de saint Vincent de Paul, qui délaisse tous les attraits de la vie, pour se dévouer, pauvre et crucifiée, aux malades, aux orphelins, aux pestiférés, n'aurait pas autre chose à attendre de Dieu que la fille flétrie, le déshonneur du genre humain? Le démon, dans sa noire envie d'abrutir les hommes et de les livrer à tous les emportements des passions, a pu seul leur inspirer le doute sur des vérités si évidentes. *Vous êtes juste, Seigneur, et votre justice est pleine de droiture et d'équité*, s'écrie le Prophète. Aussi cette croyance consolante, mais terrible de l'immortalité de l'âme, ancienne comme le monde, est universelle chez tous les peuples. « C'était la con- « solation de Socrate en sa prison, dit saint Jérôme ; « c'est l'enseignement des écoles chez les Indiens, les « Egyptiens, les Perses et les Goths. Tous leurs poëtes « chantent le double chemin qui conduit les vivants « soit aux supplices éternels, soit à d'infinies récom- « penses ». (*Ad Heliodorum.*)

II. — Si les perfections adorables de Dieu nous ra-

content la vie future, notre âme en elle-même et dans ses désirs, nous attache invinciblement à sa croyance. A la mort le corps avec ses membres tombe en poussière : les parties de matière dont il est composé se séparent. L'âme au contraire étant toute spirituelle, ne peut périr par la séparation des parties qu'elle n'a pas : elle défie le fer, le feu, les eaux, les éléments. Dieu, qui l'a librement créée, pourrait seul la détruire et l'anéantir. Or, notre sens intime, aussi bien que sa parole infaillible consignée dans les Ecritures, nous redisent qu'il ne peut en être ainsi. Toute âme humaine poursuit le bonheur; et, trouvant pesante la vie du moment, s'élance vers l'avenir que son imagination embellit toujours de roses et de plaisirs. Cependant l'avenir ressemble au présent. *A chaque jour suffit sa peine*; ayant perdu l'innocence, nous avons perdu la félicité primitive. En vain notre âme cherche les créatures et s'y appuie pour la retrouver : c'est comme une ombre toujours fugitive; c'est une fontaine qui perd ses eaux et les recule de plus en plus, à mesure que le voyageur veut y tremper ses lèvres. Combien d'hommes, de princes, de voluptueux, après avoir essayé de donner à leurs cœurs tous leurs désirs, ont redit avec Salomon : *Vanité des vanités ! J'ai dit au rire : Pourquoi m'as-tu trompé; à la joie, pourquoi m'as-tu séduit*, ne m'as-tu laissé que déception ? Nulle part, au milieu des tempêtes, un port assuré; nulle part une paix certaine; partout la mêlée des périls, des combats, des tentations, le joug pesant de l'angoisse et de l'affliction. Mais cette âme, avec ses aspirations invincibles de bonheur et d'immortalité, vient

de Dieu. En l'anéantissant, il se serait donc cruellement joué de nous, il ne nous aurait appelés à la vie que pour nous livrer en proie à des illusions amères, à des chimères dévorantes! Loin de nous ces pensées désespérantes, et redisons avec le Prophète: *Quiconque espère au Seigneur, ne sera jamais confondu.*

III. Sa parole, en effet, dans l'Ecriture, est très-formelle. *Si tu fais le bien, tu en recevras le salaire,* dit-il à Caïn, le premier des enfants d'Adam. *Si tu fais le mal, tu en porteras le châtiment.* Et comme je le rappelais tout à l'heure, ce ne put être que dans une autre vie que Caïn fut traité selon ses œuvres, puisqu'il prospéra sur la terre. Abraham mourut, et l'Ecriture nous dit qu'il fut réuni à ses ancêtres. Il ne s'agit pas ici de la sépulture de son corps, car les Pères d'Abraham étaient enterrés en Mésopotamie; et lui le fut bien loin de là, dans la terre de Chanaan : c'est donc son âme qui se réunit à leurs âmes, dans la Patrie éternelle. C'est vers cette demeure permanente que marchait Jacob, quand il appelait sa vie un pèlerinage: c'est à elle que Job, dans sa misère ineffable, envoyait ses soupirs : *Je ressusciterai et je verrai mon Dieu,* dit-il; *je le verrai des yeux de ma chair; cette espérance repose dans mon sein.* Les enfants des hommes, ô mon Dieu, ajoute le Psalmiste, *seront enivrés de l'abondance de votre maison; vous les ferez boire au torrent de vos délices.* Enfin, nous dit saint Paul, tous les saints patriarches sont morts dans la foi, n'ayant point reçu les biens qui leur étaient promis, *mais les voyant et comme les saluant de loin,* et confessant qu'ils étaient étrangers, voyageurs sur la terre. (Heb., XI.) Leurs désirs se tour-

naient vers Jésus-Christ Sauveur du genre humain ; et, le voyant dans l'avenir, ils tressaillaient d'un ravissement inexprimable. Il est venu, mes Frères, ce Désiré des nations ; il a habité parmi nous plein de grâce et de vérité. Que venait-il y faire, sinon chercher nos âmes, les racheter comme des perles d'un prix incomparable, leur mériter la résurrection et la vie éternellement heureuse ? Afin de les introduire en ses tabernacles éternels, il n'a épargné ni souffrances, ni rebuts, ni larmes, ni exhortations, ni courses, ni fatigues, ni son sang, ni sa vie. Avec quelle tendresse il accueille le pécheur converti, dans l'image de la brebis égarée, et du prodigue de retour ! Avec quelle vive et pénétrante charité il nous conjure d'entrer par le chemin étroit, de nous couper le pied, la main, de nous arracher les yeux ; de renoncer à notre père, à notre mère s'il le faut, pour le salut de nos âmes ! Pourquoi son Eglise, ses pasteurs, son sacrifice, ses sacrements, la protection de sa Mère divine, de ses saints, de ses anges, sinon afin de recueillir les élus aux quatre vents et de les conduire à la bienheureuse immortalité ? J'ai vu sous le soleil l'impiété au lieu du jugement, dit Salomon, et l'iniquité au lieu de la justice, et j'ai dit en mon cœur : *Dieu jugera le juste et l'injuste, et alors sera le temps de toute chose.* (Eccl., III.)

L'immortalité de l'âme, voilà, mes Frères, le plus beau titre de notre grandeur. Les siècles passeront, le ciel et la terre passeront, et notre âme vivra autant que Dieu. Ah ! si l'immortalité est une vérité accablante pour l'homme impie, criminel, débauché, quelle est ravissante, ineffablement délicieuse pour le fidèle ! Dès

votre jeunesse, souvenez-vous donc de votre Créateur, nous dit le Saint-Esprit ; amassez-vous devant lui des trésors de bonnes œuvres, avant que votre corps retourne en poussière, et votre âme à Dieu qui l'a donnée. Craignez Dieu et observez ses commandements, *car il fera rendre compte à son jugement de ce qui aura été fait, soit en bien, soit en mal.* (Eccl., XII.) Pour nous, qui avons reçu les promesses de Jésus-Christ et les dons de son Esprit comme des arrhes de la vie éternelle, nous pouvons redire mieux encore que le Prophète : *Qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je m'envolerai vers le lieu de mon repos !* Le chrétien traverse le siècle au milieu des misères et des scandales ; il achève son épreuve au milieu de la paille et du bon grain, au milieu des justes et des méchants ; mais s'il a conservé la foi, combattu les bons combats du Seigneur, il apparaîtra devant sa face, pour y oublier les anciennes douleurs ; et jamais les larmes ne couleront de ses yeux : ce sera la fête des noces de l'Agneau. Ainsi soit-il.

XXIVe INSTRUCTION.

LES BIENS DE CE MONDE SONT POUR LA CONSERVATION ET LE BIEN-ÊTRE DU CORPS.

Misericordia tua, Domine, plena est terra.

La terre entière, Seigneur, est remplie de votre miséricorde. (Ps. CXVIII.)

Dieu conversait familièrement avec Adam dans le paradis terrestre, tant la grâce et l'innocence lui sont chères, et un jour il amena devant lui tous les animaux, lui permettant de leur donner un nom. Le Seigneur lui envoya ensuite un profond sommeil ; puis il tira une de ses côtes et remplit de chair la place qu'elle laissa vide. Comme d'un peu de boue il avait formé le corps de l'homme, de cette côte il créa la femme, lui inspira une âme immortelle ; et Adam, qui n'avait pas encore vu d'être semblable à lui, put s'écrier avec admiration à son réveil : *Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair.* (Gen. II, 23.) Alors Dieu leur dit : *Multipliez-vous, peuplez la terre entière et régnez sur tous les animaux* ; paroles par lesquelles il bénit la sainte société du mariage et leur donna l'empire du monde. Heureuses créatures, étrangères à l'ignorance, à la concupiscence, à la souffrance, préservées de la vieillesse par l'arbre de vie, elles pui-

saient leurs joies saintes en Dieu même, qui les aimait d'une ardente charité. Mais ce bonheur est écrit en quelques lignes; la couronne est tombée du front de l'homme, et le jardin de délices changé en une vallée de larmes. Cependant malgré la malédiction du péché, *la terre entière est pleine encore de la miséricorde du Seigneur*, a chanté le Prophète. Toutes choses en effet y sont créées, s'y perpétuent, y fleurissent pour la conservation et le bien-être du corps humain; sujet important que je livre aux méditations de votre foi.

Le Seigneur a veillé sur nous avant notre naissance; les consolations de ses miséricordes nous ont reçus dès notre entrée dans la vie. « Les joies de ma première enfance furent sur le sein de ma nourrice; « mais c'est vous, Seigneur », dit saint Augustin, « qui « me donniez par elle l'aliment des premiers jours, « selon la prévoyance infinie de votre amour pour les « besoins de toute créature. C'est vous qui me donniez « l'instinct de n'en prendre que ce qu'il en fallait, et à « celle qui me nourrissait, de n'en laisser prendre que « selon l'abondance que vous aviez mise en son sein; « car de vous, ô mon Dieu, les délices de ma vie, « viennent tous les biens ». (*Conf.*, liv. I.) Cet enfant détaché du sein maternel, trouve dans le cœur de ses parents le toit de ceux qui ne peuvent pas bâtir, le pain et le vêtement de ceux qui ne peuvent encore labourer ni filer. Il a grandi : comme enfant d'Eve, il doit manger son pain à la sueur de son front. Mais voyez, mes Frères, comment la clémence divine sait soulager ses peines, embellir son chemin! Dieu purifie,

anime l'air que nous respirons ; son amour répand sur les bons et sur les méchants cette lumière qui nous éclaire, nous réchauffe et nous réjouit. Par lui les poissons se promènent dans les sentiers de la mer, les oiseaux s'ébattent dans les airs, afin de nourrir et de charmer l'homme en ses fatigues. *Toutes les créatures sont dans l'assujétissement à son égard.* (Rom., VIII.) C'est pour nous que le ver à soie file ses tissus avec tant d'artifice, que l'abeille va de la plaine à la montagne, recueille avec peine le suc des fleurs, en compose les délices de son miel. La brebis nous donne sa toison, la chèvre et la vache leur lait abondant, le bœuf robuste sa patience dans les voyages et les travaux. Quand ils ont usé leurs forces à nous servir, ils sont égorgés pour les mets de nos tables et la joie de nos festins. Ainsi l'a voulu le Seigneur : l'homme déchu a conservé le droit de vie et de mort sur les animaux. Le cheval creuse nos sillons, traîne nos fardeaux, nous fait franchir les distances. Le chien nous accompagne en nos courses comme au foyer ; il veille sur le sommeil de son maître, sur ses troupeaux, sur ses enfants et ses biens ; pour cela il ne demande que les miettes et les restes de sa table. Quel animal sur lequel l'homme n'ait pas établi son règne ? il met en cage le tigre et le lion ; il apprivoise l'ours, il fait fléchir le chameau, il dompte l'éléphant, il réduit en esclavage les reptiles et les serpents : les animaux venimeux et nuisibles lui rappellent seulement le péché et sa condamnation.

Considérez vos campagnes, vos vergers, vos jardins durant les frimas, sans fleurs, sans feuillages, respi-

rant la tristesse. Sur cette terre désolée la divine clémence rappelle la végétation, la verdure; elle y fait germer les plantes, multiplier les fruits, abonder les moissons. D'une poussière aride et glacée elle sait tirer pour nous le coloris et les parfums des fleurs. Sur la cime sauvage des rochers, sur les pierres desséchées des montagnes, elle fait surgir d'immenses forêts qui nous donnent leurs ombrages, abritent le réservoir de nos fontaines, se plient aux besoins de l'art et de l'industrie, nous protégent contre la rigueur des hivers. *C'est l'homme qui sème et qui plante, mais Dieu seul donne l'accroissement;* seul il fait mûrir les épis, couvre les côteaux de raisins, sillonne les vallons de courants d'eaux où se fécondent les prairies, où s'alimente et s'entretient le jeu des usines, tandis que, dans les entrailles de la terre, il change le sable en or, en perles, en diamants, en métaux innombrables. A l'image de la divine sagesse qui l'a créé, l'homme si petit, se joue néanmoins dans l'univers. Contre ses dangers, le bois, la pierre, le sel, le soufre, le feu, les plantes même lui prêtent des armes. Il brise les rochers, il perce les montagnes, il donne des digues aux fleuves; il plie le fer, il amollit l'acier, il anime le marbre. Veut-il délaisser la terre natale pour d'autres climats? les vents, l'eau, la vapeur lui prêtent des ailes. Dans la nuit ou dans la tempête, les astres et la boussole dirigent son navire à travers les déserts et les écueils de l'Océan. Veut-il parler de lui aux derniers rivages du monde, aux générations à venir, un oiseau lui donne sa plume, une plante son écorce, un minéral sa couleur; il peint sa pensée,

elle traverse les provinces, les mers et les siècles! (Gaume.)

Placée dans le corps comme dans un palais, l'âme par les sens comme par cinq ministres fidèles, reçoit les hommages de l'univers. Au-dessus de nos têtes le spectacle incomparable du ciel dressé comme un pavillon d'azur, illuminé le jour des splendeurs du soleil, semé la nuit d'étoiles; splendide armée présidée par la lune, dit l'Ecriture, pour en consoler la tristesse. Sous nos pieds, la terre avec ses sites variés, sa verdure, l'éclat et les nuances infinies de ses plantes. L'harmonie du chant, le parfum des fleurs et des aromates, la douceur du miel, la saveur des fruits, ne sont-ils pas des fontaines intarissables des jouissances? Que n'y aurait-il pas à dire des facultés de l'esprit, de leurs plaisirs dans les lettres, les sciences, les beaux-arts? Le péché a dérangé l'harmonie primitive, fait germer les épines et les ronces, altéré l'empire de l'homme. Mais, quoiqu'il soit découronné, mortel et corruptible, voyez combien la clémence du Seigneur lui a laissé de brillants témoignages de sa royauté sur toutes choses! Ah! goûtons bien la douceur de ces paroles : *La terre entière est pleine de la miséricorde du Seigneur!* Toutes les beautés, toutes les facultés laissées aux créatures, tous leurs ornements, sont en réalité à l'homme. Puisqu'elles sont destinées à nos besoins ou à nos plaisirs, les biens qu'ils ont reçus du Créateur sont pour nous autant de présents qu'il nous faits dans son amour. Un père veut pour sa fille une robe brillante et riche. Ce n'est pas envers la robe qu'il montre sa tendrèsse en y prodiguant les orne-

ments, mais envers l'enfant qui doit en être parée. De même les richesses laissées aux créatures sont à nous, puisque toutes nous reviennent. C'est pourquoi David racontant les bienfaits de Dieu, le loue de ce qu'il *produit l'herbe sur les montagnes pour le service de l'homme:* non pas que l'homme vive de cet aliment, mais parce qu'elle est la pâture des animaux destinés à l'aider, à le servir, à le faire vivre dans son passage sur la terre.

C'est donc bien à notre reconnaissance à chanter aussi : *Seigneur, que vos œuvres sont admirables : je me souviendrai de votre nom, ô mon Dieu et je garderai votre loi.* (Ps. CXLVIII.) Et comment, quand Dieu nous prêche son amour par tant de voix, sommes-nous si froids, si impies à son égard ? Combien d'hommes ne se servent des créatures que pour le péché; combien se courbent vers la terre, en recueillent les richesses, se complaisent dans leur abondance, et ne relèvent pas leurs yeux ni leur âme vers Celui dont nous vient tout don parfait? oubli monstrueux qui a causé les anathèmes de Jésus-Christ sur les riches et sur les heureux du monde. Quant à ce divin Sauveur, notre modèle et notre vie, il rendait grâces à son Père toutes les fois qu'il mangeait, ne fût-ce qu'un morceau de pain grossier. Et nous qui méritons si peu les dons de sa libéralité, ah ! servons-nous des créatures, à son exemple, pour nous élever à Dieu, et non point pour nous en éloigner ; n'usons de ce monde que comme n'en usant pas, et qu'en passant ainsi que le voyageur, sans y reposer nos désirs et nos espérances, que notre amour soit en haut, vers la cité permanente ; alors un

jour nous mériterons d'y recevoir cette récompense que l'œil de l'homme n'a point vue, que son cœur ne peut imaginer, mais que Dieu tient en réserve à ceux qui l'aiment. Amen.

XXV° INSTRUCTION.

BIENS DU MONDE. — INSTRUCTIONS POUR NOTRE AME.

Invisibilia Dei, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur !

Les biens de ce monde nous font comprendre les biens invisibles de Dieu. (Rom. I, 20.)

Notre corps n'est qu'un vêtement périssable, et Dieu néanmoins le traite, même après le péché, avec une tendresse paternelle. Ce monde entier sert à sa conservation : ses créatures sont autant de mamelles d'une nourrice sur le sein de qui il puise la vie et la joie. A quoi bon le soleil, les animaux, les séductions, les richesses qui peuplent l'univers sans l'homme ? La rose est la reine des fleurs. Otez l'homme, qui pourra l'admirer, jouir de son éclat et de son parfum ? Connaissant la boue dont nous sommes formés, et se sou-

venant que nous sommes les œuvres de ses mains, Dieu a préparé des aliments à nos forces épuisées ; des remèdes à nos fièvres, à nos langueurs ; des consolations aux maux qui nous accablent. La terre avec ses teintes tristes, son poids amer de douleurs et d'affliction, nous dit que nous sommes des exilés : mais les biens que, même en ce jour de misères, la magnificence du Seigneur nous a prodigués, ne rendent-ils pas témoignage à sa miséricorde? J'ajoute, mes Frères, que le monde est un grand livre servant à *l'instruction de notre âme*, l'élevant à Dieu par la connaissance et la piété.

Le monde est le trésor du fidèle, dit l'Ecriture. La foi sait en effet convertir en biens spirituels tous les biens de la terre. A leur vue le cœur généreux de saint Augustin tressaillait vers les cieux : « O Dieu « trois fois saint, Créateur si bon ! si, en vue de ce « corps méprisable et sujet à la corruption, vous répan- « dez sur nous tant de bienfaits en mettant à notre « disposition le ciel et la terre, l'air, la mer, la « lumière, les ténèbres, la chaleur, l'ombre, la « rosée, la pluie, les vents, les oiseaux, les poissons, « les animaux, cette foule innombrable de plantes « et de semences variées, en un mot toutes vos créa- « tures qui tour à tour ont pour ministère de soula- « ger nos ennuis, quels seront, combien plus innom- « brables et plus grands devront être ces biens, que « vous préparez à ceux qui vous aiment dans la céleste « patrie, où il nous sera donné de vous contempler face « à face? Si vous faites tout pour nous, quand nous « sommes encore enfermés dans notre prison corporelle,

« que ferez vous donc, lorsque nous habiterons vos « célestes palais ? O roi des cieux, notre doux Seigneur, « que vos œuvres sont belles et innombrables ! En effet, « si tous ces biens que vous répandez avec une égale « mesure sur les bons et sur les méchants, renferment « tant de douceurs et de délices, quels doivent être ceux « que votre amour prépare à vos seuls élus ? S'il y a tant « d'abondance et de variété dans les dons que vous pro- « diguez indistinctement à vos amis et à vos ennemis, « qui pourrait compter ceux que vous tenez en réserve « pour vos amis seuls, et imaginer leurs saintes volup- « tés ? Si dans ces jours de deuil, nous recevons tant de « consolations, combien ne nous en accorderez-vous « pas au jour solennel des fêtes nuptiales ? Quelles déli- « ces nous attendent au sein de la patrie, lorsque la terre « de l'exil renferme pour nous tant de douceurs ? Enfin, « Seigneur, si vous donnez tant ici-bas, à ceux que vous « prédestinez à la mort, que ne donnerez-vous pas à « ceux que vous prédestinez à la vie, et pour qui vous « avez livré votre Fils unique à tous les maux et à la « mort même ». (*Cité div.* XXIV, 27 ; *Sol.* XXI.) Le grand Apôtre, en effet, nous dit que nous pouvons arriver à l'intelligence des biens célestes, à la vue des biens visibles. Aussi le Saint-Esprit se complaît à appeler tour à tour les créatures diverses, pour nous instruire et nous élever à Dieu. Le bœuf, nous dit-il, *connaît celui qui l'achète et revient à la crèche de son maître, et mon peuple ne m'a point connu.* (Ps. I.) La tourterelle, l'hirondelle, la cigogne sont attentives au temps de leur passage, et mon peuple oublie le jugement du Seigneur. — Va, dit-il au paresseux, va vers la fourmi

qui amasse pendant l'été pour l'hiver, en ses greniers; imite son industrie et soit plus prévoyant qu'elle encore, pour le salut de ton âme. (Prov. vi.) Jésus-Christ lui-même appelle les créatures pour nous instruire. Recueillons ces paroles de sa bouche divine : Soyez simples comme la colombe et prudents comme le serpent, dans le commerce du monde. Imitez la confiance des oiseaux dans les soins de la Providence; ils ne sèment ni ne moissonnent et votre Père céleste les nourrit. Les lis des champs ne travaillent ni ne filent, et Salomon dans toute sa gloire ne brilla d'une parure aussi éclatante : combien donc sera plus grande pour vous sa bonté! (Matt., vi.) Afin de nous faire comprendre comment les bons et les méchants sont confondus ici-bas jusqu'au jour de la justice, il nous montre l'aire du laboureur où le bon grain est mêlé à la paille sous le fléau, puis enfin le van de la justice les sépare. Il nous donne en parabole l'exemple de la femme qui a perdu son trésor ou sa perle, et qui n'épargne aucun soin pour les retrouver, nous prêchant ainsi le zèle du salut, trésor au-dessus de tous les prix. Dans sa bouche auguste, la semence du laboureur tombant sur le chemin, sur les épines, ou dans les pierres, nous représente l'abus criminel que l'on fait de la parole de Dieu. Enfin, dans la vigne, il nous offre une leçon salutaire : *La vigne c'est moi*, nous dit-il, *vous en êtes les branches*. De même que le sarment séparé du cep se dessèche et n'est bon qu'à brûler, ainsi sans moi vous ne pouvez rien faire ; vous n'êtes que des rameaux maudits, réservés au feu!

A l'exemple de notre Sauveur, les Saints savaient

parer d'une grâce merveilleuse la nature tout entière. « Tout ce que la créature renferme de prix et de « beauté », dit saint Anselme, « elle le tient de votre lar- « gesse, Seigneur plus digne d'amour et de désirs que « tout ce qu'on peut aimer et désirer. Parmi les astres, « vous avez revêtu le soleil d'une clarté sans rivale ; « mais qu'est le soleil en comparaison de vous, sinon « ténèbres et brumeuse obscurité. Vous avez peuplé « d'étoiles le firmament ; de natures angéliques les « demeures célestes ; d'oiseaux les vastes champs de « l'air ; de poissons l'immensité des flots ; de verdure « la surface de la terre ; de fleurs les jardins et les ver- « gers. Mais devant vous, Seigneur Jésus, fontaine « intarissable de la beauté universelle, leur éclat dis- « paraît, leur beauté s'anéantit. Vous avez prêté au « miel sa douceur, mais vous êtes plus doux que le « miel ; à l'huile sa saveur et vous êtes plus savoureux « que l'huile. Vous avez caché dans le calice des plantes « odoriférantes, les trésors de leurs parfums, et votre « souffle, ô Jésus, est plus délicieux que celui de tous « les aromates. L'or brille à la tête de tous les métaux « par son prix et par son éclat. Qu'est-ce que l'or auprès « de notre inestimable Seigneur ? Qu'est-ce que son « éclat auprès de ces splendeurs, que les anges contem- « plent dans le ravissement céleste ? Les pierres pré- « cieuses qui éblouissent nos regards, sont les œuvres de « vos mains ; et que sont-elles autre chose qu'une pous- « sière abjecte et grossière auprès de vous, ô Roi de « toute beauté et digne d'un amour infini ? C'est vous, « ô architecte incomparable, qui, des âmes de vos « fidèles, formez les pierres vivantes et immortelles

« qui doivent orner les palais divins, afin qu'elles chan-« tent à la Trinité, l'hymne de louange et de bénédic-« tion ». (*Med.*, XIV.) Un jour le même saint Anselme, à la vue d'un lièvre poursuivi par des chiens dans la campagne, et des chasseurs au guet à l'issue de tous les sentiers, disait : Que c'est bien là l'image de notre âme, chassée, battue par toutes les tentations, attendue comme une proie dans toutes les démarches, et surtout au détroit de la mort, par les ennemis du salut : et l'infortunée s'en va, sans vigilance, se précipiter dans leurs filets ! — « La rose est belle », dit saint Basile, « mais sa vue me rappelle le péché qui a produit sur « la terre les épines et les ronces. Rien n'est pur ici-« bas : ce qu'il y a de plus séduisant porte, comme elle, « les épines de la douleur et les soucis déchirants ». — Un autre saint considérant un ruisseau où les étoiles du ciel étaient reflétées : « Seigneur », disait-il avec un pieux élan, « un jour ces étoiles seront sous mes pieds, « quand vous m'aurez placé dans vos tabernacles. Ce « ruisseau est l'image de votre grâce; douce et limpide « comme ses eaux, elle fait porter à nos âmes les fruits « de la vie éternelle ». — Un arbre en fleurs arrachait à un autre ce soupir : « Hélas, pourquoi suis-je seul « défleuri dans le jardin de votre Eglise ? » Et la vue du tournesol, ce pieux mouvement : « Quand mon âme, « ô mon Dieu, suivra-t-elle donc les attraits de votre « amour, comme cette fleur suit les rayons de votre « soleil ? » Enfin ces petites fleurs des jardins, belles à la vue, mais sans parfum et qu'on nomme *pensées*, faisaient dire à un autre : « Voilà bien l'image de mes « pensées, belles à dire, mais ne respirant jamais la

« bonne odeur de Jésus-Christ ». (*V. S. François de Sales*, Introd., 2e partie, c. XIII.)

Sainte Paule, la plus noble dame romaine de son temps, ne voyageait jamais, dit saint Jérôme, sans cueillir aussi le long de sa route, ces bouquets spirituels. Saint François d'Assise, plus tard, retrouvait aussi de saintes inspirations dans cette variété de notre vie mortelle. Ah ! c'est que toutes les créatures parlent de Dieu à nos âmes, et les élèvent à lui ! Voilà une fleur, Dieu y est, une étoile, il y est ; il est dans le feu, dans l'eau, dans la foudre, dans un atome comme dans le soleil. C'est lui que célèbrent les chants des Séraphins et les sons joyeux de l'alouette, et le cri de l'insecte, et le rugissement du lion, et le murmure du ruisseau, et le bruissement de la feuille : tout proclame la sagesse infinie, qui règne dans les cieux ; la plus fière intelligence n'a pu créer encore un grain de sable, faire germer un cheveu, colorer une fleur. Les cieux racontent sa puissance, la terre sa bonté, la mer et ses tempêtes, son terrible courroux ; la plus petite créature sa maternelle providence. Les abeilles nous prêchent l'obéissance à nos supérieurs et l'union de la charité ; les brebis la douceur, les oiseaux la pureté, les saisons la mort, les vicissitudes et la brièveté de la vie. (Gaume). Jusqu'à la chenille laissant à la terre sa dépouille impure, pour devenir aérienne et brillante de grâces, qui nous prêche la beauté de nos corps renouvelés par la résurrection. Pas une vérité, pas un devoir qui ne se trouve dans le livre de l'univers, et tout homme peut y jeter les yeux, le comprendre et l'admirer.

Les Païens, dit saint Paul, *sont inexcusables d'avoir pu lire Dieu dans ce livre merveilleux et de ne pas lui avoir rendu gloire.* (Rom. 1.) Et nous qui sommes chrétiens, dit saint Chrysostome, n'étudierons-nous jamais ces merveilles du Seigneur, ne reproduirons-nous point en notre vie ce qu'elles ont de beau et d'utile ? Imitons l'abeille, par exemple, qui se peine et se fatigue, non pas pour elle-même, mais pour autrui, et faisons servir à l'utilité de nos frères, nos richesses, nos talents, notre charité ; ne soyons point comme l'araignée, avare et ignoble insecte qui ne file que pour elle les tissus de sa toile ! Le moindre mal que nous puissions faire est de mener une vie inutile au milieu des dons du Seigneur. Mais une vie inutile n'est-elle pas une vie de damnation, selon cette parole de Jésus-Christ : *Tout arbre qui ne porte de bon fruit, sera coupé et jeté dans le feu ?* Que si nous produisons quelques œuvres de religion, de charité, ne sont-elles pas loin de répondre aux aliments, aux secours et aux grâces que Dieu multiplie autour de nous ? Qui cependant consent à nourrir un troupeau dont le rapport est inférieur à ce qu'il consomme ? (S. Ans., *Médit.*, XIV.) Ah ! que les biens, les séductions de cette vie misérable, nous fassent soupirer, mes Frères, après les biens réels, solides et permanents de la patrie céleste ; car *bienheureux, Seigneur, ceux qui habitent votre maison, ils chanteront vos louanges aux siècles des siècles.* Ainsi soit-il.

XXVIe INSTRUCTION.

FIN DE L'HOMME. — C'EST DIEU LUI-MÊME.

Servi facti Deo, habetis fructum vestrum in sanctificationem, finem vero vitam æternam.

Devenus serviteurs de Dieu, vous avez pour fruit votre sanctification, et pour fin la vie éternelle. (ROM., VI, 22.)

Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour que vous en ayez souvenance, dit le Prophète ? Vous l'avez couronné de gloire et d'honneur. Qu'est-ce que l'homme ? Comme une émanation de Dieu, sa ressemblance même. Dieu n'a pas commencé, il est vrai ; l'éternité est sa demeure. L'homme a commencé, mais pour ne pas finir : il a reçu le don de l'immortalité ; Dieu est libre, intelligent, spirituel ; l'homme est libre, intelligent, spirituel par son âme. Dieu s'est joué dans la création ; mais il a placé l'homme sur toutes les œuvres de ses mains : il assujettit toutes les créatures à ses besoins ou à ses plaisirs. « Cependant « le juste vit de la foi, et ne doit point chercher son « bonheur dans cette vie temporelle : il attend ces « biens à venir que l'éternité lui promet ; il n'use de « ceux de la terre que comme étranger et comme « d'appuis pour monter à Dieu, le but où il tend, la

« fin unique et nécessaire pour laquelle il a reçu la « vie ». (*Cité de Dieu*, XIX, XVII.) Que Dieu, mes Frères, soit *notre fin*, notre destinée, la béatitude pour laquelle nous sommes créés, je le prouve *par sa volonté* de complaisance envers nous; par *la nature de notre âme*.

I. — Dieu lui-même a voulu notre salut; il l'a voulu de toute éternité ; de toute éternité il en a préparé les grâces et les moyens, selon cette parole : *Je vous ai aimés d'un amour éternel ;* et selon cette autre qu'il doit dire à ses élus : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé avant la création du monde. Avant la création du monde*, voilà, mes Frères, trois termes graves à méditer. Oui, avant que ce monde fût créé, avant la naissance d'aucune créature, Dieu voulait le salut de l'âme de chacun de nous : y avons-nous jamais pensé ? Dieu de toute éternité s'est dit : Je veux sauver telle et telle âme : pour cela je remuerai le ciel et la terre. Je la ferai naître de parents chrétiens ; de bonne heure je la remplirai de l'esprit de foi et de piété ; je l'adresserai à un pasteur fidèle ; je l'environnerai de bons exemples, de bons conseils ; je lui ferai respirer et aimer les parfums de la vertu. De là ce cri de saint Paul : *Dieu nous a aimés le premier*. Et avec quelle miséricordieuse providence, il a voulu notre bonheur éternel ! Il y a employé le ministère de ce qu'il a de serviteurs. Il a dit à un de ses anges, prince de sa cour glorieuse : Tu vois cet enfant des hommes qui entre dans le monde : garde-le en toutes ses voies, protége-le contre les séductions de la chair, contre la corruption des scandales ; sou-

tiens-le dans ses combats, dans ses périls et dans ses défaillances : sauve et couronne son âme ! C'est pour sauver cette âme qu'il inspire le zèle brûlant des missionnaires, des apôtres, qui, foulant aux pieds, la volonté de la chair, vont prêcher l'Evangile dans le monde entier. Si les martyrs ont versé des ruisseaux de sang, si les Docteurs ont affligé leur chair par des méditations fréquentes, c'était pour nous conserver le dépôt de la foi ; si l'Eglise élève partout des temples, des tabernacles et des autels du sacrifice : si les pasteurs annoncent la bonne nouvelle, se récrient contre l'impie, contre le libertinage de la chair et de l'esprit, puis descendent aux tribunaux de la miséricorde, ne sont-ce point là autant de voix de l'amour de Dieu criant dans l'univers : *Je ne veux pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie !*

Le salut d'une âme est si cher à Dieu, que c'est à tous les hommes qu'il le recommande. Au pasteur il dit : Je t'ai établi en sentinelle sur les remparts de mon Eglise ; si tu restes muet, si tu ne représentes au méchant les préceptes de ma loi, il périra dans son péché, mais je te redemanderai le sang de son âme. Il dit aux parents : Elevez vos enfants en les courbant, même par la verge, au joug du Seigneur : point de salut pour vous *s'ils ne persévèrent dans la chasteté, dans la justice et la piété.* Il dit au prochain : Avertissez votre frère quand il fait mal. *Malheur à celui qui aura scandalisé le plus petit des enfants qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui être jeté dans la mer, une meule de moulin au cou.*

Après avoir recommandé notre salut à toutes les

créatures intelligentes, il s'y est employé tout entier lui-même. Il exerce sa puissance à faire des miracles afin de nous convaincre et de nous convertir ; il manifeste sa bonté, afin de nous toucher, de gagner nos cœurs ; il emploie sa justice à nous menacer, à nous percer de la frayeur de ses jugements ; sa patience à nous attendre à la pénitence ; sa miséricorde à nous pardonner ; sa Providence, à éloigner nos pas de l'abîme. Dieu le Père nous a envoyé son Fils unique, et l'a livré à la puissance des ténèbres afin de nous en délivrer. Et quelle parole pourrait peindre la charité de ce fils adorable dans l'œuvre de notre rédemption ! Afin de sauver nos âmes, il a prodigué sa vie, ses jeûnes, ses prières, ses prédications, ses fatigues, ses larmes, son sang. A peine voit-on quelqu'un mourir pour un ami, pour un homme juste. Lui est mort pour ses ennemis, pour des esclaves du péché. Il a voulu être appelé non point *faiseur de miracles*, *conquérant du monde*, mais JÉSUS, c'est-à-dire SAUVEUR, tellement qu'il ne peut penser à son nom vénérable, l'entendre invoquer, sans penser à quel prix il a opéré, préparé notre salut. Remonté dans les cieux, il nous a envoyé son Esprit-Saint, Esprit de grâce, de lumière, qui frappe à la porte de nos cœurs, les presse par sa charité ou par le remords à revenir à Jésus-Christ. Enfin, c'est pour les élus que Dieu a tout fait : lorsque le nombre en sera complet, le soleil ne donnera plus sa lumière ; la lune et les étoiles se détacheront du firmament ; le monde cessera d'être et Dieu règnera avec sa famille triomphante.

II. — Si Dieu a tout fait pour que nous cherchions et

que nous ayons en lui notre fin, notre bonheur éternel, il a voulu aussi que lui seul puisse contenter notre âme. Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, dit saint Augustin, et notre cœur est tourmenté tant qu'il ne se repose point en vous. (*Conf.* I.) Aucune des séductions de cette vie périssable ne peut le satisfaire. La *puissance* n'est qu'un fardeau imposé à quelques-uns pour le bien de tous ; elle est exposée tous les jours aux intrigues et aux révolutions. La *richesse* n'a jamais fait dire à personne : Je n'ai plus rien à désirer : partage du petit nombre du reste, elle s'écoule comme l'eau dans la main et ne suit point au tombeau. — Loin de combler le cœur, les *plaisirs* et les voluptés le creusent, y laissent la déception, la honte, le remords. *L'abord en paraît riant*, nous dit le Saint-Esprit, *mais le terme en est amer comme l'absinthe et cruel comme une épée à deux tranchants*. La science serait-elle la fin de l'homme ? L'Ecriture nous répond : *L'œil ne se rassasie point de voir, ni l'oreille d'entendre : qui multiplie la science, multiplie les douleurs.* (Eccles., I.) La science des saints est de connaître et d'aimer Dieu et Jésus-Christ qu'il nous a envoyé, et c'est la vertu : mais la vertu elle-même, le plus précieux de tous les biens, n'est pas la fin dernière de l'homme, elle n'est que le chemin qui nous y conduit : chaque jour elle doit lutter contre la chair, le monde et le démon ; la couronne céleste sera le prix de sa victoire. Dieu atteint toujours son but avec force et douceur ; il fait tout ce qu'il veut au ciel et sur la terre. Si quelque bien ou tous les biens réunis étaient la fin de l'homme, il les aurait prodigués à tous sans

exception. Mais il n'en est point ainsi : ici-bas nul chemin sans fatigue ; nulle part un abri sûr, un port tranquille ; nulle part un lieu où le pied de la colombe puisse se reposer. « Ah ! », dit saint Augustin, « malheur à l'âme coupable qui se retire de Dieu et « de son chaste amour, espérant trouver mieux que « lui. Elle se tourne, elle se retourne en vain sur le « dos, sur le flanc ; tout lui est dur, plein d'épines et « d'ennuis ». (*Conf.* VI.) *Notre bien suprême est donc de nous attacher à Dieu, de placer en lui toutes nos espérances.*

Ainsi ce n'est pas en vain que Dieu a créé les enfants des hommes. Il ne leur a donné tant de dons du corps et de l'âme, ni pour s'appliquer à gagner des richesses, ni pour courir après la gloire et la réputation de leur nom, ni pour élever des maisons magnifiques, comme s'ils devaient vivre éternellement ici, ni pour ajouter sillon à sillon, domaine à domaine, ni pour se vêtir de pourpre et de lin et vivre dans les festins et les voluptés ; il nous a créés et rachetés afin que nous le reconnaissions pour notre Seigneur et notre Dieu, et qu'après avoir travaillé à la gloire de son nom, il soit lui-même notre récompense, notre bien souverain pour l'éternité. Donc l'impie dit vrai sans le savoir, quand pour s'encourager en ses désordres, il dit avec jactance : *Dieu est trop bon pour me damner.* Dieu ne damne personne en effet : il veut au contraire le salut de tous. Si le méchant se damne, c'est bien contre la volonté de son Père qui est aux cieux. A sa mort il trouve ce qu'il a choisi, et le Seigneur peut lui dire alors : *Ta perte vient de toi seul,*

âme réprouvée. Aimons donc à dire du fond de nos cœurs : J'espère, ô mon Dieu, qu'en considération des mérites de Jésus-Christ, vous m'accorderez la vie éternelle et les secours nécessaires pour y parvenir. *Qu'ai-je à désirer dans le ciel et sur la terre, que vous seul, ô mon Dieu, mon partage pour l'éternité bienheureuse!* Ainsi soit-il.

XXVIIe INSTRUCTION.

IL FAUT SANS DÉLAI CHERCHER SA FIN, SON SALUT.

Crastinus dies sollicitus erit sibi ipsi : sufficit diei malitia sua.

Le lendemain aura des soucis pour lui-même : à chaque jour suffit sa peine.
(MATT., VI, 34.)

Dieu de toute éternité a voulu notre salut, et nous en a préparé les moyens. Mais l'antique serpent qui fit chasser du paradis nos premiers parents, par les amorces d'un plaisir périssable, renouvelle contre nous, avec autant de succès, les mêmes séductions, les mêmes amorces des créatures. Tandis que Jésus-Christ nous appelle à lui, à son royaume, nous tend les bras du haut de sa croix, nous invite à son festin, les uns,

dit l'Evangile, s'en vont à leurs campagnes, les autres à leur négoce, les autres à leurs divertissements ; ou bien ils insultent et persécutent ses ministres. Tout au plus, ceux qui n'ont pas perdu la foi, renvoient à la fin de leurs jours, l'œuvre si nécessaire de leur salut. Dispositions lamentables contre lesquelles les Pasteurs ne sauraient trop se récrier, en rappelant la nécessité de travailler *promptement*, *sans délai* au salut éternel.

L'avenir, le lendemain, nous dit notre Sauveur, aura pour lui-même des soucis : vérité facile à comprendre si les hommes voulaient user de leur raison pour comprendre ! L'habitude du mal le fait aimer ; elle obscurcit l'entendement, dérègle la volonté, nous expose au mépris, à la malédiction de Dieu. Quand après une longue vie dissipée dans l'amour du monde et des passions, on vient lui en offrir les restes, les rebuts, pourrait-il ne pas s'indigner ? C'est ainsi qu'il maudit Caïn lui offrant en sacrifice ce qu'il avait d'infirme et de maladif en ses troupeaux. L'habitude mauvaise nous livre, de plus, à l'empire du démon. Quel autre que cet esprit de ténèbres pourrait persuader aux hommes que dans la vieillesse, âge de faiblesse et de douleur, il leur sera plus facile d'arracher les racines vives et profondes du vice, lorsque, dans la vigueur de l'âge, ils ne peuvent en arracher les germes naissants ; qu'ils marcheront plus librement vers Dieu, chargés d'une masse d'iniquités, et livrés depuis longtemps à leur sens réprouvé ; que Dieu leur pardonnera facilement leurs désordres, leurs longs attentats contre ses lois, lorsqu'il nous assure par son Apôtre que *mépriser sa patience, c'est amasser des trésors de*

colère? Aveuglement mortel dont l'Ecriture-Sainte nous montre mieux la noirceur que tous les raisonnements. — Esaü va chasser afin d'offrir à son père Isaac un mets de son goût; revenu un quart d'heure trop tard, il demande la bénédiction des aînés. Mon fils, reprend le vieil Isaac, l'heure est passée, la bénédiction que vous me demandez est donnée à un autre; il n'y a plus de remède. Esaü est l'image des âmes infidèles. La grâce du Seigneur vous crie sur tous les tons : *Ne différez pas de jour en jour de donner votre âme à votre Dieu;* sauvez votre âme, fallût-il pour cela vous arracher l'œil droit, vous couper le pied droit, la main droite, vous séparer des séductions les plus chères. Que rien ne soit capable de vous détourner du devoir de la prière, du divin sacrifice le dimanche, de la sainte communion au moins au temps pascal! Vous remettez, vous endurcissez votre cœur; vous osez répondre à votre miséricordieux Sauveur : *plus tard, à une autre année.* Et d'ici à cette année, la mort sera venue; vous crierez dans les enfers en rugissant : *conversion, confession,* remords et désespoir stériles pour l'éternité!

Cette vérité si grave qu'il faut répondre aux premières invitations de la grâce, est rappelée en mille endroits de la sainte Ecriture. Au livre des Cantiques sacrés, l'Epoux, figure de Jésus-Christ, frappe à la porte de l'Epouse, de l'âme qu'il veut racheter. Elle hésite; c'est avec une lenteur revêche et méprisante qu'elle quitte son repos. Cependant, après réflexion, elle finit par ouvrir sa porte, mais il n'était plus temps; tout était perdu : l'Epoux divin était passé outre en la

repoussant dans sa colère. Et qui ne sait la peinture que Jésus-Christ fait de lui-même dans la parabole des dix vierges? Cinq étaient insensées, nous dit l'Evangéliste, elles n'avaient point conservé l'huile de leurs lampes pour aller à sa rencontre; leur indolence avait laissé s'éteindre la flamme de la piété et de la ferveur. Pendant qu'elles préparaient leur robe nuptiale, l'Epoux arriva : celles qui étaient prêtes, entrèrent avec lui dans la salle du festin des noces, et la porte fut fermée. En vain, les cinq insensées vinrent crier : *Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous!* Jésus-Christ leur répondit, malgré leur virginité : *Je ne vous connais pas*, vous avez cessé de m'appartenir.

Un jeune homme, dit saint Luc, étant touché de la grâce, eut l'inspiration de suivre Jésus-Christ; cependant il vint lui dire : *Permettez-moi premièrement d'aller me défaire de mes biens*. Le Sauveur lui répondit : *Allez, retirez-vous, vous n'êtes point digne d'être mon disciple. Quiconque ayant mis la main à la charrue, regarde en arrière, n'est point propre au royaume des cieux*. Au même évangile (Ch. IX), il dit à un autre jeune homme : *Suivez-moi*. Celui-ci répond : *Permettez-moi premièrement d'aller ensevelir mon père*. Comment, reprend Jésus-Christ, je vous appelle à la vraie vie, au salut, et vous différez, il fallait laisser les morts ensevelir les morts. Non point, interprète saint Chrysostome, qu'il trouvât mauvais que l'un mît ordre à ses affaires, que l'autre allât rendre les derniers honneurs à son père. Leur crime était de dire : permettez-moi, *premièrement*. Ce qu'ils devaient faire *premièrement*, avant tout, c'était de

chercher leur salut, de suivre à tout prix Jésus-Christ. Alors, avec sa bénédiction, ils auraient pu faire ce qu'ils désiraient, et que sa loi ne défend pas. Et vous, Chrétiens, vous dites : Je penserai à mon âme, à mon salut quand je serai retiré des affaires, quand j'aurai réussi dans mes entreprises, établi mes enfants. Quoi, vous êtes confiants en vous seuls dans l'œuvre de votre conversion ! Ignorez-vous donc quelle est l'œuvre de la grâce de Dieu, le don par excellence du Saint-Esprit; et pouvez-vous compter sur ce don, après avoir contristé cet Esprit divin pendant une longue vie, prodigué à la chair et au sang les fleurs de votre existence ? Autour de vous, combien d'hommes âgés déjà, qu'aucun soin des affaires, aucun souci temporel n'empêche de travailler à leur salut; cependant, ils vivent comme s'ils n'avaient point d'âme ; ils s'en vont à l'éternité comme des brutes à l'abîme. Entendez la foule toute charnelle vous dire : Je n'ai pas le temps de remplir mes devoirs religieux, comme la prière, la Messe le dimanche; les voyages, les fenaisons, les moissons, les vendanges, tout est un prétexte contre Dieu ; on n'a le temps que de le mépriser, d'insulter à ses lois. Pensez-vous, mes Frères, que vous oserez apporter cette excuse abominable à son divin tribunal? Notre miséricordieux Sauveur n'a-t-il pas trouvé le temps de s'incarner pour notre salut, de souffrir pour nous les humiliations, les privations, la rigueur des saisons, la cruauté des hommes et des démons, les fatigues et la mort ? Ah ! le temps si précieux de notre vie, dont tant de damnés voudraient retrouver un seul quart d'heure, n'est donné à vous, à moi, mes Frères,

que pour faire de dignes fruits de pénitence, assurer notre vocation par nos bonnes œuvres. C'est par l'abus criminel que nous en faisons, qu'à la fin nous serons foudroyés par cette parole : *Je ne vous connais pas*, vous n'êtes point dignes du royaume des cieux. C'est pour avoir dissipé, perdu le temps en vain, que les réprouvés crient, dans un désespoir inconsolable : Adieu, beau ciel, sainte et triomphante société des élus, adieu pour jamais ! Nous avons perdu votre gloire, vos amabilités infinies, jamais nous ne boirons l'ivresse à vos torrents de voluptés : jamais nous n'entendrons vos cantiques admirables ni la sublime harmonie de vos fêtes !

Considérez, au contraire, par quelques courts exemples, comment Dieu bénit ceux qui sont dociles à sa voix, et suivent *à l'instant*, *sans délai*, les attraits de sa grâce. Il y avait à Jéricho un chef de publicains, nommé Zachée, qui était riche. Il était petit de taille, et la foule l'empêchait de voir Jésus qui passait ; alors il monta sur un sicomore voisin de la route. Jésus l'apercevant lui dit : *Zachée, descendez au plus tôt, je veux aujourd'hui demeurer chez vous.* Et ce publicain de se presser, et d'accueillir Jésus avec des transports de joie. Les Juifs murmuraient contre notre Sauveur, s'arrêtant chez un homme de mauvais renom ; mais Zachée, par la droiture de son cœur, mérita d'entendre Jésus lui dire : *Votre maison a reçu aujourd'hui le salut !*

Saint Pierre, saint André, saint Jacques, saint Jean, sont appelés de Jésus-Christ : ils quittent aussitôt leurs filets, leurs barques, leurs familles et le suivent ; il en

fait les Apôtres de son Eglise, les juges futurs des nations. Il dit de même à saint Matthieu : *Suivez-moi.* C'était un receveur des impôts, mais il ne répond pas : Il faut régler auparavant mes comptes, toucher ce qui m'est dû ; il quitte tout au premier appel. Jésus-Christ en fait aussi un saint, le secrétaire de son Evangile. Saint Paul, animé par la fureur, court à Damas, afin d'y verser le sang chrétien ; la voix de Jésus-Christ le renverse sur la route et lui crie : *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous?* Seigneur, reprend saint Paul, profondément changé, *que voulez-vous que je fasse*, je suis prêt. Et saint Paul devient le plus ardent prédicateur de l'Evangile et de Jésus-Christ son divin Maître.

Ah ! la grâce de Dieu ne connaît point, ne veut point les hésitations, les retardements, dit saint Ambroise. Dieu a promis le pardon au pécheur pénitent, mais ne lui a pas promis le lendemain, ajoute saint Grégoire ; ce lendemain, d'ailleurs, aura ses difficultés pour le salut, comme le jour présent. Le Seigneur nous avertit au contraire ainsi : *Veillez et priez, car vous ne savez ni le temps ni l'heure. Soyez toujours prêts, car je viendrai comme le voleur, au moment où vous y penserez le moins.* Il viendra par sa grâce, et s'il est rebuté, peut-être ne reviendra-t-il plus ; il viendra à la mort et il ne sera plus temps. Si vous entendez aujourd'hui sa voix, dit saint Paul, aujourd'hui même répondez, n'endurcissez pas vos cœurs. Si aujourd'hui la grâce vous fait comprendre le prix de votre âme, la nécessité de la retirer du péché, du tourbillon des affaires, des intérêts et des plaisirs périssables où le

démon l'endort, ah! levez-vous, accourez au Seigneur, *ne différez pas de jour en jour*. Quand bientôt s'allumera sa colère, et qu'il placera les uns à la droite, les autres à la gauche, *bienheureux tous ceux qui auront mis en lui leur espérance!*

XXVIII° INSTRUCTION.

IL FAUT TRAVAILLER AVEC UN ZÈLE PERSÉVÉRANT A SON SALUT.

Estote parati.

Soyez toujours prêts.
(Ev. de s. Matt.)

Nous ne refusons pas le sacrement de pénitence à celui qui, parvenu aux dernières stations de la vie, le réclame enfin, dit saint Ambroise. Mais sort-il de ce monde par la bonne voie, nous n'oserions l'affirmer. Non, nous le répétons, nous ne pouvons garantir son salut, parce que nous ne voulons induire personne en erreur. Voulez-vous vous prémunir contre une incertitude aussi affreuse, opérez votre salut dans la jeunesse et la santé, tous les jours de votre vie selon cette parole : *Soyez toujours prêts.* Notre-Seigneur ne dit

pas : Préparez vous, mais *soyez toujours prêts,* parce qu'il n'est pas un seul moment de la vie où l'âme ne courre un danger effrayant, lorsqu'elle n'est point parée de la robe nuptiale de la grâce. Bien plus, Jésus-Christ parlant à ses disciples de son avénement, s'efforce de les tenir toujours en état de paraître à son tribunal. « Heureux », dit-il, « le serviteur, que le maître « à son arrivée, trouvera dans les soins d'une affaire « si importante ! Je vous dis, en vérité, qu'il l'établira « sur tous ses biens. Mais si ce serviteur est méchant « et qu'il se dise en son cœur : Le maître n'est point « encore sur le point d'arriver, et qu'il s'endorme en « cette pensée, son maître arrivera au jour qu'il ne « s'attendra pas, à l'heure qu'il ne sait pas ; il le ban- « nira de sa maison et le condamnera au sort des hypocrites ». (Matt., XXI.) Opérons donc notre salut, mes Frères, non-seulement sans délai, mais avec *zèle* et *persévérance !*

I. — Opérons notre salut avec *zèle.* Supposons que toute chose succède au gré du pécheur, et que les espérances téméraires de son salut remis à l'avenir, se réalisent, n'est-ce pas une perte irréparable que celle de ce temps si précieux, dont tous les instants passés dans la vertu, amasseraient des trésors de mérite pour l'éternité ? Quelle ne serait pas la folie d'un soldat qui dans une ville opulente emportée d'assaut, s'amuserait à partager des jeux d'enfants sur la place publique, pendant que ses compagnons d'armes se chargeraient de butin ? Quelle plus noire folie a l'homme, au moment où les justes rivalisent de zèle pour grossir leur trésor de richesses spirituelles, de

tresser des toiles d'araignée, de consumer ses jours aux vains amusements du siècle ? N'est-ce rien, d'un autre côté, que le mal que l'homme se fait par son indolence et sa lâcheté ? Quelle source de larmes intarissables il se prépare pour l'avenir, si Dieu, je le suppose, la visite par sa grâce ; car tenez pour certain, mes Frères, qu'il convertira en calice d'amertume, cette coupe de voluptés où s'enivre actuellement votre cœur, et que chaque moment de plaisir défendu, deviendra un sujet de pleurs ; tenez pour certain que le souvenir de votre vie passée, inondera votre cœur d'une douleur si cruelle, que vous regretterez alors de n'avoir pas souffert mille morts, plutôt que d'avoir vécu dans l'offense et la haine du Seigneur. (*Guide des péch.*) Aussi entendez saint Paul nous dire : *Je souffre toutes les peines du monde par amour de l'Evangile, afin d'avoir part à ce qu'il promet.* Et voici son raisonnement : Les athlètes qui disputent le prix de la lutte ou de la course aux jeux olympiques, domptent leur corps par une austère discipline, par une rigoureuse tempérance, et cela afin de remporter une couronne corruptible : mais nous, c'est à une couronne immortelle, incorruptible que nous aspirons de tous nos efforts. Courons donc de manière à l'atteindre, à remporter le prix ! — Afin de s'enrichir, le marchand cupide ne cesse de traverser les flots, exposant tout, sa vie et sa fortune aux naufrages et aux tempêtes. Afin d'obtenir une alliance riche et brillante, voyez donc le jeune homme et sa famille multiplier les démarches, les sacrifices. L'ambitieux, pour obtenir un poste lucratif, recule-t-il devant les instances, devant les rebuts,

devant les intrigues ? Que ne souffre point le laboureur avant de voir ses champs se couvrir de moissons ? Et souvent, peines stériles : que de mécomptes déchirants dans les projets de la vie humaine ! Que d'espérances renversées par les passions des hommes, par les éléments, ruinées, détruites par la mort ! Le salut de nos âmes, au contraire, c'est l'ivresse éternelle, l'abondance éternelle de la maison de Dieu ; c'est l'alliance permanente avec le Roi des rois ; c'est la moisson sublime célébrée par le Prophète quand il chantait : *Les élus du Seigneur allaient et jetaient leurs semences en pleurant ; mais revenus de la triste vallée de leur exil, ils portent dans la joie les gerbes de gloire et de bonheur !* Dieu qui nous promet son royaume, est fidèle envers ses serviteurs ; y parvenir, voilà la seule affaire nécessaire. Dans son désir d'avoir une âme à dévorer, le démon disait à Jésus-Christ : *Je te donnerai tous les royaumes de ce monde et leur gloire, si, tombant à mes pieds, tu veux m'adorer.* N'est-ce point y attacher le même prix que notre Sauveur lui-même, lorsqu'il disait. *Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ?* Oh ! combien est saisissante et terrible l'alternative d'être enivré du torrent de plaisirs qui réjouit la cité du Seigneur pour l'éternité, ou d'être jeté l'éternité tout entière, dans l'étang de soufre et de feu ! Y a-t-il une seule entreprise humaine qui ne soit à une distance infinie de celle-là, par ses conséquences irréparables ?

Vous voulez gagner le ciel, dit saint Chrysostome : c'est une ville à prendre d'assaut. Avant d'emporter une citadelle, le soldat travaille, sue, se brise les

membres, couche sur la dure, souffre la pluie, la chaleur, le froid, les traits ennemis ; il endure les dangers du jour et de la nuit. Jésus-Christ notre roi, n'est entré dans la citadelle céleste que labouré de blessures, déchiré par les épines et le fer. Prétendez-vous y entrer à sa suite avec votre couronne d'avarice, de haines, de sensualités, de voluptés infâmes ? Ah vous n'avez donc jamais recueilli dans vos cœurs ces accents pressants de sa charité : *Efforcez-vous, redoublez de violence, afin de pénétrer par la porte étroite, car beaucoup, à la mort, voudront y passer, et ne le pourront pas ?* (Luc, XII.)

Cherchant à rallumer notre zèle et à nous tenir en éveil, cet amant passionné de nos âmes nous montre le démon chassé d'une âme et disant : *Je rentrerai dans ma maison d'où j'ai été chassé ;* puis allant prendre avec lui sept autres démons plus méchants que lui, afin d'y rentrer. Et comme de toute part ces anges de ténèbres rôdent pour dévorer, semant çà et là de piéges toutes nos voies, nous accablant de leurs flèches mortelles, comment pourrions-nous oublier ces paroles miséricordieuses : *Soyez prêts : veillez et priez afin de ne pas succomber à la tentation : opérez votre salut dans les alarmes et la frayeur ?*

II.—Il faut travailler à notre salut avec *persévérance.* En effet, *celui-là qui aura persévéré jusqu'à la fin, sera sauvé* ; et le Seigneur ajoute par l'ange de l'Apocalypse : *Soyez-moi fidèles jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie.* On dirait à quelqu'un : Tous ceux qui meurent dans Paris, seront inévitablement damnés. De toute évidence, à moins

d'avoir la fureur d'être damné, jamais il n'y mettrait les pieds, dût-il être empereur ou roi de France toute sa vie ; et s'il y demeurait, il en sortirait au plus vite. Nous sommes assurés que la mort de tous ceux qui meurent en état de grâce, est précieuse aux yeux du Seigneur et qu'ils seront sauvés. Si nous n'avions pas le sens stupide, ni le jugement aveuglé par les démons, nous laisserions-nous jamais dépouiller de ce trésor de la grâce ? Ne ferions-nous point tout au monde pour le recouvrer en toute hâte, quand même nous devrions être ruinés d'honneur, de biens, de santé, quand même il nous faudrait mourir dans les supplices comme Jésus-Christ et ses martyrs ? En effet, la parole divine nous assure qu'un seul péché mortel suffit à nous précipiter dans les pleurs et les grincements éternels. Quel délire sauvage nous porte donc à nous exposer à ces tortures horribles et sans fin, lorsqu'une seule heure de douleur nous fait frémir sur la terre ? Comment dormons-nous tranquilles sur cet abîme de feux dévorants et ne réclamons-nous pas, à tout prix, comme le prodigue, le baiser de paix et de réconciliation ? En effet, nul homme pour savoir l'heure, le lieu, le genre de sa mort. N'est-ce pas en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être ? Et lorsque sa colère est soulevée contre nous, qui peut l'empêcher d'éteindre notre cœur ? Ah ! combien de damnés se déchirent dans un lamentable désespoir, et qui avaient bien commencé : la mort les a surpris dans le péché mortel ! Salomon, Judas, Tertullien, Pélage, une multitude d'hommes célèbres, en sont des exemples effroyables. Ils avaient été les

organes du Saint-Esprit dans l'Eglise de Dieu ; ils avaient renversé des hérésies, désiré, bravé le martyre ; vécu dans les austérités de la pénitence : ils se sont réprouvés pour n'avoir point persévéré ?

Saisissons donc, mes Frères, avec un amour inaltérable, la pratique de la loi de Dieu, de crainte que sa colère ne s'allume contre nous, et que nous ne périssions loin de la voie des justes. *Apprehendite disciplinam.....* Craindre Dieu et observer ses commandements, voilà tout l'homme : le reste est crime, vanité, dissipation, abus coupable de la vie. Craignons Dieu, craignons ses jugements mystérieux et terribles ; craignons la perte éternelle de notre âme. Le Seigneur n'a besoin ni de nous ni de nos biens : il ne peut rien perdre à nos révoltes contre lui ; loin de là, c'est quelquefois le trait le plus redoutable de ses vengeances, de laisser l'homme fier et orgueilleux dans son endurcissement et sa misère. Ah ! je vous en conjure, vous dirai-je après saint Paul, *courez dans la carrière de manière à remporter le prix :* prenez Jésus-Christ pour votre lumière et pour votre chemin, afin que dans les cieux il soit votre joie et votre récompense. Et puisque celui-là seul qui finit bien doit être couronné, que rien au monde ne puisse nous arracher à son amour, à sa grâce, afin d'avoir part aux joies de son triomphe que personne ne pourra jamais nous ravir ! Ainsi soit-il.

XXIXe INSTRUCTION.

LE SALUT EST NOTRE AFFAIRE PERSONNELLE.

Quæ seminasti hæc et metes.

Vous ne recueillerez que ce que vous aurez semé. (GAL. VI, 8.)

Il nous faut, mes Frères, travailler avec zèle et persévérance au salut de nos âmes; je l'ai rappelé dans une instruction précédente : c'est la recommandation la plus pressante de notre Sauveur et de ses Apôtres : c'est le cri de la raison et de la foi : comment ne pas frémir à la pensée d'une mort subite et imprévue nous surprenant en état de péché mortel, nous entraînant éternellement dans les enfers? Une autre considération bien propre à réveiller notre âme dans le zèle de son salut, c'est que nul autre que chacun de nous ne peut le conduire à bonne fin. *Ah! je vous en conjure avec instance*, écrit saint Paul aux Thessaloniciens, *traitez bien l'affaire qui est la vôtre.* Le salut, en effet, est tellement notre œuvre *personnelle*, que sans nous elle ne se fera jamais ; il est notre œuvre *personnelle* parce que les conséquences, les fruits bons ou mauvais, en seront pour nous seuls : nul ne sera sauvé ou damné en notre place.

I. — C'est à nous seuls à sauver nos âmes. Il est vrai, la grâce de Dieu nous est nécessaire ; sans Jésus-Christ nous ne pouvons rien faire : loin de lui, notre cœur est comme une terre maudite, ne produisant que des fruits de péché et de mort. Mais Dieu veut que nous agissions avec lui : il demande tellement notre bonne volonté, que d'après les lois de sa providence, le ciel devant être la récompense du mérite, tout-puissant qu'il est, il ne peut nous y recevoir malgré nous, nous préserver de l'enfer malgré nous. Il nous a donné la vie sans nous ; il nous l'ôtera selon son bon plaisir et la sagesse de sa miséricorde : quant au salut, il exige notre concours, notre coopération. Vérité très-grave rappelée à chaque instant dans l'Ecriture par le Saint-Esprit. *Seigneur*, *vous m'appelez*, dit Job ; voilà la voix de la grâce ; *et je vous répondrai*, voilà l'action de la volonté, le consentement de la liberté. *Attirez-nous après vous*, ô mon Dieu : voilà les attraits de la grâce ; *et nous courrons à l'odeur de vos parfums :* voilà la volonté qui correspond. Notre-Seigneur donne cinq talents à l'un de ses serviteurs, voilà sa grâce : et le serviteur se présente à lui en disant : *Voici cinq autres talents que j'ai gagnés ;* travail de liberté à laquelle il est dit en récompense : *Entrez dans la joie de votre Seigneur*. Le serviteur lâche et oisif au contraire qui a laissé son talent enfoui et stérile, est jeté dans les ténèbres extérieures. (S. Matt., xxv.) C'est en ce sens qu'il est écrit : *Devant vous est le bien et le mal, la vie et la mort, à vous de choisir*. Oui, Notre-Seigneur veut notre sanctification : il nous presse, il nous conjure de lui donner notre cœur. La joie le transporte lorsqu'il

voit le prodigue revenir, et il dresse avec bonheur la table du festin : à tous il offre, du berceau à la tombe, les mérites surabondants de sa vie et de sa mort. Mais toute âme arrosée de son sang, rebelle à son Evangile, à son amour, périra. S'il menace d'insulter le pécheur impénitent à sa mort, il ne sépare jamais ces deux choses : ce qu'il a fait de son côté, ce que le pécheur a refusé de faire. *Je vous ai appelés et vous avez refusé de m'écouter ; je vous ai tendu la main, et vous l'avez dédaignée ; parce que vous avez répondu par le mépris à mes réprimandes, à mes conseils, je me rirai de vous à mon tour et je vous insulterai. Alors ils m'invoqueront, et je ne les exaucerai point ; ils me chercheront et ne me trouveront point, parce qu'ils auront rejeté l'instruction et la crainte du Seigneur.* (Prov. I.) Il n'y aura de couronné que celui qui aura combattu, d'appelé à l'héritage des richesses et de la gloire éternelle, que le juste au cœur droit et fidèle dans le sentier de ses préceptes. *Donc la vie et la mort, mes Frères, sont entre les mains de chacun de nous.* Que faut-il faire pour être sauvé, demandait à saint Thomas une de ses jeunes sœurs ? Il faut le vouloir, reprit le docteur angélique : réponse renfermant en abrégé toute la science du salut. Tous les saints l'ont aussi voulu de toute leur énergie : c'est en le voulant qu'ils ont vaincu la chair, embrassé la croix, triomphé du monde, de ses séductions comme de ses persécutions. Une prédication fera impression sur vous, une lecture touchera votre cœur ; une âme qui vous aime, pourra bien prier pour vous et faire offrir à votre intention la victime qui efface les péchés du monde. *Vous ne*

moissonnerez néanmoins que ce que vous aurez semé vous-mêmes. Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, nous dit Jésus-Christ, *gardez les commandements : je n'aurai pour frère et pour sœur dans les cieux, que celui qui aura fait la volonté de mon Père.*

II. — Le salut est encore notre œuvre personnelle par *ses conséquences :* bonnes ou mauvaises elles seront éternellement pour nous. Marthe, Marthe, disait un jour notre Sauveur à une personne qu'il aimait, bien des soucis vous troublent, bien des affaires vous tourmentent, *mais une seule est nécessaire, le salut de votre âme* : voilà la bonne part à choisir, parce qu'elle doit vous rester toujours. Que sert à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme ; que donnera-t-il en rachat de cette âme immortelle ? Les rois et les princes ont leurs armées, leurs généraux, leurs serviteurs qui travaillent, combattent, s'immolent pour eux. Mais dans l'affaire du salut, point de remplacement : chacun porte son propre fardeau et reçoit selon ses œuvres ; la différence pour les puissants, est qu'ils seront puissamment tourmentés. De même que la joie du ciel sera nôtre, notre joie personnelle et que personne ne pourra nous la ravir ; de même le supplice de l'enfer est attaché comme un vêtement inséparable à chacune de ses victimes : le fils ne porte point l'iniquité du père ; le père ne porte point l'iniquité du fils. Notre Sauveur est *notre pontife très-saint et immaculé*, dit l'Apôtre : néanmoins dans ses ancêtres selon la chair, il y eut des femmes perdues de mœurs, des princes impies et réprouvés.

Chaque âme humaine entre donc, à la mort, dans la maison de son éternité bienheureuse ou malheureuse, selon les œuvres de sa vie mortelle ; une fois la porte de l'abîme fermée, si elle en a choisi l'horrible sort, elle est réduite à crier éternellement avec le désespoir du mauvais riche : *Je suis torturée dans ces flammes !*

En vain donc le jeune homme cherche à s'aveugler en disant : Bien d'autres que moi abandonnent Jésus-Christ et ses autels, outragent la foi et la pudeur. En vain la jeune fille s'étourdit en disant : Bien d'autres font ce que je fais, se livrent aux plaisirs, se couronnent de roses ; c'est de tout temps qu'on a fait et ceci et cela. En vain les personnes mariées s'encouragent au désordre, sous le prétexte que la foule ne s'intéresse plus ni des lois du Seigneur ni de ses justices. Quoi, parce que d'autres se jettent dans le feu, le supplice du feu sera-t-il plus doux pour vous ? Insensé, nous crie Jésus-Christ, cette nuit même on vous redemandera votre âme, et à quoi vous serviront les rêves de vos passions ? Cette nuit même, *hac nocte :* peut-être mourrez-vous bientôt, la vie est toujours courte du reste ; mais en quelque temps que ce soit, si vous n'êtes pas en état de grâce, ce sera la nuit pour vous : nuit d'horreur et d'angoisses inexprimables, où vous n'aurez point vu l'importance de votre salut, de votre éternité. On vous *redemandera* votre âme ; *repetent*. Ce terme *redemander* vous rappelle qu'elle est un dépôt de Dieu, dépôt que vous devez rendre intact, sans aucune altération. Serez-vous en état de représenter votre âme gracieuse et brillante comme à son baptême ? ou

plutôt n'est-elle pas noircie, corrompue, souillée et traînée dans toutes les boues de la vie? *Animam tuam ;* l'âme qui est la vôtre, qui est vous-même? Si vous inscriviez chacune de vos actions sur un livre, on y verrait: Tel jour j'ai dépensé telle somme pour mes vêtements, pour mes plaisirs, pour une fête, pour l'achat d'une terre, d'un pré, d'une vigne; tel jour j'ai fait un voyage pour un contrat, pour solliciter une faveur, gagner un procès. Et pour votre salut, rien : au contraire, des lâchetés, des sacriléges, des attentats multipliés contre Jésus-Christ et ses lois immortelles, pendant de longues années de la vie. Quel délire, quelle fureur insensée! La noirceur ténébreuse de cette nuit d'aveuglement, de cette imbécillité d'esprit et de cœur où vivent les hommes, est-elle bien croyable ?

Ah! mes Frères, nous sommes les enfants de Dieu, les héritiers de cette promesse : *Je m'en vais préparer vos places*. Ayons donc pitié de nos âmes, en traitant bien cette affaire si essentiellement la nôtre que nul que nous ne peut la traiter, cette affaire où nous sommes seuls engagés, où nul ne répondra pour nous, où nous serons délaissés seuls. Ne recevons pas en vain cette multitude des miséricordes de Dieu, qui nous sont offertes pour couvrir nos péchés. Celui-là seul est sage qui travaille pour l'éternité, qui élève et bâtit bien la maison où il doit habiter toujours : le reste est misère, vanité, crime ou déception amère. Que si les mondains disent heureux l'homme aux vastes domaines, aux nombreux troupeaux, aux amas d'or et d'argent, pour nous, mes Frè-

res, disons heureux celui dont le Seigneur est le partage : puissions-nous mériter tous ce bonheur pour l'éternité ! Ainsi soit-il.

XXXᵉ INSTRUCTION.

GRANDEUR DE NOTRE AME DONT NOUS DEVONS OPÉRER LE SALUT.

Quam dabit homo commutationem pro anima sua.

Que pourra donner l'homme en échange de son âme? (MATTH. XVI.)

Le salut est l'affaire propre, personnelle de l'homme ; tous les avantages comme tous les maux en seront pour lui seul, et cela pour l'éternité de Dieu. Vérité qui faisait dire à Job : *Je craignais pour toutes mes actions, je craignais qu'elles ne missent en péril le salut de mon âme ;* à saint Paul : *Je châtie mon corps, je le réduis en servitude, de crainte qu'après avoir prêché le salut aux autres, je ne sois moi-même un réprouvé !* Elle faisait pleurer et gémir saint Jérôme tous les jours dans sa grotte de Bethléem : *Quotidie lacrimæ, quotidie gemitus.* Elle dictait cette réponse à un grand pon-

tife, pour un prince qui lui demandait une chose réprouvée de l'Evangile : Prince, si j'avais deux âmes, peut-être en exposerais-je une pour vous plaire, mais je n'en ai qu'une seule, et rien au monde ne peut m'engager à mettre en péril son éternelle félicité. Ah ! mes Frères, lorsque nous saurions certainement qu'un seul d'entre nous doit tomber dans les enfers, n'aurions-nous pas lieu de nous écrier avec l'angoisse des Apôtres : *Seigneur, serait-ce moi ce malheureux ?* Voilà que notre Sauveur, au contraire, nous assure que la multitude se presse en tumulte dans le grand chemin de la damnation ; et les hommes jouent, chantent et se divertissent devant cet abîme. Considérons aujourd'hui, mes Frères, *la grandeur, l'excellence merveilleuse de notre âme*, afin de ranimer en nous le saint et généreux désir de la sauver !

Rien de plus instamment recommandé dans l'Ecriture que la défiance à l'égard de notre corps. *Ceux qui en suivent les inclinations ne peuvent être les enfants de Dieu*, nous dit-elle : les esclaves de la bonne chère, de l'ivrognerie, des voluptés, sont des ennemis de la croix et par là même réprouvés. Quiconque veut appartenir à Jésus-Christ, doit crucifier sa chair avec toutes ses convoitises, et porter dans ses membres la mortification de Jésus-Christ. Et le grand Apôtre laisse un jour échapper ce gémissement : *Qui donc me délivrera de ce corps de mort ? Quand donc sera-t-il en dissolution, afin que plus tôt je me trouve avec mon Sauveur ?* De l'âme, au contraire, le Saint-Esprit nous dit : *Gardez votre âme avec le plus grand soin ; ayez pitié de votre âme, en vous rendant agréable à Dieu. Que*

sert à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme? Ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps, mais seulement Celui qui peut envoyer le corps et l'âme au supplice des enfers !

En preuve de l'excellence de l'âme, saint Augustin raisonne ainsi : Vous avez deux enfants en votre maison; l'un est difforme, contrefait, maladif, mais il a l'esprit vif et brillant, l'âme aimante, sage, vertueuse. L'autre est beau de corps et de formes régulières : mais il est stupide, ignorant, dépravé. Auquel des deux donnez-vous votre amour de préférence ? Personne n'hésiterait à répondre. Cependant cette sagesse, cette piété du premier, qui le rend cher à Dieu et aux hommes, n'est évidemment pas dans son corps : son autre frère l'emporterait de beaucoup sur lui. D'ailleurs, si elle résidait dans le corps, elle faiblirait avec lui, et c'est le contraire qui arrive : plus le corps vieillit, plus d'ordinaire l'intelligence se mûrit et se fortifie. Avouez donc que l'âme est infiniment plus noble que le corps ! « Grand et admirable chef-d'œuvre que cette âme de « l'homme », continue ailleurs le saint docteur ! « C'est « l'âme qui règne sur le corps, en dirige tous les mem« bres, en modère les instincts. Et outre l'art de bien « vivre, que l'on nomme vertu, et que la grâce de « Jésus-Christ seule inspire aux enfants de la promesse, « combien d'autres arts brillants, dont l'esprit humain « doit à la nécessité ou à la fantaisie la culture ou « l'invention ! A quels prodiges dans les tissus des « vêtements, dans la construction des édifices, le génie « de l'âme n'est-il point arrivé? Quels progrès dans « l'agriculture et la navigation ! Quelle perfection,

« quelle imagination dans ces vases de toute forme, « dans cette multitude de tableaux et de statues ! Quelle « adresse et quelle ruse pour prendre et dompter les « animaux farouches ! Que d'espèces de poisons, d'ar- « mes et de machines inventées par l'homme contre « l'homme, ou comme remèdes et secours appelés à « défendre et à réparer la vie humaine ! Quelle variété « de signes, et au premier rang les paroles et les let- « tres inventées pour communiquer et persuader nos « pensées ! Quelles séductions la poésie, la musique, « la voix ont-elles oubliées pour charmer l'oreille ? Et « ce n'est là qu'un simple abrégé des facultés de l'âme : « que ne serait pas une si noble nature si l'immense « péché du premier homme ne l'eût condamnée aux « misères et aux ténèbres de cette vie ? » (*Cité de Dieu*, liv. XXII, chap. 24.)

Saint Chrysostome relève à son tour l'incomparable beauté de l'âme humaine. « Pourquoi pensez-vous », dit-il, « que Dieu détruise notre corps, et veuille qu'a- « près la mort, les plus séduisantes beautés corpo- « relles ne soient plus qu'un amas de boue et de cor- « ruption ? Il voulait montrer que cette beauté du « corps n'était qu'empruntée. C'était l'âme, l'image de « Dieu, tant qu'elle habitait cette argile périssable, qui « reflétait sur elle ses charmes mystérieux. De l'âme « seule vient à notre chair sa dignité, son animation, « ses attraits. De quelle grâce angélique la pudeur et « la modestie de l'âme ne couronnent-elles pas un jeune « front ! Qu'y a-t-il au contraire pour le flétrir comme « les passions déshonnêtes et brutales? Aimons donc « cette beauté intérieure, afin qu'elle incline Jésus-

« Christ vers nous et attire en nous les richesses de ses « dons divins ». (Hom. xxxiv in Matth.)

Ah ! les beautés de la terre, les magnificences des cieux, les merveilles des arts, ne sont qu'une pâle image de l'âme : elle est ravissante entre toutes les créatures autant qu'un Séraphin parmi les vermisseaux : c'est la reine sans rivale de l'univers.

Cependant *la foi seule* nous en découvre le prix, les amabilités infinies. Vous trouvez dans la boue du chemin, une perle, un diamant estimé d'une très-grande valeur par un artiste habile : vous êtes émerveillés. Jésus-Christ est le créateur de l'âme; il l'a vue enfoncée, corrompue dans la boue du péché, et souillée par les profanations des démons : néanmoins il l'a aimée d'une charité incompréhensible ; il a quitté le ciel, ses gloires et ses félicités ineffables, afin de descendre jusqu'à elle, de se la fiancer par une alliance permanente. Afin de la laver il lui a fait un bain de son sang divin qui vaut infiniment mieux que tous les trésors de ce monde. Il est la sagesse éternelle ; il se connaît aux âmes : pouvait-il mieux nous en montrer la grandeur admirable ? Apparaissant un jour à sainte Catherine de Sienne, il daigna lui montrer une âme détachée de son corps : la sainte était perdue en extase devant tant d'éclat, de majesté. N'avais-je point sujet, dit alors la voix du Sauveur, de venir ici-bas retirer de la boue cette perle ravissante, et pour la racheter de mourir sur la croix? Depuis, sainte Catherine était tellement ravie, transportée de l'amour des âmes, qu'elle ne cessait de demander la conversion des pécheurs, qu'elle allait baiser la trace des pieds des prê-

tres, parce qu'ils continuent la mission de Jésus-Christ pour en opérer le salut.

Et cette âme d'une grâce, d'un prix inexprimable, s'il nous était donné de voir la glorieuse immortalité qu'elle doit revêtir, la transfiguration sublime qu'elle subira à la mort, qui pourrait ne point s'enflammer du zèle de la sauver? Nous idolâtrons un corps que les maladies, les vers et la mort dévorent insensiblement; nous sommes tout de feu pour le bien parer, le bien nourrir, pour lui donner, même au mépris de la loi de Dieu, l'enivrement des voluptés sensuelles. Ah! mes Frères, qu'ils sont vains, qu'ils sont creux les plaisirs de la terre auprès des délices divines réservées aux âmes chastes et fidèles à Jésus-Christ! Quelle parure mortelle ne pâlit devant la robe d'éclatante blancheur qui les attend dans les cieux! Quelle harmonie de nos fêtes est autre chose qu'un cri de deuil et de douleur, auprès des cantiques de la Jérusalem des cieux, la mère de nos âmes?

Rien n'est grand et noble comme une âme; quel crime alors de la faire périr en son prochain par ses scandales, par ses exhortations au vice et à la débauche! Quels trésors de colère n'amassez-vous point sur vos têtes, si vous continuez contre les âmes chrétiennes, l'œuvre du démon, par vos morsures envenimées, par vos critiques et vos persécutions! Quel crime de négliger notre âme à nous, de la jeter avec mépris à l'abîme de la damnation éternelle! Cependant, disait saint Augustin, j'aimerais mieux être le cheval ou la robe de plusieurs tristes Chrétiens que leur âme. Ils ne voudraient point laisser passer un jour, deux jours

sans donner à leur cheval sa pâture : et leur âme infortunée languit, périt d'inanition, des mois, des années, n'étant point réconfortée du pain sacré de la prière ou de la divine Eucharistie ! Ils ne voudraient point porter des mois, des années, la robe de leurs corps, infecte et souillée ; et leur âme, cette sœur des anges, cette princesse de la gloire, ce sont des années et des années encore qu'elle est abandonnée dans l'infection du péché mortel, sans être reblanchie au bain de la pénitence, dans le sang divin de l'Agneau? Sont-ils nombreux de nos jours, ceux qui sont vivement touchés de compassion pour les maux de leur âme? Interrogez votre vie, mes Frères ! Le matin ou le soir vous proférez quelques mots de prière, à moitié endormis, en vous habillant, en marchant, l'esprit occupé de mille passions ou intérêts profanes, ne comprenant ni ce que vous dites, ni à qui vous le dites, c'est-à-dire, en insultant à Dieu. Dans la journée vous oubliez sa présence; vous n'en parlez pas plus que s'il n'existait pas, si ce n'est peut-être en imitant les démons, en vomissant contre lui le blasphème. Le dimanche, vous travaillez, vous voyagez, vous vivez dans la mollesse ou la fréquentation des cabarets. Vous venez parfois aux Offices, mais sans repentir devant la victime de vos péchés, sans lui promettre de revenir à son amour, sans lui demander ses grâces. Pendant la semaine, mépris de la justice dans les contrats, de la pudeur et de la charité dans les propos; souillures infâmes de la luxure, mépris des jeûnes et des abstinences. Que n'y aurait-il point à dire si on voulait poursuivre l'examen des consciences ? Autrement,

mes Frères, nous donnons notre cœur à ce qui en est indigne, à tout ce qui est mortel et périssable, à tout ce qui est en dehors de nous ; et notre âme, si belle et si noble, notre âme immortelle, payée de la vie et de la mort du Fils de Dieu fait homme, nous la laissons comme un repaire aux démons, dans l'ordure et la réprobation. Qui donc nous donnera de rentrer en nous-mêmes? Qui nous donnera de recueillir en nous-mêmes cette grave parole de Jésus-Christ que je vous laisse méditer en finissant : *Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme?*

DEUXIÈME ARTICLE DU SYMBOLE :

JE CROIS EN JÉSUS-CHRIST.

XXXI° INSTRUCTION.

DE LA RÉVÉLATION. — SA NÉCESSITÉ. — SA RÉALITÉ. SON INTÉGRITÉ.

Avant la naissance des temps, Dieu seul était dans une solitude ineffable ; il nous a faits ce que nous sommes dans sa bonté ; il nous a conservé, dans sa miséricorde, tout le bien qui nous reste depuis le péché. Aussitôt après la révolte de nos premiers parents, le Sauveur fut promis, et le Verbe s'est fait chair pour nous hommes et pour notre salut. C'est pourquoi nous disons dans le symbole : *Je crois en Jésus-Christ son Fils unique.* Or, mes Frères, toutes les vérités que nous devons croire, ne sont rien autre chose que la parole de Dieu renfermée dans les saintes Ecritures, dont le dépôt fut confié par Dieu à l'Eglise catholique. Dieu a donc parlé aux hommes, leur a révélé, fait connaître ses volontés. Mais, reprend l'ignorant et l'incrédule, on n'en sait rien cependant ; personne n'est revenu de l'autre monde, n'est ressus-

cité d'entre les morts pour nous en redire les destinées. Rendons compte aujourd'hui, mes Frères, des motifs de notre foi, en montrant qu'il est *utile et nécessaire* que Dieu nous ait parlé — qu'il nous a réellement parlé — et que sa parole nous est conservée intacte et sans altération : c'est le fondement même de notre foi qui est ici en question ; aucun sujet ne demande donc de plus sérieuse attention.

I. — Il est *utile, moralement nécessaire*, que Dieu nous ait parlé, nous ait fait connaître nos devoirs et nos destinées. Nous arrivons tous à la vie dans une profonde ignorance, dans une profonde ignorance surtout des choses de Dieu, et du chemin qu'il nous faut suivre pour arriver à lui. Aussi, à part le peuple Juif, éclairé des lumières de la révélation, les nations n'avaient pour Dieu que d'abominables démons. *La vie humaine avait été séduite au point de donner au bois, à la pierre, à la matière inanimée, l'incommunicable nom de Dieu.* (Sag. xxiv.) Les sages de la terre, les philosophes avaient fait rendre les honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu, à des monstres de corruption, à des figures d'oiseaux, de serpents, de brutes ; et Dieu en punition les avaient livrés à des passions honteuses et contre nature, qu'il n'est point permis de nommer dans l'assemblée des fidèles. (Rom. i.) Tous les penchants impurs du cœur déchu, l'amour infâme, l'adultère, l'inceste, l'infanticide, l'assassinat, la rapine, étaient adorés comme des divinités : la piété consistait à les imiter, à publier, à chanter leurs fables ou leurs histoires obscènes. Les plus beaux génies des nations en étaient là, à la venue de Jésus-Christ, abrutis pour les

choses célestes. « Ainsi, les uns égalaient les hommes « à Dieu ; les autres les égalaient aux bêtes. Sommes- « nous des dieux ou des bêtes? Quelle effroyable dis- « tance ! Qui nous enseignera à guérir l'orgueil et la « concupiscence ? Qui nous montrera notre souverain « bien, nos devoirs, nos faiblesses, leurs remèdes ? « Les philosophes de tous les temps l'ont promis, ils « nous le promettent encore. Où sont ceux qui l'aient « fait ; ou plutôt où sont ceux qui n'aient pas détourné « nos âmes de leur fin dernière?» (Pascal. *Pensées*, III.) Nous pouvons donc bien nous écrier avec saint Pierre : *A qui, Seigneur, pourrons-nous aller qu'à vous, puisque seul vous avez les paroles de la vie éternelle.*

II. — Or, ce secours divin de la révélation, cette parole de lumière et de salut *nous a été donnée* au milieu de nos ombres de la mort. L'Ecclésiastique nous dit que nos premiers parents ont reçu de Dieu non-seulement l'empire sur le monde, mais les *préceptes de sa justice, pour être la loi, la règle de leur vie.* (Ch. XVIII.) Cette revélation, cette religion imposée par le Seigneur aux parents du genre humain, se perpétua dans la race des Patriarches. Les enfants d'Israël se nommaient le peuple de Dieu, parce que Dieu les gouvernait, s'entretenait avec eux. Tantôt sa voix éclatait sonore et majestueuse devant la foule, comme au baptême de Notre-Seigneur ; tantôt il se montrait aux hommes sous une forme humaine, comme à Abraham ; ailleurs il exprimait ses volontés dans une flamme ardente, comme à Moïse, dans le buisson d'Horeb. Les dix commandements ont été publiés en présence des six cent mille hommes sortis de l'Egypte. Ils virent

le mont Sinaï sur la cime duquel la voie divine parlait à Moïse, couvert de fumée et de flammes, sillonné d'éclairs effroyables, ébranlé par le tonnerre ; et dans une frayeur inexprimable, ils dirent à Moïse : *Parlez-nous vous-même, que nous n'entendions plus la voix de Dieu de peur que nous mourrions.* (Ex. xx.) Souvent les anges étaient les messagers des volontés du Seigneur ; souvent il révélait ses ordres aux prophètes. Lorsque ces saints Prophètes annonçaient, vingt siècles à l'avance, des événements avec toutes leurs circonstances, tous leurs détails ne témoignaient-ils pas, de toute évidence, qu'ils étaient les organes de Dieu pour qui il n'y a ni passé, ni futur, mais la présente et permanente éternité ? — Le Seigneur leur donnait en outre un autre signe éclatant de leur mission, *le miracle. Mais, Seigneur,* disait Moïse, *ils ne me croiront pas ; ils me diront : Le Seigneur ne vous a point envoyé. — Les prodiges que tu feras en mon nom,* répondait le Seigneur, *te rendront témoignage.* Et en effet, les miracles que faisaient Moïse et les Prophètes par la vertu divine, arrachaient aux impies et aux idolâtres cette exclamation : *Le doigt de Dieu est là !* Enfin, mes Frères, le Seigneur après nous avoir parlé en des temps divers et de manières diverses par ses prophètes, nous a parlé en ces derniers temps, dit saint Paul, *par son propre Fils.* (Heb., I.) C'est là ce don, cette lumière incomparable de l'Evangile, dont il a fait ce serment : *Le ciel et la terre passeront, mais pas une lettre de mes paroles ne passera jamais !* Qui ne sait que saint Paul lui-même, subitement converti et devenu Agneau de loup dévorant, fut aussi subitement illuminé des splendeurs de

Dieu, et que transporté au troisième ciel, il y a reçu son Evangile et les mystères ineffables dont ses Epîtres sont remplies ?

III. — La parole de Dieu est venue jusqu'à nous, *pure et sans altération.* D'abord pour les prodiges et les événements importants qu'elle rapporte, on élevait des pierres, des autels, des monuments, qui en étaient les vivants souvenirs. Ainsi, lorsqu'on eut passé à pied sec ce Jourdain merveilleux dont les eaux remontèrent vers leur source, Josué fit enlever douze grosses pierres du milieu de son lit, qu'on dressa dans le camp, et dit au peuple : *Quand vos enfants vous demanderont ce que signifient ces pierres, vous leur répondrez: Les eaux du Jourdain se sont desséchées devant l'arche, ces pierres en sont le monument éternel.* (Josué, IV.) Ainsi, quand la manne eut cessé de tomber du ciel dans le désert, on en remplit un vase que l'on déposa dans l'arche et qui en rappelait à jamais le miracle. Les deux tables de pierre sur lesquelles le doigt mystérieux du Seigneur avait gravé, dans un appareil si terrible, les dix commandements, du haut du Sinaï, étaient aussi conservés dans cette arche. — D'autres fois, des hymnes, des cantiques, des fêtes racontaient de siècle en siècle l'histoire du passé. C'est ainsi qu'un cantique célèbre, que nous avons encore, et la fête de Pâques, racontaient à toutes les générations la délivrance de l'Egypte, et le passage à sec de la mer Rouge. Et comme pour arracher son peuple au dur esclavage de Pharaon, Dieu avait frappé de mort tous les premiers-nés de l'Egypte et épargné ceux des Hébreux, une autre fête avait été ordonnée : *Tout premier-né de sen-*

fants d'Israël devait être offert et consacré au Seigneur. C'est pourquoi le temps de la purification de Marie étant accompli, *selon la loi de Moïse*, ils portèrent Jésus à Jérusalem afin de le présenter au Seigneur (Luc, II), etc.

Quant aux Livres sacrés eux-mêmes, afin qu'ils pussent traverser les siècles sans altération, un exemplaire de chacun d'eux était confié à la garde des prêtres dans le temple de Jérusalem. En même temps des copies nombreuses étaient dans les mains de tout un peuple qui en faisait sa lecture habituelle. Comment aurait-on pu corrompre un ouvrage possédé en même temps par des milliers de personnes inconnues les unes aux autres ? Ce n'est pas tout : par un trait admirable de la Providence, le peuple Juif cesse d'être l'unique dépositaire des Ecritures, 285 ans avant la venue de Jésus-Christ. Sur la demande d'un roi idolâtre, soixante-douze Hébreux font une traduction authentique des Livres saints. Déposée dans la bibliothèque d'Alexandrie, la plus fameuse de l'univers, cette traduction est ainsi mise hors des atteintes des Juifs. Quand Jésus-Christ viendra, il sera impossible à la Synagogue de nier ou d'altérer les témoignages de Moïse et des Prophètes en faveur du Messie. Cette traduction, appelée des Septante, nous l'avons encore. (Gaume.)

Tel est, mes Frères, le très-court abrégé des raisons pour lesquelles nous croyons à la parole de Dieu, dont Jésus-Christ notre Sauveur a dit : *Je ne suis pas venu détruire la loi*, *mais l'accomplir*. Voilà pourquoi lorsque le mauvais riche, dans l'enfer, priait le Seigneur d'envoyer Lazare vers ses frères encore sur la

terre, afin de les conjurer de vivre saintement, et d'échapper ainsi à son supplice, il lui fut répondu : *Tes frères ont Moïse et les Prophètes. S'ils n'ont pas confiance en eux pour faire pénitence, quand même un mort ressusciterait, ils ne croiraient pas non plus.* (Luc, x.) On comprend ainsi comment saint Augustin comparait les paroles de nos saints Livres aux parcelles de la sainte Eucharistie; comment David, qui ne connaissait point l'Evangile, ne cesse de célébrer dans ses Psaumes, la pureté, le prix, la magnificence, les chastes délices de la parole du Seigneur. La raison humaine laissée à elle-même, n'est propre qu'à former des doutes, à se tourner à droite, à gauche, à éterniser des disputes, à conduire l'homme à l'erreur, aux abîmes. « Quelle obligation n'avons-nous donc pas « à la bonté de notre Créateur, d'avoir déniaisé notre « créance de ces vagabondes et insensées opinions des « philosophes, et d'avoir répandu sur nous sa lumière ». (Montaigne, *Essais*, liv. II, chap. XXII.) C'est un philosophe qui parle ainsi. Et en effet, un enfant médiocrement instruit du catéchisme, en sait infiniment plus sur les perfections de Dieu, sur nos devoirs et nos destinées, que tous les sages de l'antiquité païenne. A nous donc de répéter en notre reconnaissance la parole du Psaume : *Heureux l'homme dont la volonté s'attache à la loi du Seigneur, et qui la médite la nuit et le jour ; il sera comme un arbre planté près du courant des eaux ; il donnera son fruit en son temps, au jour où Dieu rendra à chacun selon ses œuvres.* (Ps. I.)

XXXIIe INSTRUCTION.

PROMESSES DU MESSIE A ADAM, A ABRAHAM, A ISAAC, A JUDA. — DÉSIGNATION DE SA TRIBU, DE SA FAMILLE, DU TEMPS DE SA VENUE.

Jesus Christus heri et hodie, ipse et in sæcula.

Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera aux siècles des siècles.
(HEB. XIII, 8.)

« L'homme est tombé de son innocence et de son « incomparable bonheur, mes Frères. Enviant à nos « premiers parents la droiture de leur volonté, l'ange « déchu, parmi tous les animaux qui, dociles et sou- « mis habitaient avec eux, choisit le serpent, animal « souple, aux replis tortueux et mobiles, propre à son « but ; et abusant de sa nature angélique pour le « plier au service de sa malignité, il adressa par lui à « la femme de perfides discours ». (*Cité de Dieu*, XIV, 11.) Pourquoi, lui dit-il, Dieu vous a-t-il défendu de manger du fruit de tous les arbres du paradis? C'est, répondit la femme, de *crainte que nous ne mourions.* — Assurément vous ne mourrez pas, repartit le serpent; mais Dieu sait qu'aussitôt que vous aurez mangé de ce fruit défendu, vos yeux seront ouverts; *alors vous serez comme des dieux, connaissant le bien*

et le mal. (Gen. III.) Cette grossière imposture que le démon renouvelle tous les jours contre nos âmes, en nous promettant le bonheur dans la révolte contre Dieu, séduisit Eve, et voilà son Créateur si riche en amour, méprisé. Hélas, mes Frères, quels dieux qu'Adam et Eve ! Quels dieux que leurs enfants conçus dans le péché, et traînant au tombeau leur mortalité souffrante et corrompue ! L'homme est orgueilleux, et son âme est remplie d'instincts fangeux et rampants. Il est avare : et entre les biens périssables dont il ne peut rien emporter à la mort, et les biens éternels, il choisit les biens périssables. Il est sensuel : et entre les chastes délices du royaume de Dieu et le feu des enfers, il choisit le feu ! Ruines immenses entassées sur tout notre être par le péché originel, qui pourrait les nier ? La miséricorde divine s'est émue de tant de maux, et le Verbe, seconde personne de la sainte Trinité, s'est fait homme pour nous hommes, et pour notre salut. De là cet article de notre foi : *Je crois en Jésus-Christ le Fils unique de Dieu.* Le tableau abrégé des promesses et des prophéties qui concernent Jésus-Christ notre Sauveur, vous rappellera, mes Frères, que de tout temps, il a été l'espérance du genre humain, et que selon la parole de saint Paul, *il était hier aussi bien qu'aujourd'hui, comme il sera aux siècles des siècles.* Quel sujet plus digne de votre religieuse attention que le sujet des fondements mêmes de notre foi ?

La première promesse du Rédempteur est sortie des livres adorables de Dieu lui-même. Après avoir maudit la révolte du paradis terrestre, il dit au démon : *Je met-*

trai l'inimitié entre toi et la femme, et le jour viendra où elle t'écrasera la tête. Depuis, nos pères l'ont attendu et n'ont espéré qu'en lui. En voyant naître leurs enfants dans la souffrance et les larmes, ils ne manquaient pas de leur apprendre que c'étaient là les fruits du péché : en même temps ils relevaient leurs âmes abattues en leur racontant la promesse du Seigneur, saint en toutes ses œuvres. Mais quand arrivera ce Désiré des nations, à quels caractères sera-t-il reconnu ?

Le premier crime avait tellement perverti notre nature, que lorsque le déluge attestait encore les sévérités de la justice divine, les enfants de Noé abandonnèrent le vrai Dieu pour adorer des idoles. Une âme noble et droite, comme le Seigneur les aime, vivait cependant. Dieu fit alliance avec Abraham son fidèle serviteur, et le choisit pour le père d'un peuple où se conserveraient sa connaissance, son culte et le dépôt des promesses. Abandonne ton pays, lui dit-il, ta parenté et la maison de ton père, et viens en la terre que je te montrerai. Je ferai sortir de toi un grand peuple ; je te bénirai et tu seras béni, *et tous les peuples de la terre seront bénis en Celui qui naîtra de toi.* (Gen. XII et XXII.) Ainsi le Messie naîtra de la descendance d'Abraham, et toutes ces nations qui se développent et s'enfoncent dans les ténèbres de l'idolâtrie recevront par lui les bénédictions divines, c'est-à-dire l'admirable lumière et les bienfaits de l'Evangile.

Abraham cependant, outre Isaac et Ismaël, ses deux aînés, a d'autres enfants et petits enfants (Gen. XXV) ; sur quelle tige naîtra le rejeton divin ? Une famine, dit l'Ecriture, régnait au pays de Chanaan habité par

Isaac ; et ce patriarche voulait en sortir, quand le Seigneur lui apparut et lui dit : Demeurez en ces contrées, car je dois vous les donner pour accomplir le serment que j'ai fait à Abraham votre père : j'y multiplierai vos enfants comme les étoiles du ciel, *et toutes les nations de la terre seront bénies en Celui qui sortira de vous.* (Gen. XXVI.) Une lumière nouvelle nous conduit ainsi au Messie : c'est par Isaac que le monde doit le recevoir. — Mais bientôt de nouveaux nuages se lèvent : Isaac a deux enfants : Esaü et Jacob. Lequel des deux sera l'héritier de la grande promesse ? — Par un profond mystère qui figurait la réprobation future du peuple Juif et l'élection des Gentils à leur place, Esaü, l'aîné, vend son droit d'aînesse à Jacob qui reçoit la bénédiction, et s'accomplit ainsi cette parole dite à Rébecca leur mère avant leur naissance : *L'aîné servira le plus jeune !* Jacob alors veut fuir la colère d'Esaü en se retirant en Mésopotamie. Isaac le rappelle pour lui faire ses adieux, et lui renouvelle cette bénédiction : *Que le Dieu tout-puissant vous donne la bénédiction de votre père Abraham, à vous et à votre postérité.* (Gen. XXVIII.) Il fuit alors, et fatigué de la route, surpris par le coucher du soleil, il s'endort sur une pierre du chemin. C'est en ce moment qu'apparaît à ses yeux l'échelle mystérieuse, et le Seigneur sur ses hauteurs, lui disant : Je suis le Dieu d'Abraham et d'Isaac ; je donnerai à vous et à votre race la terre où vous dormez. Votre postérité sera nombreuse comme la poussière de la terre ; vous vous étendrez à l'Orient et à l'Occident, au Midi et au Septentrion ; *et toutes les nations de la terre seront bénies en vous et en Celui qui*

sortira de vous ! (Gen. XXVIII.) Ainsi, d'après les décrets profonds de la justice divine, Esaü est exclu de l'espérance de donner le Sauveur au monde : ce n'est plus que de Jacob qu'il doit attendre sa rédemption. — Vous savez, mes Frères, que ce patriarche, après une vie laborieuse et tourmentée, fut appelé en Egypte par son fils Joseph, devenu le prince de ce royaume, en récompense de sa vertu et de sa chasteté. Il y mourut : mais avant de rendre son âme à Dieu, il réunit autour de lui ses douze enfants, et prédit à chacun les destinées de sa postérité. Quand il arriva à Juda, un saint ravissement le saisit, et il laissa échapper cette prophétie solennelle : *O Juda, tes frères te glorifieront ; les enfants de ton père se prosterneront devant toi. Le sceptre ne sortira point de la maison de Juda, jusqu'à ce que Celui qui doit être envoyé soit venu, et c'est lui qui sera l'attente des nations.* (Gen. XLIX.)

Oracle célèbre, mes Frères, où nous ne saurions trop admirer la sagesse du Seigneur qui atteint toujours à ses fins avec force et douceur. La prophétie a lieu dix-sept cents ans avant Jésus-Christ. Mettant de côté les onze tribus, elle tourne les regards et les vœux des malheureux enfants d'Eve, vers la seule famille de Juda ; ensuite elle détermine le temps où le Sauveur doit venir : *lorsque l'autorité souveraine, signifiée par le sceptre, ne sera plus dans sa maison.* Enfin il n'y a pas une seule nation à qui il ne doive apporter les bénédictions divines. Admirons maintenant comme le Seigneur est fidèle en ses promesses. Jacob mort, c'est Joseph son fils qui gouverne le peuple de Dieu ; c'est Moïse qui le délivre de l'Egypte ; c'est Josué qui

l'introduit dans la terre promise. Jusqu'au prophète Samuel il n'a pour chefs que des juges: Saül, son premier roi, est de la tribu de Benjamin. Le Seigneur a-t-il donc oublié ses promesses? Non point, mes Frères, mais Saül est réprouvé, et David, de la tribu de Juda, est appelé de la garde des troupeaux pour le remplacer sur le trône. Et cette tribu, privilégiée déjà par son nombre, par ses richesses et l'étendue de son territoire, même avant l'élection de David, conservera l'autorité jusqu'à Jésus-Christ. Après Salomon, elle forme un royaume à part avec la tribu de Benjamin, mais sous le nom propre de *Juda,* tandis que les tribus révoltées se nomment le *royaume d'Israël.* Pendant comme après la captivité, elle conserve ses lois et ses magistrats ; elle domine tellement, que les tribus de Benjamin et de Lévi, séparées avec elle des dix tribus schismatiques, lui sont incorporées, perdent leurs noms, et que désormais le nom de *Juif,* c'est-à-dire, enfant de Juda, devient le nom commun : le pays habité par elle, n'est plus connu que sous le nom de *Judée.* — Les Romains, conquérants du monde, y établissent leur empire quelque temps avant Jésus-Christ : ainsi la puissance de Juda disparaît devant les rois étrangers, pour être anéantie à la ruine de Jérusalem. Donc l'époque prédite par Jacob était accomplie, puisque l'autorité souveraine devait demeurer en Juda jusqu'à ce que soit venu le Désiré des nations. Donc ces paroles du Symbole : *Jésus-Christ a souffert sous Ponce-Pilate,* en nous montrant des princes païens régner en Judée, rendent un témoignage irréfutable à la mission divine de notre Sauveur. — Enfin l'oracle de Jacob annonce

la bénédiction, la conversion des Gentils par le Messie. Ouvrez les yeux et voyez dans quelle contrée du monde, la Croix, symbole de notre délivrance et de l'ineffable miséricorde de Dieu pour nous, ne soit point plantée ! Nos aïeux aussi étaient dans l'erreur ; ils disaient à leurs idoles de bois et de pierre : *Vous êtes nos dieux !* Et voilà que Jésus-Christ nous retirant des ténèbres de la mort, a répandu sur nous sa lumière, et nous louons, adorons et invoquons le Dieu vivant ! *Béni soit donc Dieu le Père qui nous a comblés en Jésus-Christ de toute bénédiction spirituelle pour le ciel ; qui nous a élus en lui pour devenir saints devant lui et nous a prédestinés par sa grâce à l'immortel et glorieux héritage de sa maison bienheureuse.* Ainsi soit-il.

XXXIIIe INSTRUCTION.

PROMESSES DE JÉSUS-CHRIST PAR MOÏSE ET EN MOÏSE — A DAVID.

Jesus Christus heri et hodie, ipse et in sæcula.

Jésus-Christ était hier comme aujourd'hui : il sera aux siècles des siècles.
(HEB. XIII.)

Toute l'Ecriture sainte étant inspirée de Dieu, dit saint Paul, est utile pour nous instruire, pour nous reprendre, nous corriger, nous conduire à la justice et nous disposer à toutes sortes de bonnes œuvres. (*Ad Tim.*) Or, quoi de plus touchant et de plus encourageant à la vertu que ce titre de Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob que le Seigneur aime à prendre dans nos saints livres? Aussi il nous rappelle qu'il n'oublie jamais ni la foi, ni la piété. Ces Patriarches ont été vénérables par leur religion et leur sainteté dans la perversité du siècle : alors il en fit ses amis de prédilection ; il les protégea au milieu des agitations d'une vie souffrante et voyageuse. Il les bénit, et la bénédiction demeura sur eux : enfin il leur promit d'être les ancêtres de cet Enfant divin qui devait briser la tête du serpent et relever la race flétrie d'Adam. Mais ces Patriarches moururent sans avoir vu la rédemption

du monde ; ils ne saluèrent que de loin le jour du Sauveur, et moururent dans un ravissement d'espérance. Après avoir considéré la bénédiction de Jacob prédisant à Juda la gloire de donner le jour au Sauveur, continuons le cours des principales *prophéties* qui entretenaient l'espérance au cœur des fidèles de l'Ancien Testament.

Jacob expira, attendant le salut que Dieu devait envoyer. Confiants en cette promesse, ses enfants se multiplièrent d'une manière prodigieuse en Egypte, et comme la poussière de la terre. Cependant la figure de ce monde est changeante : au roi Pharaon, qui avait fait de Joseph le second de son royaume, succéda un autre prince, farouche et ombrageux, qui oublia ses services. Bien plus, effrayé de cet accroissement rapide du peuple de Dieu, il employa la ruse et la cruauté pour le détruire. Mais l'homme est toujours faible contre Dieu : *Si le Seigneur est ma lumière et mon salut, que pourrais-je craindre?* s'écrie le Prophète. Il suscita Moïse comme instrument de ses miséricordes ; il mit en lui sa puissance pour opérer des prodiges innombrables, et par lui délivra son peuple de l'Egypte en des transports de joie. Or, lorsque Moïse eut reçu du Seigneur, sur le Sinaï, les deux tables de pierre sur lesquelles étaient gravés les dix commandements, éclairé tout à coup d'une vue profonde de l'avenir, il dit à ce peuple merveilleux : *Le Seigneur vous suscitera un Prophète comme moi, de votre nation et d'entre vos frères ; c'est lui qu'il vous faudra écouter, car*, dit le Seigneur, *quiconque n'écoutera point les paroles que je mettrai dans sa bouche, périra.*

(Deuter. XVIII.) Paroles augustes et solennelles, mes Frères; si l'on veut y réfléchir, peut-on ne pas y voir le portrait fidèle de Jésus-Christ, par qui la grâce et la vérité ont été données, par qui toutes choses ont été restaurées? *Le Prophète que Dieu vous suscitera, sera semblable à moi,* dit Moïse. A la naissance de ce saint patriarche, un roi cruel faisait périr les enfants des Hébreux; quand Jésus-Christ vint au monde, Hérode fit mettre à mort tous les enfants de Bethléem, le lieu de sa naissance; mais que la Providence est admirable à se jouer des complots des hommes! Celui que Pharaon aurait surtout dû faire mourir était Moïse, le sauveur de son peuple; et le Seigneur veut qu'il soit délivré des flots du Nil par sa propre fille, élevé à grands frais par elle, dans le palais royal, comme pour le préparer à mieux remplir un jour sa grande mission. — Notre-Seigneur était aussi le seul pour porter ombrage à Hérode, puisque seul il était ce Roi des Juifs que venaient adorer les Mages; et seul il est miraculeusement sauvé du massacre des Innocents, puis nourri quelque temps, en Egypte, la terre de l'exil et de l'ennemi, la vieille terre de Pharaon. — Moise, devenu grand, revient auprès des Israélites, ses frères, comme Notre-Seigneur revient d'Egypte auprès des Juifs, ses compatriotes. — Notre-Seigneur délivre les nations qu'il a reçues en héritage, de la tyrannie du démon, comme Moïse a délivré son peuple de l'oppression du tyran. — Avant de se manifester aux Hébreux, Moïse passe de longues années dans le désert; avant de se manifester au monde, Notre-Seigneur passe trente années dans le secret de sa vie cachée. — Moïse

fait de grands prodiges pour prouver qu'il est l'envoyé de Dieu ; Notre-Seigneur suspend aussi les lois de la nature, il opère d'éclatants miracles, et peut jeter cette parole en face de ses ennemis : *Si vous ne me croyez pas, croyez au moins à mes œuvres.* — Moïse ordonne d'immoler l'agneau pascal. Notre-Seigneur, l'Agneau véritable, devenu notre Pâque, s'immole lui-même, et ordonne aux prêtres de l'immoler jusqu'à la fin du monde. — Moïse, en faisant passer la mer Rouge aux Hébreux, creuse ainsi un abîme entre eux et les Egyptiens. Notre-Seigneur, en nous faisant passer par les eaux du baptême sanctifiées par son sang, creuse un abîme immense entre nous et les infidèles. — Moïse conduit les Hébreux, à travers un grand désert, vers une région merveilleuse où coulaient le lait et le miel. Notre-Seigneur conduit les Chrétiens, à travers le désert de la vie, vers le ciel, qui est la véritable terre promise. — Moïse nourrit son peuple de la manne, aliment mystérieux tombé du ciel. Notre-Seigneur, dans le très-saint mystère de l'Eucharistie, n'est-il pas le pain vivant descendu du ciel pour sauver nos âmes de la mort? — Moïse donne à son peuple une loi venant de Dieu même. Notre-Seigneur donne au sien l'Evangile, qui n'est *que la parole que son Père a mise sur ses lèvres.* — Quand le peuple avait péché, c'était Moïse qui désarmait la colère divine. Jésus-Christ nous a rachetés en son sang de la malédiction du péché, et il ne cesse, à la droite de Dieu, d'être notre Médiateur, notre Avocat, et d'intercéder pour nous. — Moïse n'eut pas la consolation de faire entrer lui-même les Hébreux dans la terre promise. Incomparablement plus

grand que Moïse, Notre-Seigneur a ouvert le ciel aux hommes, conduisant avec lui, au jour de l'Ascension, tous les justes de l'ancienne loi, et préparant des places à tous ceux qui s'attacheront à lui jusqu'à la fin des temps. Notre-Seigneur enfin est de la même nation que Moïse. Tous ceux qui murmuraient contre Moïse étaient frappés de Dieu, et quiconque violait sa loi était puni de mort. Notre-Seigneur est l'unique Sauveur donné au genre humain, l'unique victime par qui sont effacés les péchés du monde, et de lui il est écrit : *Celui qui me trouvera, trouvera la vie et le salut ; celui qui péchera contre moi, blessera cruellement son âme ; me haïr, c'est aimer la mort.* (Prov. VIII.) Maintenant, mes Frères, Moïse pouvait-il mieux prédire et signaler le Messie qu'il ne l'a fait ; et ne paraît-il pas un historien, un évangéliste de Jésus-Christ, plutôt que son prophète ? Aussi cette promesse était si claire, si lumineuse, que le Seigneur la laissa de longues années comme une source d'inépuisables espérances à Israël. Tout ce qu'il y avait de justes en ce peuple vivaient et mouraient pleins de confiance en ce divin Messie, répétant après Job : *Je sais que mon Rédempteur est vivant : cette espérance repose dans mon cœur !*

Cependant le signalement de notre Sauveur est loin d'être terminé ; c'est pourquoi la Providence va y ajouter trait sur trait, de manière que les hommes ne puissent s'y méprendre. Longtemps après, le Seigneur envoya le prophète Samuel chez un habitant de Bethléem, nommé Isaï ou Jessé, afin d'y sacrer, en place de Saül, celui de ses sept fils qui lui serait montré, pour être roi. Dieu, comme toujours, prouva que c'est

le cœur qu'il considère en l'homme et non point l'extérieur. David, en effet, le plus petit de tous, et que son père ne songeait même pas à présenter, fut celui qui se trouva l'élu du ciel. (I Reg. XVI.) Ce roi célèbre et pieux, vainqueur de ses ennemis, habitait des palais magnifiques, mais n'était point aveuglé par la prospérité ; il se souvint que la gloire, la richesse, la puissance viennent du Seigneur, et il dit un jour au prophète Nathan : *Ne voyez-vous pas que je demeure sous des lambris de cèdre, tandis que l'arche du Seigneur n'est couverte que de peaux?* Et il méditait l'érection d'un temple au Seigneur. Mais la nuit suivante, Dieu dit au Prophète : Voici ce que vous annoncerez à David mon serviteur : Je t'ai tiré des pâturages où tu suivais les troupeaux, pour t'établir chef de mon peuple en Israël ; j'étais avec toi dans toutes tes voies ; j'ai dispersé loin de toi tes ennemis ; je t'ai fait un nom égal aux plus grands noms de la terre. Lorsque tu seras endormi avec tes pères, je susciterai un rejeton de ta race qui élèvera une demeure à la gloire de mon nom, et je maintiendrai éternellement son empire ; sa maison sera stable ; son royaume subsistera à jamais ; son trône sera debout pour l'éternité. (II Reg. VII.) Promesses ainsi confirmées au psaume LXXXVIII : *J'ai fait à David un serment irrévocable ; sa race subsistera éternellement, son trône aura la durée des cieux.* « Qui « n'est frappé », dit saint Augustin, « de l'accomplis- « sement de ces promesses en Notre-Seigneur Jésus- « Christ, fils de David par la chair, Fils de Dieu par sa « génération avant l'aurore, seul éternel des enfants « de David, élevant la sainte Eglise comme une im-

« mense maison à la gloire de son Père, régnant au « ciel et sur la terre pour l'éternité ? » (*Cité div.*, XVII, 8, 9.) Aussi l'ange Gabriel, incliné devant la Vierge immaculée, fille de David, au jour de l'Annonciation, lui disait-il : Vous enfanterez un fils dont le nom sera Jésus ; il sera grand et appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur lui donnera *le trône de David son père, et il régnera dans la maison de Jacob pour l'éternité, et son règne sera sans fin.* La même vérité est en tête de l'évangile de saint Matthieu, en ces termes : *Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham ;* et le cri de tous les misérables, accourant sur ses pas, est celui-ci : *Ayez pitié de nous, Jésus, fils de David !*

Quant à nous, mes Frères, redisons comme eux : *Ayez pitié de nous, Jésus, fils de David ; ayez pitié de nous jusqu'à ce que l'iniquité passe ;* inclinons nos volontés et nos cœurs aux paroles de vie de ce divin Sauveur, que tant de justes de la loi ancienne ont désiré voir et n'ont point vu, entendre et n'ont point entendu. Nous sommes dans les ténèbres, mais Verbe fait chair, plein de grâce et de vérité, il répandra sur nous sa lumière. Nous sommes corrompus, mais il nous sanctifiera et nous donnera de traverser le siècle en toute justice, tempérance et piété, jusqu'à ce qu'un jour, nous couronnant dans sa gloire, il nous donne lieu de chanter avec Marie, sa Mère admirable : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur.* Ainsi soit-il.

XXXIVe INSTRUCTION.

PROPHÉTIES SUR JÉSUS-CHRIST. — TEMPS ET LIEU DE SA NAISSANCE. — SA MÈRE VIRGINALE. — SA VIE. — SA MORT.

Omnes Prophetæ a Samuel, annuntiaverunt dies Christi.

Tous les Prophètes, depuis Samuel, ont annoncé les jours de Jésus-Christ.
(ACT. III, 24.)

Parce que Jésus-Christ devait être le salut du monde, sa lumière et sa vie, les enfants d'Adam portant le fardeau douloureux de la malédiction, ne désiraient que lui, mes Frères. Cieux, envoyez votre rosée; nuées, pleuvez le juste, s'écriaient-ils! Que la terre s'ouvre et germe son Sauveur! O mon Dieu, daignez déchirer les cieux et descendre vers nous. Regardez-nous, Seigneur, abaissez les yeux sur nous, de votre demeure sainte, car nous ne sommes qu'argile, et vous êtes notre Père : c'est vous qui nous avez formés, et nous sommes les œuvres de vos mains! (Isaïe, XLV, 63, 64.) Et le Seigneur, quoique différant son Christ, dans un conseil profond, se laissait toucher à la prière de ces hommes de désirs : il leur traçait trait pour trait la divine figure de ce Saint des saints qui devrait nous rétablir dans l'adop-

tion de ses enfants ! Nous savons, mes Frères, que c'est sur la racine de David que doit fleurir la fleur divine de notre salut. Renouvelez votre attention : voici l'histoire détaillée de notre Sauveur, écrite longtemps à l'avance par ses Prophètes.

I. — *Les années*, après lesquelles il devait naître, ont été prédites. J'étais à prier pour mon peuple, dit Daniel, lorsque l'ange Gabriel me toucha et me dit : Je suis envoyé vers vous, ô Daniel, parce que vous êtes un homme de désirs. En faveur de votre peuple fidèle, le Seigneur abrége les temps à soixante-dix semaines d'années, c'est-à-dire à quatre cent quatre-vingt-dix ans. Alors les prévarications seront abolies, le péché trouvera sa fin, l'iniquité sera effacée, la justice éternelle descendra sur la terre.... Gravez donc bien ceci dans votre esprit : depuis l'ordre qui sera donné de rebâtir Jérusalem jusqu'au Christ chef de mon peuple, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines : et le Christ sera mis à mort, et son peuple qui doit le renier, ne sera plus son peuple. — Viendra un peuple étranger qui détruira Jérusalem et son temple. Après la guerre, la désolation sera en permanence, les sacrifices seront abolis, et la désolation de l'abomination régnera jusqu'à la fin des temps. (Daniel, IX.) Ne dirait-on pas que Daniel est un historien contemporain de Jésus-Christ ? Depuis l'édit publié par le roi des Perses Artaxerxès Longue-Main jusqu'à Jésus-Christ mis à mort par les Juifs, son peuple, il se trouve en effet quatre cent quatre-vingt-dix années. Ce Christ chef qu'il entrevoit dans le lointain des âges et qu'il nomme le *Saint des saints*, n'est-ce point l'Enfant divin de

Marie, à qui l'Ange à l'Annonciation donnait précisément ce nom ? N'est-ce point ce doux agneau qui prend sur lui nos péchés, qui a reçu de Dieu son Père la triple consécration de Roi, de Prophète, de Prêtre éternel ? Son peuple l'a renié, et l'univers le contemple maudit par lui et déchu de son titre de peuple de Dieu. Trente-huit ans après la mort de Jésus-Christ, Titus est venu avec ses Romains : il n'a pas laissé pierre sur pierre au temple de Jérusalem ; le sacrifice y a cessé, et la désolation de l'abomination y est en permanence.

Et admirez, mes Frères, comment le Saint-Esprit, qui éclaire les Prophètes, a levé tous les doutes, et comment ses révélations s'enchaînent et se fortifient. Ce temple qui est en poussière aujourd'hui devait être illustré par la présence de Jésus-Christ notre Sauveur, d'après un autre prophète. Lorsque les Juifs revinrent de Babylone, ils se mirent à le relever de ses ruines : et les vieillards qui avaient vu l'ancien pleuraient amèrement. Ne perdez point courage, accourt alors leur dire le prophète Aggée, car voici la promesse du Seigneur : Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et ses siècles, *et le Désiré des nations viendra. Alors la gloire de cette maison sera plus grande que celle de la première, et je donnerai la paix en ce lieu, dit le Seigneur des armées.* (Agg., II.) Pouvait-il mieux peindre Notre-Seigneur glorifiant ce nouveau temple et ses autels, à sa Présentation dans les bras de Marie et de Joseph, y faisant plus tard admirer sa sagesse par les docteurs de la loi ? Ce temple est détruit : le Messie est donc venu.

II. — Les Prophètes ont célébré Marie *la Vierge immaculée, mère de notre Sauveur. Voilà*, dit Isaïe, *qu'une vierge concevra et enfantera un fils dont le nom sera Emmanuel, ou* Dieu avec nous (VII) ; et cette vierge sera de la famille de David, car, continue-t-il, du rejeton de Jessé, le père de David, naîtra une fleur en qui se reposera l'Esprit du Seigneur (XI).

III. — Le même Isaïe annonce aussi son *Précurseur : Une voix s'élèvera et criera dans le désert : Préparez les chemins au Seigneur, rendez droits ses sentiers !* Ouvrez l'Evangile : la renommée de Jean-Baptiste est si grande qu'on lui envoie des ambassadeurs, afin de savoir de lui s'il n'est point le Messie. Et le saint pénitent de la solitude répond : *Je ne suis que la voix qui crie dans le désert : Préparez les voies au Seigneur, rendez droits ses sentiers.* Il en est un autre au milieu de vous que vous ne connaissez pas : faites pénitence, car, par lui, le royaume de Dieu s'approche !

IV. — Les Prophètes ont prédit *le lieu de sa naissance :* Et toi, Bethléem d'Ephrata, s'écriait Michée, tu es bien petite entre les mille cités de Juda ; cependant de toi naîtra Celui qui doit régner en Israël, celui dont la génération remonte au commencement, aux jours de l'éternité ; il étendra son règne jusqu'aux extrémités de la terre, et sera notre paix. (Michée, V.)

V. — Ils ont prédit sa vie en ses détails. Son peuple dira alors : C'est là vraiment celui qui est notre Dieu ; nous l'avons attendu et il nous sauvera, et nous serons ravis de joie dans le salut qui vient de lui. (Isaïe, XXV.) Il sera pauvre entre tous les enfants des hommes (Zach., IX) ; mais les rois de Tarse et d'Arabie vien-

dront l'adorer et lui offrir des présents. (Ps. LXXI.) Il entrera dans l'Egypte, et les idoles seront brisées en sa présence : il est envoyé pour prêcher la parole du Seigneur à ceux qui sont doux, pour guérir ceux qui ont le cœur déchiré, pour prêcher la délivrance aux captifs, la liberté aux prisonniers. (Isaïe, LXI.) Quand il sera venu, les aveugles verront le jour, les oreilles des sourds s'ouvriront, le boiteux bondira comme le cerf, la langue des muets sera déliée. (Id., XXXV.) Il rendra justice aux nations et n'aura de préférence pour personne. Il ne brisera point le roseau cassé, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore : il jugera en toute douceur, mais avec équité. (Id., XLII.) Enfin il établira les Sacrements, et nous puiserons dans la joie à ces fortunes du Sauveur. (Id., XII.)

VI. — Après l'avoir ainsi désigné dans sa vie avec ses vertus merveilleuses, ils se sont attachés à décrire les douleurs de sa Passion et de sa mort. Les Prophètes ont vu l'homme avec qui il vivait en paix, et qui partageait les doux mets de sa table, manifester contre lui une lâche trahison ; puis le traître rendre l'argent de son pacte sacrilége, pour l'achat du champ d'un potier : mais, continue le Psalmiste, ce vendeur de Dieu perd ainsi son épiscopat, et la malédiction l'environne comme d'un vêtement. — Il est délaissé des siens qui se dispersent comme un troupeau sans pasteur ; accusé par de faux témoins qui se contredisent en leurs mensonges, il ne détourne point son visage de ceux qui le couvrent d'injures et de crachats. (Zach., VII, 11 ; Isaïe, L.) Isaïe le contemple en ces moments douloureux et laisse échapper ces gémissements : Il est sans

beauté, sans éclat, défiguré, méconnaissable, l'homme de douleurs frappé comme un lépreux de la main de Dieu; s'il est percé de plaies c'est pour nos iniquités; c'est pour nos crimes qu'il est ainsi broyé. Il a été offert parce qu'il l'a bien voulu; et il n'a point ouvert la bouche, quoique conduit à la mort avec des scélérats. (Is., LIII.) Ses ennemis lui percent les pieds et les mains, lui donnent du fiel pour nourriture et du vinaigre pour breuvage, puis se partagent ses vêtements et jettent le sort sur sa robe. (Ps. XXI.)

VII. — Il sera enseveli dans un sépulcre donné par un homme riche, mais le Seigneur ne permettra point qu'il passe par la corruption du tombeau, et son sépulcre sera glorieux. Après sa mort, le peuple juif qui l'aura fait mourir ne sera plus son peuple : en place des victimes immolées dans le temple de Jérusalem, sera offerte une hostie pure et sans tache, la sainte Eucharistie, du lever du soleil à son coucher.

VIII. — Alors toutes les nations lui seront données en héritage, et recevront de lui les bénédictions célestes. Il dira à l'Aquilon : Donnez-moi mes enfants, et au Midi ; Ne les empêchez pas de venir à moi : climats les plus reculés, derniers rivages du monde, amenez-moi de concert ma noble et grande famille. (Isaïe, XLIII.) Les nations frémiront, les peuples méditeront des complots : les rois de la terre se ligueront contre le Seigneur et son Christ ; mais il les brisera comme des vases d'argile, et son trône ne sera point ébranlé ! Les Evangélistes, mes Frères, ont-ils dit quelque chose de plus détaillé, de plus saisissant sur l'histoire divine de notre Sauveur, que ne l'ont fait les Prophètes dans ces

passages que je viens de citer? Et n'oubliez pas, mes Frères, que nos divines Ecritures et leurs prophéties nous viennent des Juifs, les ennemis mortels de Jésus-Christ et de son nom : nous les tenons d'eux; ils les ont propagées par tout le monde; ils les conservent avec amour et les lisent encore aujourd'hui, dans leurs vaines synagogues, malgré les accablants témoignages qu'elles renferment contre eux. — Ces Prophètes, historiens à l'avance de Notre-Seigneur, étaient quelquefois comme les Apôtres, des hommes sans renom, sans fortune; des pâtres, des bergers. Toujours ils reprenaient avec verdeur, les prêtres, les juges, les rois, les cités de leurs désordres. Jérémie, par exemple, fut mis à mort à cause des malédictions qu'il annonçait de la part du Seigneur. Les Juifs n'avaient donc pas intérêt à révérer la parole sortie de leur bouche, si elle n'eût été marquée du sceau de Dieu. Pendant près de quatre mille ans, ces hommes inspirés viennent les uns après les autres, sans aucune variation, ajouter couleur à couleur au tableau du Messie, l'attente des nations. Qui alors, mes Frères, ne voit que nos pères, en quittant en foule leur idolâtrie si douce pour notre nature sensuelle et corrompue; que nos martyrs, nos confesseurs et nos vierges, en méprisant le monde et ses attraits les plus puissants, pour s'attacher à Jésus-Christ, étaient comme accablés de l'évidence de sa divinité? Ah! l'accomplissement de tant de prophéties, voilà, mes Frères, une des grandes et invincibles preuves de la religion catholique! Aussi Notre-Seigneur apparaissant à ses Apôtres après sa résurrection, et déroulant à leurs yeux ce qui est prédit du Messie, en Moïse, les Prophètes et les

Psaumes, ajoutait: *Vous êtes les témoins que ces choses sont accomplies en moi.* (Luc, XXIV.) Et les Juifs décidés en leur aveuglement à ne pas reconnaître en lui leur Sauveur, parce que, selon l'imprécation de leurs pères, *son sang est retombé sur eux*, les Juifs l'ont cherché en vain dans tous les siècles : et après l'avoir demandé à toutes les révolutions, ils ont fait un article de foi de cette parole étonnante qu'on lit dans leur Talmud ou livre sacré : *Tous les temps marqués pour l'avénement du Christ sont passés : maudits cependant soient ceux qui compteront les temps du Messie.* (De Bonald, *vie de Jésus-Christ.*)

Pour nous, mes Frères, ne fermons pas les yeux à la lumière ni nos cœurs à sa grâce. Il n'a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu qu'à tous ceux qui croient en son nom, et qui ne suivent pas les instincts de la chair et du sang. En lui est la rémission de nos péchés, en lui la lumière qui dirige nos pas dans les ténèbres vers la région de la paix et de la gloire. Son joug est doux et son fardeau léger ! Ah ! daigne sa miséricorde nous accorder qu'après l'avoir choisi sur la terre pour notre ami fidèle, notre joie et notre viatique, nous le possédions et le bénissions dans la claire vue, dans l'éternelle félicité de ses Saints ! Ainsi soit-il.

XXXVe INSTRUCTION.

FIGURES DE JÉSUS-CHRIST EN ÈVE, ABEL, NOÉ, ABRAHAM, MELCHISÉDECH, ISAAC ET JOSEPH ; DANS L'AGNEAU PASCAL, LA MANNE, LE SERPENT D'AIRAIN ET LES SACRIFICES.

Omnia in figuris contingebant illis.

Toutes choses arrivaient en figures aux Hébreux. (I CORINT. X, 11.)

Les Prophètes ont raconté l'histoire de notre Sauveur longtemps avant sa naissance. Ils ont écrit sa vie, sa mort, la divinité de sa mission, l'éternité de son origine et l'éternité de son règne ; ils ont célébré le bonheur des nations appelées par son Eglise à de saintes allégresses. Outre ces hommes inspirés qui consolaient ainsi le genre humain souffrant de toutes les douleurs de notre exil, par la peinture du Messie, les chefs des familles patriarcales, les grands hommes d'Israël ont tous avec lui quelque ressemblance. Leurs alliances, leurs travaux, leurs traverses, leurs triomphes révèlent quelques-uns des traits de sa vie merveilleuse : c'est un miroir où passe, sur toutes ses faces, la divine personne de notre Sauveur. Ces figures, il est vrai, étaient voilées et mystérieuses : peu de Juifs en comprenaient la signification. Pour le Chrétien qui possède la réalité, c'est un nouveau fondement de sa croyance. Tout ce

qui est arrivé dans la loi ancienne était pour servir de figure, nous dit saint Paul ; elle est pleine de Jésus-Christ, elle aboutit à Jésus-Christ, et n'a été écrite que pour notre instruction. Afin d'affermir et consoler notre foi, admirons-en quelques-unes des plus frappantes, aujourd'hui, mes Frères.

I. — Les saints Docteurs voient, dès l'origine du monde, en *Eve*, mère des vivants, la figure de l'Eglise. (S. Chrys. *de Uxore ducenda*, III.) De même qu'Eve est sortie du côté d'Adam endormi, de même l'Eglise est sortie du cœur de Notre-Seigneur endormi du sommeil de la mort sur la croix. Un soldat lui perça le côté, et l'eau et le sang en jaillirent : ce sang, cette eau, ce sont les Sacrements où nous sommes régénérés, et pour cela il est dit : *Si quelqu'un ne prend une seconde naissance dans l'eau et le Saint-Esprit*, *il ne peut entrer dans le royaume des cieux !*

II. — Ils reconnaissent Jésus-Christ innocent, vierge et martyr dans le pieux *Abel*. Ce premier juste meurt égorgé dans les champs par la haine de son frère : de même Jésus-Christ, l'agneau sans tache, est immolé hors de Jérusalem, par les Juifs ses frères. Caïn, rougi du sang de ses frères, est maudit : il est marqué d'un sceau mystérieux au front qui l'empêche d'être tué ; il est errant et vagabond, et partout un objet d'horreur. Les Juifs, assassins de notre Sauveur, ne sont-ils pas errants dans les nations, ne s'attachant nulle part au sol, haïs et méprisés, et cependant conservés par la Providence, pour servir de témoignage à l'Evangile ?

III. — Contemplez plus tard le juste *Noé :* pendant de longues années il construit une arche contre le dé-

luge que le Seigneur lui a fait connaître ; et tout en y travaillant il ne cesse d'exhorter les hommes à la pénitence, mais toujours en vain : les hommes de son temps se moquaient de lui, ne pensaient qu'à boire, à manger, à se divertir, dit l'Ecriture. Notre-Seigneur aussi travaille toute sa vie à édifier son Eglise, l'arche sainte où se réfugient les élus dans les débordements du monde ; il ne cesse de prêcher la justice et la pénitence : et les hommes insultent à sa parole, à ses lois, branlent la tête en passant devant lui ! Le déluge arriva comme le Seigneur l'avait prédit, et la famille du juste Noé échappa seule au naufrage. Ah ! mes Frères, le jugement de Dieu viendra de même pour chacun de nous : heureux l'homme abrité dans le sein de l'Eglise, car seul aussi il échappera à la vengeance suprême !

IV. — Dieu avait promis à *Abraham* qu'il serait le Père d'une postérité nombreuse. Abraham était la figure de Jésus-Christ, Sauveur et Père des multitudes nombreuses assises dans les ombres de la mort, et dont toutes les nations sont devenues l'héritage.

V. — Jésus-Christ était figuré par *Melchisédech*, grand Prêtre offrant le pain et le vin : le psaume 109e le chante prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de ce patriarche.

VI. — Il l'était d'une manière saisissante dans le sacrifice d'*Isaac*. Pour éprouver Abraham le Seigneur lui dit un jour : *Tu n'as qu'un fils, viens me l'immoler sur la montagne.* Abraham sans hésiter prend avec lui l'innocent Isaac, le charge du bois qui doit servir au sacrifice, et monte avec lui le Calvaire pour l'y of-

frir en holocauste. Comment ne point reconnaître ici Notre-Seigneur montant ce même Calvaire, chargé de sa croix, et malgré son innocence avouée de Pilate, y buvant le calice de son sang, parce que telle est la volonté de son Père ? Isaac se résigne et se laisse attacher sans mot dire au bois de son bûcher : Notre-Seigneur se laisse égorger comme un agneau qu'on mène à la boucherie, sans ouvrir la bouche. Isaac est obéissant jusqu'à la mort ; quoique ne mourant pas, il a tout le mérite de l'immolation et devient ainsi l'héritier des promesses : Notre-Seigneur est obéissant jusqu'à la mort de la croix ; pour cela il a reçu un nom au-dessus de tous les noms, devant lequel tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers. — Isaac avait deux enfants. Esaü l'aîné, pour un appétit sensuel, vend son droit d'aînesse et en perd les glorieux priviléges. L'Apôtre saint Paul nous dit que c'est là l'image de la réprobation des Juifs, les aînés dans l'amour de Dieu, et de l'élection des Gentils à leur place. Les Païens en effet entrent à flots pressés dans l'Eglise de préférence aux Juifs qui, plongés dans leurs idées charnelles, méconnaissent le Sauveur et perdent ses bénédictions.

VII. — Et qui, mes Frères, n'a pleuré au récit de la touchante histoire de Joseph ? Vendu par ses frères à des marchands étrangers, il est conduit en Egypte. Là il est poursuivi d'une calomnie infâme et jeté dans les fers pour un crime qu'il n'a point commis. Dieu permet cette épreuve de son innocence pour mieux le glorifier après la tentation. Joseph se trouve dans la prison avec deux prisonniers d'Etat ; à l'un il annonce sa

délivrance prochaine, à l'autre le supplice. La Providence le tire à son tour de son cachot, le rend puissant et glorieux dans la contrée ; et devenu prince de l'Egypte, il amasse d'immenses provisions en des greniers publics, afin d'arracher le peuple aux horreurs de la famine. Comment ne pas reconnaître en lui Jésus-Christ ? Vendu par Judas, livré par les Juifs ses frères aux Romains, il est aussi condamné pour des crimes qu'il n'a point commis ; il se trouve sur la croix entre deux scélérats, prédit à l'un qu'il sera ce jour même en son paradis, et l'autre périt dans sa damnation. Il est mis dans le sépulcre, mais en sort glorieux et laisse en son Eglise des provisions de salut aux hommes voyageurs ; il y dresse les deux tables de la divine Eucharistie et de son Evangile, afin de sauver les nations qui périssent faute du pain de l'intelligence et du cœur.

VIII. — Le démon est le prince de ce monde, nous dit saint Paul, et il soulève les hommes par l'esprit de révolte contre leur Père céleste. Déjà le Seigneur par neuf plaies plus cruelles les unes que les autres, avait voulu dompter l'orgueil de Pharaon qui résistait toujours à sa volonté sainte. Alors l'Ange exterminateur descendit et au milieu de la nuit frappa de mort tous les premiers-nés de l'Egypte, depuis l'enfant premier-né de Pharaon jusqu'au fils premier-né de l'esclave; les premiers-nés des animaux furent aussi égorgés. Avant d'appesantir ainsi sa colère, le Seigneur avait dit à Moïse : Faites immoler un *Agneau* d'un an et sans tache dans chaque maison, prenez de son sang pour en rougir le seuil et

les jambages de vos portes. Cette nuit même vous mangerez l'agneau rôti au feu avec du pain sans levain et des laitues sauvages. Pour le manger, vous aurez une ceinture sur les reins, un bâton à la main, des souliers aux pieds ; vous le mangerez à la hâte, et quand mon Ange verra son sang, il passera outre devant vos maisons. (Ex. XII.) N'est-ce point là encore une figure bien frappante de Jésus-Christ, l'Agneau sans tache, devenu notre Pâque et notre victime ? Ce pain sans levain avec lequel il faut le manger, c'est une conscience pure, sans levain de péché ; ces laitues sauvages sont la contrition et ses salutaires amertumes. La ceinture des reins figure la chasteté qu'il réclame ; le bâton à la main signifie qu'un saint communiant doit être résolu à ne plus se laisser vaincre par le démon ; enfin la chaussure des pieds nous rappelle que la sainte Eucharistie est le pain des voyageurs, qui se hâtent d'arriver à cette patrie permanente où nos noms sont inscrits. Le sang de l'agneau pascal était la sauvegarde des Hébreux : qui ne sait que le corps et le sang de Jésus-Christ sont seuls capables de nous arracher à la colère de son jugement.

IX. — Lorsque les Hébreux, sous la conduite de Moïse, autre figure de Jésus-Christ, eurent traversé la mer Rouge, ils se trouvèrent dans les grands déserts de l'Arabie, sans provisions. Alors tomba du ciel *la manne,* aliment miraculeux qui avait toutes les saveurs. Vos pères ont mangé cette manne, et ils sont morts, disait Jésus-Christ aux Juifs : *Je suis le pain vivant descendu des cieux, afin que celui qui en mange ne meure pas.* Quand les Chrétiens ont passé par les

eaux du baptême, le monde est pour eux un grand désert ; tout y est embûches à leur foi, piéges à leur innocence, et la sainte Eucharistie descend chaque jour sur nos autels; table merveilleuse dressée par notre Sauveur en son Eglise contre tous ceux qui nous persécutent : en elle sont tous les goûts, toutes les délices, toutes les vertus : c'est notre divin viatique jusqu'à ce que nous arrivions à la montagne de Dieu.

X. — La vertu de la croix était figurée par ce *serpent d'airain* élevé dans le camp des Hébreux, pour guérir par sa vue les coupables, des morsures des serpents. Il fallait, dit saint Jean, *que le Fils de Dieu fût ainsi élevé sur la croix, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais obtienne la vie éternelle.* (S. Jean, III.)

XI. Enfin Jésus-Christ, mes Frères, était figuré par tous *les sacrifices:* ils ne devaient durer que jusqu'à son immolation sanglante, époque dont le Seigneur avait dit : *Je ne regarderai plus vos sacrifices, je ne recevrai plus de présents de vos mains.* (Malach., II.) Il l'était dans David, vainqueur de ses ennemis ; dans Salomon, prince de la paix ; dans Jonas, enseveli trois jours au sein d'une baleine ; et lui-même fut trois jours dans le cœur de la terre, depuis sa mort jusqu'à sa glorieuse résurrection.

Tout l'Ancien Testament prédisait donc le Nouveau. Mais, nous dit saint Chrysostome après saint Paul, si tous les Hébreux ont été sauvés des flots de la mer Rouge, à la suite de Moïse ; si tous ont été nourris d'un aliment mystérieux et abreuvés des eaux spirituelles du rocher, c'est le très-petit nombre qui fut

agréable à Dieu : et dans cette figure est renfermé un mystère effrayant qui nous regarde tous. Nous sommes aussi la nation sainte aimée du Seigneur, baptisée en Jésus-Christ et mise par lui sur le chemin du ciel, la véritable terre promise : nous sommes nourris dans le voyage de sa chair et de son sang ; mais, hélas! combien parmi nous aussi sera petit le nombre des élus! Ah! rentrons en nous-mêmes ; ne nous abandonnons point comme eux aux passions sensuelles, aux voluptés animales, qui en firent exterminer vingt-trois mille en un seul jour. Ne murmurons point, ne nous révoltons point contre notre miséricordieux Sauveur, comme le grand nombre d'entre eux murmura contre Dieu, et périt dans le désert! Tout cela doit servir à notre instruction, à notre amendement. Nous ne pouvons être sur la terre les convives du démon, et les convives de Jésus-Christ dans son royaume. Que le pécheur revienne donc dans les bras du bon Pasteur, que le juste suive ses pas en toute humilité ; que tous enfin, les yeux fixés sur sa croix avec amour et repentir, nous méritions à notre mort de recevoir de lui cette promesse : *Aujourd'hui vous serez avec moi dans mon Paradis bienheureux !* Ainsi soit-il. (V. S. Chrys. in cap. x *primæ ad Corint.*)

XXXVI[e] INSTRUCTION.

PRÉPARATION DU MESSIE : 1° CHEZ LES JUIFS ; 2° CHEZ LES PAÏENS, PAR LA SUCCESSION DES EMPIRES.

Deus constituit Filium hæredem universorum.

Dieu a établi son Fils héritier de toutes choses. (HEB. I.)

La mort des âmes et des corps étant entrée dans le monde par un seul homme, et la rédemption ne devant y arriver que par le nouvel Adam, qui est le Fils de Dieu fait homme, notre plus grand malheur, mes Frères, est donc de méconnaître ce divin Sauveur. Aussi Dieu, qui aime les âmes, qui ne veut point la mort, mais la conversion et la vie des pécheurs, a tellement dépeint Jésus-Christ par les Prophètes, et tracé son portrait dans toute la loi ancienne, qu'il fut impossible aux hommes de bonne volonté de ne pas tomber en adoration devant l'Enfant divin de Bethléem. Ce n'est point tout : un des caractères du Messie devant être de bénir toutes les nations et de les faire marcher à la splendeur de sa lumière, la Providence a fait concourir tous les événements, toutes les révolutions et successions des empires, à rendre droits et faciles les sentiers de son Christ, sur toutes les parties de l'univers. L'ancien monde a été cultivé comme un

héritage que Dieu destinait à son Fils ; il l'a remué comme une terre où il voulait faire germer le Sauveur et fleurir son Evangile. Admirable sujet, mes Frères, où nous pouvons voir que toutes les œuvres du Seigneur célèbrent et glorifient ses miséricordes !

I. — D'abord Dieu a préparé les voies à la venue de Jésus-Christ *chez les Juifs*. Moïse lui-même leur avait annoncé qu'un nouveau Législateur viendrait et qu'il faudrait l'écouter ou périr. Leurs cérémonies, leurs fêtes, leurs sacrifices, la circoncision, toutes choses qui obligeaient sous peine de mort, devaient disparaître. *Les jours viendront*, dit le Seigneur par son prophète Jérémie, *où j'établirai une alliance nouvelle ; ce ne sera plus l'alliance que j'ai faite avec leurs pères.* (XXXI.) *Le fils de David sera donné pour chef et docteur aux Gentils, et les peuples qui ne le connaissaient pas accourront à lui, parce qu'ils auront vu sa gloire.* (Isaïe, LV.) Alors ce sera dans *toutes les nations que je me choisirai des prêtres et des lévites.* (LXVI.) Le temple de Jérusalem sera détruit par un général étranger, les sacrifices y cesseront ; et la *sainte et pure victime sera offerte du lever du soleil à son coucher.* (Malach., I.) Qui donc ne serait saisi de l'accomplissement de ces prophéties, mes Frères ? La tribu de Lévi, qui seule devait donner des prêtres et des sacrificateurs, et la tribu de Juda de qui devait naître le Messie, sont confondues, inconnues, dispersées dans le monde : le temple de Jérusalem, où chaque Juif devait se rendre trois fois l'année, est détruit..... la loi est donc abolie de fait, puisqu'elle est devenue impossible. Et quelle est cette nouvelle alliance qui la remplace, sinon celle

que Jésus-Christ a cimentée dans son sang pour la rémission de nos péchés? C'est donc par une terrible malédiction que saint Jean a pu dire des Juifs : *Il est venu parmi les siens, et les siens ne l'ont point reçu ; la lumière a lui au milieu des ténèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise.*

II. — Admirons maintenant comment le Seigneur a voulu *que toutes les nations* fussent appelées à la science des saints. La seconde année du règne de Nabuchodonosor, roi de Babylone, ce prince eut un songe effrayant que ses devins ne purent expliquer. Daniel, un des enfants de la captivité, se présenta devant lui et lui dit : Il est un Dieu dans le ciel qui révèle les mystères et qui vous a montré, ô roi, ce qui doit arriver dans les derniers temps. Au milieu de votre songe, il s'est dressé devant vous une statue d'une grandeur imposante, d'un regard terrible. La tête de cette statue était d'un *or très-pur ;* la poitrine et les bras étaient d'*argent ;* le ventre et les cuisses étaient d'*airain ;* les jambes étaient de *fer* ; une partie des pieds était de *fer*, et l'autre partie de *terre*. Votre cœur était dans l'angoisse, quand une pierre détachée de la montagne, sans le concours d'aucun homme, vint tomber sur la statue, dans ses pieds de fer et de terre : il la renversa, et dans sa chute, elle s'évanouit en poussière ! Prince, la tête d'or c'est vous-même ou *l'Empire d'Assyrie*. Après vous s'élèvera un autre royaume moindre que le vôtre qui sera d'argent; c'est le royaume des *Perses*. Un troisième royaume au ventre et aux cuisses d'airain, est celui des *Grecs*. Le quatrième enfin, aux jambes de fer, est celui des *Romains*.

Malgré sa force, car il doit tout briser, il sera mêlé comme de terre et de fer. *Le Seigneur le remplacera par un autre royaume qui ne sera jamais détruit*, la sainte Eglise fondée sur Jésus-Christ, qui est la pierre détachée de la montagne sans aucune intervention humaine, et qui remplit la terre entière. (Dan., II.) Or, ces quatre monarchies prédites environ six cents ans avant Jésus-Christ, ont conspiré à préparer son règne sur l'univers.

1° Le peuple juif avait été choisi pour être le dépositaire des espérances du genre humain : Celui qui était l'attente des nations devait être un rejeton d'Abraham : la loi devait sortir de Sion. Mais il était violemment enclin au mal et à l'idolâtrie. Or, l'*empire d'Assyrie* était destiné à le châtier de ses révoltes. C'est le Seigneur lui-même qui l'avait ainsi marqué par son prophète Isaïe : *En ce jour-là, le Seigneur se servira des peuples qui sont au-delà des fleuves et du roi des Assyriens, comme d'un glaive tranchant :* il déchaînera ce prince sur la nation infidèle, et il ravagera la Judée comme les eaux d'un torrent ! (Isaïe, VII et VIII.) Cette prophétie s'accomplit. Déjà Nabuchodonosor avait envahi plusieurs fois la Judée, dont il avait transféré les princes à Babylone. Daniel était du nombre de ces premières transmigrations. Mais Sédécias s'étant révolté contre lui après lui avoir juré fidélité, en interposant le nom de Dieu, se livra avec Juda aux abominations des Païens et se moqua des Prophètes. Le Seigneur alors appela de nouveau Nabuchodonosor. Ce prince, après avoir anéanti la population, détruisit le beau temple de Salomon, dont il enleva les trésors ; ruina

les remparts et les forteresses de Jérusalem ; et tout ce qui échappa, fut emmené en esclavage. (II Paral., xxxiv.) C'est ainsi que leurs instruments de musique demeurèrent sans accords et leurs voix sans cantiques ; assis sur les fleuves de la cité impure, ils pleurèrent au souvenir de Jérusalem. Ils crièrent vers Dieu, reconnaissant qu'ils étaient maudits à cause de leurs crimes, et le conjurant d'écarter sa colère de la cité sainte. (Daniel, ix.) Le châtiment fut tellement salutaire qu'on ne les voit plus dans la suite sacrifier aux idoles. L'empire d'Assyrie ayant ainsi rempli les desseins de Dieu, fut brisé comme un instrument inutile. Il tomba dans la personne de Balthasar. Ce prince impie, dans la débauche d'un festin, pour insulter au Dieu vivant, osa boire dans les vases sacrés enlevés par son aïeul Nabuchodonosor, au temple de Jérusalem, et y fit boire aussi ses concubines. C'est là que le bras de Dieu l'attendait. Tout à coup, sur les murs de la salle illuminée de mille flambeaux, une main de feu écrivit ces mots : *Mane, Thecel, Phares.* Daniel appelé en donna l'interprétation : *Mane* signifie : Dieu a compté tes jours et en a marqué la fin. — *Thecel* : tu as été pesé dans la balance et trouvé trop léger. — *Phares :* ton empire sera détruit. Et cette nuit même, les Mèdes et les Perses qui depuis longtemps assiégeaient Babylone, y entrèrent par le lit de l'Euphrate dont ils avaient détourné les eaux, et le sacrilége Balthasar fut égorgé dans son palais.

2° Darius régna en sa place, et après deux années laissa le trône à Cyrus en qui commence la *monarchie des Perses*, ou le royaume d'argent. Sa mission était

de rétablir dans leur patrie les Juifs convertis, et de sauver avec eux la tige divine où les hommes recueilleraient le salut. Et voilà que le prophète Isaïe nomme Cyrus par son nom, deux cents ans avant sa naissance. *Cyrus est mon Christ*, dit le Seigneur; *je l'ai conduit par la main; devant lui j'ai abattu les remparts. Je vous ai appelé par votre nom, ô Cyrus, à cause de Jacob mon serviteur et d'Israël mon élu.* C'est Cyrus qui relèvera la ville qui m'est consacrée; il renverra libres mes enfants captifs, sans présent et sans rançon, dit le Seigneur des armées. (Isaïe, XLIV et XLV.) Le cœur des rois est comme de la cire entre les mains de Dieu, mes Frères : aussi, dès la première année de son règne, ce prince rendit cette ordonnance : *Le Roi du ciel m'a commandé de lui élever une maison dans la ville de Jérusalem en Judée; que les enfants de son peuple y retournent donc, afin d'y contribuer au temple du Seigneur le vrai Dieu.* (Esdras, I.) Sous cette monarchie, les Juifs redevinrent une nation riche et florissante, malgré les tracasseries de leurs ennemis.

3° Elle tomba en Darius, défait en trois grandes batailles, par Alexandre le Grand, en qui commence *la monarchie des Grecs ou royaume d'airain.* Sous cette monarchie, les chemins se préparèrent avec largeur à la venue de Jésus-Christ par la diffusion de la langue grecque, en laquelle fut écrit et prêché son Evangile. Et les Juifs, encouragés et protégés, se dispersèrent dans les provinces en y portant avec eux l'Ancien Testament et les prophéties. Le roi Ptolémée d'Egypte, un des héritiers du grand royaume d'Alexandre, le fit

même traduire par soixante-douze docteurs que lui envoya le grand prêtre Eléazar. Leur version, appelée des Septante, déposée dans la bibliothèque d'Alexandrie, fit ainsi connaître la chute originelle et la promesse d'un Rédempteur. Et lorsque Jesus-Christ parut dans le monde, il fut impossible de nier ou de corrompre ce que les prophètes avaient dit de lui. (Bossuet, *Hist. univ.* 327 à 277 avant Jésus-Christ.)

4° Arriva enfin *l'empire romain;* semblable au fer qui dompte les métaux, il brisa et subjugua toutes les nations. On montre encore partout les grandes voies, les ponts, les passages que les Romains avaient établis dans toutes les contrées de l'univers : « Mais « pourquoi pensez-vous que la plus grande partie « du genre humain ne soit devenue qu'un seul peuple « sous le sceptre de Rome? N'est-ce point afin que « l'Evangile se répandît plus rapidement par cette « unité de pouvoir, et courût du centre de l'empire à « l'extrémité, comme un remède pénètre dans toutes « les parties d'un corps malade ? Sans cela, comment « aurait-il pu se propager parmi tant de peuples si dif- « férents de mœurs et de langage, et voler si loin, « malgré des obstacles multipliés? De là vient que « l'univers, de l'Orient à l'Occident, du nord au midi, « retentit des louanges du Christ. C'est donc une « preuve de la haute clémence de Dieu, que le Sauveur « ait choisi, pour se donner à la terre, l'époque de Cé- « sar-Auguste, alors que la grandeur romaine était « parvenue à son apogée ». (S. Eucher, *Du mépris du monde.*) C'étaient les Romains aussi qui étaient destinés à accomplir la célèbre prophétie de Jacob, annonçant

la venue du Sauveur, à l'époque où le sceptre serait tombé des mains de la famille de Juda : ils avaient établi pour roi de la Judée, l'étranger Hérode. Enfin Marie et Joseph habitaient Nazareth; et c'était à Bethléem que le Messie devait naître. Et voilà que César-Auguste ayant pacifié l'univers, et voulant en faire le dénombrement, publie un édit qui ordonne à chaque chef de famille d'aller se faire inscrire sur les registres de la ville dont il est originaire; c'est ainsi que Joseph se rendit avec Marie à Bethléem, la cité de David dont ils étaient descendants, et que notre Sauveur vint au monde dans une étable, à côté des palais de ses aïeux selon la chair. N'est-il point clair, à la vue de ces fiers Romains, instruments de la providence de Dieu qu'ils ignorent, que si les hommes s'agitent, c'est Dieu qui les mène? Avec cette succession des empires, et cette dispersion du peuple juif portant partout avec lui les Livres saints, à mesure que s'avançait l'heure de notre délivrance, les nations païennes en avaient le pressentiment. Tous les yeux se tournaient vers l'Orient, attendant un dominateur du monde qui viendrait de la Judée, nous disent les historiens païens. (Tacite et Suétone.)

Notre-Seigneur Jésus-Christ, mes Frères, est donc l'héritier de tous les siècles. Quand le monde fut prêt, comme un palais qui attend son roi, il y fit son entrée. Ah! combien il est beau de contempler Nabuchodonosor, Darius, Cyrus, Alexandre le Grand, Pompée, César-Auguste, travailler, sans le savoir, à la gloire de l'Evangile! (Pascal, *Pensées.*) Ces hommes étonnants par leur génie, leur grandeur, leurs victoires, ne fu-

rent que des verges que Dieu brisa comme un jouet : *Il les appela comme d'un coup de sifflet*, dit Isaïe (Ch., VII, 18), et les conduisit comme par la main. Presque toujours ils voulaient détruire les Juifs et la cité sainte ; ils n'ont contribué qu'à les conserver. Et le peuple juif, disait le pieux Tobie, ne fut jeté *parmi les nations idolâtres que pour y publier les merveilles du Seigneur, et leur faire connaître qu'il n'est point d'autre Dieu que lui!* (Tobie, XIII.) Comprenons donc, mes Frères, et notre grandeur, et la dignité de nos âmes recherchées avec tant d'amour par notre miséricordieux Sauveur; le monde entier et ses empires ne sont rien pour lui en comparaison du salut de nos âmes : pour elles il a remué le ciel, la terre, la mer et ses îles, il a renouvelé la face de la terre. Ah! puissions-nous nous attacher inséparablement à ce Fils de Dieu, l'attente des nations, lui offrir notre cœur, notre vie, notre mort! Puissions-nous mériter, par sa grâce, de redire un jour avec ses Anges, devant son trône : *A l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles.* (Apoc., IV et V.) *Ainsi soit-il.*

XXXVIIe INSTRUCTION.

SUR LA FOI QUE MÉRITE L'ÉVANGILE.

Evangelium virtus Dei est in salutem omni credenti.

L'Evangile est la vertu de Dieu pour sauver tous ceux qui croient. (ROM. I, 16.)

Jésus-Christ a passé en faisant le bien, puissant en œuvres et en parole devant Dieu et devant tout le peuple. Il continue l'œuvre de ses miséricordes à notre égard, par le ministère de son Eglise à laquelle il a dit : *Celui qui vous écoute m'écoute ; celui qui vous méprise me méprise. Quiconque n'écoutera pas l'Eglise, sera regardé comme un païen et comme un publicain.* Il n'a rien laissé par écrit à ses Apôtres, et on ne voit nulle part qu'il leur ait prescrit d'écrire son Evangile ; il leur a seulement promis le Saint-Esprit, en ajoutant : *Ce sera lui qui vous enseignera toute vérité.* Les premiers Chrétiens ayant vu sa gloire, se sont réfugiés dans l'arche sainte de cette Eglise dont il est le chef et le fondateur ; ils y ont développé, comme de petits oiseaux dans leur nid, les ailes de la foi, de l'espérance et de la charité (Aug. *Conf.* IV, 16,) et s'y sont endormis en paix. « Oh ! qu'il serait à désirer que nous « soyons comme les premiers disciples de Notre-Sei- « gneur, n'ayant point besoin du secours des livres,

« mais vivant dans une telle innocence, que le Saint-« Esprit nous en tienne lieu par la lumière et l'onc-« tion de sa grâce ! Mais les hommes ayant corrompu « ou l'intégrité des croyances, ou la sainteté des « mœurs, il a fallu laisser par écrit les règles des unes « et des autres ». (S. Chrys. *Proem.* in Matth.) Montrons donc aujourd'hui, mes Frères, que les saints Evangiles, où sont contenus les mystères du Verbe de Dieu fait homme, ont les titres les plus vénérables aux hommages de notre foi !

I. — 1° Saint Matthieu, le premier des quatre Evangélistes, appelé par Jésus-Christ lui-même, fut le témoin de sa vie publique. Il était publicain, c'est-à-dire receveur des impôts au nom des Romains. Les Juifs avaient en horreur les hommes de cette profession, parce qu'ils voyaient en eux les ennemis de leur nation et de leur liberté. Il écrivit son Evangile à la prière de quelques-uns d'entre eux nouvellement convertis. Ces nouveaux Chrétiens, pleins de compassion pour leurs frères égarés, brûlaient du zèle de les voir s'attacher à Jésus-Christ, Sauveur prédit par les Prophètes. C'est pourquoi saint Matthieu, afin de les convaincre de sa mission divine, rapporte plus de passages de l'Ancien Testament que les autres Evangélistes. En outre, dans la généalogie par laquelle il commence son récit, il le montre fils d'Abraham et de David. Cette génération de Notre-Seigneur selon la chair, dont il énumère les aïeux, lui a fait donner pour symboles mystérieux un animal ayant comme la figure d'un homme, selon ce qui fut révélé à saint Jean dans son Apocalypse. (IV, 7.) (S. Jérôme, Eusèbe.)

2° Saint Marc écrivit son Evangile sur les instances des fidèles de Rome, qui désiraient avoir par écrit, ce que saint Pierre, leur apôtre, leur avait enseigné de vive voix. Il n'était pas apôtre ; on croit même qu'il ne se convertit qu'après la Résurrection. Disciple de saint Pierre, il composa son Evangile sur les récits de ce prince des Apôtres qui l'approuva et le marqua du sceau de son autorité. Il a pour symbole *le lion*, parce qu'il s'attache à marquer la dignité royale de Jésus-Christ que Jacob mourant avait salué comme un *lion victorieux et triomphant.*

3° Saint Luc était peintre et médecin de la ville d'Antioche. A peine eut-il connu Jésus-Christ, que sa grande âme brûla de mettre en pratique les maximes de l'Evangile. Saint Paul le choisit pour compagnon de ses travaux, et en fait le plus grand éloge : *Son nom*, dit-il, *est devenu célèbre par l'Evangile, dans toutes les Eglises.* (II Corint., VIII.) Il composa son Evangile afin de détruire les fables qui se débitaient sur notre Sauveur ; souvent on le nomme l'Evangile de saint Paul, parce que cet Apôtre le confirma. Comme il commence par faire mention du grand prêtre Zacharie, père de saint Jean-Baptiste ; comme il insiste particulièrement aussi sur tout ce qui a rapport au sacerdoce de Jésus-Christ, on le peint ordinairement avec un bœuf, emblème des sacrifices.

4° Saint Jean était le plus jeune des Apôtres : il est nommé le Disciple bien-aimé, parce que Notre-Seigneur l'aima de préférence aux autres, et le fit reposer sur sa poitrine à la Cène, en récompense de sa virginité. Il vécut près de cent ans, et n'écrivit son Evangile

qu'environ soixante-cinq ans après l'Ascension. Son dessein était de réfuter Cérinthe et Ebion, hérétiques de son temps, qui blasphémaient la divinité de Jésus-Christ, et prétendaient qu'il n'existait point avant sa naissance à Bethléem. Après donc avoir imploré l'Esprit de lumière par le jeûne et la prière, il commence par célébrer la génération éternelle du Verbe de Dieu, Dieu lui-même et Créateur de toutes choses. Sa sublimité l'a fait représenter avec un aigle, dont le vol hardi s'élance vers les cieux où le regard de l'homme ne peut le suivre.

5° Saint Paul, Pharisien et violent persécuteur de l'Eglise, fut subitement converti sur le chemin de Damas par un des coups de cette grâce dont le cœur humain ne peut sonder les abîmes. Il fut ravi jusqu'au troisième ciel, et Jésus-Christ lui révéla des mystères que ne peut redire une langue humaine. Cette vocation miraculeuse, les grâces extraordinaires qui en firent un vase d'élection par excellence, son zèle invincible et les souffrances inouïes qu'il endura pour l'Evangile et la conversion du monde, lui ont mérité le nom de *grand Apôtre*, quoiqu'il ne fût point du nombre des douze, auxquels on donne communément ce nom. Il a écrit quatorze Epîtres où son noble génie et son cœur ardent développent toute la grandeur de la doctrine de Jésus-Christ. — Avec les Actes des Apôtres écrits par saint Luc, deux épîtres de saint Pierre, une de saint Jacques, trois de saint Jean, une de saint Jude, et l'Apocalypse de saint Jean, nous avons l'ensemble du Nouveau Testament.

II. — 1° Tous ces ouvrages des Apôtres nous sont

parvenus *dans leur intégrité.* Ils ont été lus, expliqués dans les assemblées chrétiennes, dès la naissance de l'Eglise, traduits en toutes les langues et remis entre les mains des prêtres et des fidèles, qui en faisaient leur méditation du jour et de la nuit. L'Eglise fidèle à cette recommandation de l'Apôtre : *Gardez bien le dépôt qui vous est confié, évitez avec soin la nouveauté des paroles*, a transmis incorruptible ce trésor de la foi catholique. La vénération des Chrétiens était si profonde pour les divines Ecritures, que l'empereur Dioclétien ayant voulu les détruire, plusieurs souffrirent le martyre plutôt que de les livrer. « Le témoignage même des « hérétiques ne leur a jamais manqué : en quittant le « giron de l'Eglise ils n'ont cessé de farder et de co« lorer leur impiété des sentences du Nouveau Tes« tament. Sachant que l'odeur corrompue de leur doc« trine révolterait tout le monde, ils l'ont arrosée de pa« roles divines comme d'un parfum, enduisant ainsi de « miel le bord de la coupe qui contenait le poison ». (S. Vinc. Lirin. *Com.* xxv.) Et comment alors aurait-on pu altérer le trésor des Livres sacrés, sans soulever à la fois les réclamations des Chrétiens et des hérétiques ?

2° Ce Nouveau Testament parvenu jusqu'à nous sans mélange, renferme la vérité de Dieu, les paroles de la vie éternelle. D'abord les Apôtres n'ont point été *trompés.* Les faits qu'ils racontent, ils les ont vus de leurs yeux, ils les ont entendus de leurs oreilles, ils les ont touchés de leurs mains. Des hommes, dont les écrits respirent une sagesse divine, une candeur ineffable, peuvent-ils se tromper tous à la fois, quand ils

attestent avoir vu des boiteux marcher, des yeux éteints s'ouvrir à la lumière, des morts quitter leur suaire, et leurs familles convertir leur deuil en des concerts de joie? Lazare sortir d'un tombeau dont la corruption s'exhalait, puis manger avec les vivants, et les voisins accourir en foule pour applaudir à l'allégresse de la maison? Ainsi en est-il de tous les événements prodigieux de la vie de leur Maître.

Les Apôtres n'ont pas été *trompeurs*. Le bon sens n'est-il point révolté de la supposition d'hommes pauvres, sans instruction, sans influence, formant le projet de séduire l'univers? Quels motifs auraient-ils eu de le faire? Leur doctrine ne pouvait leur valoir sur la terre que des outrages, des fers, des supplices; et tous, en effet, ont rendu le témoignage de leur sang à leur divin Sauveur. En essayant de tromper, ils ne pouvaient non plus espérer à la mort que la colère de Dieu, vengeur du mensonge et de l'imposture. Mais leur doctrine, d'une sainteté surhumaine, leurs vertus inaltérables, leur charité plus forte que la mort, prouvent bien que c'était le Saint-Esprit qui les animait et *leur enseignait toute vérité*, selon la promesse de Jésus-Christ. Après la Pentecôte, et c'est depuis seulement qu'ils prêchèrent et écrivirent leur Evangile, leurs plus grands ennemis n'ont pu leur reprocher ni orgueil, ni bassesse, ni intrigues. Ils avouent ingénûment leurs fautes, leurs faiblesses, leur incrédulité et les reproches qu'elle leur mérita de Jésus-Christ; leur présomption et leur lâcheté, même après la sainte Cène. Pour ne citer qu'un exemple, dans l'Evangile selon saint Marc, on ne trouve ni les éloges, ni les promesses de Notre-

Seigneur à saint Pierre, quand il l'eut confessé comme Fils de Dieu; on y lit au contraire, très-détaillée, l'histoire de son renoncement. Preuve touchante de son humilité profonde; car saint Pierre lui-même dicta et confirma l'ouvrage de saint Marc; il retrancha tout ce qui pouvait le faire estimer des hommes; il publia au contraire avec amertume le crime d'avoir renié son divin Maître. C'est avec un calme céleste que les Apôtres rapportent les humiliations, l'agonie et le supplice infâme de Jésus-Christ: pas une de ces invectives si naturelles contre les ennemis de celui qu'ils aiment; et ces ennemis, ce sont les Juifs, comblés par lui de bienfaits, et Judas le traître, et Pilate le lâche, convaincu de l'innocence de sa victime! N'y a-t-il pas du surhumain dans cette immuable sérénité d'âme, au milieu de tant d'horreurs? D'ailleurs, mes Frères, s'ils eussent voulu tromper, auraient-ils fait tout au long la description des événements, désigné les villes, les lieux, les témoins, lorsqu'ils prêchaient devant des contemporains qui pouvaient vérifier et qui avaient tout vu comme eux? Ils sont assez différents dans les détails, ainsi que dans les expressions, pour qu'on ne puisse les soupçonner de s'être concertés quand même ils auraient écrit dans le même temps et le même lieu; mais ils sont trop bien d'accord pour qu'on puisse les convaincre de s'être contredits. On remarque entre eux une admirable harmonie dans les choses essentielles, par exemple, que Dieu s'est fait homme, qu'il a opéré des prodiges; qu'après avoir été crucifié, enseveli, il est remonté dans les cieux, d'où il viendra juger les vivants et les morts. (S. Chrys., *Proem. in Matt.*)

3° En supposant que les Apôtres *eussent voulu tromper*, *ils n'auraient pu y réussir.* Il s'agissait pour les Juifs de quitter la loi de Moïse ; pour les Païens, de renoncer à leurs idoles si chères à toutes les passions, puis d'embrasser l'Evangile, qui prêche la mortification, la pénitence, la chasteté, la justice ; pour tous, il était question de suivre la croix, sous peine de damnation. Le monde entier, devenu chrétien, se serait-il ainsi laissé entraîner, sans avoir vérifié les faits d'une importance extrême ? Le monde, mes Frères, s'est rendu à l'évidence et à la grâce qui accompagnent la prédication de l'Evangile ; il a reconnu que les Apôtres, dans leur vie, dans leur doctrine, dans leurs miracles, ne pouvaient être que les instruments de l'Esprit de Dieu. De là ce témoignage du trop célèbre Rousseau : « J'avoue que la majesté des Ecritures m'étonne ; la « sainteté de l'Evangile parle à mon cœur ! Que les « livres des philosophes sont petits près de celui-là ! « Se peut-il que ce livre, à la fois si sublime et si « simple, soit l'ouvrage des hommes ? La vie et la « mort de Jésus sont d'un Dieu. L'Evangile a des ca« ractères de vérité si grands, si frappants, si parfaite« ment inimitables que l'inventeur en serait plus « étonnant que le héros ». Les Pères de l'Eglise n'ont pas mieux dit.

Ainsi, mes Frères, le saint Evangile est la parole de Dieu révélée aux hommes par le Fils de Dieu luimême, revêtu de la robe de notre chair. Les fidèles l'écoutent comme Jésus-Christ en personne ; ils se tiennent debout quand on le récite, et par marque de respect, et pour témoigner, par cette attitude, qu'ils

sont prêts à marcher à la défense comme à l'accomplissement de ses préceptes. On allume des cierges autour du livre sacré de l'Evangile, en signe d'allégresse, et pour attester aussi que Jésus-Christ, notre lumière, nous a retirés des ombres de la mort, et ne cesse de nous diriger dans les sentiers de la patrie divine. Saint Thomas, le Docteur angélique, se mettait toujours à genoux pour en faire la lecture. Puisse-t-il, mes Frères, avoir aussi notre vénération religieuse, et devenir ainsi la vertu qui nous sauve ! Bienheureuses les entrailles qui ont porté le Fils de Dieu, bienheureux le sein qui l'a allaité, s'écrie un jour une femme de la foule. *Dites plutôt heureux*, reprit Jésus-Christ, *ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique*. Ainsi soit-il.

XXXVIII[e] INSTRUCTION.

MISSION DIVINE DE JÉSUS-CHRIST PROUVÉE PAR SES MIRACLES — DANS LE CIEL — DANS LES ENFERS.

Jesus Nazarenus fuit potens in opere.

Jésus de Nazareth fut puissant en prodiges.
(Luc, xxiv, 19.)

Les ouvrages des Apôtres sont connus sous le nom de Nouveau Testament, parce qu'ils nous montrent accomplies par Jésus-Christ, les promesses faites aux hommes dans la loi ancienne, et nous appellent à l'héritage des Saints par la vertu de son sang. L'histoire de la vie et de la mort de Notre-Seigneur a cependant reçu le nom d'Evangile, qui signifie : *l'heureuse nouvelle.* « Quelle nouvelle, en effet, peut « être comparée à celle-là ? Dieu descendu sur la terre, « l'homme élevé dans les cieux, les anges mêlés aux « hommes et conversant avec eux, l'enfer fermé, les « démons mis en fuite, la vérité revenue, l'erreur dis- « sipée et la parole de piété jetée dans le monde comme « une semence divine et féconde ! Bonne et joyeuse « nouvelle, non-seulement parce qu'elle nous promet « des biens dont la magnificence est au-dessus de toutes « nos conceptions, mais encore parce qu'ils nous arri- « vent sans douleur, sans mérite de notre part ; c'est

« au cœur infiniment miséricordieux de notre Dieu « que nous en sommes redevables ». (S. Chrys., *in Matth.*) Nous savons, dit la Doctrine chrétienne, que Jésus-Christ est le Sauveur promis, parce que toutes les prophéties qui regardent le Messie ont reçu en lui leur accomplissement. Nous le savons de plus parce qu'il a prouvé sa divinité par un grand nombre de prodiges. Considérons aujourd'hui les *cieux* et les *enfers* révérant avec crainte sa puissance et son autorité divine !

I. — Jésus-Christ s'est montré le Roi *du ciel* dans toutes les circonstances de sa vie. Il envoie un Ange annoncer son incarnation à la Vierge pleine de grâces. A peine cette Mère divine l'a-t-elle mis au monde à Bethléem, qu'un Ange environné de lumière révèle sa naissance aux bergers, et soudain une troupe nombreuse de la milice céleste s'unit à lui pour chanter ce cantique : *Gloire à Dieu dans les hauteurs, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* (Luc, II.) Il fait descendre un autre Esprit bienheureux vers Joseph afin de le sauver du massacre des Innocents, puis pour le rappeler de l'Egypte en sa patrie. Il se retire au désert dès le commencement de sa vie publique, et le démon vient l'y tenter. Lorsqu'il a repoussé le tentateur par ces paroles, dont nous devrions toujours nous souvenir en nos tentations : *L'homme ne vit pas seulement de pain. — Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, tu n'adoreras que lui seul ;* les Anges s'empressent encore autour de lui pour le servir. (Matth., IV.) « Si méprisable donc qu'il paraisse dans « l'infirmité de sa chair, il commande et nul n'oserait

« lui résister, et les démons sont forcés de reconnaître « combien est grande sa majesté et sa puissance ». (*Cité div.*, IX, 21.) Au jour de sa Transfiguration, il appelle près de lui les morts : Moïse et Elie s'entretiennent avec lui. A son agonie, lorsque son âme est triste jusqu'à la mort, et que le sang ruisselle de son corps, un Ange descend du ciel et vient le fortifier. *Croyez-vous donc*, disait-il à saint Pierre qui voulait frapper de l'épée, *que je ne puisse prier mon Père, qui m'enverrait à l'instant plus de douze légions d'Anges?* C'est par sa volonté toute-puissante que ces messagers divins publient sa résurrection, délivrent saint Pierre de sa prison, éclairent et dirigent ses Apôtres. (Act., VIII et XXVII.) Vous savez, mes Frères, comment il quitta ce monde, *pour aller préparer nos places dans les cieux*. Quel autre que le Maître du ciel pourrait promettre le ciel à ses disciples ? Mais c'est après l'Ascension qu'il opère le prodige des prodiges, en envoyant à ses Apôtres le Saint-Esprit qu'il leur avait promis. Cet Esprit divin les remplit, les transforme, leur donne le pouvoir merveilleux de parler toutes les langues des peuples ; et, double merveille, en parlant une seule de ces langues, tous les hommes de pays divers et de langues diverses, les entendent et les comprennent. « Comment celui qui donne le Saint-Esprit « ne serait-il pas Dieu », s'écrie saint Augustin ; « et « qu'il est grand le Dieu qui donne un Dieu ? (*De Trinitate*, XV, 26.)

II. — Jésus-Christ s'est montré Roi souverain *des enfers*. Les dieux des nations n'étaient que d'abominables démons. Dans leur fureur de nuire, ils détournaient

les âmes du chemin qui mène à Dieu, et le semaient de piéges mortels ; ils avaient partout des temples où ils rendaient des oracles afin d'effrayer et de séduire les hommes. Le Seigneur leur permettait ainsi quelque pouvoir temporel, pour nous apprendre à ne pas attacher tant de prix ni aux biens, ni aux prospérités de la terre. (*Cité div.*, XI, 23.) Jésus-Christ paraît et leurs oracles se taisent, et c'est une des causes qui allume surtout la fureur des Païens contre la religion chrétienne. Partout notre Sauveur les chasse et des hommes et des contrées. Ils étaient si cruels parfois que les infortunés devenus leurs victimes mettaient en pièces les fers et les chaînes dont on les avait liés ; aucune force humaine ne pouvait les dompter. Mais en voyant Jésus-Christ, même de loin, *ils accouraient l'adorer, le conjurant de ne pas les tourmenter.* (Matth., VIII ; Luc, VIII.) Un jour, un possédé se roulait par terre, écumant de rage, et les disciples, faute d'assez de foi, n'avaient pu le délivrer. *Sors du corps de cet enfant*, lui dit Notre-Seigneur. Le démon sortit, mais en poussant des cris effroyables et tordant sa victime en des convulsions qui le laissèrent comme mort. Jésus-Christ le releva, le guérit et le rendit à son père, et tous, dit l'Evangile, étaient en ravissement d'admiration de la puissance de Dieu. Une autre fois, Jésus-Christ chassa un démon muet, c'est-à-dire qui empêchait le possédé de parler ; et le muet recouvra la parole, et le peuple dans l'extase s'écria : *Non, jamais rien de semblable ne s'est vu en Israël.* Ses ennemis ne pouvaient contester ce prodige ; mais l'aveuglement de la haine les porta à dire : *Ce n'est que par le prince des démons*

qu'il chasse les démons. Partout dans l'Evangile on retrouve ainsi Jésus-Christ terrible aux anges de ténèbres ; et quelques personnes qu'il en avait délivrées, comme Marie-Madeleine, Jeanne, épouse d'un intendant d'Hérode, une Susanne et plusieurs autres, s'attachèrent à sa personne avec une pieuse et inviolable reconnaissance, et de leurs richesses fournirent à ses besoins. (Luc, VIII.)

Mais il est dans l'Evangile une guérison à laquelle Notre-Seigneur lui-même donna de l'éclat. On lui présenta un malheureux possédé, qui était aveugle et muet ; il le guérit, et le possédé parla et tressaillit de joie à la lumière. La foule du peuple, sachant que Dieu seul peut commander à l'enfer, disait : *N'est-ce point là le fils de David*, c'est-à-dire le Messie ? Les Pharisiens, aigris de ce langage, répétèrent de nouveau : *Il est possédé de Béelzebub, prince des démons, et c'est par lui qu'il les chasse.* C'est ici que Jésus-Christ voulait les confondre. Quoi ! répliqua-t-il, Satan peut-il chasser Satan ? Les démons seraient-ils assez malhabiles pour se détruire entre eux ? Comment donc leur règne pourrait-il subsister ? Vous dites que c'est par Béelzebub que je chasse les démons ; mais vos enfants, les exorcistes juifs, au nom de qui les chassent-ils ? Vous avez toujours reconnu que c'est au nom de Dieu ; c'est pour cela qu'ils seront vos juges. Vous serez condamnés pour avoir traité en moi d'œuvre du démon ce que vous regardez en eux comme l'œuvre de Dieu. A cela ils ne pouvaient rien répondre. Jésus-Christ chassait les démons, donc Dieu était en lui, avec lui ; c'est pour cela qu'il ajoute : Si c'est par l'esprit

de Dieu que je chasse les démons, *le royaume de Dieu est donc venu parmi vous.* (Matth., XII.) Ah ! c'est notre Sauveur qui a détruit leur empire, et qui met en liberté tous ceux qui gémissent de leur oppression misérable. (Act. X.) Ils redoutent le signe sacré dont il nous a marqués au baptême ; ils tremblent devant la croix et devant le sacrifice de nos autels ; ils frémissent au seul nom de Marie, la Reine des chrétiens, comme devant une armée rangée en bataille.

Puisons, mes Frères, des leçons de piété dans cette puissance de Jésus-Christ notre Sauveur, au ciel et dans les enfers. Celui qui fut homicide dès le commencement, rôde sans cesse pour dévorer nos âmes. Il a dressé contre nous des embûches, dans les richesses et dans la pauvreté, dans le boire et le manger, dans la veille et le sommeil, dans nos paroles et dans nos actes. Il irrite, il flatte, il caresse les mauvais penchants de notre cœur, comme autant d'ennemis de notre salut ; il a imprégné de ses poisons toutes les créatures : elles devraient nous servir comme d'autant de degrés pour nous élever à Dieu ; elles nous sont devenues autant de piéges et de scandales ! Réfugions-nous donc auprès de notre fidèle Rédempteur, devant qui nous les voyons s'agenouiller tremblants, humiliés. Implorons aussi nos bons et saints Anges. Ils ont célébré la naissance de notre Sauveur par la grâce de qui nous allions repeupler leurs rangs. Confions-nous à leur garde vigilante et pieuse, et sous leurs ailes nous braverons les traits et les séductions de Satan. Ils nous éloigneront des écueils en notre traversée orageuse, et nous conduisant au port, ils nous mettront

à la bouche les chants sacrés du Psaume : Béni soit le Seigneur qui ne nous a point livrés à la fureur de nos ennemis. Notre âme s'est dérobée comme le passereau aux filets du chasseur ; les filets se sont rompus et nous avons recouvré la liberté. Notre secours est dans le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre. Ainsi soit-il.

XXXIXe INSTRUCTION.

MISSION DIVINE DE JÉSUS-CHRIST PROUVÉE PAR SES MIRACLES SUR LA MER, — DANS LA MULTIPLICATION DES PAINS, — SUR LES MORTS, — DANS LA CONNAISSANCE DES CŒURS, — EN SA PROPRE RÉSURRECTION.

Nemo potest hæc signa facere quæ tu facis, nisi fuerit Deus cum eo.

Personne ne peut faire les prodiges que vous opérez, si Dieu n'est avec lui.
(S. JEAN, III, 2.)

Jésus-Christ venait répandre sur les nations, les bénédictions prédites à Abraham, et prêcher l'Evangile aux pauvres, c'est-à-dire à la grande multitude des hommes, que nous voyons en effet s'attacher avec amour à ses pas, pendant sa vie. Aussi n'employa-t-il

pour convaincre, ni la pompe des discours, ni l'éloquence des raisonnements : trop peu l'auraient compris. Il enseigna les vérités éternelles par des paraboles claires, simples, saisissantes, et montra qu'il était l'envoyé de Dieu par de nombreux miracles dont tous comprennent le langage. Et les foules en effet dans leur admiration répétaient de concert : Jamais un tel prophète n'a été vu dans Israël ; n'est-ce point là le fils de David que nous attendons ? *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*. Le bruit en était si grand dans toute la contrée, que ses parents vinrent à lui pour l'arrêter, le croyant hors de bon sens. (Marc, III.) Ils ne pouvaient s'imaginer que celui qu'ils avaient vu grandir au milieu d'eux, dans l'indigence et dans les ténèbres de travaux obscurs, était prophète, homme de miracle. La nature n'obéit pas aux imposteurs. C'est pour cela qu'un prince des Juifs, nommé Nicodème, disait : *Maître, nous savons que vous êtes venu de la part de Dieu, car personne ne peut faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui.* Continuons aujourd'hui, mes Frères, à fortifier notre foi en contemplant la suite des *principales merveilles* de sa puissance divine.

I. — Toutes les créatures ont accompli à l'égard de Jésus-Christ, cette invitation du Prophète : *Bénissez le Seigneur, œuvres de ses mains !* — Aux noces de Cana, il fait remplir d'eau six grandes urnes et il ajoute : Puisez à présent et portez au maître du festin : *et cette eau était changée en vin.* Par ce premier miracle, il fit éclater sa gloire, et ses disciples crurent en lui. — Un jour étant en mer avec ses Apôtres et une foule de

peuples, un tourbillon de vent souleva les flots, menaçant d'engloutir la barque. Jésus dormait sur la poupe : ses disciples au contraire poussaient ces cris de détresse : *Ah! Seigneur, sauvez-nous, nous périssons.* Et lui se levant, menaça le vent et dit à la mer avec sa majesté souveraine : *Tais-toi, cesse de gronder !* Et le vent cessa, et il se fit un grand calme. Quel pensez-vous peut-être cet homme, qui commande aux vents et à la mer, et en est obéi, disaient les passagers ? (Luc, VIII.) — Un peu plus tard Notre-Seigneur se montra de nouveau admirable sur les flots. Ses disciples se rendaient par mer à Capharnaüm, ayant à lutter contre un vent orageux. Vers la quatrième veille de la nuit, Jésus-Christ apparut à leurs yeux, marchant sur la plaine des eaux. Ils crurent que c'était un fantôme et poussèrent un cri de frayeur. *Rassurez-vous, c'est moi*, leur dit le Seigneur. — Si c'est vous, reprit saint Pierre, commandez que j'aille à vous en marchant sur les eaux ; et sur l'ordre de Jésus, il alla jusqu'à lui en marchant sur la mer. Alors il monta sur leur barque, et le vent cessa tout à coup. Mais la cause de leur surprise la plus grande, fut de voir cette barque toucher soudainement à la rive où ils allaient, et dont ils étaient très-éloignés. Ainsi Notre-Seigneur avait marché sur la mer comme sur un chemin solide, et y avait fait marcher saint Pierre ; il avait chassé la tempête, et fait franchir en un clin d'œil un trajet de plusieurs heures. Tant de prodiges les jetèrent à ses pieds pour l'adorer en disant : *Vous êtes véritablement le Fils de Dieu !* (Matth. XIV.)

C'était jusque dans le fond des abîmes que les pois-

sons privés d'intelligence, rendaient gloire à sa puissance divine. — Menez-nous en pleine mer et jetez le filet, dit un jour Jésus-Christ à saint Pierre. — Maître, reprit celui-ci, nous avons passé la nuit laborieusement sans rien prendre ; mais sur votre parole je jetterai le filet ; et ce filet se brisait de l'abondance des poissons. Ah! Seigneur, dit alors l'Apôtre hors de lui-même, éloignez-vous de moi, car je ne suis qu'un pécheur. (Luc, v ; Jean, xxi.) Pour payer aux receveurs des impôts, les deux drachmes exigées des Juifs, il dit encore une autre fois à saint Pierre : Allez au rivage, ouvrez la bouche du premier poisson que vous prendrez ; vous y trouverez une pièce de quatre drachmes que vous donnerez pour vous et pour moi. (Matth. xvii.) Et sa parole divine s'accomplit à la lettre.

II. — *Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît,* dit-il en son Evangile ; parole dont il se plaisait à montrer la vérité durant sa vie mortelle : Une grande multitude oubliait jusqu'à la nourriture et le suivait au désert pour entendre la parole divine. Touché de compassion sur ce dévouement pieux, il bénit une fois cinq petits pains et deux poissons, et les multiplia au point de rassasier cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. (S. Jean, vi.) Une autre fois, il rassasia de même quatre mille hommes, par un nouveau miracle de cette multiplication des pains. (Matt. xv.) N'est-ce point là cette merveille célébrée par le Prophète en ces termes : *Ceux qui cherchent le Seigneur, ne seront privés d'aucun bien ; tous ceux qui mettent en lui leur espérance, ne seront point confondus?* (Ps. xxxiii.)

III. — Ce sont maintenant *les tombeaux* étonnés qui rendent leurs victimes à la voix de Jésus-Christ. Dans le moment qu'un prince de la synagogue, nommé Jaïre, venait le prier d'imposer les mains à sa fille agonisante, on apporta la nouvelle de sa mort. Mais ce père désolé ayant vu sur la route une guérison miraculeuse, ne perdit point confiance, et il ajouta : Venez, Seigneur, imposez les mains à ma fille, et elle vivra. Touché de cette foi, Notre-Seigneur entra chez lui où la foule se lamentait, prit la main de la défunte et lui dit : *Ma fille, levez-vous, je vous l'ordonne.* Son âme revint à l'instant ; elle se leva, marcha et mangea à la stupéfaction de sa famille. (Luc, VIII.) Une autre fois, entrant dans la ville de Naïm, il rencontra un mort que l'on portait en terre : c'était le fils unique d'une veuve dont le chagrin l'attendrit. Il fit arrêter les porteurs et dit : *Jeune homme, levez-vous, je vous le commande ;* et le mort se leva et se dressa, et chacun se disait dans un frémissement religieux : *Véritablement un grand Prophète est au milieu de nous : voilà que Dieu a visité son peuple.* (Luc, VII.)

Et quoi de plus célèbre que la résurrection de Lazare ? C'était l'ami de Jésus-Christ qui l'avait laissé mourir, afin que Dieu fût glorifié. Renfermé dans son sépulcre depuis quatre jours, il exhalait l'horrible corruption de nos corps de péché après leur mort. Le Sauveur s'approchant fit enlever la pierre sépulcrale, rendit grâces à son Père, et dit à haute voix : *Lazare, venez dehors !* A l'heure même Lazare sortit de son cercueil, ayant les mains et les pieds liés de bandelettes, et le visage couvert de son linceul. Ce miracle,

opéré aux portes mêmes de Jérusalem, à Béthanie, convertit à Notre-Seigneur une foule innombrable de peuple. Au récit de ces œuvres divines, les disciples de saint Jean vinrent un jour à lui en disant : *Etes-vous le Messie, ou bien devons-nous en attendre un autre?* Sous leurs yeux mêmes, il guérit un grand nombre de malades qu'on apportait sur son chemin, rendit la vue à plusieurs aveugles, et leur dit pour toute réponse : *Allez et racontez à Jean ce que vous avez vu et entendu ; dites-lui que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les lépreux sont guéris, que les sourds entendent, que les morts ressuscitent et que l'Evangile est prêché aux pauvres.* (Luc, VII.) Or, Isaïe avait annoncé le Messie comme devant opérer ces prodiges ; la mission divine de Jésus-Christ en était donc consacrée avec éclat (Isaïe, XXXV.) Une parole, un acte de sa volonté, un regard, un peu de salive ou de boue ramassée par ses mains, le seul attouchement de sa robe, racontaient sa puissance infinie ; rien qu'au son de sa voix, les soldats venus pour le prendre furent renversés. (Jean, XVIII.) Il sondait les reins et les cœurs et pénétrait les pensées de ses Disciples comme de ses ennemis. Ne détailla-t-il pas à la Samaritaine le récit de ses désordres, à Judas sa trahison, aux Pharisiens la noirceur impie de leurs complots ? Il avait donc bien lieu de dire aux Juifs : *Les œuvres que je fais au nom de mon Père, me rendent témoignage ; si vous ne me croyez pas, croyez au moins à mes œuvres.* Ces prodiges ont eu lieu dans les villes de la Judée, à Jérusalem, dans les places publiques, dans le temple, au milieu des foules venues aux solennités. Ceux qui en

ont été les objets sont désignés par leurs noms, par leurs demeures, par leurs professions ; ils habitent, après leur guérison, les villes et les bourgades qui ont connu leurs maladies. De toutes parts on accourait pour voir Lazare ressuscité; et les Pharisiens en étaient réduits à exhaler ainsi leur dépit : *Cet homme fait beaucoup de prodiges; si nous le laissons continuer, tout le monde croira en lui.* (Jean, XI.) A sa mort, comme pendant sa vie, la nature entière révère en lui son Seigneur. D'épaisses ténèbres couvrirent la terre; le soleil s'obscurcit depuis midi jusqu'à trois heures, et les étoiles resplendirent au firmament, dit Phlégon, auteur païen de l'époque. Quand il eut rendu le dernier soupir, le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas ; la terre trembla, les pierres se fendirent et les tombeaux s'ouvrirent. Les corps de plusieurs saints qui étaient morts, ressuscitèrent; et, quittant leurs sépulcres, vinrent dans la ville sainte, et apparurent à plusieurs. (Matt., XXVII.) Saint Pierre était donc bien fondé à dire aux Juifs, le jour de la Pentecôte : *Jésus de Nazareth, autorisé de Dieu parmi vous par les miracles et les prodiges que Dieu a opérés par lui au milieu de vous, comme vous le savez ; ce même Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a fait le Seigneur et le Christ, et il est maintenant assis à sa droite au plus haut des cieux.* (Act., II.)

Ainsi, mes Frères, nous pouvons bien chanter à Jésus-Christ notre Roi et notre Dieu, dans tous les transports de notre joie, ce cantique de David : *A vous, Seigneur, appartient la grandeur, la puissance et la victoire : tout ce qui est au ciel et sur la terre est à*

vous. (I Paralip., XXIX.) Les cieux l'ont reconnu pour leur Dieu, puisqu'ils ont envoyé une étoile à sa naissance ; la mer, puisqu'elle a durci ses flots sous ses pieds ; la terre, en tremblant à sa mort ; le soleil, en cachant sa lumière ; les rochers, en se brisant ; la mort, en rendant sa proie à la résurrection. Les démons l'adorent en frémissant de crainte : les séraphins le servent avec des frémissements d'amour et de jubilation. Le pécheur seul fait désaccord à cette magnifique et immense harmonie ; seul, il persécute son Sauveur ; et, des créatures qui ne devaient servir qu'à sa gloire, il fait autant d'instruments de péché : *le monde a été fait par lui et le monde ne l'a point connu.* Hélas ! mes Frères, il est toujours le même qu'à sa naissance : il le bannit de ses pensées, de son cœur et de ses mœurs. Mais ne l'oublions point : ce n'est que par sa grâce que nous pouvons obtenir la victoire, que par son nom béni que nous pouvons pénétrer dans les cieux. *Bienheureux ceux qui mériteront de s'asseoir au banquet de ses noces, dans la fête éternelle !*

XLe INSTRUCTION.

JÉSUS-CHRIST EST FILS DE DIEU, D'APRÈS L'ANCIEN ET LE NOUVEAU TESTAMENT, — D'APRÈS SES ŒUVRES ET LES ŒUVRES DE SES APOTRES.

Ego credidi, quia tu es Christus filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti.

Je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant venu dans ce monde.
(JEAN, X', 27.)

« Les miracles étaient nécessaires avant que le monde « crût, pour le porter à croire. De toutes parts on pro-« fesse une foi ardente à Jésus-Christ remonté dans les « cieux, parce que de nombreux prodiges lui ont rendu « témoignage, parce qu'ils ont forcé le monde à croire « des faits incroyables à la raison humaine. On en lit « le récit dans les assemblées des fidèles, afin que les « peuples croient : mais s'ils n'avaient été crus déjà, on « ne les lirait point. Maintenant ils ne sont plus néces-« saires pour prouver la vérité de la religion chré-« tienne, car l'accomplissement des prophéties n'est-il « pas toujours un miracle subsistant? Et quiconque « demande des prodiges pour croire, est lui-même un « prodige de ne pas croire, lorsque le monde entier « croit. Néanmoins Jésus-Christ ne cessera jamais d'être « le chef de l'Eglise ; aujourd'hui encore il se fait des

« miracles soit en son nom et par ses sacrements, soit « par la prière et les reliques de ses Saints ». (*Cité de Dieu*, XXII, 8.) Mais, de saints Prophètes ayant aussi été les dépositaires de la vertu de Dieu, ayant commandé aux lois de la nature, quoique avec bien moins de grandeur que Jésus-Christ, il importe de développer cette vérité: *Jésus-Christ est le Fils de Dieu.* L'Ancien Testament, le Nouveau, toute sa vie divine nous fortifient inébranlablement dans cette croyance si chère à nos cœurs.

I. — Jésus-Christ a réuni en lui toutes les promesses de l'Ancien Testament, concernant le Messie ; or, ces promesses annonçaient sa divinité. Un petit enfant nous est né, dit Isaïe, il sera nommé *le Dieu fort*, *l'Emmanuel ou Dieu avec nous.* Le prophète Michée, célébrant la gloire future de Bethléem, ajoute que la génération de ce Roi qu'elle doit donner à Israël, remonte *au commencement*, *aux jours de l'éternité.* Dans les Psaumes de David, le Seigneur en parle en ces termes : *Vous êtes mon Fils*, *je vous ai engendré aujourd'hui*, c'est-à-dire dans cette éternité qui n'a ni veille ni lendemain : *Je vous ai engendré de mon sein avant l'étoile du matin.* A qui donc, disait saint Paul, Dieu a-t-il jamais tenu ce langage comme à son Fils, au Psaume XLIV : *Votre trône, ô vous qui êtes Dieu*, *sera un trône éternel ; le sceptre de votre empire*, *sera un sceptre d'équité ?* (Heb. I.)

II. — Ouvrez le saint Evangile : entendez l'archange Gabriel s'inclinant avec respect devant la Vierge très-pure de Nazareth, et lui disant : Ne craignez rien, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu, et vous

enfanterez un Fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand *et appelé Fils du Très-Haut ; le fruit saint qui naîtra de vous portera le nom de Fils de Dieu.* (Luc, I.) Ecoutez saint Jean, l'aigle des évangélistes. Dans sa vieillesse, entendant blasphémer par l'hérésie, Jésus son Maître bien-aimé, il implore l'Esprit de lumière et se met à écrire : *Le Verbe était au commencement*, c'est-à-dire, avant toutes choses créées il était déjà ; il est éternel. *Le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. Rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui.* S'il est baptisé dans le Jourdain par saint Jean-Baptiste, dès le principe de sa vie publique, comme plus tard à sa Transfiguration sur le Thabor, la voix du Père céleste retentit pour dire : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le.* Il prêche l'Evangile ; à la vue de ses prodiges sur les éléments, au ciel, sur la terre et dans les enfers, les foules émerveillées s'écrient : *Jamais rien de semblable ne s'est vu en Israël : voilà que Dieu a visité son peuple. Vous êtes véritablement le Fils de Dieu*, publient les hommes et les démons, et il est adoré des uns et des autres. Mais notre Sauveur, qui avait rappelé ce précepte à Satan : *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, tu n'adoreras que lui*, ne les aurait-il point détrompés, ne se serait-il point refusé à leurs adorations ? Loin de là ; parce que saint Pierre est le premier pour le proclamer *Fils du Dieu vivant*, il le *dit bienheureux* et le choisit pour chef de son Eglise. De même, après la résurrection, saint Thomas s'étant écrié : *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu*, Jésus lui répond : Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru.

Enfin il a voulu que ses miracles fussent la preuve invincible de sa divinité : *Mon Père et moi ne sommes qu'une seule et même chose. Si je fais les œuvres de mon Père, croyez donc qu'il est en moi et moi en lui.* (S. Jean, x.) Dans ses entretiens avec ses disciples, il leur disait : Mon Père vous aime, parce que vous avez cru *que je suis sorti de Dieu :* je suis sorti de mon Père et je suis venu dans le monde, et maintenant je retourne à mon Père. (S. Jean, xvi.) Et les dernières paroles qu'il leur adresse, sont de baptiser les nations *au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit,* comme ayant ensemble la même divinité, les mêmes perfections éternelles. Enfin, mes Frères, quel autre qu'un Dieu aurait pu faire cette promesse solennelle, confirmée par dix-huit siècles : *Tu es Pierre, et sur cette pierre j'établirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ; je suis avec vous jusqu'à la fin du monde?* A ceux qui demandent encore des prodiges pour croire, ne peut-on pas dire : Ne voyez-vous pas la barque de Pierre, constamment assaillie de tempêtes et toujours protégée des naufrages par l'assistance divine ?

III. — Jésus-Christ remonté dans les cieux, ses Apôtres se dispersent. Ils prêchent que notre Sauveur, descendu des patriarches selon la chair, *est Dieu béni dans tous les siècles* (Rom., ix) ; *que la plénitude de la divinité habite en lui* (Colos., ii); qu'il a pu sans injustice se dire *l'égal de Dieu* (Philipp., ii); qu'à l'Agneau égorgé sur la croix appartient *la divinité, l'honneur et la bénédiction, et que tout genou doit l'adorer.* (Apoc., v.) Ces prédications sont accompagnées

de prodiges et de merveilles au nom du ciel, et ils amènent ainsi le monde aux pieds de Jésus-Christ, comme *au Dieu éternel qui nous a rachetés de son sang*. Mais puisque Dieu n'exauce pas les pécheurs, puisqu'il a l'imposture en horreur, n'est-il point patent qu'il a voulu voir Jésus-Christ révéré par l'univers, comme son Fils unique? Et de là ce mot de saint Jean : *Celui qui ne croit point à Jésus-Christ comme Fils de Dieu, fait Dieu menteur, puisqu'il refuse de croire au témoignage qu'il a rendu à son Fils, en qui se trouve la vie éternelle.* (1ª Epist., cap. 5°.) « La pureté de la foi, mes Frères, est donc de confesser « et de croire que Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de « Dieu, est à la fois Dieu et homme : Dieu engendré « de la substance du Père avant tous les siècles; « homme né de la substance de Marie dans le siècle ; « égal à son Père selon la divinité, moindre que son « Père selon l'humanité ». (*Symbole de saint Athanase.*) Il a souffert sur la croix pour le salut du genre humain, puis il est remonté à la droite de son Père, d'où il viendra juger les vivants et les morts. Celui qui ne croit pas ces vérités ne peut espérer le salut; et des millions de Martyrs leur ont rendu le témoignage de leur sang.

Le témoignage que Dieu nous demande, mes Frères, à nous qui vivons dans la paix, c'est de garder nos cœurs sans tache et sans reproche, jusqu'à l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ; car ce n'est *que par sa grâce que nous pouvons être sauvés!* Il est mort une fois, mais il est vivant maintenant, et il tient les clefs de la vie et de la mort. (Apoc. I.) Oh! qu'il est

malheureux celui qui ne s'attache point à ce miséricordieux et puissant Rédempteur; qui ne se repose point à l'ombre de Jésus, jusqu'à ce que l'iniquité passe. Banni de la vie éternelle, que peut-il avoir en héritage que la colère de Dieu? Mais combien il est insensé et cruel contre son âme, celui qui, conservant le trésor de la foi, le laisse stérile comme un talent inutile, par lâcheté de cœur, par amour de ses passions, par respect humain! Qui donc aura pitié de lui, lorsqu'il est écrit : *Je renierai devant mon Père et ses anges, celui qui aura rougi de se déclarer pour moi devant les hommes?* Ah! réveillons notre cœur, mes Frères, pour crier avec un apôtre : Seigneur, je crois, mais augmentez ma foi! afin de pouvoir dire avec un autre : *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu!* Ainsi se réalisera ce vœu touchant de ses dernières prières : *Mon Père, je désire qu'ils soient avec moi, ceux que vous m'avez donnés;* et nous tressaillerons éternellement en Dieu notre Sauveur. Ainsi soit-il.

XLIe INSTRUCTION.

CONNAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST — NÉCESSAIRE A L'HOMME, PARCE QU'IL N'A POINT D'AUTRE LUMIÈRE — PARCE QU'IL EST NOTRE MODÈLE OBLIGÉ.

Hæc est vita æterna : Ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum.

La vie éternelle consiste à vous connaître, ô Dieu vivant, et Jésus-Christ que vous nous avez envoyé. (S. JEAN, XVII.)

Avant de quitter la terre, Jésus-Christ a dit à ses Apôtres : Voilà que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. Il est avec nous, mes Frères, comme notre unique Rédempteur, comme ce seul enfant de la promesse qui devait broyer la tête au serpent. Adam et Eve n'avaient d'espoir qu'en lui : leurs descendants, pour être justifiés, ont dû, à leur suite, lui confier toute leur espérance. Sous la loi nouvelle, il n'en est point d'autre en qui nous puissions trouver le salut. Jésus-Christ, c'est le principe et la fin de la loi; tout vient de lui, tout aboutit à lui. « Bien donc que la religion « chrétienne n'ait pas toujours eu le même degré de « clarté; qu'elle soit comme le soleil qui ne s'élève « que lentement vers les cieux, et ne répand que par « degrés ses torrents de lumière, elle n'en est pas

« moins une et perpétuellement la même depuis nos « premiers parents, et son règne s'étendra jusqu'à la « fin des temps ». (S. Vincent de Lérins, *Comm.*) Et de là ce mot de saint Paul : *Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui ; il sera aux siècles des siècles.* La vie éternelle continue à le connaître, nous dit saint Jean. Cette *connaissance* de Jésus-Christ nous est nécessaire à double titre, mes Frères ; et parce qu'il est notre *Lumière*, et parce qu'il est notre *modèle obligé.*

I. — Jésus-Christ est notre *lumière*. Nous sommes de pauvres exilés, dépouillés de notre héritage par le démon, mes Frères ; et par surcroît de misère, nous avons perdu l'amour et le désir de notre patrie : notre cœur se colle à la terre qui nous dévore. Le Fils de Dieu, touché d'une adorable compassion, descend alors vers nous, afin de nous apprendre à renoncer à l'impiété du siècle et à vivre avec piété, justice et tempérance ; afin d'être lui-même notre guide dans le chemin de la vie éternelle. *Je suis la lumière du monde*, nous a-t-il dit : *Celui qui me suit possédera la vie.* Hélas ! Chrétiens, la corruption originelle n'a point seulement infecté nos cœurs : elle a profondément aveuglé nos âmes. Le démon a fait de nous, devenus ses esclaves, ce que les Philistins firent autrefois à Samson leur captif : il nous a crevé les yeux. *Alors nous avons tous dévié du droit chemin comme des brebis errantes sans Pasteur,* dit le prophète Isaïe. Nous naissons comme le sauvage dans la forêt. Demandez-lui d'où il vient, où il va? Qu'est-ce que Dieu demande de sa créature, quels sont les moyens de lui plaire, que lui tient-il en réserve ? il ne pourra vous répondre.

Je parle de sauvages; mais interrogez donc, sur ces questions essentielles, les docteurs, les philosophes les plus fameux du siècle. *Ils savent bien raconter des fables, mais non votre loi, ô mon Dieu*, a dit le pieux prophète. (Ps. CXVIII.) Saint Augustin en a tracé un portrait qui convient à tous les temps. « Les uns, dit« il, soutiennent qu'il n'y a qu'un monde; les autres « que les mondes sont innombrables; les uns que ce « monde a commencé; les autres qu'il est sans com« mencement; les uns, qu'il doit finir; les autres, « qu'il doit durer toujours; les uns, qu'une Pro« vidence le conduit; les autres, qu'il est à la merci « du hasard. Ceux-ci prétendent que l'âme est immor« telle, ceux-là qu'elle est mortelle; ceux-ci, qu'elle « passe, à la mort, dans le corps des brutes, ceux« là le nient; ceux-ci mettent le bonheur de l'homme « dans l'âme, ceux-ci dans la chair et ses voluptés. « Non, ce n'est point sans raison qu'une telle cité a « reçu le nom de Babylone; car Babylone signifie : « *impureté, confusion:* et peu importe au démon « qu'ils se débattent en tant d'erreurs monstrueuses « ou contraires; elles ne sont que des formes variées « d'impiété, et toute impiété lui livre les âmes ». (*Cité de Dieu,* liv. XVIII, XLI.) Et quelle vérité pourraient-ils enseigner, puisqu'ils ne connaissent pas Dieu, fontaine « de toute vérité, de toute vertu? La fin de leurs études « et de leurs raisonnements est toujours la vanité, le « culte de la boue et des passions déshonorantes ». (S. Eucher, *De contemptu mundi.*) Combien donc nous avons besoin *de Jésus-Christ, la lumière qui luit dans les ténèbres!* (S. Jean, I.) Son Evangile est prêché

dans le monde : il donne la sagesse aux plus petits des enfants, et ils laissent bien loin derrière eux les orgueilleux philosophes, dans la connaissance de Dieu et de notre âme, dans les mystères de notre chute, de notre rédemption et de nos destinées futures. Quoi de plus propre à nous faire comprendre le malheur où nous étions tombés, et le prix infini de nos âmes que son Incarnation miséricordieuse? N'est-ce point là qu'il revêt la robe de notre chair, avec toutes ses douleurs, afin de nous retirer de l'abîme; qu'il nous cherche pendant trente-trois ans comme des brebis perdues, et ne quitte notre exil qu'après nous avoir ramenés à sa divine bergerie? Quoi de plus propre à nous faire comprendre le mal horrible du péché et les tortures qui lui sont réservées, que son agonie, sa flagellation, sa couronne d'épines, son crucifiement, sa Passion enfin à la fois infâme et cruelle? Comment, pauvres pécheurs, livrés à notre sens répouvé, aurions-nous pu savoir, sans Jésus-Christ, qu'il faut dire heureux, avant tout, l'homme qui pratique le détachement des biens et des plaisirs, la douceur, la miséricorde, l'humilité, la pénitence, et qui souffre persécution pour la justice; toutes choses qui répugnent à notre corruption naturelle? C'est donc à nous de nous unir à saint Zacharie, quand il chantait : Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple. *Comme un soleil levant, il est venu nous visiter pour éclairer ceux qui étaient assis dans les ténèbres et les ombres de la mort, et les diriger dans les sentiers de la paix!* (S. Luc, I.)

II. — Jésus-Christ est notre *Modèle obligé.* Qui ne sait cette parole sacrée sortie de sa bouche? *De même*

que le rameau ne peut porter de fruits de lui-même, s'il ne reste sur le cep de la vigne, ainsi vous ne pouvez porter de fruits de salut, si vous ne demeurez en moi. La vigne c'est moi : vous en êtes les branches. Celui qui s'attache à moi porte des fruits abondants, car vous ne pouvez rien faire sans moi : *toute branche séparée sera jetée hors de la vigne, comme un sarment desséché qu'on réserve pour le feu.* (S. Jean, xv.) Ah! Notre-Seigneur a bien pu dire : Je vous ai donné l'exemple, suivez mes pas, car il a été le miroir de toutes les vertus avant de les prêcher au monde.

Bienheureux les pauvres d'esprit, a-t-il dit. Mais lui qui distribue les empires, a voulu naître dans la crèche d'une étable, mourir sur le lit de la croix, recevoir un sépulcre de la piété d'un riche, manger toute sa vie le pain de la sueur et de l'aumône. Il a pu dire en vérité : *Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids; le Fils de l'homme n'a pas un lieu où reposer sa tête!*

Bienheureux ceux qui sont doux. Et il est le Roi plein de douceur, le suave et tendre Agneau de Dieu! Les habitants de Samarie le repoussent de leurs frontières, et ses disciples indignés lui demandent de les consumer par le feu du ciel : *Ah! vous ne savez guère de quel esprit vous êtes*, répond ce clément Rédempteur. N'a-t-il point fléchi le genou devant le traître Judas pour lui laver les pieds comme aux autres? Loin de démasquer sa noire perfidie et de le confondre publiquement, il l'avertit avec douceur de hâter l'œuvre qu'il prépare : il le nomme encore *son ami*, afin d'attendrir son cœur et de le convertir! Devant la cour

d'Hérode, qui le tourne en dérision, devant la fureur de ses ennemis qui souillent son glorieux visage de crachats et le meurtrissent de soufflets, il demeure comme l'Agneau devant ceux qui le tondent. *Lorsqu'il fut chargé d'injures, il n'a point répondu par les injures ; lorsqu'il fut maltraité, il n'a pas fait de menaces : il s'est livré entre les mains de celui qui le jugeait injustement.* (I Petr. II.)

Bienheureux ceux qui pleurent, soit leurs péchés, soit les péchés des autres. Jésus-Christ a pleuré sur nos offenses, dans sa crèche, à sa circoncision, sur la terre de l'exil, dans son jeûne au désert. Avec quelle douleur inexprimable il pleurait sur le petit nombre des élus en disant : *Oh, qu'il y en a peu pour entrer dans le chemin de la vie!* N'est-ce point la pensée des âmes réprouvées qui l'a rendu triste jusqu'à la mort, et a trempé son corps d'une sueur de sang? Même en montant au Calvaire, il pleurait sur la coupable Jérusalem, qui allait s'enivrer de ses douleurs!

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice! Pour en établir le règne et mettre fin au péché, il a multiplié les voyages, les travaux, les jeûnes, les prédications ; il n'a reculé ni devant les austérités de la pénitence, ni devant les assauts du démon, ni devant les contradictions des impies, ni devant les calomnies de la haine. Le jour il jetait au monde la semence de son Evangile ; la nuit, il l'arrosait de ses prières et de ses larmes. Et il a pu dire avant de mourir pour nous : *Mon Père, j'ai accompli l'œuvre que vous m'avez confiée, et personne n'est enfant de perdition que celui qui l'a voulu!* (S. Jean, XVII.)

Bienheureux les miséricordieux ! Compatissant Samaritain, il est venu vers nous afin de répandre sur nos blessures l'huile et le vin. Avec quelle pieuse émotion il guérissait les misérables, les infirmes, les possédés ! Avec quelle familiarité il se mêlait aux pécheurs et aux publicains, mangeant même avec eux pour les gagner au ciel ! Quelle joie divine inondait son cœur au retour de l'enfant prodigue ! Il s'est épuisé en œuvres de miséricorde, pour ne recueillir que la trahison et l'ingratitude. Ses menaces, ses promesses, ses Sacrements, tout en notre divin Sauveur est l'œuvre de la miséricorde ! Si horribles que soient nos souillures, à l'exemple de Madeleine la débauchée, portons à ses pieds les larmes du repentir, et il nous accordera le pardon, la paix, son aimable prédilection !

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur. Fontaine de toute pureté et Créateur des Séraphins, il ne s'est incarné dans Marie que parce qu'elle était la Vierge immaculée ; il voulut que saint Joseph son père nourricier fût vierge ; il aima de préférence saint Jean l'évangéliste parmi ses Apôtres, parce qu'il était vierge. Il a permis à ses ennemis de le traiter de possédé, de séditieux, d'homme de bonne chère et de blasphémateur ; jamais il n'a laissé échapper de leurs lèvres une seule calomnie contre sa pureté sans tache ! C'est encore et toujours dans son sang que fleurit la continence des vierges, et que tous les élus lavent la robe de leurs âmes.

Bienheureux les pacifiques ! Prince de la paix, notre Sauveur ne cria point, ne disputa point ; s'il fut d'une sévérité inflexible et indignée contre les vices et les

scandales, il ne respira que la mansuétude et la clémence pour les pécheurs. Il a daigné prendre avec nous le nom touchant de frère ; il a purifié le ciel et la terre, et renversé par sa croix le mur de division qui séparait les peuples ou les conditions de la vie. Il a voulu que ses disciples eussent pour devise la charité. Sur son berceau de Bethléem les Anges ont chanté : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!* Après sa résurrection, il n'apparaissait à ses Disciples qu'avec ce vœu sacré de son amour : *La paix soit avec vous!*

Bienheureux enfin ceux qui souffrent persécution pour la justice. Or, la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a été qu'une croix, qu'un martyre continuel, qu'une série de contradictions de la part des pécheurs et de leurs passions. Ici on voulait le lapider; ailleurs, le précipiter du haut d'une montagne ; ici on courait l'arrêter comme un malfaiteur ; là on le chassait des synagogues de la province. S'il opérait des prodiges qui émerveillaient les foules, ses ennemis le traitaient de magicien ; s'il chassait les démons, ils publiaient que ce ne pouvait être qu'en Béelzebub, prince des démons ; s'il flétrissait les vices, on l'accusait de sédition. En dépit de leurs complots, ils ne purent trouver que deux faux témoins qui se contredirent ; et Pilate lui-même proclama son innocence par ces paroles : *Je ne trouve aucune cause de mort en lui!* Il est donc mort pour la justice ; pour elle il a répandu son sang divin !

Aussi, mes Frères, Notre-Seigneur est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, mais lui-même a marché devant nous plein de grâce et de vé-

rité, comme un vivant Evangile. On rapporte qu'un jour apparaissant à sainte Catherine de Sienne, il lui arracha le cœur et lui donna son cœur divin. Aussi cette grande sainte n'avait plus de volonté, de désirs et d'affection que par le cœur même de Jésus-Christ. Eh bien! Chrétiens, c'est une vérité fondamentale de notre foi ; nous devons tous aussi vivre de la vie de Jésus-Christ et nous inspirer des sentiments de son cœur, selon que le permet notre infirmité mortelle. *Tous ceux que Dieu a prédestinés au salut, doivent être ressemblants à son auguste Fils!* (Rom., VIII.) A quoi donc se réduit cette honnêteté naturelle et toute païenne dont se vantent avec orgueil les enfants du monde? Honnête homme infortuné, celui qui ne marche point à sa fin par le saint Evangile et par la grâce de notre Sauveur! Que restera-t-il de lui, de ses travaux, de ses revers, de ses afflictions? Quelles seront ses espérances à la mort? Ah! puisse-t-il être pour nous la lumière et le chemin, Celui qui, au terme du voyage, est la récompense et l'éternelle allégresse des élus! Ainsi soit-il.

XLIIe INSTRUCTION.

CONNAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST NÉCESSAIRE, EN TANT QU'IL EST LE MODÈLE DE TOUS LES AGES, — DE TOUTES LES CONDITIONS.

Christus vobis reliquit exemplum ut sequamini vestigia ejus.

Jésus-Christ vous a laissé l'exemple afin que vous suiviez ses traces.
(I PET., II.)

Afin d'opérer l'œuvre de notre rédemption, mes Frères, Notre-Seigneur n'a point voulu nous envoyer un des anges, ministres de sa cour : lui-même a daigné descendre et demeurer parmi nous, homme semblable à nous. Parce que toute chair avait corrompu ses voies, et mettait son bonheur dans les voluptés et les joies sensuelles, il a revêtu lui-même la chair et le sang, et n'a point rougi de nous appeler ses frères. Devenu libérateur du genre humain, il a fallu, dit saint Paul, qu'il fût en tout semblable à nous. Il a voulu naître, vivre et mourir, pauvre, mortifié, chaste et pur ; il a souffert persécution pour la justice et n'a dit heureux pour le temps et pour l'éternité que celui qui imiterait ses vertus divines. *Je me suis sanctifié devant vous,* nous a-t-il dit, *afin que vous deveniez saints vous-mêmes.* (S. Jean, XVII.) Considérons aujourd'hui, mes

Frères, ce miséricordieux Rédempteur, qui dans son désir de sauver tous les hommes, a voulu passer, 1° par tous les âges ; 2° par toutes les conditions, afin d'en être le glorieux modèle.

I. — Jésus-Christ est le modèle de *l'enfance*. L'Evangile nous dit qu'il croissait en âge et en sagesse, cher à Dieu et aux hommes, soumis à ses parents, les accompagnant au temple pour la prière et la louange du Seigneur. Et ne sera-t-il pas aimable et gracieux parmi les enfants des hommes, celui qu'une mère pieuse aura appris de bonne heure à aimer, à imiter Jésus enfant ? Cette première enfance écoulée, à 12 ans, Jésus-Christ rappelle à tous cette parole du Saint-Esprit : *Ne faites rien sans conseil et vous ne vous repentirez pas*. Au lieu de paraître dans les assemblées impures ou mondaines, notre Sauveur va siéger au milieu des Docteurs de la Loi, les interrogeant sur l'Ecriture, les écoutant, pour apprendre à l'adolescence, âge téméraire et indépendant de la vie, à ne point marcher dans la carrière des mœurs sans la direction des Pasteurs.

De douze à trente ans, époque des beaux jours et de l'épanouissement du cœur, alors que les passions s'unissent au monde pour murmurer : *Il faut bien que jeunesse se passe ; couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent*, ô Jésus modèle admirable, soyez à jamais béni ! Il demeure en effet comme inconnu dans la pauvreté, le travail, la retraite, la prière. Quelle prédication puissante que cet exemple divin, contre les jeux profanes et païens, contre les réunions mondaines et les vanités scandaleuses de la jeunesse ! Quel ensei-

gnement d'humilité, de modestie, de résignation, de sainte piété ! Quelle consolation pour tant de pauvres, d'ouvriers, d'orphelins qui passent forcément les beaux jours de la vie, dans les privations, loin des fêtes du monde, de se voir si rapprochés de Jésus-Christ, si conformes au Fils adorable de Marie ! « Malheureux « que je suis », dit saint Augustin en méditant la vie cachée du Sauveur, « vous aimez la solitude, Seigneur, « et moi la foule mondaine. Le silence et la retraite « vous plaisent ; à moi le tumulte des passions ; la « vérité vous est chère, à moi la vanité : vous souriez « à la belle pureté, moi je m'enfonce dans les sentiers « fangeux du vice ». (Solil., II.)

Mais voilà que *l'âge mûr* est arrivé pour notre Sauveur. Avant de mettre la main à des œuvres héroïques, il nous prêche l'humilité, fondement des vertus, en se mêlant aux pécheurs que saint Jean baptisait. Et se retirant bientôt dans le désert, il se soumet aux principales tentations qui assiégent la vie humaine afin de nous instruire dans son humanité sainte. Le démon commence par la sensualité : Si vous êtes le Fils de Dieu, lui dit-il, puisque la faim vous tourmente, *changez ces pierres en pains*. Or, quand des instincts charnels nous persécutent, que pouvons-nous mieux emprunter que les paroles de notre glorieux Sauveur : *L'homme ne vit pas seulement de pain ; son véritable aliment est la parole de Dieu,* la pratique et l'amour de l'Evangile ? — L'ayant ensuite transporté sur le sommet du temple, le démon le poursuit par l'appât de la jactance et de la vaine gloire : Faites un miracle éclatant, lui dit-il, pour montrer que vous êtes le Fils

de Dieu : *Du haut de ce temple, jetez-vous en bas :* car il est écrit : Les Anges ont reçu l'ordre de vous garder et de vous porter en leurs mains, et vos pieds ne pourront se heurter contre la pierre. Notre-Seigneur nous guérit encore de la présomption en nous apprenant à redire : *Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu !* — L'imposteur lui promet enfin comme toujours, ce qui n'est pas en son pouvoir, les royaumes du monde et leur gloire, s'il consent à se prosterner devant lui, à l'adorer. Oh ! combien d'âmes il a jetées dans les enfers avec cette promesse perfide et toujours trompeuse de satisfaire leurs convoitises. Et qu'il nous est bon, mes Frères, de retenir cette réponse de notre Sauveur : *Retire-toi, Satan ; le premier des commandements est d'adorer le Seigneur notre Dieu et de le servir de préférence à toute créature !*

L'homme est le mendiant de Dieu, mes Frères ; sans la prière nous sommes une terre aride et desséchée, des arbres stériles dont il est écrit : *Ils seront coupés et jetés au feu !* Or, Jésus en toute sa vie, comme dans le saint Evangile, nous redit : *Veillez et priez : il faut toujours prier et ne jamais cesser de le faire.* Il prie jeune enfant : il prie durant sa vie cachée : il commence l'œuvre de sa vie publique par la prière au désert, où il demeure quarante jours et quarante nuits. En même temps il nous apprend comment la prière est sainte et méritoire : il la fait toujours prosterné devant Dieu son Père, dans le plus profond recueillement, sur la montagne, loin de la foule et du bruit. S'il se fatigue, s'il souffre, c'est afin que les âmessoi ent sanctifiées et son Père glorifié. Est-ce là, mes Frères,

le modèle que vous suivez dans vos peines et vos travaux ? La gloire de Dieu en vous et dans les autres est-elle le but de vos efforts et de vos vœux ? Hélas, on se demande où est réfugiée la foi parmi nous ! Les hommes de l'âge mûr en foule sont païens dans leur vie et tout charnels en leurs passions : les intérêts et les plaisirs de la terre, les intérêts et les plaisirs de la terre encore, voilà la fièvre qui les dévore jusqu'au tombeau, et ils arrivent au tribunal de Dieu les mains vides ou remplies d'iniquités !

Enfin, mes Frères en Jésus-Christ, nous trouvons quelle est *la mort* précieuse devant le Seigneur. Parce qu'il a pu dire en quittant la vie : *Mon Père, je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre dont vous m'avez chargé, je remets mon âme entre vos mains*, Dieu lui a donné un nom au-dessus de tous les noms. Heureux, mes Frères, ceux d'entre nous qui auront accompli leur fin sur la terre, conservé la foi, et assuré leur vocation éternelle par des bonnes œuvres ! Avec quelle confiance à la mort, ils diront aussi : *Je remets mon âme entre vos mains, Seigneur !* Je vous ai confié mes espérances, je ne serai point confondu.

II. — Mais, en entrant dans les détails, nous trouvons, mes Frères, que Notre-Seigneur est le modèle de toutes les conditions. *Modèle des pasteurs et des prêtres*. Les ayant choisis parmi les hommes, afin qu'ils puissent compatir à ceux qui souffrent et qui s'égarent, il veut qu'ils soient, comme lui, séparés des pécheurs, la lumière du monde, le sel de la terre, les prédicateurs du royaume de Dieu, malgré les passions humaines et les persécutions qui leur sont réser-

vées à sa suite.—Modèle des *Princes et des Rois*. De même qu'il ne s'est servi de son autorité que pour détruire le règne du démon et pour établir le règne de Dieu, il leur a donné *l'épée* pour emblème, afin qu'ils soient la terreur du mal, la protection de l'innocence. Ah! les puissants de la terre doivent passer aussi en faisant le bien, en conservant l'ordre et la paix, de manière que leurs sujets aient toute facilité d'arriver à la paix éternelle du Seigneur. — Modèle des *époux chrétiens*. Jésus-Christ s'est aussi fiancé l'Eglise et se l'est unie par un mariage mystérieux, afin de multiplier ses élus. Il aime l'Eglise son épouse, nous dit saint Paul, d'un amour chaste et fidèle, et la conserve sans rides et sans tache. Et voilà ce que doivent être des époux qui ne renoncent point à leur héritage céleste. Leur amour doit être saint, afin de se sanctifier mutuellement et de marcher de concert dans le chemin des commandements de Dieu : il doit être chaste et pudique, c'est-à-dire étranger aux abominations honteuses des Païens, qui ne connaissent point le Seigneur; il doit être inviolable : la mort seule pourra rompre les serments prononcés en face des autels.

Notre-Seigneur est le modèle *des inférieurs*. *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu*, nous dit-il de bouche et d'exemple. Afin de ne point scandaliser, il voulut payer un impôt qui lui était injustement demandé. Par obéissance à l'édit d'un empereur païen, Marie et Joseph quittèrent Nazareth et vinrent à Bethléem se faire inscrire sur les registres publics, au jour de sa Nativité bienheureuse. — Il est le modèle *des enfants* à l'égard de leurs parents. Sou-

mis à Marie et à Joseph, nous le voyons anticiper l'heure de ses miracles aux noces de Cana, par complaisance et respect pour les désirs de sa Mère divine. Sur la croix, il semble reculer le moment de son dernier soupir, afin de la recommander à saint Jean, alors qu'elle allait gémir dans le veuvage et l'indigence. — Il est le modèle des *pauvres et des ouvriers*. Malgré le travail, les privations et la douleur, toujours il est résigné aux décrets de son Père, n'oubliant jamais ses devoirs envers lui, sous prétexte des besoins de la vie, recevant sans rougir l'aumône des riches, et n'ayant pour sépulture qu'un sépulcre de charité. — Il est le modèle des *amis*. Il aimait Marie, Marthe, et Lazare, leur frère : il les instruit et les reprend avec franchise, parce que son amour est sincère ; il pleure sur le tombeau de Lazare, et se réjouit avec sa famille de sa résurrection, parce que son amour est inviolable et fidèle. Quelle n'était pas sa tendresse à l'égard de ses disciples ! Après que Judas l'a livré par la plus noire des trahisons, il l'appelle encore son ami, et consent à l'embrasser, afin d'attendrir son cœur par la générosité de son amour ! — Il est le modèle des personnes *persécutées*. Il n'avait fait que le bien, voulu que le bien, et il a été haï, calomnié, méprisé, persécuté, crucifié : néanmoins, dit saint Pierre, *il n'a jamais répondu aux injures par des injures, ni aux mauvais traitements par des menaces!* Il est le modèle des solitaires, en se retirant au désert avec l'esprit de jeûne, de force et de prières. (S. Ans.) Il l'est des religieux et des vierges, par son obéissance absolue, son détachement, sa modestie, sa pudeur irrépréhensible.

Il est notre modèle à tous, mes Frères, notre modèle obligé, en opposant l'humilité à notre orgueil, la pauvreté à notre avarice, son immaculée chasteté à cette luxure noire et grossière qui abrutit un si grand nombre des enfants de Dieu. Il n'y aura pour chanter un jour les cantiques de la victoire, dans sa patrie bienheureuse, que ceux qui à sa suite auront triomphé de l'orgueil, de la cupidité, de la sensualité, les trois grandes passions auxquelles tous les hommes sacrifient leurs destinées de princes de la gloire. Etudions, mes Frères, ce divin modèle se revêtant de notre chair afin de marcher devant nous, sous nos yeux ; reproduisons-le dans nos discours, dans nos affections, dans nos œuvres ; dépouillons, avec sa grâce, le vieil Adam qui n'aime que la terre et le péché, et revêtons le nouveau, Jésus-Christ, qui est saint, immaculé, aimant les âmes. « Ne vivons point « sans lui dans ce monde mourant et périssable, de « crainte qu'il ne règne sans nous dans son éternité « glorieuse ». (S. Cyp., *De mundi illusionibus.*) *La vie éternelle, ô mon Dieu, consiste à vous connaître, et Jésus-Christ que vous nous avez envoyé !* Ainsi soit-il.

XLIIIe INSTRUCTION.

LA CONNAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST NÉCESSAIRE, PARCE QU'IL N'Y A QUE SA GRACE, ET LA MÉDITATION DES MYSTÈRES DE SA VIE, POUR NOUS GUIDER ET NOUS SOUTENIR DANS LE CHEMIN DU CIEL.

Sine me nihil potestis facere.

Sans moi vous ne pouvez rien faire.
(S. JEAN, XV, 5.)

La plupart des hommes s'en vont à l'abîme, mes Frères, pour ne penser jamais ou presque jamais à leur fin, à leur âme immortelle : ils ne voient que la terre, ses joies vaines et fugitives : ils y jettent toutes leurs pensées, tous leurs désirs, tout l'amour de leurs cœurs. Hélas! mes Frères, lorsque la fumée de nos foyers s'élève dans les airs, elle s'évanouit bien vite sans laisser de trace : voilà notre vie : *une vapeur qui ne fait que paraître!* Et vous dites et vous entendez dire : Que cette homme est heureux! il a prospéré dans ses entreprises, il a recueilli de belles successions, il s'est enrichi dans l'industrie ou la culture des terres; il a gagné de la renommée dans les sciences et les arts, et mérité la protection des grands. Quoi! mes Frères, dire heureux des hommes qui souvent se sont oubliés eux-mêmes, ont négligé leurs devoirs envers Dieu, envers leur âme immortelle, et qui pour

avoir déserté le navire de l'Eglise, leur mère, ne trouveront point le port du salut au terme de leur traversée! *Ah! que le sage ne se glorifie point de sa sagesse, ni le fort de sa puissance, ni le riche de ses trésors : la véritable gloire consiste à me connaître*, dit le Seigneur des armées! (Jérémie, IX.) *Cette connaissance et celle de Jésus-Christ notre Sauveur est la vie éternelle*, ajoute saint Jean : Jésus-Christ, en effet, est notre lumière et notre chemin dans le retour à la patrie céleste : j'ajoute que nous ne pouvons y marcher sans *sa grâce et la méditation de ses divins mystères :* En Jésus-Christ nous trouvons et *les sources de la vie, — et les joies de la vie!*

I. — Nous trouvons en Jésus-Christ *les sources de la vie :* 1° dans sa grâce. Nous portons le nom béni de chrétiens, mes Frères, c'est-à-dire de frères et de disciples de Jésus-Christ. Mais, quand nous rentrons en nous-mêmes, quand nous étudions le fonds inépuisable de notre corruption; quand nous considérons la blanche robe de notre baptême souillée de boue, teinte de sang, et notre couronne effeuillée, flétrie, en désordre, n'avons-nous pas lieu de gémir et de pleurer devant Dieu? Souvent nous avons dit : Je ferai ceci, je ferai cela en l'honneur de Dieu ou de Marie, sa mère aimable; et nous ne faisions ni l'un ni l'autre. Si nous avions la bonne volonté, le pouvoir nous manquait; si nous avions le pouvoir, la bonne volonté faisait défaut; là où nous voulions courir, nous sommes tombés dans la honte et l'ignominie. Oh! que le grand Apôtre a bien peint le portrait des enfants d'Adam : *Je sais qu'il n'y a rien de bon en moi*, dit-il :

je ne fais pas le bien que j'admire et que j'estime, je fais le mal que je condamne. Je me plais dans la loi de Dieu, selon l'homme intérieur ; je sens dans mes membres une loi qui se révolte contre l'esprit. Malheureux que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort, sinon la grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur ? (Rom., VII.) Jésus-Christ, mes Frères, voilà en effet *la cause du salut éternel pour tous ceux qui s'attachent à lui.* (Heb., IX.) Et c'est ici toute la science de la religion : l'homme est tombé dans Adam, il est relevé et béni en Jésus-Christ ; « tout dépend de la grâce divine de ce « miséricordieux Sauveur, et nul qui puisse résister « à ce Maître auguste dont tout ce qui respire recon-« naît l'autorité souveraine ». (S. Aug., *Solil.*, XXIV.) D'abord il a tout promis à la prière : jusque-là vous n'avez rien, votre âme est indigente et misérable, parce que vous n'avez rien demandé. *En vérité, je vous l'assure, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera !* En second lieu, par ses Sacrements il enveloppe notre vie entière de son amour et de ses miséricordes ; depuis le Baptême jusqu'à l'Extrême-Onction, c'est Jésus-Christ avec nous, en nous, désarmant la colère divine par son sang, payant nos dettes avec les mérites infinis de sa Passion, repoussant le démon, nous protégeant contre tous ceux qui nous persécutent ! Et que pourrait nous refuser la divine Trinité, lorsque ce divin Sauveur, soit sur la terre par le sacrifice de nos autels, soit dans le ciel, par son intercession puissante, ne cesse de plaider notre cause, de présenter au trône de la grâce et notre repentir, et nos plaintes et nos vœux ? Il n'y a

donc pour périr dans l'Eglise que celui qui s'opiniâtre à périr ! « Guérison des pécheurs, Jésus-Christ est aussi « la force des faibles et le conseiller des justes ; il est « la chasteté des vierges, le dévouement des confes- « seurs, l'intrépidité des martyrs ! C'est lui qui, dans « les cieux, conserve aux Séraphins leur splendeur « immortelle ; c'est lui la récompense et l'unique joie « des citoyens d'en haut ». (S. Ans., *Méd.*, IX.) Ah ! de nous-mêmes nous tombons dans la boue, sans pouvoir nous en retirer si Jésus-Christ ne nous tend la main, disait saint Augustin. « Lorsque le tentateur n'est « point venu, c'est lui qui l'écartait ; lorsque le temps « et le lieu du péché n'ont point été favorables, la « gloire en est à sa pieuse Providence. Le tentateur « s'est présenté en ange de ténèbres, il nous a donné « de le mépriser ; il s'est déguisé en ange de lumière, « il nous a dévoilé ses embûches. C'est vous, Seigneur, « qui brisez sa tête monstrueuse ; à l'ombre de vos « ailes nous trouvons un refuge contre ses séductions « mortelles ». (*Solil.*, XVI.) Aussi les pécheurs sont inexcusables. Je ne puis croire à ces mystères, vous diront-ils, ni pardonner à mes ennemis, ni rompre avec cette habitude, ni braver le respect humain. Ils ont oublié que *Jésus notre Sauveur est le seul espoir de son peuple ; que tous ceux qui l'abandonnent seront confondus et s'enfonceront dans la boue des passions, parce qu'avec lui ils ont perdu la source des eaux vives de la grâce !* (Jér., XVII, 13.) Qu'ils prient donc humblement ce clément Rédempteur, qu'ils approchent en toute confiance de son trône, et ils trouveront la miséricorde et le secours en tous leurs besoins. (Heb., IV.)

II.—Mais aussi, mes Frères, quels trésors de richesses divines, dans la vie et la mort de Jésus-Christ notre Dieu! C'est bien là, selon le mot de saint Bernard, une prairie émaillée de fleurs, où le fidèle peut cueillir d'admirables et salutaires bouquets spirituels. Quoi de plus attrayant que Jésus enfant, pleurant dans une crèche, au milieu des frimas de l'hiver et de l'inclémence de la nuit; menacé dans son berceau par la fureur d'un tyran, fuyant en exil dans les bras de la Vierge pleine de grâce et de pudeur? Où ira s'allumer notre amour, s'il demeure insensible à la vue de notre doux Sauveur accablé de fatigues, de faim, de soif, de veilles, de persécutions, par miséricorde envers de hideux pécheurs? Le sentiment n'est-il point éteint dans le cœur à qui ne dit rien, tant de mansuétude et d'innocence unies à tant de douleurs et de résignation de la part du Roi des rois, courant à la recherche de nos âmes? Qui ne sentira ses chairs percées de la crainte des jugements de Dieu, s'il veut contempler son Fils bien-aimé, humilié, brisé, foulé aux pieds comme un ver de terre, parce qu'il a pris la place de sa créature révoltée? Mais aussi qui ne s'épanouira à la confiance, à l'espérance, à la pensée de ses mérites surabondants? Ah! la vie entière de Notre-Seigneur offre un ombrage rafraîchissant aux âmes dévorées des ardeurs du siècle, un pain mystérieux qui les réconforte au milieu des variations et des langueurs de l'exil. *Je me suis reposée à son ombre*; disait l'Epouse sacrée des Cantiques, *et ses fruits sont délicieux à ma bouche!* « Lorsque je me convertis à Dieu, ajoutait saint Bernard, honteux de mon indigence, je me fis un bou-

« quet de délices de toutes les souffrances, de toutes « les amertumes de mon Sauveur, et je tâchai de le « porter toujours sur mon cœur ; et voici comment je « le composai. Je pensais premièrement à la détresse, « à la pauvreté de son enfance ; je repassais ensuite « en mes méditations, ses incroyables fatigues, ses « courses pénibles dans la prédication de l'Evangile ; « ses veilles, ses prières prolongées pendant la nuit, « ses jeûnes si rigoureux, les larmes que la compas- « sion de nos maux tiraient de son cœur, les persécu- « tions de ses ennemis et les horreurs où le jetèrent ses « faux frères jusqu'à sa mort. Je mis toute ma science « dans l'étude sérieuse de ces mystères, y trouvant « en abondance ce qui était nécessaire à la direction « de mon âme. Là je goûtais une liqueur tantôt amère, « tantôt douce, qui me relevait dans l'adversité, m'hu- « miliait dans la prospérité, et me détournait des dan- « gers de mon pèlerinage. Je me reposais dans l'espoir « d'un jugement favorable, en me représentant que « l'Arbitre de ma vie et de ma mort, est la douceur « même, en ne voyant qu'amour pour moi dans Celui « dont la majesté fait frémir les puissances du ciel. « Dieu sait que je ne puis m'empêcher de méditer ces « adorables mystères, et que toute ma philosophie, « toute ma joie, consistent à connaître Jésus, et Jésus « crucifié ». (*Sermo* XLIII, *in Cantic.*) Et tous les Saints sans exception attestent de concert qu'en Jésus-Christ et dans les mystères de sa vie, ils ont trouvé les trésors que peut envier l'âme humaine. N'est-ce point d'ailleurs l'infaillible parole de ce Roi plein de miséricorde : *Venez tous à moi*, nous a-t-il dit, *et je vous consolerai ;*

Prenez sur vous mon joug, car il est doux, et mon fardeau léger, et vous trouverez le repos de vos âmes. (Matth. XI.) « Seigneur Jésus », disait saint Anselme, « tous ceux qui vous recherchent sont remplis d'abon- « dantes bénédictions; tous ceux qui s'approchent de « vous sont inscrits dans les cieux, pour avoir éternel- « lement la paix à l'ombre de vos ailes. Mais celui qui « s'éloigne de vous, ô joie du ciel, mérite d'être « abreuvé d'amertumes ! » (*Médit.* XIV.) — « Quelles « soudaines délices ne trouvai-je point en revenant à « vous, de mes vanités misérables, ô Seigneur », avait déjà dit saint Augustin. J'avais crains d'y renoncer : « mais vous les chassiez de chez moi, ô Jésus, souve- « raine douceur, et à leur place, vous entriez plus « aimable que toute volupté, plus éclatant que toute « lumière, plus élevé que toute grandeur. (*Conf.* IX, « 1.) Je vous ai aimée bien tard, ô beauté toujours an- « cienne, toujours nouvelle, je vous ai aimée bien « tard ! Mais j'ai goûté vos parfums, je les respire, et me « voilà dévoré de votre faim, de votre soif, et votre « paix m'enivre ». (*Conf.* X, 27.) Là où est Jésus, là est le ciel, continue l'auteur de l'*Imitation;* là où il n'est point, c'est l'enfer avec ses tourments. N'est-ce point, mes Frères, en d'autres termes cette parole de saint Jean : *La vie éternelle consiste à vous connaître, ô mon Dieu, ainsi que Jésus-Christ que vous nous avez envoyé?*

Ah ! mes Frères, de tout temps il a fallu connaître et étudier Jésus-Christ notre Dieu, notre Sauveur, puisque seul il a les paroles de la vie éternelle; puisqu'il n'est point d'autre nom de salut donné aux

hommes voyageurs ici-bas. Personne de ceux qui le bénissent et la nuit et le jour dans son temple céleste, dit saint Jean, qui dans la traversée de cette vie, n'ait lavé la robe de son âme dans son sang. (Apoc. VII.) Mais il faut le connaître et s'attacher à lui surtout en nos temps misérables où les croyances font naufrage, où les erreurs monstrueuses de l'enfer débordent de toutes parts, comme un fleuve aux eaux noires et fangeuses. Il a rendu le mariage inviolable; et on a osé prêcher la communauté des femmes, la liberté des bêtes. Il a dit : *Vous aurez toujours des pauvres au milieu de vous;* et on a dit : plus de riches ; communauté des biens. Il a dit : *Malheur à vous qui riez et avez votre consolation sur la terre.* En quels temps les maisons de débauches, d'ivrognerie, de luxure, et les théâtres, lieux de l'infamie et de toutes les prostitutions de l'esprit, ont-ils été plus fréquents? Il a dit : *Faites de dignes fruits de pénitence, ou vous périrez* : et ce sont les jours de jeûnes et de pénitence que les mondains choisissent pour leurs festins, pour adorer la bête et en prendre le caractère, selon l'énergique parole de l'Ecriture. Il a dit : Celui qui vous méprise, me méprise : *Celui qui n'écoutera point mon Eglise, sera regardé comme un païen, retranché du royaume des cieux.* Hélas, mes Frères, la persécution s'acharne en tous lieux, à l'Eglise de Jésus-Christ, à son vicaire, à ses ministres, à ses Religieux. L'Eglise triomphera de l'enfer et de ses puissances ; mais, que d'âmes faibles ou lâches se laissent entraîner ! et les routes de l'enfer s'élargissent pour la foule des déserteurs ! Non, Jésus-Christ n'est point connu, n'est point aimé. La plupart

d'entre vous qui ne le haïssez pas, vous ne l'aimez point non plus. Voyez ce que vous dites, ce qui se dit dans le monde autour de vous : est-ce qu'il est un seul précepte, une seule ligne de l'Evangile que l'impiété des hommes n'essaie d'effacer, de déchirer? Où donc allons-nous sans Jésus-Christ, et qui le remplacera pour nous? « Ah! malheur à l'âme infortunée qui ne « le cherche point. C'est perdre le fruit de sa vie que « de ne point vous chérir, Seigneur », s'écriait un grand saint! « Quiconque ne vous cherche point, n'est « qu'un néant; qui refuse de vivre pour vous, est « mort; qui ne goûte point votre sagesse, est rempli « de démence ». (S. Ans. *Médit.* xv.) Heureux donc, mes Frères, ceux qui recherchent le Seigneur, et s'attachent à Celui qui nous a aimés jusqu'à la mort. Un jour, transportés par sa grâce, dans la joyeuse assemblée des élus, il redira avec eux devant son trône : *C'est vous qui nous avez rachetés dans votre sang, de toute langue, de tout peuple et de toute tribu de la terre; et nous serons à jamais le royaume de votre Père*. Ainsi soit-il.

XLIVe INSTRUCTION.

PROPHÉTIES DE JÉSUS-CHRIST.

Jesus fuit vir propheta, potens in sermone coram Deo et omni populo.

Jésus fut prophète, puissant en parole devant Dieu et devant tout le peuple.
(LUC, XXIV, 19.)

Notre-Seigneur, mes Frères, a montré qu'il était le Désiré des nations, en accomplissant ce que les prophètes en avaient prédit. Les miracles les plus éclatants l'ont ainsi proclamé Seigneur et Dieu de toute créature. Il s'est révélé au monde comme cet enfant béni promis à Eve, pour la relever de sa faute en tous ses descendants. Il a brisé la tête du serpent, c'est-à-dire, détruit le péché, et par les clartés célestes de ses lumières, et par la splendeur attrayante de ses vertus, et par la vertu puissante de sa grâce. Ce n'est qu'à l'ombre de ses ailes que l'intelligence humaine échappe au flux et au reflux des pensées charnelles et mortelles : en Jésus-Christ seulement le cœur humain, vaste mer où les flots sont toujours orageux, trouve la sécurité, la paix tranquille et enivrante. Il est la lumière de la splendeur éternelle ; il est le pain et la source de vie ; il réjouit tout homme dont le cœur le chérit. Il donne au pèlerin sa nourriture ; il recueille

le naufragé battu par les vents ; il délivre le captif ; il guérit les blessés ! *Ayez donc pitié de nous, Seigneur Jésus, ayez pitié de nous jusqu'à ce que l'iniquité passe.* Mais parce que Jésus-Christ est le principe et la fin de toutes choses, il importe, mes Frères, de développer encore les preuves les plus frappantes de la divinité de sa religion, *afin que, mieux enracinés en lui par la foi et la charité, nous croissions dans l'abondance des bonnes œuvres.* Je commence par les *prophéties principales* sorties de ses lèvres, et qui attestent au monde la divinité de son Sauveur !

I. — Jésus-Christ *a prédit sa Passion.* Après avoir promis à saint Pierre qu'il serait le prince de l'Eglise, il annonça à ses disciples, dit l'évangéliste, qu'il devait aller à Jérusalem, souffrir beaucoup, être condamné par les princes des prêtres et par les scribes, être mis à mort, et ressusciter trois jours après. (Matth., VIII.) Plus tard, ayant pris les douze Apôtres avec lui : Voici, leur dit-il, que nous allons à Jérusalem, et toutes choses écrites par les Prophètes sur le Fils de l'homme, s'accompliront. Il sera livré aux princes des prêtres, aux scribes, et aux anciens : ils le condamneront à la mort et le livreront aux Païens ; ils le tourneront en dérision, lui cracheront au visage, le flagelleront, le feront mourir, et le troisième jour, il ressuscitera. (Luc, XVIII ; Marc, XIX.) Ainsi, dans cette Prophétie, Jésus-Christ a donné lui-même l'histoire détaillée de ses tourments, depuis la trahison de Judas jusqu'à sa résurrection. Qui croirait que des circonstances aussi multipliées, dépendantes de tant de libertés, de tant de volontés, pouvaient être

« vous. Il vous haïra, parce que vous n'êtes point avec « lui, parce que vous le condamnez par votre doctrine et « par vos exemples. Ils m'ont persécuté, ils vous per- « sécuteront aussi ; ils se saisiront de vous, vous con- « duiront devant les rois et les juges à cause de moi ; « l'amour que vous me conserverez vous rendra des « objets de haine universelle. Vos parents, vos frères, « vos amis eux-mêmes vous traduiront. (Jean, xv ; Luc, « xxi.) Je vous ai parlé de la sorte, afin que, lorsque le « temps sera venu, vous vous souveniez de ces choses ». (Jean, xvi.)

V.—Jésus-Christ avait prédit *la prédication de l'Evangile dans l'univers entier,* la conversion des païens et la réprobation des Juifs : « Je vous dis que beaucoup « viendront de l'Orient et de l'Occident, et se repose- « ront avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume « des cieux, tandis que les enfants du royaume, les « Juifs, seront jetés dans les ténèbres extérieures. « (Matth., viii, 12.) C'est maintenant que le démon, « prince de ce monde, doit être chassé. Lorsque je « serai élevé de la terre sur la croix, j'attirerai tout « à moi ». Jésus-Christ marquait ainsi clairement la destruction de l'idolâtrie qui n'était que l'adoration des démons sous la forme d'impures divinités. En ajoutant: *J'attirerai toutes choses à moi*, n'était-ce pas prédire qu'il serait reconnu et adoré comme le vrai Dieu, et que son nom serait béni et glorifié du lever du soleil à son coucher ?

En entendant les oracles de sa bouche, les peuples s'écriaient : *Un grand prophète s'est levé parmi nous ; c'est Dieu qui a visité son peuple.* Qui pourrait le nier ?

Jésus-Christ, dans ses prophéties, montrait une *sagesse infinie,* car il attestait que l'éternité est sa demeure, que le passé et l'avenir n'existent pas pour lui, et que la succession des années, qui change tout ici-bas, n'amène en lui ni progrès ni défaillance. Il montrait une *puissance infinie.* Quel autre qu'un Dieu peut changer les cœurs, incliner et modérer ainsi les volontés, pour les conduire à l'exécution de ses desseins ? Jamais la persécution prédite par lui n'a manqué dans son Eglise, à l'Evangile, à ses prédicateurs. Et malgré le déchaînement de l'enfer et des passions, l'Eglise militante est toujours victorieuse, poursuivant son pèlerinage à travers les révolutions des temps, et recueillant les élus aux quatre vents. Jésus-Christ lui-même connu, adoré, offert sur les autels comme une victime immaculée du lever du soleil à son coucher, continue chez toutes les nations l'œuvre bénie de la sanctification des âmes. Tout ce qu'il a prédit est arrivé. Ainsi, mes Frères, s'accompliront ses menaces pour les pécheurs, ses promesses pour les justes ! Nous qui vivons à l'ombre de sa croix, nous pouvons donc bien emprunter les accents de l'Ecriture : « Chantons « des cantiques au Seigneur, parce qu'il a fait éclater « sa grandeur. Le Seigneur est ma force et l'objet de « mes louanges, car il est devenu mon Sauveur et « mon Dieu. Votre miséricorde, Seigneur, vous a « rendu le conducteur du peuple que vous avez ra- « cheté. Vous le dirigerez jusqu'au lieu de votre de- « meure sainte, sur la montagne de votre héritage « éternel. Le Seigneur régnera dans l'éternité des « siècles ». (Exode, XV.) Ainsi soit-il.

XLVe INSTRUCTION.

PROPHÉTIE CONCERNANT JÉRUSALEM ET SON TEMPLE.

Quanta putatis mereri supplicia qui Filium Dei conculcaverit.

Quels supplices pensez-vous mérite celui qui foule aux pieds le Fils de Dieu?
(HÉBREUX, X, 29.)

Jésus-Christ a prédit à ses Apôtres leurs destinées au milieu du monde. Pour mieux confirmer notre foi en son Eglise, et la faire aimer à nos cœurs, il lui a rendu d'éclatants témoignages; il en a dit à l'avance les persécutions, les combats, les triomphes. Il doit être avec elle jusqu'à la fin du monde, et les orages de l'enfer ne feront jamais naufrager cette arche du salut! Si donc le roi Pharaon révérait autrefois Joseph comme rempli de l'esprit du Seigneur, pour avoir annoncé sept années d'abondance et de stérilité; si Nabuchodonosor se prosternait à terre devant Daniel pour en avoir entendu l'explication d'un songe effacé de sa mémoire, comment ne pas s'incliner en adoration devant le Fils divin de Marie, prophète véridique et fidèle de l'avenir de son Eglise dans le monde, où se débattent tant de volontés, tant de passions contraires? Mais, entre toutes les prophéties de Jésus-Christ, il en est une qui, méditée à part, suffirait à elle seule à la con-

firmation de notre foi, tant elle est merveilleuse, saisissante : *c'est la prédiction de la ruine de Jérusalem et de son temple !*

Lorsque le Sauveur entra en triomphe dans Jérusalem, il pleura sur elle et adressa à cette cité criminelle ces tristes paroles : *Oh ! si du moins en ce jour qui est encore pour toi un jour de grâce, tu avais su connaître ce qui peut te donner la paix ! Mais maintenant cela est caché à tes yeux. Il viendra contre toi des jours où tes ennemis feront une circonvallation autour de tes murailles : ils t'enfermeront et te presseront de tous côtés : ils te renverseront par terre, toi et tes enfants qui sont en ton sein : ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée* ». (Luc, xix.) Un autre jour, quelques-uns de ses disciples lui ayant dit que le temple était fait de belles pierres et orné de riches présents : *De tout ce que vous voyez*, reprit Jésus-Christ, *un temps viendra qu'il n'en restera pas pierre sur pierre qui ne soit en ruine.* Ils lui demandèrent alors : *Quel sera le signe précurseur de ces événements ?* « Quand « vous verrez Jérusalem environnée par une armée, « répondit-il, sachez que sa désolation est proche. « Alors que tous ceux qui sont dans la Judée, fuient « dans les montagnes, que ceux qui habitent ses pro- « vinces ne viennent pas dans son enceinte, parce que « ce sont les jours de la vengeance, dans lesquels doi- « vent s'accomplir les Ecritures. Malheur aux femmes « enceintes et aux nourrices, car l'oppression de ce « pays sera grande et la colère de Dieu terrible contre « ce peuple. Ses habitants périront par l'épée ou seront

« conduits en captivité. Jérusalem sera foulée aux « pieds par les païens, jusqu'à ce que le temps de la « conversion des nations s'accomplisse ». (Luc, XXI.)

Plus de trente ans de séditions, de guerres civiles horribles, châtiaient déjà Jérusalem enivrée du sang de Jésus-Christ, du sang de saint Etienne, de saint Jacques le Mineur et de saint Matthias. Alors Titus, fils de l'empereur Vespasien, et général des Romains, ayant vaincu toute la Galilée, vint mettre le siége devant ses remparts. Désirant la fin de la guerre, il offrit la paix, si les habitants consentaient à déposer les armes. Mais la parole de Jésus-Christ demeure éternellement vraie. *La désolation de Jérusalem devait être proche quand une armée l'environnerait !* Les Juifs eux-mêmes commencèrent leur destruction par des factions sanglantes. Un parti de brigands nommés les Zélateurs, égorgèrent les plus considérables de la ville, firent du temple leur citadelle, appelèrent à leur secours vingt mille Iduméens. Jamais, dit Josèphe, l'historien juif, les Romains n'auraient pu entasser davantage de ruines, de pillage, de meurtres. Des factions opposées se multiplièrent, obéissant à des chefs rivaux : ils s'entr'égorgèrent, et les rues, les places publiques, le temple même, furent à la lettre, inondés de sang. Pour se débarrasser de l'infection, ils jetèrent par milliers les cadavres dans les remparts. Titus frémit à cette vue : il confessa lui-même la justice de Dieu, le prenant à témoin que ce n'était point là son ouvrage. Voulant mettre fin à ces horreurs, il pressa le siége avec plus d'activité ; il fit élever tout autour de l'enceinte de Jérusalem un rempart si élevé,

si fort, que personne ne pouvait plus y entrer, personne ne pouvait plus en sortir, accomplissant ainsi cette parole de Jésus-Christ : *Tes ennemis te presseront et t'environneront d'une étroite circonvallation.* Et combien la Providence est admirable ! C'était pendant les jours de la Pâque ! Cette fête ne pouvant se célébrer en dehors de Jérusalem, une multitude immense y était accourue. Le Seigneur l'y conduisait ainsi par une terrible vengeance, pour ratifier cette imprécation sortie de sa bouche à une autre Pâque, aux pieds de la croix : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !* La détresse où les Romains tenaient la ville ne fit que redoubler la rage des factieux. Ils entraient dans les maisons, égorgeant les personnes qui conservaient des provisions, tourmentant les autres par d'horribles supplices, les accusant d'en cacher ! Les femmes arrachaient le pain à leurs maris, les enfants à leurs pères ; les mères à la bouche de leurs enfants. Les jeunes gens les plus robustes se couchaient à terre d'inanition. La multitude des morts, la défaillance de ceux qui survivaient, forçaient d'abandonner les parents, les amis sans sépulture. Plusieurs tombèrent dans le sépulcre qu'ils creusaient pour d'autres et ne s'en relevèrent pas ; et l'on disait plus heureux les morts que les vivants ! Personne ne pouvait plus pleurer, car la tristesse, l'horreur, la faim, la maigreur avaient desséché les yeux et les cœurs ! Ainsi raconte cette malédiction Josèphe, prêtre des juifs et leur historien. (*De Bello Judaico*, lib. v.) Il ajoute plus loin dans son récit : La famine fut si furieuse qu'on dévorait les ordures des animaux, le

cuir des baudriers, des chaussures, des portes. Bien plus, une femme noble nommée Marie, venue de la campagne à Jérusalem pour les fêtes de Pâques, mit en pièces son enfant à la mamelle, le fit rôtir dans la frénésie de sa faim, et en mangea la moitié. Accourus à l'odeur, les brigands entrèrent; mais, épouvantés pour la première fois par ce spectacle, ils prirent la fuite et ne revinrent pas. A ce récit comment ne pas penser à la parole de Jésus-Christ : *Malheur en ces jours aux femmes enceintes et aux nourrices !* Jérusalem fut emportée d'assaut. Onze cent mille hommes y périrent par la faim, par la peste, par le fer des émeutiers ou des Romains. Les jeunes gens qui purent survivre furent réservés et liés de chaînes, pour servir au triomphe du général Romain rentrant à Rome, ou devenir la pâture des bêtes dans les jeux de l'amphithéâtre. N'est-ce point toujours Jésus-Christ disant : *Ses habitants périront par l'épée ou seront emmenés en captivité !* — Quant au temple, Jésus-Christ fut encore trouvé fidèle en sa triste prophétie. Titus voulait le conserver, mais un soldat ayant jeté une torche enflammée dans une de ses fenêtres, le feu pénétra dans l'intérieur, et malgré tous les secours, le réduisit en poussière. Les Romains plantèrent leurs enseignes devant la porte Orientale, et y sacrifièrent à leurs idoles. Déjà il avait été changé en une caverne de voleurs, en un étang de sang. *L'abomination de la désolation y fut donc complète ; il n'y resta pas pierre sur pierre.* Le vainqueur fit plus encore. Il réserva pour son triomphe, les tables saintes, les chandeliers d'or à sept branches, les vases sacrés, les livres de la loi, et les

rideaux de pourpre du sanctuaire ; puis, en signe de malédiction, fit passer la charrue sur les ruines !

Ici que de leçons entassées, Chrétiens ! D'abord, quel cœur assez incrédule pour n'être pas frappé d'événements publiant avec tant de splendeur la divinité de Jésus-Christ, vérifiant avec tant d'éclat ces paroles prophétiques sorties de ses lèvres : *Parce que tu n'as pas connu le jour où tu as été visitée*, ton oppression sera grande, et la vengeance contre ton peuple, épouvantable ! Qui n'est point saisi d'entendre les Juifs s'écrier : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants*, et Jésus-Christ leur dire : *En vérité cette gégération ne s'éteindra pas avant l'arrivée de ces désastres !* Qui pourrait ne pas admirer la Providence du Seigneur, voulant que l'homme soit toujours puni par où il pèche. Nous n'avons pas d'autre roi que César, avaient dit ces aveugles criminels, et César est choisi pour être l'instrument des vengeances divines ! Considérons bien, mes Frères, que le peuple juif, autrefois le peuple de Dieu, à qui nous avons succédé, n'était que la figure de ce qui doit nous arriver à nous-mêmes. Combien nous serions insensés d'oublier la tempête qui a submergé les Juifs, quand nous voyons de nos yeux les débris de leur naufrage que Dieu a pour ainsi dire jetés à nos portes ! « Ne sont-ils pas, « dit saint Chrysostome, comme les membres sanglants « d'un criminel écartelé après sa mort, et jetés sur « les grands chemins pour annoncer la grandeur du « forfait par la grandeur du châtiment, et répandre « partout la terreur ? » (Chrys., *in Ps.* VIII.) Profitons de ces leçons épouvantables, Chrétiens ! Ils n'ont pas

connu le Sauveur ; mais quiconque viole son Evangile ne le connaît pas non plus, dit saint Jean. (I Joan., III.) Les Juifs sont châtiés pour avoir crucifié leur Sauveur. Ignorez-vous, mes Frères, que c'est le crucifier de nouveau, et fouler aux pieds le sang de son Testament, de violer la foi que nous lui avons jurée, de faire servir nos membres à l'iniquité ? Les Juifs n'ont pas fait pénitence de leur forfait. Quarante ans leur ont été donnés dans ce dessein, dit Tertullien, car Dieu voulait leur pardonner; mais leur endurcissement a fait tomber sur eux le calice de la colère divine. Ces quarante ans passés, Titus est choisi pour être la verge de sa fureur. Hélas, depuis combien de temps, depuis combien d'années nos iniquités ne s'élèvent-elles pas montant toujours, amassant des trésors de colère ? Or, Jérusalem est l'image effrayante des impies ! Dans leurs discours, dans leurs œuvres, dans toute leur vie, ils crient comme les enfants de Juda : Nous ne voulons pas que Jésus-Christ règne sur nous. Brisons le joug de son Evangile, insultons à ses fêtes. Infortunés, ils verront, dit l'Ecriture, celui qu'ils ont crucifié, ils diront aux montagnes et aux rochers : *Tombez sur nous, cachez-nous de la colère de l'Agneau.* Leurs tourments seront multipliés à proportion de leurs iniquités. Quand le dernier jour sera venu, bienheureux tous ceux qui auront mis leur espérance dans le Seigneur Jésus ! Ainsi soit-il.

XLVIe INSTRUCTION.

RAPIDITÉ DIVINE DE LA CONVERSION DU MONDE.

Laudate Dominum omnes gentes, laudate eum omnes populi.

Nations, louez le Seigneur, célébrez ses louanges, vous tous peuples de la terre.

Jacob, le plus jeune des enfants de Rébecca, héritant des bénédictions d'Isaac de préférence à Esaü l'aîné, figurait les peuples païens appelés à la lumière de l'Evangile, et à la grâce de Jésus-Christ de préférence au peuple juif réprouvé pour ses crimes. Ainsi que l'avait prédit le Sauveur, Jérusalem infidèle et déicide succomba avec ses trois murailles, ses tours fortes comme des citadelles, ses palais et ses maisons superbes; il ne resta pas pierre sur pierre dans les belles constructions de son temple. C'est maintenant surtout, pour emprunter les accents de Jérémie, que *la Reine des cités est assise dans la solitude; que les rues de Sion pleurent de ce que personne ne vient plus à ses solennités!* Plus de tribu de Lévi, plus de chœurs de chantres; plus d'instruments de musique. Le sang de Jésus-Christ est tombé sur ce peuple maudit et sur ses enfants; le mont de Sion, si cher au Seigneur, est désolé : c'est sur le Capitole de Rome païenne, devenue

la reine des cités de son Eglise, que Jésus-Christ a planté l'arbre divin de sa croix! « Quand les Juifs n'en « conviendraient pas », disait Tertullien, « leur la- « mentable catastrophe accuserait leurs prévarications. « Dispersés, vagabonds, bannis du ciel et du sol de « leur patrie, ils errent dans toutes les contrées, sans « avoir ni Dieu ni homme pour roi, sans qu'il leur soit « permis de saluer la terre paternelle. Les saints ora- « cles qui les menaçaient de ces malheurs, leur an- « nonçaient aussi que vers la fin des temps, Dieu se « choisirait dans toutes les parties de l'univers, des « serviteurs fidèles, et que par le Fils de Dieu descendu « sur la terre seraient bénies toutes les nations ». (Apologétique, ch. 21.) C'est de cette œuvre miracu- leuse de *la conversion du monde* que je veux mainte- nant entretenir votre attention, et vous y montrer le doigt de Dieu en faveur de la religion chrétienne.

Au sortir du cénacle, le jour même de la Pentecôte, comme la multitude des étrangers accourus à la so- lennité, ne revenaient pas d'étonnement d'entendre les Disciples parler chacun dans sa propre langue, saint Pierre leur dit : « Jésus de Nazareth, que Dieu a auto- « risé au milieu de vous par une multitude de prodiges, « comme vous savez, est ressuscité ; nous en sommes « tous les témoins. Remonté dans les cieux, il nous a « envoyé cet Esprit divin que vous voyez, que vous « entendez. Que toute la maison d'Israël sache donc « très-certainement que ce Jésus que vous avez cru- « cifié, Dieu l'a fait le Seigneur et le Christ! Les voyant « alors saisis et touchés, il ajouta : Faites pénitence ; « que chacun de vous reçoive le baptême au nom de

« Jésus-Christ pour la rémission de ses péchés! Ces « quelques paroles suffirent pour donner *trois mille « disciples au Sauveur!* »

Peu de temps après, saint Pierre accompagné de saint Jean, rencontra à la porte du temple, un mendiant tellement perclus de ses membres qu'il n'avait jamais pu marcher. *Au nom de Jésus de Nazareth*, lui dit-il, *levez-vous et marchez!* Et le pauvre se sentant guéri, d'entrer dans le temple en bondissant de joie pour rendre grâces à Dieu. Le peuple ravi d'admiration se pressa alors en foule autour des deux Apôtres, dans une galerie nommée de Salomon. Saint Pierre en prit occasion pour représenter la puissance de Jésus-Christ; il peignit au vif le crime que les Juifs avaient commis en faisant mourir le Fils de Dieu, l'auteur de la vie : Convertissez-vous au Seigneur, leur criait-il, faites pénitence, car Jésus-Christ est Celui dont vos Prophètes ont dit : Celui qui ne l'écoutera pas périra. *Et cinq mille hommes de plus* grossirent le nombre des croyants!

Déjà Jésus-Christ était connu dans les diverses provinces de la Judée, quand les Apôtres se dispersèrent pour obéir à son commandement de prêcher l'Evangile à toute créature. Avant de se séparer, ils composèrent le Symbole dont nous développons les vérités. Quelques années après, l'Asie, l'Afrique, l'Europe, les îles et les régions maritimes avaient entendu leurs voix. Saint Pierre fonda l'Eglise d'Antioche, capitale de l'Orient. Et comme la foi se propageait de plus en plus, il vint fixer son siége à Rome, centre de toutes les superstitions. Bientôt l'Eglise y compta de géné-

reux disciples dans le sénat, dans le prétoire, dans le palais des Césars. Une multitude infinie y périt par la cruauté de Néron, qui martyrisa aussi les princes des Apôtres, saint Pierre et saint Paul. Saint Paul tout seul, avec son génie divin et son zèle brûlant, depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie, a tout rempli de chrétiens. Dans Athènes, il va étonner le sénat lui-même, et gagner d'illustres sénateurs à Jésus-Christ. A sa grande voix, la Grèce ferme ses oreilles à ses anciens enchanteurs, et la semence évangélique y multiplie les fidèles. La preuve de ses conquêtes spirituelles est dans ses Epîtres aux chrétiens de Rome, de Corinthe, d'Ephèse, de Philippes, de Thessalonique, de Colosse, de la Galatie, qu'il nomme des saints et les bien-aimés de Dieu. Vase d'élection, il a tellement répandu au loin la bonne odeur de Jésus-Christ, que dans son Epître aux Romains, *il les félicite de ce que leur foi est annoncée dans tout l'univers!* (Rom., I, 8.) C'est ainsi que les Apôtres, pauvres Galiléens, avaient cultivé l'arbre de l'Evangile! A leur mort, il étendait ses rameaux sur l'univers; les élus de tous les peuples venaient se reposer à son ombre et y chanter le cantique nouveau!

Au IIe siècle, saint Justin célébrait ainsi les progrès de la foi: « Il n'est pas un seul peuple, grec ou barbare, « de quelque nom qu'on l'appelle, soit chez les Scythes « qui passent leur vie en des chariots, soit chez les « nomades qui n'habitent pas de maisons, soit chez « les pâtres qui logent sous des tentes, où l'on n'adresse « des prières et des actions de grâces à Dieu le Père au « nom de Jésus-Christ crucifié ». (*Cum Tryphone*,

ch. cxvii.) « Voilà que dans toutes les conditions, des « hommes ont souffert et souffrent encore des sup-« plices effrayants pour son nom, plutôt que de le « renier. Il a déjà jeté tant d'éclat et déployé une si « grande force, qu'il a pu se faire connaître de toutes « les nations; les démons frémissent et tremblent par-« tout en son nom ». (Ib., cxxi.)

Après lui, Tertullien disait avec orgueil au sénat romain : « Quelle nation est plus nombreuse que la « nation chrétienne, puisqu'elle n'a d'autres limites « que l'univers? Nous ne sommes que d'hier, et déjà « nous remplissons l'empire, vos cités, vos îles, vos « forteresses, vos conseils, les tribus, les camps, les « décuries, le palais, le sénat, la place publique; il « n'y a que vos temples d'idoles où vous ne trouviez « point de chrétiens ». (Apol., xxxvii.) Ailleurs il applique aux Apôtres ces paroles des Psaumes : *Leur parole s'est répandue dans tout l'univers; elle a retenti jusqu'aux extrémités de la terre.* « En Jésus-Christ « croient et les différentes races des Gétules, et les « dernières frontières des Maures, et les lointaines « Espagnes, et les nations des Gaules, et les rivages « des Bretons, inaccessibles aux Romains, mais sub-« jugués par Jésus-Christ. En lui croient les Sarmates, « les Germains, tant de nations et d'îles reculées qu'il « nous serait impossible d'énumérer. Dans tous ces « lieux retentit le nom de Jésus-Christ, qui règne « comme le Dieu dont le Prophète a dit : *Je briserai « pour toi la force des rois*; *les portes des villes s'ou-« vriront en ta présence, aucune d'elles ne te sera « fermée.* Son nom et sa puissance ont pénétré dans

« tous les lieux du monde ; partout il règne, partout « il est adoré. (*Adv. Judæos*, n° 7.) Nous sommes par- « tout presque la plus grande partie des villes ». (*Adv. Scap.*, II.)

Pour abréger, écoutez maintenant saint Jérôme, racontant dans sa brillante éloquence les triomphes de l'Evangile : « Dieu n'était connu autrefois que dans « la Judée ; mais depuis la résurrection de Jésus- « Christ, toutes les langues célèbrent ses louanges. « Les Indiens, les Perses, les Goths, les Vandales sa- « vent aujourd'hui l'immortalité de l'âme, dont les « philosophes ont tant disputé. Les féroces nations, « voisines de la Thrace ; les sauvages, enfants du Nord, « font retentir aujourd'hui la douce mélodie de la « croix. (*Epitaphe de Népotien.*) Voilà que dans les « plus belles cités, les dieux des nations sont relégués « dans les greniers avec les oiseaux de nuit, et la « pourpre des princes brille du signe vénéré de la « croix. L'Arménien a quitté ses flèches ; les Huns ap- « prennent les Psaumes ; les glaces de la Scythie se « fondent au soleil de la foi. Les armées des Gètes, « étincelantes sous le brillant de leur armure, mar- « chent sous l'étendard de l'Eglise et chantent l'Alleluia « chrétien. (*Ad Lætam.*)

Ecrivez donc, ô Pilate, s'écrie ici un illustre évêque, écrivez les paroles que Dieu vous dicte et dont vous n'entendez pas le mystère ! Ne changez rien à vos ordres. Que la royauté de Jésus soit écrite en langue hébraïque, qui est la langue du peuple de Dieu ; en la langue grecque, qui est la langue des doctes et des philosophes ; en la langue romaine, qui est celle de

l'empire et du monde. Bientôt cet homme, abandonné de ses propres disciples, aura ramassé tous les peuples sous l'invocation de son nom. Bientôt arrivera ce qui a été prédit autrefois, qu'étant élevé hors de terre, il attirera tout à lui, et changera l'instrument du plus infâme supplice en une machine céleste pour enlever les cœurs. A cause que par la grâce de Dieu il a goûté la mort pour tous, il verra naître de son sépulcre une belle postérité, et sera glorieusement accompli ce fameux oracle du prophète Isaïe : *S'il donne son âme pour le péché, il verra une longue suite d'enfants!* (Bossuet, *Ier sermon sur la Circoncision.*)

Je m'arrête à cet avant-propos de la conversion du monde, mes Frères; il renferme assez de réflexions salutaires pour nous-mêmes; en entendant prêcher Jésus-Christ mort pour nous, les Juifs et les païens sont touchés jusqu'au cœur; ils se convertissent, font pénitence, deviennent la nation sainte et l'héritage du Seigneur. Et nous, réchauffés sur son cœur et nourris de son amour dès notre plus tendre enfance, nous vivons toujours comme les Païens. Nous conservons toutes les habitudes ou impies ou impures qu'ils réprouvaient, en ouvrant les yeux à l'admirable lumière de l'Evangile. A quoi servira donc notre foi, si elle ne porte aucun fruit, sinon à nous préparer à un jugement plus rigoureux? Même au milieu de nous, où le nombre des élus paraît si petit, il reste néanmoins quelques âmes fidèles et craignant Dieu. Pourquoi n'avons-nous pas tous la même charité, la même piété, la même pudeur, le même zèle du salut, puisque tous

nous avons également reçu le don de Dieu ; puisqu'il nous a marqué à tous une place dans l'éternelle félicité des saints. « La pluie qui tombe sur un champ « fertile est douce ; celle qui tombe sur un champ « couvert d'épines est douce aussi. Le champ qui pro- « duit ces épines pourrait-il en accuser la pluie ? Cette « pluie divine de l'Evangile ne s'élèvera-t-elle pas au « contraire au jugement de Dieu, disant : J'ai été égale « partout, j'ai répandu également sur les uns et les « autres la douceur de mes rosées. Ah ! le temps s'en- « fuit, bientôt le Seigneur enverra ses anges séparer « l'ivraie du bon grain. Heureux l'homme qui, fidèle « à Jésus-Christ son Sauveur et à son Evangile, n'aura « pas été s'asseoir dans l'assemblée des méchants ; fro- « ment pur et choisi, il sera recueilli pour jamais dans « les greniers célestes. C'est la grâce que je vous sou- « haite à tous ». Ainsi soit-il. (S. August., *Enarrat. in Ps.* LXIV.)

XLVII[e] INSTRUCTION.

IL FALLAIT UNE PUISSANCE DIVINE POUR CONVERTIR LES PEUPLES, — LES JUIFS D'ABORD.

Eritis mihi testes in Jerusalem et in omni Judæa.

Vous me rendrez témoignage dans Jérusalem et dans la Judée. (ACT. I, 8.)

Représentons-nous, dit saint Grégoire, ce dernier jugement où sera citée la multitude des élus et des réprouvés. Là saint Pierre apparaîtra avec la Judée rendue chrétienne par ses fatigues, saint Paul presque avec le monde entier gagné à l'Evangile; saint André avec l'Achaïe, saint Jean avec l'Asie; saint Thomas avec les Indes converties. Là paraîtront tous les princes du troupeau du Seigneur avec la foule des âmes sanctifiées par la vertu de leurs prédications! Et nous à qui Jésus-Christ a confié le talent inestimable de la foi, en nous ordonnant de le faire valoir jusqu'à ce qu'il nous appelle à lui, qu'en avons-nous fait, qu'en faisons-nous tous les jours? Où sont en nous les fruits de piété, de pudeur, de justice, de tempérance qu'a produits l'Evangile? Vous connaissez, mes Frères, sa puissance divine. Au quatrième siècle, lorsque Constantin le Grand fit briller la croix sur sa couronne et cesser les persécutions, il n'était pas une

région du monde connu où la semence évangélique n'ait produit d'abondantes gerbes de salut ! « Le nom « et le règne de Jésus-Christ sont répandus partout, « s'écrient les Pères, partout il règne, partout il est « adoré ». (Tert.) Que sont devenus les persécuteurs, lions rugissants qui voulaient dévorer le troupeau de Jésus-Christ ? Ils ne sont plus, ou sont tombés à ses pieds. Il en est arrivé comme de saint Paul : Jésus fit mourir son persécuteur et mit en sa place son disciple ! Tous les peuples sont donc venus, avec une rapidité merveilleuse, s'agenouiller devant la croix. Or, Chrétiens, la main de Dieu est là : c'est le bras de Dieu qui a renversé les barrières qui s'opposaient à la propagation de l'Evangile, *d'abord chez les Juifs !*

I. — Les Juifs étaient un peuple matériel et charnel qui s'imaginaient le Messie comme devant venir riche et puissant, et les rendre maîtres de la terre. Possédés en leur âme d'une aveugle admiration de la royauté et des prospérités temporelles, ils donnaient à ce Messie de belles et triomphantes armées, de grands et superbes palais : plus de gloire et de richesses même qu'à leur Salomon ; enfin tout ce pompeux appareil dont la majesté royale est entourée. C'est en ce sens qu'ils interprétaient et les conquêtes et les grandeurs du Messie, annoncées dans les Ecritures. Or, en ouvrant l'Evangile, ils voyaient Jésus-Christ naître dans la crèche d'une étable, enveloppé de pauvres langes, n'ayant d'abord que de pauvres bergers pour adorateurs. Durant les jours de la vie mortelle, on l'avait vu avec Marie et Joseph, travaillant avec eux dans la peine et la fatigue, mangeant avec eux le pain de l'in-

digence, leur obéissant en toutes choses ! Et cet enfant si pauvre et si humble, l'Evangile le prêchait comme le Fils du Très-Haut et le fruit du Saint-Esprit. Marie sa Mère était demeurée Vierge ! Pouvait-il y avoir rien de plus décevant, de plus rebutant pour les espérances et les idées charnelles de ce peuple? Aussi, quand ils virent le Sauveur Jésus qui, dans une si basse fortune, prenait la qualité de Messie, impossible de dire combien ils en furent surpris. Cent fois il leur avait dit qu'il était le Christ, cent fois il l'avait attesté par des miracles irréprochables, et ils ne cessent de l'importuner. *Enfin, dites-nous donc qui vous êtes; jusqu'à quand nous laisserez-vous en suspens? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous donc franchement, et nous en donnez quelque signe.* (Jean, x, 24.) Ils eussent bien voulu qu'il leur eût dit autre chose. Ils lui eussent volontiers accordé l'honneur qui était dû aux plus grands prophètes; mais ils eussent été bien aises de lui persuader ou bien de se faire roi, ou bien de se déporter volontairement de sa qualité de Messie. (Bossuet.) Ils ne pouvaient se résoudre à le révérer comme tel.

David en ses Psaumes avait célébré ses grandeurs, le chantant comme ayant reçu de Dieu cette promesse: *Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'abatte vos ennemis et que je les réduise à vous servir de marchepied.* Or, l'histoire de Jésus-Christ le montrait dès sa naissance, fuyant le glaive des soldats d'Hérode, réduit à tous les maux de l'exil tant que vécut ce prince. Plus tard, dans sa patrie, veut-il se faire connaître pour le Sauveur promis et attendu; loin de réduire

ses ennemis, il en est haï, persécuté. Après l'avoir insulté comme un roi de théâtre, ils le condamnent au gibet infâme de la croix. N'étaient-ce pas là des scandales éclatants, et comment donc croire en lui ?

Le livre des Psaumes avait dit encore : *Il régnera d'une mer à l'autre.* Ils pensaient de là qu'il établirait leur domination sur le monde entier. Les disciples eux-mêmes, qu'il honorait de ses confidences, bien qu'en particulier il ne leur promît que tourments et ignominies en ce monde, n'avaient pu se défendre encore de ce premier sentiment dont on avait préoccupé leur enfance. *Eh ! Maître,* lui disaient-ils, *quand est-ce qu'arrivera votre règne ? Sera-ce bientôt que vous rétablirez le royaume abattu d'Israël ?* (Act., I, 6.) Ils se flattaient de mille espérances grossières, et commençaient à se débattre entre eux de l'honneur de la préséance. (Matt., XX.) Ainsi tous comptaient le voir briser le joug des ennemis. — Loin de là, il était mort sous les coups des Romains, par l'ordre de Ponce-Pilate, leur préfet en Judée. Comment reconnaître là le Fils glorieux de David, dont le trône devait être éternel ?

Au retour de la captivité, quand on rebâtissait le temple, le Prophète Aggée encourageait ainsi les travailleurs : *Encore un peu de temps et le Désiré des nations viendra, et je remplirai de gloire cette maison, dit le Seigneur. La gloire de ce temple sera plus grande que celle du premier ; en ce lieu je donnerai la paix.* Cependant Jésus-Christ, loin de relever ses solennités, de rendre à ses instruments de musique leurs concerts, à ses autels leurs lévites, avait dit : Je vous le dis en vérité, *un temps viendra bientôt qu'il n'y restera plus*

pierre sur pierre. (Luc, XXI.) Au lieu de la paix, il avait fait cette triste prophétie sur Jérusalem, centre de la nation et siége du Tabernacle : *Tes ennemis te presseront de tous côtés ; ils te renverseront par terre, toi et tes enfants. Ils périront par l'épée ou seront emmenés captifs ; et Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations.* Et comment ne pas s'obstiner à rejeter un prophète sinistre à ce point, *blasphémant contre le temple,* disaient-ils, quand leur imagination était toute remplie de cette magnificence royale, de cette majesté composée dont ils faisaient leur idole ?

II. — Il y avait une autre répulsion terrible de la part des Juifs contre l'Evangile : il ne brisait pas seulement les plus chères espérances ; il renversait encore toute la loi religieuse de Moïse à laquelle ils tenaient du fond de leurs entrailles. Les Juifs faisaient consister principalement la religion dans les œuvres extérieures, dans le repos absolu du sabbat, dans la circoncision, dans les fêtes et dans les sacrifices sanglants et multipliés ; dans le déchirement des vêtements. Aussi un d'entre eux, conversant avec saint Justin, apologiste de la religion chrétienne, lui faisait ces reproches : « Vous « vous piquez de piété, et vous n'en avez pas plus que « les païens. Vous n'observez ni le sabbat, ni les fêtes, « ni la circoncision ; vous ne mettez votre espoir que « dans un crucifié. Ne suivant pas les préceptes que le « Seigneur nous a donnés dans son Testament, comment « vous en promettez-vous les récompenses ? » (*Cum Tryphone*, XI.) « Oui », lui répondait saint Justin, « en « lui développant la doctrine de l'Evangile, c'est Jésus- « Christ qui est notre espérance. Il faut désormais une

« circoncision nouvelle; en vain vous glorifiez-vous de « celle de la chair. Parce que vous vous êtes reposés « tout un jour; parce que vous mangez du pain sans « levain; parce que vous lavez vos corps; parce que « vous immolez beaucoup de victimes et vous abstenez « de certaines viandes, vous croyez avoir accompli toute « justice. Ne savez-vous pas que ce n'étaient que des « moyens employés par Dieu pour vous préserver de « l'idolâtrie; encore n'ont-ils pas toujours réussi. Vos « sacrifices ne donnaient qu'une pureté extérieure. « Jésus-Christ, la victime sans tache, purifie seul nos « consciences des œuvres mortelles, afin que ceux qui « sont appelés de Dieu, reçoivent l'héritage éternel « qu'il leur a promis ». (Idem, cap. seq.) Or, ces vérités ne pouvaient que les aigrir, les exaspérer dans le vif de leurs affections; car on voit les Apôtres avoir mille difficultés pour dissuader les Juifs convertis des observances légales. On sait que saint Paul fut même obligé de circoncire son disciple Timothée, pour ne pas trop heurter leurs préjugés au détriment de la foi.

III. — Il y avait un autre point délicat où l'Evangile venait les éloigner bien loin de Jésus-Christ. A cause de la dureté de leurs cœurs, Moïse avait permis le divorce sous la condition de donner à l'épouse un acte de renvoi. Jésus-Christ, rappelant le mariage à sa pureté primitive, disait au contraire : *Quiconque renvoie son épouse, l'expose à l'adultère ; quiconque épouse la femme ainsi renvoyée, commet un adultère.* Enfin Jésus-Christ révoltait contre lui les Pharisiens, en leur reprochant leur hypocrisie, leur orgueil, leur corruption; les Sadducéens, en prêchant la résurrection qu'ils

niaient; toute la nation, à qui il disait: *Vous ne pouvez entendre mes paroles parce que vous êtes les enfants des démons:* vous m'écouteriez si vous étiez les enfants de Dieu. Quoi de plus propre à soulever des orgueilleux infatués d'eux-mêmes, et qui aimaient à répéter : *Nous n'avons qu'un seul Père qui est Dieu.* Aussi Jésus-Christ lui-même éprouva leur fureur. Il avait rempli la Judée de son nom et de ses bienfaits, guérissant les malades, ressuscitant les morts. Il s'était montré doux, bienveillant, compatissant. Et ses vertus et ses miracles, loin de le faire connaître pour le Messie, arrachent au conseil des prêtres et des pharisiens ce cri de rage insensée : *Que faisons-nous? Cet homme fait beaucoup de prodiges ; si nous le souffrons, tout le monde croira en lui* (Jean, xi, 47) ; et ils le crucifient ! Ses disciples après son ascension furent flagellés, incarcérés, expulsés des synagogues. On voit, aux Actes des Apôtres, les magistrats excitant des violences furieuses contre l'Eglise de Jérusalem, où saint Paul, non encore converti, allait arracher les chrétiens de leurs maisons, les chargeant de fers, les jetant dans les cachots, les frappant de verges, les torturant pour les forcer à blasphémer ou à renier Jésus-Christ. Lui-même peint la nation dans sa personne, en disant qu'il n'y avait rien alors *qu'il ne crût devoir faire contre le nom de Jésus-Christ.* (Act., viii, 22, 26.) Mais, qui peut combattre contre Dieu ? Malgré ces passions révoltées, il augmentait tous les jours le nombre de ceux qui devaient être sauvés. Au sein de la multitude des Juifs convertis, on pouvait compter des hommes les plus illustres de la nation : un Nicodème, prince des Juifs;

Joseph d'Arimathie, noble décurion ; Zachée, homme riche et puissant, et chef des publicains ; Zaïre, prince de la synagogue. On voit briller plus tard parmi les disciples, saint Etienne, premier martyr ; le docteur Gamaliel, qui avait ainsi défendu les Apôtres devant le conseil : Ne les inquiétez point ; si leur entreprise vient des hommes, elle périra ; *si elle vient de Dieu, vous ne pouvez lui résister* (Act., v, 39) ; enfin saint Paul, illustre disciple de Gamaliel. Et cette multitude de croyants n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme ; ils conservaient la pureté de la doctrine, persévéraient dans la sainte communion, dans la prière et les louanges divines. (Act., II.)

Ainsi Jésus-Christ a conquis le titre que lui avait donné Pilate sur la croix : *Jésus de Nazareth, Roi des Juifs.* Malgré les haines, les préjugés, les habitudes et la force publique de la nation, il en appelle à lui tous les cœurs justes et droits. Il n'y a pour le méconnaître que les hommes avilis par des penchants terrestres, amateurs des voluptés, des grandeurs, des délices de la vie, ayant peur de la contrainte et de la pénitence. Saisissante figure d'une foule de mauvais chrétiens : ils n'abandonnent également Jésus-Christ, ses autels, ses sacrements, la pénitence et ses mortifications, que parce qu'il faudrait mettre un frein à la cupidité, à l'ivrognerie, à la sensualité, à la luxure ; que parce qu'ils suivent la volonté de la chair et du sang. C'est toujours ce mot de saint Paul : *L'homme animal et charnel ne comprend rien aux choses de Dieu ; elles sont folie pour lui.* Ah ! Jésus-Christ est la voie qui conduit à la patrie céleste ; mais, pour être son disciple, il faut se

renoncer, crucifier la chair avec ses convoitises, vivre ici-bas en toute justice, piété, chasteté. C'est aux cœurs humbles et détachés qu'il donne sa grâce : ce sont les cœurs chastes et purs qu'il habite par son Esprit-Saint; à eux qu'il se montre face à face dans la splendeur éternelle. Ainsi soit-il.

XLVIIIe INSTRUCTION.

MIRACLE DE LA CONVERSION DES PAÏENS — AUX CROYANCES DE L'ÉVANGILE.

Docete omnes gentes, docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis.

Instruisez toutes les nations, apprenez-leur à observer ce que j'ai commandé.
(MATTH. XXVIII.)

Le monde ancien, qui n'avait pour dieux que de monstrueuses idoles dont se moque le Psalmiste (Ps. CXIII), est converti à Jésus-Christ ; il est entré à flots pressés dans cette barque de Pierre qui mène les élus de la mer du monde aux rivages du ciel. « Aggée », dit saint Augustin, « est celui de tous les Prophètes qui « a le mieux prédit Jésus-Christ, et son Eglise établie « dans les nations. Encore un peu de temps, dit le Sei-

« gneur des armées, et j'ébranlerai le ciel et la terre, « et la mer et le continent. *Je remuerai toutes les na-« tions, et il viendra le Désiré de tous les peuples !* « Jésus-Christ ébranle le ciel par le témoignage que « les anges et les astres donnent à son Incarnation ; « il émeut la terre par l'enfantement d'une Vierge et « par l'attente universelle où étaient tous les esprits ; « il émeut le ciel, la terre et la mer, quand il est an-« noncé dans les îles et par tout l'univers. Ainsi l'on voit « toutes les nations s'ébranler et embrasser la foi ». (*Cité de Dieu*, livre XVIII, xxxv.) Comme les Apôtres avaient reçu de Jésus-Christ l'ordre de prêcher son Evangile au monde entier, le Saint-Esprit, au jour de la Pentecôte, fait parler à chacun d'eux les langues de tous les peuples, figurant ainsi l'unité de l'Eglise catholique, qui se répand par toutes les nations et parle toutes les langues. (Ib., xlix.) Pour admirer ce miracle de la conversion du monde, il suffit, mes Frères, de considérer la nature de l'Evangile prêché à des Païens, d'abord en ses *Croyances*.

Tous les mystères de l'Evangile froissaient l'orgueil de la raison humaine. Le premier de tous est d'annoncer en Dieu trois personnes, le Père, le Fils, le Saint-Esprit, toutes les trois égales, éternelles, ne composant qu'un seul Dieu. Trinité auguste et profonde, que tout homme doit confesser, au nom de qui il doit être baptisé pour hériter la vie éternelle ; Trinité sainte et redoutable au pécheur, dont la Providence veille sur le vermisseau comme sur le Séraphin, et dont aucun homme ne peut éviter les sévères jugements s'il n'a point ici-bas fléchi sa miséricorde ; Trinité admirable

dont la beauté est sans défaut, la grandeur sans étendue, la bonté sans bornes ; dont l'éternité n'est point sujette au temps, ni la vie à la mort, ni la force à la faiblesse, ni la vérité au mensonge. Trinité stable au milieu de toutes choses, créant tout sans avoir besoin de rien, gouvernant tout sans peine et sans travail, distribuant à son gré la vie et la mort. (Aug. *Méd.* XXIX.) Certes, il y avait loin de là à ces divinités charnelles, inférieures les unes aux autres, impuissantes, soumises à un aveugle destin, devant qui s'inclinaient les nations ; dieux indifférents aux vices et aux débauches, puisque leur vie, leur culte, leurs mystères en étaient des leçons vivantes ! Ce Dieu incompréhensible des Chrétiens, cette Trinité si terrible aux passions impies et impures, a été révérée cependant dès la propagation de l'Evangile. A la voix des Apôtres, là où étaient adorés d'abominables démons, les hommes baptisés en Jésus-Christ ont mêlé leurs voix à la voix des anges, pour redire avec eux : *Saint, Saint, Saint est le Seigneur le Dieu des armées !* Partout où le soleil puisse porter sa lumière, on chante : *Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit !*

L'Evangile renversait toutes les croyances antiques, enracinées dans le cœur par l'éducation d'enfance, embellies par toutes les séductions de la poésie et de l'éloquence. Ses Apôtres, ses Docteurs venaient répéter contre les dieux de leurs autels, ces amères dérisions du Prophète : *Les idoles des nations sont de l'or et de l'argent, œuvres de la main des hommes ; vaines représentations, ayant une bouche et ne pouvant parler ; des oreilles et n'entendant pas ; des pieds et ne mar-*

chant pas. Qu'ils leur deviennent semblables, tous ceux qui les ont faites et qui y mettent leur confiance ! Les Pères de l'Eglise n'avaient pas assez de sarcasmes pour ces dieux de chair, morts dans la chair ! Mais en cela même l'Evangile offrait aux yeux de la sagesse mondaine une éclatante contradiction. Le mystère de la piété, qu'il prêchait, est celui du Verbe de Dieu fait chair, le mystère du Fils de Dieu incarné, revêtu des lambeaux de notre mortalité douloureuse ! Et que de contradictions apparentes en ce mystère ! Il est Dieu de la béatitude infinie, de la majesté terrible ; néanmoins, il n'a pas horreur des entrailles d'une jeune Vierge ; il en devient l'enfant, sans que sa naissance altère en lui la majesté du Dieu, ou dans sa Mère l'inviolable intégrité de la Vierge. Il n'a pour berceau qu'une crèche, pour abri qu'une étable en venant au monde ; et la terre entière est à lui, et les anges l'environnent en chantant : *Gloire à Dieu dans les hauteurs, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Il grandit en âge et en sagesse, et sa sagesse ne connaît ni commencement ni fin. Il est soumis à Marie et à Joseph, et toute créature l'adore. Il gagne sa vie dans l'atelier d'un charpentier, et on le prêche comme le désirable aliment, la manne immortelle dont se rassasient éternellement les bienheureux ! « Celui que les « anges servent avec respect est tenté par le démon ; « le pain de vie a faim ; la fontaine a soif ; la hauteur « rampe à terre ; la force est faible ; la vigueur, « infirme ; la gloire, obscure ; la joie, triste ; l'allé- « gresse, pleurante ; la majesté, dégradée. Il meurt ; « Celui par qui tout vit et respire ! » (S. Ans. *Méd.* XIII.)

S'il meurt, c'est qu'il *l'a bien voulu*, disent les Ecritures. Et il se plaint des tristesses mortelles de son agonie, de l'abandon de ses Apôtres et de Dieu, des horreurs de la soif ! Sont-ce là des affections volontaires ? Il expire sur le gibet où l'on exposait les esclaves les plus notés d'infamie ; il y expire entre deux scélérats, comme plus infâme qu'eux. Et l'Evangile ajoute néanmoins : *Il faut qu'au nom de Jésus-Christ tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers !* (Philipp., II.) Comment donc Jésus-Christ crucifié, scandale pour le Juif, n'aurait-il pas été folie pour le Païen ? Dans ces mains percées pouvaient-ils voir les mains puissantes qui brandissent le tonnerre ? Dans cet homme de douleurs pouvaient-ils révérer celui à qui les anges, voilés de leurs ailes, ne cessent de répéter en frémissant : *Il est saint, le Dieu des armées : toute la terre est remplie de la majesté de sa gloire ?*

Là ne se bornaient pas cependant les difficultés de la foi catholique : chaque leçon, chaque enseignement de l'Evangile rebutait les Gentils, en traitant leur savoir orgueilleux de folie et d'aveuglement. Ces mystères d'un Dieu fait homme et mourant, Jésus-Christ les avait accomplis pour effacer le péché originel ; autre mystère sombre et profond ! On disait donc aux Païens : Nous sommes par nature enfants de colère, coupables avant que de naître, et cela parce qu'Adam s'est révolté contre Dieu depuis quatre mille ans. Nous avons tous péché en Adam ; nous ne pouvons retrouver la grâce, la vie et la justice qu'en Jésus-Christ. Et quand même le péché originel ne serait pas un mystère,

pourquoi, comment était ce Dieu qui venait expier lui-même les outrages faits à sa gloire ? En entendant prêcher ces croyances, il faut en convenir, le Païen avait encore plus de raison de dire que les Pères : « Quoi ! le juste est puni pour le coupable, l'innocent « pour le criminel, le saint pour l'impie, le bon pour « le méchant ! J'ai mangé du fruit défendu, et c'est « vous, Seigneur, qu'on abreuve de fiel ! J'ai vécu dans « les délices, et vous avez en ma place les pieds et les « mains en lambeaux ? Quoi ! Eve pécheresse m'ap- « plaudit dans l'iniquité, et c'est l'innocente Marie qui « gémit de douleur au pied de votre croix ». (S. August. *Médit.* VII.)

Le Païen qui embrassait la foi devait croire à la sainte Eucharistie ; il devait croire que Jésus-Christ descend tous les jours en des milliers d'endroits, entre les mains des prêtres ; qu'il fait ses délices d'habiter nos cœurs par la divine communion ; qu'il s'anéantit dans une hostie, en tout semblable en apparence au pain ordinaire ; que malgré l'impiété de la multitude, il demeure en nos tabernacles et la nuit et le jour. Il fallait croire que ce sang divin, versé sur le Calvaire, est journellement appliqué aux souillures de nos âmes par les Sacrements. Mais si les Juifs, à la promesse de la sainte Eucharistie, disaient : *Ce discours est dur, qui donc peut l'entendre ?* si plusieurs mêmes des disciples de Jésus-Christ, déjà témoins de ses miracles, n'eurent pas foi à cette étonnante promesse et l'abandonnèrent (Jean, VI, 67) ; combien tous ces mystères de puissance, d'humiliation et d'amour pour des pécheurs, devaient paraître plus incroyables aux Païens !

Il fallait croire, mes Frères, à l'éternité de l'enfer, à l'éternité du paradis, vérités si terribles aux passions humaines et répétées à chaque page de l'Evangile avec la majesté divine de Jésus-Christ ! Il fallait croire à la résurrection future de nos corps. « Quant à la corruption et à la dissolution des cadavres dont une partie « retourne en poussière et l'autre s'évapore ; dont les « uns deviennent la proie des bêtes ou des flammes, « les autres sont engloutis et dispersés dans les flots « de la mer, c'est encore pour les païens une difficulté « grave, dit saint Augustin. Que cette corruption, cette « poussière, prenne une forme nouvelle, redevienne « chair, ils ne le croient pas ». (*Cité Div.*, liv. XXII, ch. XII.) Et remarquez-le bien, mes Frères, ces croyances de notre foi ne tolèrent ni doute ni hésitation. Il est ordonné de les croire, défendu de les sonder, impossible de les approfondir. Quand un Ange descendu du ciel vous annoncerait un Evangile différent de celui que nous vous annonçons, dit saint Paul, *qu'il soit anathème. Celui qui ne croit pas est déjà condamné !*

Toutes ces vérités répugnent donc aux sens, dont elles contredisent le témoignage ; à l'esprit, dont elles surpassent les lumières ; à la corruption de la nature par la morale austère et sainte qu'elles établissent, comme je le montrerai dans les instructions suivantes. De plus nous verrons les croix, les tortures, les ignominies, les persécutions et les genres horribles de mort auxquels s'exposaient les hommes en les professant, en les croyant. Elles ont été prêchées par de pauvres Apôtres, au milieu du siècle savant d'Au-

guste : elles n'avaient de fondement, de racines, ni dans la science des philosophes, ni dans les chants des poëtes, ni dans la religion des peuples. Elles ont été attaquées par l'épée des Césars, par les écrits des philosophes criant à la folie de prêcher un Dieu s'abaissant jusqu'à nous ; par les arrêts du sénat ; par les violences des prêtres des idoles ; par les fureurs de la populace : tout l'empire Romain frémissait de colère contre Jésus-Christ et son Evangile, parce qu'il attribuait à ses faux dieux, sa grandeur, ses victoires, sa puissance et la terreur qu'il inspirait à l'univers ; et à leur abandon, au contraire, leurs colères, et les calamités qui le ravageaient dans toute son étendue. (*Cité de Dieu*, lib. I.) Il n'est point une seule croyance chrétienne, sur qui l'hérésie n'ait déchaîné sa haine et son orgueil. D'où vient donc que de toutes parts on professe une foi si ardente à Jésus-Christ remonté dans les cieux, sinon que cette foi a été établie par le concours des plus éclatants miracles, selon cette promesse de Jésus-Christ : *Une fois élevé en croix j'attirerai tout le monde à moi?* « N'est-il donc pas un miracle de « folie celui qui demande encore des miracles pour « croire, quand le monde entier croit ? » (*Cité de Dieu*, lib. XXII, VIII.) Ainsi, c'est manifestement un grand mystère d'amour que Dieu ait voulu se manifester dans la chair, être approuvé par le témoignage du Saint-Esprit, prêché aux nations et cru dans le monde. (I Timoth. III.) Attachons-nous, mes Frères, comme ces flots de païens que l'Evangile amenait au Sauveur ; attachons-nous à lui à la vie, à la mort, de toute l'énergie de notre amour. C'est à ses pieds que les élus chan-

tent ce cantique d'éternelle allégresse : « Vous nous « avez rachetés, Seigneur, dans votre sang, de toute « tribu, de toute langue, de tout peuple, de toute « nation, pour être le royaume de votre Père : à vous la « bénédiction, l'honneur, la gloire et la puissance aux « siècles des siècles ». (Apocalypse, ch. v.) Ainsi soit-il.

XLIX[e] INSTRUCTION.

MIRACLE DE LA CONVERSION DU MONDE — A LA MORALE DE L'ÉVANGILE.

Nunc annuntiat Deus ut omnes ubique pœnitentiam agant.

Dieu fait maintenant annoncer à tous les hommes et en tous lieux qu'ils fassent pénitence. (ACT. XVII, 30.)

Jésus-Christ né dans une étable et mort sur une croix, après une vie d'artisan s'est fait révérer comme le Dieu du ciel et de la terre, comme le juge futur des vivants et des morts, par tout le genre humain. Miracle prodigieux qui suppose tous les miracles ; miracle toujours subsistant sous nos yeux. Nous voyons l'Eglise catholique poursuivre son pèlerinage sur la terre, re-

crutant des citoyens chez toutes les nations, rassemblant dans toutes les langues les âmes droites, honnêtes, généreuses pour les conduire au ciel. Triomphe magnifique célébré par le prophète Isaïe : « Levez-vous, « Jérusalem, soyez resplendissante : voilà que la gloire « du Seigneur s'est levée sur vous. Les nations mar« cheront à votre lumière, et les rois à l'éclat de votre « splendeur. Vos fils viendront à vous des extrémités « du monde ; vos filles se précipiteront vers vous des « quatre vents. Alors vous verrez, et votre cœur dé« bordera de joie ; il tressaillera d'allégresse lorsque « vous serez comblée des richesses de la mer, et que « tout ce qu'il y a de grand dans les nations viendra « se donner à vous ». (Isaïe, LX.) S'il était difficile aux Païens d'admettre l'Evangile à cause de ses mystères et de ses croyances, je dis qu'il était bien plus difficile encore d'admettre *la chaste et austère morale* de la croix !

Pour comprendre le divin spectacle de l'Evangile triomphant du monde, il faut voir quelle corruption le dévorait alors. Prenez donc les sept péchés capitaux, tous les instincts ignobles du cœur dans toute leur noirceur, dans toute leur rage, ils étaient adorés. Au haut du ciel païen, on contemplait des dieux en discorde, des déesses rivales, jalouses, assouvissant leur haine dans la ruine des provinces et des cités. Là c'étaient des dieux marchands et voleurs ; ici, le dieu de l'argent et de l'avarice ; plus loin, le dieu de l'ivrognerie ; partout la déesse impure, la honteuse Vénus. Toute passion sale, barbare, cruelle, avait donc des protecteurs dans le ciel ; s'y livrer était un acte de re-

ligion, une imitation des dieux! Qui ne reconnaîtrait ici, mes Frères, la présence des démons ennemis de nos âmes, rôdant sans cesse pour les dévorer, et les conduire à leur véritable supplice? Et ces monstres d'enfer se montraient également ennemis du corps, de la figure humaine; ils se faisaient immoler les hommes par milliers! Saturne, un d'entre eux, avait dévoré ses enfants; il voulait qu'en certaines contrées des pères lui sacrifiassent leurs fils en étouffant leurs cris à force de baisers et de caresses, pour ne pas offrir une victime gémissante. Les Gaulois, à chaque retour de l'année, brûlaient à Mercure de grands paniers d'osier remplis de victimes humaines. Les Romains, pour se rendre propices leurs dieux, enterraient leurs captifs tout vivants. Jupiter voulait sur ses autels le sang des criminels; Bellone ne promettait la victoire qu'après de nombreuses libations de sang humain. (Minut. Fel., xxx.) Ces démons horribles, que Jésus-Christ venait chasser du monde, entretenaient les combats des gladiateurs, où des malheureux s'égorgeaient en masse pour divertir le peuple romain; ils entretenaient l'esclavage: les trois quarts de la race humaine étaient esclaves de l'autre quart, foulés et broyés comme le raisin sous le pressoir. La femme, l'enfant, le vieillard n'avaient pas rang parmi les créatures raisonnables; la loi ne les nommait que des *choses;* elle autorisait le divorce et l'infanticide!

Quant à l'honnêteté, les hommes n'étaient plus qu'un immense troupeau d'animaux impurs. L'obscénité était encensée sur les autels; les orgies les plus dégoûtantes fêtaient Vénus et Bacchus, et leurs statues

dépouillées étaient promenées dans les rues, suivies par une multitude dévergondée poussant des cris que l'on peut deviner. A Athènes, la ville des belles-lettres, les courtisanes décidaient de la paix et de la guerre ; elles avaient des statues d'or au milieu des bois, et des tombeaux plus magnifiques que les grands hommes de la patrie. (De Genoude, *tableau du* 1er *siècle.*) Platon, le divin Platon, comme le nommaient les anciens, n'a rien de mieux à dire sur la continence de Socrate, le plus sage de la Grèce, sinon qu'il refusa de commettre un crime contre nature, qui lui était offert. A Rome, dit saint Jérôme, les nobles matrones ne rougissaient pas de se dévoiler à nu aux regards de la foule, dans les bains publics. Ailleurs, les mères allaient conduire elles-mêmes leurs filles de quinze ans, dans les bois sacrés, pour y immoler leur honneur à la déesse impure. Pour abréger du reste, écoutez saint Paul écrivant aux Romains : « Parce qu'ils n'ont pas rendu « gloire à Dieu, le Seigneur les a livrés aux désirs de « leurs cœurs, à des passions immondes. Les hommes « et les femmes ont outragé les lois naturelles avec « une fureur inconnue aux animaux. Ils ont débordé « d'injustice, de fornication, d'avarice. Ils ont été en« vieux, meurtriers, querelleurs, trompeurs, semeurs « de faux rapports, calomniateurs, outrageux envers « Dieu. Ils n'ont eu ni modestie, ni affection, ni foi, « ni miséricorde, et ils s'avançaient sans le comprendre « dans les sentiers de la mort ». (Rom., I.)

Et comment aurait-il pu en être autrement ? *C'est la crainte du Seigneur qui est le commencement de la sagesse.* Or, les nations ne fêtaient leurs dieux infâmes

que par amour de leurs abominations. Les poëtes, les comédiens amusaient publiquement les peuples, au récit de leurs querelles, de leurs revers, de leurs déceptions, de leur libertinage ; ainsi la religion n'était qu'une dérision de la divinité, un odieux tissu de sacriléges. Voilà le champ hérissé de ronces et d'épines que de pauvres Apôtres avaient à convertir en un jardin du Saint-Esprit. Combien la splendeur céleste de l'Évangile dut paraître terrible à ces pauvres enfants de ténèbres ! Quelles ne durent pas être leurs frayeurs et leur aversion par conséquent, en voyant cette loi nouvelle relever avec tant de grandeur la majesté de Dieu, terrible aux anges eux-mêmes, environner son trône de tant de respect et de crainte ! Ouvraient-ils cet Evangile de Jésus crucifié, saint Jean son précurseur, brisé de jeûnes et de pénitence, leur criait : *Faites pénitence, car voilà que le Seigneur met la hache à la racine de l'arbre. Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit, sera coupé et jeté au feu ; déjà il tient le van à la main pour vanner son aire ; il recueillera le froment dans les greniers ; mais la paille, il la brûlera dans un feu inextinguible.* (Matth. IV.) Jésus-Christ venait lui-même leur dire après saint Jean : « Soyez saints comme votre Père céleste est saint et « parfait. Coupez-vous les pieds, les mains ; arrachez-« vous les yeux, s'ils vous scandalisent. Quittez votre « père, votre mère ; haïssez votre âme s'il le faut, pour « me suivre. Ce ne sont pas les assassins, les bourreaux « qu'il faut craindre, mais Celui-là seul qui peut jeter « le corps et l'âme dans les enfers. Ce ne sera pas « l'homme aux belles paroles ; pas même celui qui

« aura dit : Seigneur, Seigneur, à qui seront ouverts « les cieux; je n'y aurai pour frères et pour sœurs que « ceux et celles qui auront accompli les volontés de « mon Père. Il faudra rendre compte des pensées, des « désirs, des intentions, d'une parole inutile. Il sera « rendu à chacun selon ses œuvres. Au serviteur qui « aura reçu cinq talents, il sera demandé compte de « cinq talents. Le mauvais riche est condamné, non « pas pour avoir volé, opprimé, mais parce qu'il n'a « pensé qu'à lui en ce monde, parce que de son argent « inutilement entassé, il n'a fait aucune bonne œuvre. « Un jour viendra où le Fils de l'homme apparaî- « tra avec une grande puissance et une grande ma- « jesté ; où tous les peuples de la terre pousseront des « gémissements; où il enverra ses anges recueillir les « élus des quatre coins du monde : Veillez donc à ce « que vos cœurs ne s'appesantissent pas dans la bonne « chère et l'ivrognerie, de crainte que ce jour ne vous « surprenne tout à coup, car il enveloppera comme un « filet tous ceux qui demeurent sur la terre : Veillez et « priez en tout temps, afin que vous soyez rendus « dignes d'éviter tous les maux qui arriveront alors, « et de paraître avec confiance devant le Fils de « l'homme ». (Luc, XXI.) Après Jésus-Christ les Apôtres ne cessaient de répéter dans le monde : « Faites péni- « tence, changez vos cœurs et vos mœurs pour le jour « où viendra vous juger Jésus-Christ. (Act. II et III.) « Alors périront tous les ouvriers d'iniquité ; alors « tous ceux qui auront crucifié le Sauveur par leurs « péchés, se frapperont la poitrine, et crieront aux « collines : Tombez sur nous, cachez-nous de la colère

« de l'Agneau. Ceux qui auront été puissants seront « puissamment tourmentés; la justice du Seigneur « multipliera les supplices à proportion des délices « criminelles des pécheurs ». (Apocal. *passim.*)

Enfin les défenseurs de la religion, les Pères de l'Eglise ne cessaient de troubler les Païens licencieux et dissolus, par le portrait de la justice divine. « On ne « se moque pas de notre Dieu, disaient-ils ; son nom « seul est saint et effrayant ! Il a formé l'homme à son « image et à sa ressemblance pour le posséder un « jour : mais il nous jugera selon nos actions bonnes « ou mauvaises, car il sonde les reins et les cœurs. « C'est Dieu qui a placé dans la tempête, dans les feux « de sa foudre, les signes de sa majesté et de la ter- « reur de ses jugements ! Il nous a tracé des préceptes « impérissables, inflexibles, à la pratique desquels il « donnera, à la mort, un bonheur sans fin ; quant au « malheureux qui les aura méprisés, il sera con- « damné à des flammes éternelles ». (Tertullien, *Apolog.*, XXIII.)

« Le Seigneur est un juge sévère ; il voit tous nos « crimes, observe toutes nos voies, compte nos pas dans « le chemin du mal ; il inscrit tout sur le livre du der- « nier jour. Il a gardé le silence, il a montré toute l'é- « tendue de sa patience ; mais, malheur à nous quand « éclatera sa colère. Oui, tôt ou tard se manifestera sa « justice ; son tribunal lancera l'éclair et le tonnerre « lorsqu'il convoquera le ciel et la terre pour choisir le « peuple de ses élus ». (*Médit.* de S. August., XL.) Le Seigneur est si saint, si redoutable, que c'est de l'audace à un mortel d'oser le louer, le bénir et l'adorer, sans

fondre en larmes, sans la plus vive douleur de repentir. Les anges eux-mêmes tremblent de crainte en l'adorant et en chantant ses louanges. Comment pourrait-il en être autrement du pécheur ? Aussi David lui disait-il : « Pénétrez ma chair de « la frayeur de vos jugements ; que mon cœur se « réjouisse de telle sorte qu'il craigne toujours la sain-« teté de votre nom » (Ps. CXVIII) ; et Job pieux et innocent : « J'ai toujours craint le Seigneur comme les flots « orageux de la mer, suspendus au-dessus de ma « tête ». (S. August., *Méd.* XXXIV.)

Tel est le frein redoutable et menaçant qu'apportait l'Evangile à des passions jusque-là libres, indomptées, encouragées par l'exemple des faux dieux ; on comprend ainsi quelles fureurs, quelles inimitiés elles durent allumer pour le repousser, pour répéter avec les impies de l'Ecriture : *Brisons ses chaînes, jetons son joug loin de nos épaules : nous ne voulons pas de son règne !* Je reviendrai plus tard sur ce grave sujet. Aujourd'hui je me borne, en finissant, à rapporter un exemple remarquable de la haine et de l'épouvante qu'inspirait aux païens la morale de Jésus-Christ. Un certain Félix, président de la Judée au nom des Romains, désirait depuis longtemps entendre prêcher saint Paul. L'Apôtre amené devant lui, parla de l'inexorable justice de Dieu contre les voleurs et les impudiques ; et le romain effrayé de s'écrier : *C'est assez pour cette heure!* tant la lumière évangélique blessait les yeux de sa conscience. (Act., XXIV.) Nous voyons au contraire les premiers disciples opérant leur salut *dans la crainte et l'effroi*, persévérant ainsi dans les sentiers du

Seigneur. (Act., II.) Et, mes Frères, s'il y a peu de religion, de piété, de bonnes œuvres parmi les hommes d'aujourd'hui ; s'ils sont endurcis dans leur mépris de Dieu, dans l'oubli de leur âme et de son éternité, hélas ! c'est qu'ils ne connaissent pas, ne veulent pas connaître l'infinie justice de Dieu. On aime à croire, à se persuader que ce qu'il nous dit de ses jugements, dans son Evangile, n'est qu'un épouvantail ; qu'il sera plutôt menteur que sévère ; et on continue à l'insulter, à se moquer de lui et de ses adorables commandements. Ah ! le Seigneur est d'une justice infinie ; il est terrible en ses conseils sur les enfants des hommes ! L'Apôtre frémissait en contemplant cet abîme. Elle sera éternelle cette vérité proclamée par l'Ange de l'Apocalypse : *Quiconque aura adoré la bête et son image, aura porté son caractère, sera enivré du calice de la colère de Dieu, et tourmenté dans le soufre et le feu.* (Apoc., XIV.) Et pour profiter de cette instruction, gravons bien dans nos âmes cette parole du Saint-Esprit : *La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse ; quand bientôt sa colère s'embrasera, bienheureux tous ceux qui auront mis en lui leur espérance.* (Ps. II.) Ainsi soit-il.

L^e INSTRUCTION.

MIRACLE DE LA CONVERSION DU MONDE — A LA MORALE DE L'ÉVANGILE (SUITE).

Lex Domini immaculata convertens animas.

La loi du Seigneur est sans tache et convertit les âmes. (Ps. XVIII.)

Les esprits immondes, adorés sous le nom de dieux avant Jésus-Christ, ont permis à la malice humaine de combler la mesure. Loin de donner à leurs adorateurs des lois et des lumières pour bien vivre, ils montraient leur propre vie comme des encouragements à l'infamie, et dévoraient ainsi par des hontes et des corruptions inexprimables, et la chair et l'âme des hommes. « Lisez au contraire nos Ecritures : quels « sublimes et divins commandements donnent aux « peuples assemblés pour les entendre, et les Pro- « phètes, et le saint Evangile, et les Actes des Apôtres, « et leurs Epîtres ! Vous n'y trouvez que des maximes « de justice, de probité, de pudeur, qui tendent à nous « assurer ici-bas une vie tranquille et heureuse, pour « nous conduire à la vie éternelle et nous faire régner « dans la béatitude ». (*Cité de Dieu*, liv. II, ch. XIX.) *La loi du Seigneur est toute belle de pureté ; elle est*

immaculée et convertit les âmes, dit le psalmiste. Je continue aujourd'hui à montrer ses triomphes sur la corruption des gentils !

Les dieux des nations païennes n'étaient que de monstrueux démons, haïssant les hommes, affamés de leur chair, de leur sang, de la perte de leurs âmes. L'Evangile a peint au contraire en deux mots la bonté et l'adorable compassion de notre Dieu : *Il a passé en faisant le bien, en guérissant tous les opprimés.* (Act., x.) Quel est le plus grand commandement de la loi, demande un jour un docteur à Jésus-Christ ? Le Sauveur répondit : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toute votre âme et de toutes vos forces ; vous aimerez aussi votre prochain comme vous-même. En ces deux préceptes est renfermée toute la loi.* (Matth. XXII.) Avant de quitter la vie, il ajoutait : Ce que je vous recommande, c'est de vous aimer les uns les autres ; *à cela on vous reconnaîtra pour mes disciples.* Et saint Jean, cassé par les années, ne cessait de répéter : *Mes petits-enfants, aimez-vous les uns les autres.* Comme on lui en demandait la cause : *C'est, reprenait-il, que cette parole renferme le commandement du Seigneur ; et si on l'observe, il suffit.* Par ce double précepte est tracée pour tous nos jours la règle de notre vie. L'amour de Dieu, dominant tous les amours, toutes les passions permises, tous les penchants légitimes du cœur humain ; le respect, la bonté envers nos frères ; plus de victimes humaines ! Et la morale de Jésus-Christ n'est que le développement de ces devoirs. Au haut de l'échelle sociale, le prince est le ministre de Dieu pour faire le bien et punir le mal. Par là

même il faut lui obéir comme à Dieu, en conscience et non par crainte; la révolte est un crime. D'un autre côté, le plus grand des princes n'est que le serviteur des autres; de même que Jésus-Christ, le Prince des rois de la terre, est venu pour servir et non pour être servi. Dans la famille, le père est le chef, comme Jésus-Christ est le Chef de l'Eglise; mais la femme, moindre que lui en puissance, l'égale en dignité; elle doit être traitée avec le même chaste et saint amour que Jésus-Christ conserve à son Eglise. Les enfants doivent obéir à leur père, à leur mère, en ce qui est selon le Seigneur; mais les parents ne doivent pas les traiter comme des animaux, ni les brutaliser, de crainte qu'ils ne tombent dans l'abattement. Au serviteur d'obéir à son maître, avec crainte et respect, comme à Jésus-Christ lui-même. Cependant il fait partie de la maison, et *le maître qui en néglige le soin est pire qu'un infidèle.* (I Timoth., v.) Il est donc obligé de le traiter avec charité, se souvenant qu'ils n'ont qu'un maître commun dans le ciel, qui n'aura pas d'égard à la condition des personnes. (Eph., VI.) Contre la sauvage et cruelle habitude de se défaire des enfants et des femmes, de les abandonner, Jésus-Christ, Sauveur de tous, protége l'enfant dès le sein de sa mère; il le consacre par le baptême. Il assure la faiblesse du sexe contre l'inconstance de l'homme par le lien indissoluble, inséparable du mariage. Enfin, en ordonnant de le voir lui-même dans le dernier des hommes, dans le plus petit des malheureux, il impose le devoir de l'aumône pour le pauvre, de la compassion pour les affligés; de la miséricorde et du pardon pour les

ennemis ; de la modération pour les vaincus ! « Chéris-« sez-vous donc les uns les autres avec une tendresse « fraternelle, dit saint Paul ; prévenez-vous par des « témoignages d'honneur. Soyez hospitaliers pour le « voyageur et l'étranger, bénissez ceux qui vous per-« sécutent, bénissez-les, loin de leur souhaiter du mal ; « réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie ; « répandez des larmes avec ceux qui pleurent ». (Rom., XII.)

Cette loi d'amour et de respect est belle et immaculée, elle est divine et sainte ; et c'est précisément ce qui aigrissait contre elle la cupidité, la rapacité, l'ambition de dominer et d'opprimer qui régnait chez les Césars, les magistrats, les juges et les puissants du monde païen. Comment n'auraient-ils pas frémi de rage en l'entendant prêcher, ces hommes habitués à la violence, à l'exploitation de la vie, de l'honneur, des biens, de la réputation de leurs semblables, et qu'il fallait respecter désormais comme des frères et des sœurs en Jésus-Christ ? On sait ce qu'ils déployèrent de rage pendant trois cents ans, pour détruire la religion chrétienne, cette ennemie si intraitable à leur égard ! C'était le peuple tout entier à son tour qui repoussait l'Evangile, parce qu'il venait porter le couteau de la circoncision sur les fibres les plus chères du cœur ! A des hommes qui adoraient des dieux sales et adultères, dont l'âme était de sang et de boue, et qui avaient lieu de dire : *Pourquoi serait-il honteux pour moi de faire ce que font les dieux ?* L'Evangile disait : « Vos corps sont les temples du Saint-Esprit ; « celui qui aura souillé un de ces temples, Dieu le

« perdra. Si vous vivez selon la chair, vous mourrez; « celui qui sème dans la chair, ne moissonnera que « corruption. S'arrêter à un regard lascif, à un désir « déshonnête, c'est commettre un adultère aux yeux « de Dieu. J'ai vu le ciel ouvert », continuait saint Jean, le disciple vierge, « et j'ai entendu la voix de l'ange « qui criait : Dehors de la cité sainte les chiens et les « impudiques. (Apoc., XXII.) Ceux-là boiront le vin de « la colère de Dieu ; ils seront suppliciés par le feu et « le soufre, et la fumée de leurs tourments s'élèvera « aux siècles des siècles ». (Apoc., XIV.) A des hommes altiers, emportés, dont l'orgueil se faisait mettre au rang des dieux, même de leur vivant, malgré des vices les plus orduriers, l'Evangile criait : *Dieu résiste aux superbes ; si vous ne devenez humbles et simples comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.* — A des hommes qui dépouillaient le faible, la veuve, l'orphelin, qui ruinaient des provinces entières pour s'enrichir, la voix de Jésus-Christ disait : *Malheur à vous, riches. Oh! qu'il est difficile que ceux qui ont des richesses entrent dans le royaume des cieux ; oui, je vous le dis avec serment.* A des hommes ne rêvant que la bonne chère, les festins, les voluptés sensuelles et grossières, et à qui les philosophes les plus vantés permettaient la débauche et l'ivrognerie publique, au moins aux fêtes des dieux, l'Evangile venait dire : *Malheur à vous qui vivez dans les délices et les rires, qui avez votre consolation ici-bas !* En faisant votre Dieu de votre ventre, je le dis en pleurant, vous êtes les ennemis de la croix, et *la damnation sera votre héritage.* Si vous ne jeûnez et ne faites pénitence,

vous périrez tous ! Si vous ne crucifiez la chair avec ses désirs déréglés, vous ne pourrez être disciples de Jésus-Christ, ni héritiers de sa gloire ! Et ce fonds de malignité et de corruption, ce désordre de nos sens, ce déréglement de notre esprit et de notre cœur, tant de vices odieux que le poison du péché a laissés dans le fond intime de notre nature, l'Évangile n'ordonne-t-il pas de les haïr, de les détruire jusqu'au vif? Quoi de plus fort, de plus violent en outre que la tyrannie de la coutume, quand il s'agit surtout des passions et de la religion ? Le peuple croit par coutume et suit le torrent qu'ont suivi les aïeux; il ne connaît rien que de corporel, n'aime rien que de sensible; et quelle religion commode, caressante, sensuelle, que la religion païenne ? « Aussi la conversion du monde me paraît « merveilleuse, dit saint Chrysostome, non point parce « que les Apôtres étaient faibles contre des puissants ; « en petit nombre contre la multitude ; pauvres contre « des riches ; illettrés contre des savants et des philo« sophes ; c'est surtout parce qu'il fallait renverser la « puissance immense et redoutable de la coutume. « Ajoutez que cette coutume détruite, pour admettre « l'Evangile on s'exposait à être dénoncé, chassé de sa « patrie, haï de tous, ennemi de ses parents et des « étrangers. Ajoutez que les préceptes nouveaux étaient « austères, onéreux, crucifiant la nature et ses pen« chants. De la fornication ils appelaient à la chasteté ; « de l'amour de la vie à la mort; de l'ivrognerie à la « tempérance ; des joies dissolues aux amertumes de « la pénitence ; de l'avarice à la pauvreté. Quel autre « a pu faire admettre une morale si sévère à des

« Païens, sinon Jésus-Christ par sa vertu divine et irré-« sistible ? Oui, c'est un miracle frappant, admirable, « qu'une foi pareille ait pu prendre racine dans le « cœur d'hommes barbares, et plongés dans les vices ! » (S. Chrys., *Hom.* VII *in Epist. ad Corint.*) Il faut bien le remarquer en effet, l'Evangile ne s'en tenait pas à des paroles contre les mauvais instincts du cœur ; il réduisait le renoncement en pratique ; il foulait aux pieds ce que la nature a de plus cher, son orgueil, son amour-propre ; car il disait : « Quelques crimes que « vous ayez commis, si secrets, si honteux qu'ils puis-« sent être, il faudra les déclarer aux pieds d'un prêtre, « accuser devant lui vos consciences avec un cœur « contrit et humilié ; il n'y a que cette clef pour ouvrir « les portes des cieux. Mais le prêtre ne l'ouvrira pour « vous qu'autant que vous promettrez de renoncer à « l'impiété, à l'impureté, de réparer les injustices, de « repasser vos iniquités dans l'amertume de vos sou-« venirs. Voilà que la cité divine ne reçoit rien de « souillé dans sa gloire, ni aucun de ceux qui ont « commis l'abomination et le mensonge. Dehors de « cette glorieuse Jérusalem, les hommes avilis comme « des chiens par leurs mœurs, les empoisonneurs, « les impudiques, les homicides, les idolâtres ». (Apoc., XXII.)

Malgré cela, l'Evangile a triomphé du monde au milieu de toutes les difficultés, de toutes les fureurs, comme je le dirai plus tard. Or, pour tout ce qui nous regarde nous-mêmes, cet Evangile, mes Frères, est aussi la règle de notre vie ; il est prêché à nous aussi bien qu'aux Païens qu'il appelait à son admirable

lumière. Pas une lettre, pas un iota n'en sera retranché : *Celui qui n'y croit pas est déjà condamné.* Et n'est-il pas étonnant qu'il ait d'abord converti tout le monde, et que maintenant avec la même vertu, il ne nous convertisse pas nous-mêmes, ne ramène pas à Dieu tant de pécheurs qui vivent loin de Dieu ? N'est-il pas étonnant qu'une loi si efficace pour tant d'autres, le soit si peu pour nous ? Car quel changement, quel retour, quelle réformation de vie a-t-il opéré dans toute notre conduite. N'est-il pas étonnant qu'une loi qui a humilié les grands et les puissants, leur a inspiré le mépris de toutes les pompes humaines, de toutes les choses de la terre, n'ait pas modéré cette ambition démesurée qui nous consume, effacé de nos cœurs ces vaines idées de gloire, de fortune, d'agrandissement qui nous occupent sans relâche, et à quoi nous sacrifions si souvent notre conscience et notre salut ? N'est-il pas étonnant qu'une loi qui a fait embrasser la pauvreté évangélique à tant de riches, et qui, par un renoncement parfait aux biens temporels, les a dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, n'ait pas encore éteint jusqu'à présent cette ardente cupidité qui nous brûle, et ce désir insatiable d'amasser, d'accumuler et d'avoir ? (V. Bourdaloue.) N'est-il pas étonnant qu'une loi qui a tant donné de généreux Chrétiens, intrépides devant les bourreaux et les magistrats, renonçant à leurs parents, à leurs enfants, à leurs biens par amour de Jésus-Christ, ne nous ait pas encore arrachés au lâche respect humain, ne nous ait pas encore amenés à confesser Jésus-Christ devant le monde et les esclaves du monde ? Que pouvons-nous dire à cela pour notre

justification? « Ne nous y trompons donc pas, comme « dit l'Apôtre, ni les fornicateurs, ni les adultères, ni « ceux qui s'abandonnent à la luxure seuls ou avec « d'autres, dans le célibat ou dans le mariage; ni les « voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni ceux qui « outragent Dieu et le prochain, ne seront jamais les « héritiers du royaume des cieux. (I Corinth., VI.) Ren- « dons gloire à Dieu, et portons-le dans nos corps; car « il est écrit : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur,* « *parce qu'ils verront Dieu!* » Ainsi soit-il.

LIe INSTRUCTION.

PUISSANCE DIVINE DE L'ÉVANGILE DANS LES VERTUS DES PREMIERS CHRÉTIENS : 1° LEUR AMOUR ENVERS DIEU.

A fructibus eorum cognoscetis eos.

Vous reconnaîtrez les hommes par leurs fruits. (MATTH., VII, 16.)

L'Evangile, mes Frères, a parcouru le monde, annonçant le royaume des cieux à toute créature, renversant partout les idoles qui représentaient les passions cruelles, sauvages, déshonnêtes, convertissant les âmes! Le bien que l'homme déchu ne veut pas

faire, la grâce de Jésus-Christ l'a fait faire à ces nations païennes, pourries de débauches et de lèpre morale. « Quel prodige divin, s'écrie saint Chrysos-« tome, d'avoir en si peu de temps rempli l'univers « d'Eglises ; d'avoir converti tant de nations et de « peuples ; de les avoir amenés à répudier les lois et « les coutumes de leurs pères, à fouler aux pieds la « tyrannie de la volupté et la violence d'habitudes « criminelles ; à renverser leurs autels, leurs temples, « leurs idoles, leurs profanes solennités ; à ériger « partout de saints tabernacles à Jésus-Christ ! La pa-« role évangélique est dans tous les cœurs, à toutes « les bouches. Une terre sauvage, hérissée d'épines, « est devenue une plaine fertile et bénie où les se-« mences de la piété fleurissent et mûrissent ! Oui, là « éclate la gloire de Dieu, là se révèle sa puissance « adorable : seul il pouvait opérer une si merveilleuse « rénovation de l'univers. Il a converti les hommes de « la volupté à la mortification, de l'amour des riches-« ses à la pauvreté ; de l'impudicité à la continence ; « de la violence à la douceur ; de l'envie à la bienveil-« lance ; de la voie large et spacieuse, à la voie étroite, « pénible et douloureuse. Il a fait marcher des « hommes de dissolutions et de boue, dans le sentier « âpre et dur qui conduit à la vie ». (*Adversus Judæos et Gentes.*) Notre Sauveur avait annoncé lui-même ce miracle adorable par ces paroles : *C'est maintenant que le jugement du monde est proche ; c'est maintenant que le prince du monde doit en être chassé !* Avant d'entrer dans le détail des assauts et de la violence des démons pour conserver leur empire,

voyons comment le Saint-Esprit a renouvelé la terre, de combien de grâces et de beautés spirituelles il a su parer son Eglise naissante, comme son Epouse bien-aimée. Ainsi pourrons-nous mieux admirer la divinité de notre religion, et l'aimer nous-mêmes. Méditons avant tout *l'amour des premiers Fidèles envers Dieu !*

Saint Pierre a prêché Jésus-Christ dans Jérusalem, et plusieurs milliers d'hommes se sont convertis à sa parole ; or, dès le commencement, nous les voyons dévoués à l'accomplissement de ce devoir : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur !* Ils persévéraient, nous apprennent les Actes des Apôtres, *dans la fraction du pain et dans les prières, allant tous les jours au temple, et y louant Dieu dans la joie de leurs cœurs.* (Act., II.) Toutes les nations se convertissant à Jésus-Christ, donnaient le même spectacle. Le second siècle commençait à peine qu'un proconsul romain, Pline le Jeune, rendant compte à l'empereur Trajan des progrès de la foi, lui disait : « Une « multitude de tout âge, de tout sexe, de tout ordre, « sont et seront accusés tous les jours d'être chrétiens. « Or, leurs apostats sont unanimes à déclarer ceci : Ils « se rassemblent à jour marqué, avant le lever du « soleil, et ils chantent tour à tour des hymnes au « Christ, adoré comme leur Dieu ». Célèbre témoignage d'un auteur célèbre, publiant la multitude croissante des Chrétiens et la ferveur de leur charité !

Ces modèles de tous les disciples de Jésus-Christ priaient en commun, selon cette recommandation : *Là où deux personnes sont réunies en mon nom, je me*

trouve au milieu d'elles. (Matth., XVIII.) « Saintement « ligués contre Dieu, nous l'assiégeons de nos prières, « dit Tertullien, afin de lui arracher, par une violence « qu'il aime, l'objet de nos demandes. Nous l'invo- « quons pour les empereurs, pour les puissances, pour « le siècle présent et pour la paix du monde ». (Apolog., XXXIX.) Ceux qui ne pouvaient se trouver à la prière publique, les malades, les prisonniers, les voyageurs, s'assemblaient entre eux autant que possible. « Jésus- « Christ, l'innocence, priait, dit saint Cyprien ; quelle « obligation de prier pour des pécheurs comme nous ! « Nous prions le matin pour célébrer la mémoire de « la résurrection de Jésus-Christ, et lui offrir notre « journée. Nous prions quand le soleil se retire, pour « demander au Sauveur que lui, notre soleil, ne nous « laisse pas tomber dans la nuit du péché. Enfin, au « souvenir de David qui chantait en ses psaumes : « *Au milieu de la nuit je me levais pour vous rendre* « *gloire, ô mon Dieu,* nous ne cessons pas de prier « encore pendant la nuit, dit toujours saint Cyprien, « parce que les enfants de lumière ne doivent jamais « être dans les ténèbres. Notre prière veille, anticipant « ainsi l'arrivée de ce jour lumineux qui n'aura ni soir « ni déclin ». (*In fine Orationis Dominicæ.*)

Selon cette autre recommandation de saint Paul : *Que toutes vos actions et toutes vos paroles soient consacrées à Jésus-Christ*, le travail quotidien, le labourage, les semailles, la moisson et la récolte des fruits, commençaient et finissaient par la prière ; on bénissait les maisons avant de les habiter, les vêtements avant de les porter, toute chose créée avant de s'en servir.

Toutes les créatures, depuis le péché, étant devenues pour nous des amorces et des instruments de péché, on conjurait le Sauveur d'en ôter les venins du serpent ! Et quelle n'était pas leur confiance dans la Croix ! Comme par elle ils savaient reposer leurs cœurs sur le cœur de Jésus-Christ ! « S'agit-il de nous « mettre en voyage, d'entrer ou de sortir ; de nous « habiller, de descendre au bain, de nous mettre à « table, de nous reposer, d'entrer au lit, nous marquons « notre front du signe de la croix, dit encore le célèbre « Tertullien ». (*De Coron. Mil.*, IV.)

Cette profonde révérence des choses saintes ne les quittait jamais. Les églises surtout étaient pour eux des maisons de bonheur, de rafraîchissement, les portes du ciel. Ils pouvaient dire après David dans une sainte ferveur : *Seigneur, Dieu des vertus, combien sont aimés de mon cœur vos tabernacles; mon âme languit de défaillance dans l'amour de vos parvis !* Ils n'y paraissaient jamais que courbés et tremblants. Ils nommaient la messe les *effroyables Mystères*, et la sainte Eucharistie la *terrible Victime*. « Nos fêtes chré- « tiennes », dit un Père, « sont belles de modestie et « de respect : Vous n'y voyez personne se livrer à des « rires dissolus, à des conversations indécentes. Elles « se passent à entendre la parole de Jésus-Christ, à « remplir nos temples de l'harmonie de nos cantiques, « à élever vers Dieu l'encens de nos prières, mêlées de « larmes et de soupirs ». (Théodoret, *De martyrio* lib. VI.) C'est pourquoi saint Ambroise s'écriait : « Ne « voyez-vous pas que c'est une grave indécence de « tousser, de cracher en tumulte dans nos églises pen-

« dant les divins offices? » (Lib. *Virg.* III.) Saint Chrysostome s'indigne contre le chrétien qui assiste au saint sacrifice en état de péché mortel, et ne frémit pas de repentir en présence de l'auguste victime des péchés du monde. « Ne savez-vous pas », dit-il, « que « Jésus-Christ ne se plaint pas seulement de l'indigne « communiant? Il n'a pas dit : Comment vous êtes-vous « *assis* à cette Table sans avoir la robe nuptiale de la « pureté ; mais bien : Comment avez-vous même *osé* « *entrer* dans la salle du festin, sans en être revêtu ? » (*Homilia tertia in Epistolam ad Ephesios.*) Cependant, dans ces temps heureux la communion était le pain de chaque jour, comme nous le demandons dans l'Oraison dominicale : tous les assistants paraissaient à la table sainte : la divine Eucharistie était portée aux absents par les diacres. Et comme la persécution ne permettait pas de s'assembler tous les jours, les fidèles avaient permission de l'emporter chez eux, pour la prendre le matin avant toute nourriture. Ils la prenaient même à toute heure du jour dans les périls, et quand il fallait aller au martyre. (Tert., *Ad Uxor.*, lib. II, ch. v.)

Leur bonheur suprême était donc de s'attacher à Dieu par la *prière et la communion ;* ils s'y attachaient encore par la *méditation de sa loi.* Nous les voyons relire dans leurs maisons ce qu'ils avaient entendu dire à l'Eglise, le répéter à leurs femmes, à leurs enfants, s'édifiant mutuellement par le récit de l'histoire sainte, des mystères de Jésus-Christ fait homme pour sauver les hommes. Ainsi se transmettait de génération en génération le dépôt de la foi. C'est pour cela que dans

toute l'antiquité on ne trouve aucun Catéchisme ; chaque maison était une Eglise, dit saint Chrysostome, où les enfants suçaient avec le lait des premiers jours, le lait de la doctrine chrétienne, de la connaissance et de l'amour de Jésus-Christ sur le sein de leurs mères. Saint Basile et saint Grégoire se glorifient d'avoir aimé de bonne heure la vérité et l'innocence dans les enseignements de sainte Macrine, leur aïeule. (Fleury, *Mœurs des chrétiens.*) Il n'est donc pas étonnant de voir tant de jeunes enfants des deux sexes marcher à dix ans, à douze ans, au martyre pour la gloire du Sauveur. On avait tant de respect pour l'Evangile, qu'un grand nombre le portaient toujours à leur cou. Plusieurs Saints furent trouvés enterrés avec ce livre divin sur la poitrine, et le regret le plus amer des Chrétiens prisonniers était de ne l'avoir plus entre les mains.

Vous le voyez, mes Frères, ces quelques notes, recueillies dans les Pères de l'Eglise des premiers temps, suffisent pour nous montrer comment alors on savait remplir ce premier commandement : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur.* Et ces Chrétiens zélés n'étaient pas des moines; ils vivaient comme nous au milieu du monde. Ils disaient aux Païens : « Jetés avec vous dans toutes les nécessités « de la vie, comme vous nous fréquentons le forum, « les marchés, les bains, les foires, les boutiques, les « hôtelleries. Nous naviguons avec vous; nous portons « les armes, nous cultivons la terre, nous trafiquons « avec vous; nous exerçons les mêmes arts que vous. (Tertullien, Apol. XLII.) Seulement ils n'alléguaient

pas comme nous le manque de temps, le froid, le chaud, la fatigue, le besoin de pourvoir à ses intérêts, à sa famille, contre l'accomplissement de leurs devoirs : ils comprenaient que le temps ne nous a été donné que pour acheter le ciel : la vie présente leur était amère, quand ils s'élançaient par l'espérance dans les gloires de la vie future. Toute créature était méprisable et vile à leurs yeux, quand ils les élevaient vers Dieu ; et ils les défiaient toutes de les séparer de la charité de Jésus-Christ. On connaît le nombre des martyrs. Or, mes Frères, nous sommes aussi les enfants de Dieu, et nous rampons à terre. L'amour des choses périssables nous consume : nous ne savons même que faire de notre temps un jour de Dimanche. Ou bien nous ne le profanons ; ou bien notre âme n'est portée vers Dieu ni par la prière, ni par la communion, ni par le saint Sacrifice, ni par de saintes lectures. Les parents ne savent plus s'occuper de la culture spirituelle de leurs enfants. Quelles sont donc nos espérances, avec notre vie mondaine, sensuelle, païenne ? Non, il n'est pas d'autre chemin du ciel pour nous que celui où ont marché les Saints. C'est pour cela que le sublime auteur de l'*Imitation* a dit : « Deux choses me sont néces-« saires pour porter le poids de cette vie misérable : « Votre chair sacrée, pour être la nourriture de mon « corps et de mon âme ; votre parole, pour luire comme « une lampe devant mes pas. Votre loi est le miroir « de ma vie, votre Sacrement ma force et ma consola-« tion, jusqu'à ce que les ombres de ce pèlerinage dé-« clinent, et que luise l'aurore de la lumière éter-« nelle ». (Imitation 4e, ch. XI.) Ainsi soit-il.

LIIe INSTRUCTION.

2° AMOUR DES CHRÉTIENS DES PREMIERS SIÈCLES POUR LE PROCHAIN.

Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem sicut dilexi vos.

Mon commandement nouveau est que vous vous aimiez comme je vous ai aimés.
(JEAN, XIII.)

L'amour de Dieu dominait tous les amours en nos premiers pères dans la foi, mes Frères : l'espérance du ciel était la première de leur joie. Quoique retenus par le corps dans la Babylone de ce monde, leurs cœurs et leurs affections habitaient la Jérusalem céleste. Leurs prières étaient à peine interrompues par les nécessités de la vie ; leurs communions étaient quotidiennes ; la méditation de la loi du Seigneur les occupait la nuit et le jour. Magnifique triomphe de l'Evangile ! Des cœurs étaient esclaves des passions les plus viles et les plus grossières, passaient leur vie à mendier les plus honteuses jouissances ; et les voilà qui s'asseoient au banquet des anges, deviennent les tabernacles vivants de Jésus-Christ, les temples du Saint-Esprit ! Or, quand l'âme est dégagée de l'amour impur du siècle, et qu'elle brûle de la sainte charité, elle étend deux ailes ; elle vole vers le ciel, non-seulement sur l'amour

de Dieu, mais encore sur l'amour du prochain. C'est en cela qu'on reconnaît les disciples du Sauveur, dans *leur amour mutuel*. Voyons donc comment des Païens égoïstes et cruels sont devenus bons, fraternels, généreux, par la grâce de Jésus-Christ !

Aimer le prochain, c'est d'abord ne lui faire aucun tort. Ecoutez maintenant l'histoire des premiers Chrétiens. « Une perte immense, irréparable pour l'Etat, dit Tertullien aux magistrats de l'empire, « c'est la « disparition de tant d'hommes vertueux et irrépro« chables, qu'on persécute, qu'on immole tous les « jours. Qui sait comme nous respecter la vie, la pu« deur, les biens de nos semblables ? Nous prenons à « témoin vos registres, ô vous qui jugez tous les jours « les prisonniers et imprimez la flétrissure par vos « sentences. Parmi cette foule d'assassins, de voleurs, « de sacriléges, d'impudiques traînés devant vos tri« bunaux, se trouve-t-il un seul chrétien ? C'est des « vôtres que regorgent les prisons ; des vôtres que « s'engraissent les bêtes féroces ; des vôtres que sortent « ces troupeaux de criminels exposés à la curiosité « publique. Là pas un Chrétien, ou il n'est condamné « que parce qu'il est Chrétien ». (Apolog. XLIV.) Pline le Jeune, dont j'ai déjà parlé, ajoute dans son rapport à l'empereur Trajan : « Ils s'engagent par serment à « ne point commettre de vol, de brigandage, d'adul« tère ; à ne point manquer à leur promesse, à ne point « nier un dépôt ».

Cependant leur charité ne se bornait pas à omettre le mal : elle était généreuse, bienveillante, efficace, selon ces paroles de l'Evangile : Tout arbre qui ne porte pas

de bons fruits sera coupé et jeté au feu. *Ne nous contentons pas d'aimer seulement en paroles, mais en vérité et par nos œuvres.* (Jean, v.) « Un mutuel amour « nous unit », disaient-ils, « nous ne savons pas ce que « c'est que la haine. Nous nous appelons frères comme « enfants d'un même père, comme partageant la même « foi, comme héritiers d'une même espérance ». (Minutius Félix, nº 31.) Les fidèles d'un même lieu étaient souvent ensemble, se supportaient mutuellement dans leurs infirmités, se conformaient les uns aux autres pour les choses indifférentes. L'un d'entre eux venait-il à fléchir dans la vertu, les autres le reprenaient avec tendresse, selon ce précepte : *Prenez garde qu'un de vos frères ne tombe dans un déréglement de cœur, dans une incrédulité qui l'éloignerait de Dieu : exhortez-vous donc les uns les autres durant cette vie fugitive, de crainte qu'un de vous, séduit par le péché, ne s'y endurcisse.* (Heb., III.) Quelqu'un avait-il reçu des grâces particulières, tous y avaient part. Un autre avait-il mérité la pénitence publique, tous demandaient miséricorde en sa faveur. Rassemblés pour le sacrifice du matin, tournés vers l'Orient, les mains levées au ciel, ils priaient pour les besoins spirituels de tous, pour les Chrétiens, pour les Infidèles, pour les grands et pour les petits, pour tous les malheureux. Avant la consécration, le peuple entier se donnait le baiser de paix, les hommes aux hommes, les femmes aux femmes, en signe qu'aucune aigreur n'était en leurs cœurs et que la parfaite fraternité y régnait. Après la communion générale, avaient lieu les *Agapes*, c'est-à-dire les festins de la charité ; ils faisaient tous

ensemble un repas modeste et innocent, sans distinction de riche ou de pauvre, parce que tous par le cœur étaient membres de la même famille. Leurs lèvres n'étaient donc pas menteuses, quand ils chantaient : *Notre Père qui êtes dans les cieux*. (*Apolog. de Tertul.*)

Le Chrétien cependant ne doit pas aimer seulement l'âme de ses frères, leur pardonner leurs torts, les exhorter à la vertu, prier pour leur sanctification ; Jésus-Christ a étendu sa tendre pitié jusque sur les souffrances *corporelles* des tristes enfants d'Eve. Cet exemple, il veut le voir imité de ses disciples. *J'ai eu faim* dans la personne des pauvres, dira-t-il à ses élus, *et vous m'avez donné à manger ; soif, et vous m'avez donné à boire. J'ai été étranger et vous m'avez abrité ; nu, et vous m'avez couvert* ; *infirme, et vous m'avez visité ; prisonnier, et vous êtes venus me voir.* (Matth., xxv.) Les premiers Chrétiens avaient donc soin des pauvres. Mais les pauvres à leurs yeux n'étaient pas ceux qui peuvent travailler : *ceux-là*, dit saint Paul, *ne sont pas dignes de manger*. « Chacun de nous « apporte tous les mois sa petite contribution », dit Tertullien. « Ce dépôt de piété est consacré à la nourri- « ture des indigents, aux frais de leur sépulture, à « l'entretien des orphelins délaissés, des domestiques « cassés de vieillesse, des malheureux naufragés. S'il « y a des Chrétiens condamnés aux mines, détenus « dans les îles ou dans les cachots pour la cause de « Dieu, la religion qu'ils honorent les nourrit de ses « aumônes ». (*Apolog.* xxxix.) L'église de Rome toute seule nourrissait ainsi quinze cents pauvres. Quand le préfet païen vint demander à saint Laurent les ri-

chesses de l'Eglise qu'enviait et grossissait sa cupidité, le Diacre fidèle rassembla les vieillards, les aveugles, les muets, les lépreux, les veuves et les vierges consacrées à Dieu. « Voilà, dit-il, les trésors que j'ai promis « de vous montrer. Ces veuves vénérables, ces vierges « pudiques sont les perles et les pierres précieuses du « sanctuaire, objets des complaisances de Jésus-« Christ ». (Saint Prudence.) — En temps de persécution surtout, la charité des fidèles devenait universelle : ils se cotisaient pour envoyer des secours aux pauvres églises étrangères, ravagées par les infidèles. Saint Paul remercie les habitants de Philippes de ce qu'ayant appris ses besoins et son indigence, ils l'avaient secouru par deux fois (Philipp., IV.) Les églises de Galatie et de Corinthe firent de même pour l'église de Jérusalem. (Act., XXIV ; 1 Corint., XVI.) Quand un membre souffrait, tous les autres souffraient avec lui !

Les premiers fidèles pratiquaient l'*hospitalité*, également si recommandée. Un étranger, un voyageur, prouvait-il qu'il était catholique, on le recevait à bras ouverts au foyer domestique. Il avait la première place à table : on récitait la prière avec lui ; on le pressait d'instruire et d'édifier la famille. On aurait craint de rejeter en lui Jésus-Christ que l'on entendra dire au jugement : *J'étais étranger et vous ne m'avez pas recueilli. Ne négligez pas d'exercer l'hospitalité*, continue saint Paul, *car quelques-uns par elle ont reçu des Anges mêmes, sans le savoir*. (Héb., XIII.) Ils la pratiquaient jusque envers les infidèles ; ainsi fut converti saint Pacôme. Il venait d'arriver un soir dans la ville de Thèbes avec d'autres soldats. Les Chrétiens

de la ville, apprenant que leur sort était misérable, en eurent pitié et les secoururent généreusement. Pacôme ayant su qu'ils agissaient ainsi par un motif de leur religion, s'en fit instruire ; et, ravi de sa beauté, en devint un héros ! Enfin ils étaient pleins de miséricorde pour les malades, sans distinction de croyances. Une peste cruelle immolant des milliers de païens à Alexandrie, les Chrétiens se multiplièrent pour leur donner des secours, et beaucoup même trouvèrent la mort dans l'exercice de cette charité sublime. Quel autre motif que l'exemple de Jésus-Christ, qui s'est livré pour nous, pouvait inspirer saint Paulin ? Après avoir vendu son patrimoine, grand comme un royaume, pour faire des aumônes et d'autres bonnes œuvres, il se fit lui-même esclave afin de racheter le fils d'une veuve.

Que votre lumière luise devant les hommes, dit Jésus-Christ, *afin que voyant vos bonnes œuvres, ils rendent gloire à votre Père qui est aux cieux ;* paroles accomplies dans les Eglises primitives. Voyez comme ils s'aiment, disaient les Païens, comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres. (*Apolog.*, XXXIX.) Nous disons dans la prière : Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, *j'aime aussi mon prochain comme moi-même par rapport à vous.* Eh ! que de lèvres menteuses ! mes Frères ; ne voit-on pas partout l'orgueil qui veut dominer, la cupidité qui veut ravir ou tromper, l'avarice égoïste, la haine ardente ? Point de fraternité dans les familles, même unies par le sang ; point de pitié, de pardon des injures. Jusque devant les autels, quelquefois à la table sainte, deux personnes sont assises coude à coude,

l'aigreur dans l'âme, tandis que Jésus-Christ ne voulait se montrer à ses disciples qu'en leur disant : *La paix soit avec vous!* Loin de gagner son frère à Jésus-Christ, de le reprendre de ses défauts, le voit-on dans le désordre, dans l'impiété, des voix perfidement amies sont à crier : Courage ! Et la sainte piété et la chaste innocence sont livrées aux sarcasmes, à la calomnie, aux traits de l'envie. Grâce à la charité de nos pères, les souffrances corporelles du prochain étaient soulagées, adoucies. Qui aime les œuvres de charité parmi nous ? Sans doute on ne peut donner à tout le monde; on ne doit pas encourager le vagabondage, l'oisiveté, l'ivrognerie. Mais combien d'œuvres chrétiennes à aider ! *Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup,* dit la sainte Ecriture ; *si vous avez peu, donnez peu avec bonne volonté.* Voilà le devoir imposé à tout chrétien. L'aumône rachète les péchés, le pardon des injures nous fera trouver miséricorde : la correction fraternelle embellira notre couronne céleste. *Faites-vous donc des trésors immortels de vos richesses périssables,* dit l'Evangile, *et les anges vous recueilleront avec joie dans les tabernacles éternels.* Ainsi soit-il.

LIIIe INSTRUCTION.

VERTUS DES PREMIERS CHRÉTIENS : 3° LEUR DÉTACHEMENT — DES RICHESSES — DU LUXE — DES PLAISIRS — DE LA BONNE CHÈRE.

Lex Domini convertens animas.

La loi du Seigneur convertit les âmes.
(Ps. XVIII.)

On ne cueille pas les raisins sur les épines, ni les figues sur les ronces, nous dit Jésus-Christ. De même, tout arbre qui est bon produit de bons fruits ; un mauvais n'en produit que de mauvais. *Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.* Cette parole faisait trembler le grand saint Anselme. « Ma vie m'épouvante, dit-il ; quand je l'examine, je « n'y découvre que péché ou stérilité. Y apparaît-il « quelque bien, il se trouve mêlé d'imperfection, et de « je ne sais quel germe corrompu qui fait craindre « qu'il ne déplaise à Dieu, ou qu'il n'ait pas de quoi « lui plaire. Ainsi ma vie s'écoule ou dans le péché, « alors elle est maudite ; ou dans l'inutilité, elle est « maudite encore. A quoi bon séparer la vie infruc-« tueuse de la vie criminelle ? N'est-elle pas aussi une « vie de damnation, d'après cet oracle de la sagesse « éternelle : *Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits* « *sera coupé et jeté au feu ?* O mon âme, le jugement « de Dieu s'avance ; où sont tes fruits ? Ne produiras-tu

« jamais que des épines et des pêches amères ? » (Médit. II.) Les premiers Chrétiens redoutaient également une vieinutile. « Aussi », dit saint Clément, « quel étranger « ne vantait leur foi, leur piété envers Jésus-Christ, leur « confiance dans la prière, leur tendre sollicitude pour « le prochain ? La moindre division leur faisait horreur ; « ils pleuraient les chutes des autres comme leurs « propres chutes, n'ayant pas de désir plus vif que de « voir les élus de Dieu parvenir au salut ; ils étaient « prêts à tous les genres de bonnes œuvres ». (Epître aux Corinthiens.) Après avoir vu leur amour pour Dieu et le prochain, admirons maintenant comment ces Païens une fois greffés en Jésus-Christ par le baptême, savaient enrichir leurs cœurs des fruits les plus merveilleux des vertus évangéliques ! Méditons aujourd'hui sur leur *détachement*.

Le détachement de la vie présente et de ses biens, est la première vertu que Jésus-Christ ait béatifiée dans l'Evangile par ces paroles : *Bienheureux les pauvres d'esprit !* Et cette vertu est merveilleusement grande dans les premiers Chrétiens ; j'ai déjà dit combien ils étaient bons et généreux envers les pauvres. Ils ne pouvaient comprendre que étant dans l'aisance, on laissât souffrir les malheureux sans secours. Ils méditaient avec effroi l'exemple du mauvais riche, torturé dans la flamme sans consolation, non pas pour avoir volé, opprimé, mais pour n'avoir pas consolé ni secouru les malheureux. De ces trésors qui meurent, comme les appelle saint Cyprien, ils cherchaient à s'amasser des trésors immortels. Le besoin de pourvoir à l'avenir de leurs enfants, qui de nos jours dé-

tourne tant d'hommes de leurs devoirs envers Dieu, ne troublait pas leurs cœurs. Ils souhaitaient avant tout de les voir attachés à Jésus-Christ, puis de les voir bientôt sortir de ce siècle impie, à cause de ses écueils. (Tertul., I *ad Uxor.*, I.) S'ils les laissaient orphelins, ils savaient que l'Eglise serait leur mère; ils vivaient donc la plupart au jour le jour, du travail de leurs mains ou de leurs revenus partagés avec les indigents, sans inquiétude d'amasser ou de s'enrichir. « Quelle ri-« chesse plus grande », disaient-ils, « que la paix avec « Dieu le Père et avec Notre-Seigneur, quel plaisir plus « grand que de mépriser le monde, et l'âme libre, la « vie sainte et honnête, de se contenter de peu et de « ne pas craindre la mort? » (Tertul., *De Spect.*, XXIX.) « On nous dit pauvres, mais nous nous en faisons gloire, « loin d'en rougir. Est-il pauvre celui qui n'a besoin « de rien, qui n'envie pas le bien d'autrui, qui a « l'amitié de Dieu pour trésor? Le vrai pauvre est celui « qui, possédant beaucoup, cherche toujours à amasser. « Avant tout nous envions l'innocence du cœur, l'or-« nement incomparable de la grâce ». (*Minutius Félix*, XXXVI.) Ils condamnaient et méprisaient le luxe des maisons, des meubles, des habits; les bijoux, les joyaux, la frisure des cheveux, les parfums, tout ce qui est amorce de l'amour sensuel et des voluptés. Ils avaient horreur des spectacles, les regardant comme des fontaines de corruption, parce qu'ils représentent des images impies, impures, cruelles; parce que le mélange des hommes et des femmes, tout y est attrait pour les passions. (Tert., *Apol.* XXXVIII. — *Minutius Félix*, XXXVII. Cl. Alex., *Pedagogi*, II parte, passim.)

C'étaient du reste toutes les joies sensibles, immodérées, violentes, qu'ils fuyaient; ils jouissaient en passant des plaisirs laissés par la miséricorde de Dieu aux fonctions ordinaires de la vie; pour le reste, ils ne se réjouissaient que dans le Seigneur ! Aussi les voit-on exempts des chagrins et des soucis cuisants de la terre, parce que, suivant la recommandation de l'Apôtre, *ils usaient du monde comme n'en usant pas.*

Ce détachement des biens, du luxe, des plaisirs, ils le portaient dans *leurs repas*. Voici la règle qu'ils nous ont laissée : « Celui qui porte le nom de chrétien doit « conserver son âme pure et son corps chaste ; il ne vit « pas pour manger, mais il mange pour vivre. Nous « soutenons notre corps parce que Dieu le veut, mais « nous n'oublions pas que nous sommes nés pour être « immortels. C'est pour la nécessité et non pour le plai« sir que Dieu permet le boire et le manger ; heureux « celui qui assistera au festin des noces du royaume de « Dieu ! » (Clément Al. *Pédagogue*, XI, I.) « Nos repas « n'ont rien que d'honnête ; on ne touche aux aliments « qu'après avoir nourri son âme par la prière ; on « mange autant que la faim l'exige ; on boit comme il « convient à des hommes sobres et chastes, qui doivent « se relever pour prier Dieu dans la nuit. Le repas se « termine, comme il a commencé, par la prière : c'est « une école de vertu plutôt qu'un souper ». (Tert., *Apolog*. XXXIX.)

Leurs jeûnes étaient fréquents et rigoureux. Leur coutume était de ne manger qu'une seule fois par jour, vers les vêpres, c'est-à-dire vers six heures du soir, de s'abstenir de vin et de fruits juteux, de viandes déli-

cates et nourrissantes. (Tertul., *De jejunio*, I.) Ils vivaient de pain, de légumes et de fruits secs, s'abstenaient même de boire hors l'heure des repas. Saint Fructueux, évêque de Tarragone, en Espagne, allant au martyre, refusa un breuvage qu'on lui présenta pour le fortifier, disant qu'il n'était pas encore temps de rompre le jeûne ; c'était un vendredi à dix heures du matin. Outre le grand jeûne de Carême qui précédait la Pâque, ils jeûnaient le mercredi, parce que c'était ce jour que les Pharisiens avaient tenu conseil contre Jésus-Christ ; et le vendredi, à cause de sa Passion pour nous sur la croix. (Tertul., *De jejunio*, cap. II.) Et cependant, malgré l'horreur de notre nature pour la mortification, la gêne, la pénitence, nous lisons dans saint Basile : « Il n'y a point de continent, point « d'île, point de ville, point de nation où le jeûne du « Carême ne soit observé. Et les armées, les voya- « geurs, les matelots, les marchands loin de leur patrie « l'entendent proclamer partout et s'en félicitent ». Admirable puissance de l'Evangile, reprend saint Chrysostome ! « Des filles à peine âgées de vingt ans, qui ont « traversé leur adolescence dans les délices et la bonne « chère, qui reposaient sur des lits moelleux ; per- « sonnes délicates, rendues plus délicates encore par « une éducation voluptueuse, passant autrefois le jour « à se parer, ne voyageant qu'entourées d'un cortége « de servantes, ne se vêtant que de robes brillantes aux « fins tissus, et se couronnant de roses ! les voilà qui « marchent à la suite de Jésus-Christ, gagnées par sa « grâce ; elles dépouillent ce faste, cet attirail des va- « nités humaines, et semblables à des athlètes, elles

« combattent les combats de l'Evangile. Elles couvrent « leur chair nue de cilices aigus, marchent pieds nus, « couchent sur la paille, passent la plus grande partie « de la nuit en prières, négligent leur couronne et « leur chevelure, ne mangent qu'après le coucher du « soleil ; encore leur nourriture n'est-elle qu'un peu « de farine, des légumes, des olives et des figues ! » (Hom., XIII *in Epist. ad Ephes.*) Et qui, en effet, mes Frères, ne reconnaîtrait dans l'Evangile, par de tels fruits, un arbre céleste et divin ?

Ces paroles : *Bienheureux les pauvres d'esprit*, ceux qui n'attachent pas leurs cœurs aux créatures, aux choses de ce monde, Jésus-Christ les adressait à la foule des Chrétiens, à vous, mes Frères, comme à moi ! On voit la multitude cependant se glorifier de ses richesses, comme si c'était là un mérite, poursuivre le gain, les honneurs, les plaisirs. « Quand l'homme mourra, « qu'emportera-t-il de tout cela avec lui ? Vous le voyez « vivre, mais souvenez-vous qu'il mourra, dit saint « Augustin. Il a beaucoup d'or et d'argent, des terres « considérables, de nombreux troupeaux ; il meurt, « et ces biens passent à des personnes inconnues. Ne « voit-on pas tous les jours des enfants perdre les biens « que leurs parents leur avaient laissés en héritage ? » (*In Ps.* XLVIII.) Il est donc bienheureux en vérité celui qui ne met pas son espérance en ces biens ; car ils sont tous comme l'amorce d'un hameçon : vous le prenez et vous y êtes pris vous-même. Ils vous font oublier Dieu et votre âme immortelle, et vous préparent pour la mort des angoisses déchirantes, un jugement amer !

Nous aimons l'éclat, les splendeurs, le luxe ; mais tout cela n'est-il pas l'œuvre de Dieu ! « Si ses ou-« vrages sont si beaux, combien doit-il être plus beau « lui-même, et combien tout ce qui éveille ici-bas les « soupirs de notre envie doit nous rendre sa possession « éternelle désirable ! » (Aug., *In Ps.* LXXXIV.)

L'Evangile nous crie : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.* Eh bien ! que de mauvais vouloir, que de prétextes, que de lâchetés contre les abstinences, contre la sainte et antique loi du Carême, presque réduite à rien à cause de la dureté de nos cœurs ! Vos travaux pénibles ne permettent pas à la plupart d'entre vous de jeûner ; mais pourquoi plus d'abstinence ; pourquoi ces collations à toutes les heures du jour, ces allées, ces venues au cabaret, pendant cette quarantaine sanctifiée par Jésus-Christ lui-même, dans les rigueurs du désert ? Y a-t-il plus de ferveur en nos prières, plus de régularité aux divins Offices en ces temps de grâces et de bénédiction ? Sommes-nous disciples de Jésus-Christ ou disciples d'Epicure ? Non, Chrétiens, ils ne peuvent plaire à Dieu ceux qui vivent dans l'amour de la chair ! Ne nous laissons donc pas aller à la débauche, aux excès du boire et du manger ; ne traitons pas délicatement notre corps en écoutant ses désirs déréglés. (Rom., XIII.) L'heure de nos noces et de nos banquets n'est pas encore venue, disent les Pères. Pendant que les mondains se livrent à la joie, le fidèle est dans la tristesse, afin de se réjouir quand ils pleureront à leur tour : ce sera la fête de notre âme revenue de l'exil, et célébrant sa délivrance aux noces éternelles de l'Agneau ! Ainsi soit-il.

LIV[e] INSTRUCTION.

DIVINITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE PROUVÉE PAR LES VERTUS DES PREMIERS CHRÉTIENS. — LEUR HUMILITÉ. — LEUR CHASTETÉ.

Beati mites, beati mundo corde.

Bienheureux les humbles, bienheureux ceux qui ont le cœur pur. (MATT., V.)

La vie humaine est, mes Frères, comme un vaste déluge qui n'offre à nos regards que la perpétuelle agitation des tempêtes : nulle part un port, un abri; nulle part une colline où puisse se reposer la colombe, où verdisse l'olivier de la paix. C'est pour cela que les premiers Chrétiens, dirigés par le Saint-Esprit, dédaignaient avec fierté les biens périssables, et portaient constamment leurs cœurs vers les biens célestes. « Celui qui met son bonheur en ce monde et lui confie « ses espérances, s'expose à pleurer, à gémir », dit saint Cyprien ; « pour nous, qui avons confiance dans « les biens de l'avenir, les maux présents nous affec- « tent peu, l'adversité ne saurait nous abattre; frappés « dans notre fortune, dans notre santé, nous n'avons ni « larmes ni murmures : c'est avec une sainte soumis- « sion que nous adorons les coups de la Providence. « Ne demandant rien à ce siècle orageux, tranquilles

« et résignés, nous supportons ses tempêtes, dans l'es« pérance des divines promesses. La vigne trompe « l'attente du vigneron, l'olivier ne donne pas ses « fruits, les moissons meurent sur un sol aride, qu'im« porte au chrétien? N'est-ce point après la beauté et « les délices du Paradis qu'il soupire? Richesse, abon« dance, fécondité, c'est là-haut qu'il aspire à les trou« ver; tout son trésor est dans les cieux! » (*Demetriano.*) Nos Pères dans la foi, étaient donc heureux dans leur détachement évangélique : la parole de notre Sauveur ne trompe pas. Ils étaient heureux encore parce qu'ils étaient *humbles*, — parce que leur *chasteté* fleurissait comme un lis au milieu des épines.

I. — L'histoire de l'Eglise naissante nous montre les premiers fidèles cherchant en toutes choses à imiter Notre-Seigneur, à vivre de sa vie. Auraient-ils pu oublier cette parole solennelle : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur?* Après sa naissance la plus humble possible; après une vie pauvre, humble, oubliée, cachée dans la retraite et le travail, on l'avait vu dans le moment de sa dernière Cène, lavant les pieds à ses Apôtres, et il leur avait dit : *Le disciple n'est pas au-dessus de son Maître, ni l'Apôtre plus grand que celui qui l'envoie : vous serez heureux si vous comprenez, si vous faites cela* (Jean, XIII.) Enfin il s'était humilié jusqu'à la mort de la croix par choix de sa volonté : comment les premiers Chrétiens auraient-ils pu oublier de si sublimes enseignements? La Sainte Vierge d'ailleurs, qui avait pu chanter en son cantique : *Parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante, il a opéré en moi de grands mystères*, donnait

l'exemple dès le commencement: dans les réunions et les prières publiques, cette Reine des Fidèles se mettait au dernier rang, au rapport de saint Luc. (Act., I.) C'est pourquoi cette Eglise primitive était comme un parterre embaumé où fleurissait l'humilité, où aimait à se promener Jésus-Christ, l'Epoux et l'Ami des humbles. Il n'en faut point d'autre preuve que cette fraternité touchante, généreuse, secourable, qui les unissait; que ce baiser de paix qu'ils se donnaient au milieu des saints mystères; que ces agapes ou repas en commun sans distinction de riche ou de pauvre. Là où règne la charité, disparaît l'orgueil, l'envie de nuire, de froisser ou de dominer ses frères. Ils ne se mettaient au-dessus de personne, ne s'enorgueillissaient point de leurs richesses ni de leurs talents qui ne sont jamais que des dons de Dieu, dont il faudra lui rendre un compte rigoureux. « Indifférents pour la « vaine gloire du monde », disent leurs défenseurs, « désintéressés dans les grandeurs, nous ne savons ce « que c'est que de former des ligues; nous demeurons « étrangers aux intrigues, aux cabales. Des vieillards « vénérables nous président : ils parviennent à cette « distinction uniquement par le témoignage d'un mé« rite éprouvé ». (Tert., *Apol.* XXXIX.) Les plus illustres princes savaient se courber sous le joug de cette humilité divine. L'empereur Théodose le Grand, célèbre par la sagesse de ses lois, par son courage et le bonheur de ses victoires, étant un jour venu à Milan, porta son offrande à l'autel selon la coutume, puis demeura dans le chœur de l'église pour y communier. Prince, lui dit saint Ambroise, vous êtes là à la place

des prêtres, abandonnez-la donc et demeurez parmi les fidèles : la pourpre fait bien les empereurs mais ne donne point le caractère sacerdotal. Seigneur, reprit Théodose, je ne l'ai fait ainsi que parce que j'ai ce privilége dans la basilique de Constantinople : alors sans aucune difficulté, il descendit dans la nef, s'agenouilla au milieu du peuple et communia avec lui. Le même Théodose, dans un moment de vivacité qui paraissait bien légitime, avait ordonné le massacre des habitants de Thessalonique, coupables d'une sédition où ses officiers avaient été mis à mort, et ses statues foulées aux pieds. Il se rendait encore à la cathédrale de Milan pour le saint Sacrifice de la messe, quand le même saint Ambroise vint l'arrêter sur le vestibule en lui disant : Comment osez-vous venir à l'autel du Dieu de miséricorde, après un si grand crime ? Théodose alléguait que David pécheur avait bien reçu son pardon du Seigneur. Alors, continua saint Ambroise, puisque vous l'avez imité dans son péché, imitez-le dans sa pénitence. Et l'on vit le plus grand des empereurs romains n'oser pénétrer dans l'Eglise pendant huit mois ; mais dépouillé de ses ornements impériaux, prosterné dans le parvis avec les autres pénitents publics, implorer la clémence divine en se frappant la poitrine. « Profonde et royale humilité ! » s'écrie saint Augustin, « elle éleva ce prince dans l'amour de son peuple « qui pleura avec lui et pour lui : c'est cette humilité « pénitente et d'autres bonnes œuvres qu'il emporta « avec lui : de toute sa gloire, de toute sa grandeur, « il ne lui reste que ces œuvres de piété : leur récom- « pense est l'éternelle félicité que Dieu n'accorde

« qu'aux âmes véritablement pieuses ». (*Cité div.*, v, 26.)

II. — Si l'humilité bannit l'impureté du cœur, la *chasteté* la bannit de nos corps. C'est ce que saint François de Sales appelle la blanche vertu de l'âme et de la chair. *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu*, a dit Jésus-Christ. Dans ces temps d'incroyable corruption, l'impureté était mise au rang des divinités : aucune n'était adorée, encensée comme elle. Notre-Seigneur remonté dans les cieux, envoie son Esprit, et la face de la terre est renouvelée. Les Pères de l'Eglise sont unanimes pour l'attester : « La chasteté la plus sévère nous prémunit contre les « malheurs de l'incontinence », disent-ils avec la fierté d'une pudeur irréprochable : « nous traitons le « mariage avec honneur, y évitant toute souillure : de « plus vous pouvez voir une multitude infinie parmi « nous, portant au tombeau une continence virginale, « vieillards encore enfants par l'innocence ». (Tert. *Apol.* IX.) « Depuis que Dieu a donné des Chrétiens au « monde, l'innocence y balance le crime : c'est nous « qui, purifiés par la chasteté et sevrés des plaisirs gros- « siers, désarmons le ciel ». (Id. XL.) « Un chrétien « garde ses yeux, ne les arrête jamais à un regard « lascif : son cœur est aveugle pour la volupté. Vous « le savez bien », leur disait Tertullien ; « dernière- « ment encore vous avez condamné une chrétienne à « être exposée dans un lieu infâme, plutôt qu'à être « dévorée par les lions : vous publiez ainsi vous- « mêmes notre amour pour la pudeur, puisque vous « en regardez la perte comme un plus grand supplice « pour nous que la mort même ! » (Ibid., L.)

Un autre Père disait aux persécuteurs : « C'est Jésus-
« Christ que nous nous proposons pour notre modèle :
« nous avons horreur de tout péché déshonnête : nous
« nous interdisons le désir du mal comme un adul-
« tère. Loin d'être esclaves de la chair, persuadés que
« le regard de Dieu veille sur nous, nous la traitons de
« manière à posséder cette vie angélique où la chair
« n'aura plus d'empire. Nous vivons dans le mariage
« uniquement pour donner des enfants au Seigneur :
« tout acte qui n'a point cette fin est un sacrilége qui
« ravale un homme, image de Dieu, au-dessous de
« l'animal impur. Nous portons et glorifions Dieu dans
« notre corps ». (Athenagori., *Apol.* XXXI, XXXIII.)

Une seule ville de l'Egypte, la terre païenne des prostitutions impures par excellence, était devenue comme une immense Eglise : environ trente mille religieux ou religieuses y consacraient au Sauveur les parfums de la pureté et les cantiques de l'innocence. (Pallade.) La Palestine en était remplie ainsi que l'Orient, le Pont, la Cilicie, la Syrie, la Mésopotamie, l'Europe. Depuis que Jésus-Christ avait voulu naître d'une Vierge, qu'il avait promis aux vierges d'être son cortège d'honneur dans la fête céleste, sa grâce multipliait avec une magnificence admirable ces fleurs sacrées de la chasteté qui ne se flétriront jamais. Enfin les premiers Chrétiens gardaient la continence aux jours de communion, aux jours de jeûnes et de fêtes solennelles. De là nous est restée la défense de célébrer les noces en certains temps de l'année, pendant l'Avent, le Carême, durant les solennités de Noël et de Pâques.

Dieu résiste aux superbes et ne donne sa grâce qu'aux

humbles : cette parole du Saint-Esprit est grave à méditer, mes Frères ! Nous ne pouvons rien sans la grâce ; que deviendrons-nous donc avec l'orgueil, si Dieu nous résiste et nous refuse son assistance ? Ah ! demandons de toute l'ardeur de nos vœux cette grâce de l'humilité ; avec elle nous serons chers à Dieu et aux hommes, *nous posséderons la terre.*

Avec l'humilité, nos Pères dans la foi aimaient la chasteté et ses incorruptibles délices ; ils ont ainsi mérité de voir Dieu dans sa gloire. Hélas, mes Frères, combien peu de Chrétiens de nos tristes jours seront appelés à partager leur bonheur ! La jeunesse est sans frein dans ses propos et dans ses œuvres ; on se marie et l'on vit dans le mariage comme les nations qui ne connaissent point le Seigneur, pour y outrager la nature et combattre la Providence. Mais notre Sauveur n'ayant dit heureux que ceux qui ont le cœur chaste et pur, c'est donc à la foule qu'est réservée la malédiction divine et ses inévitables châtiments ! Ah ! mes Frères, prêtons l'oreille à ces paroles de l'Ecriture : *Conservez vos corps dans la sanctification et l'honneur, car Dieu nous a appelés pour être saints et sans tache à ses yeux : Rien de souillé n'entrera jamais dans la Jérusalem céleste* ; *mais bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu !*

LVᵉ INSTRUCTION.

PATIENCE DES PREMIERS CHRÉTIENS.

Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam.

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. (MATT., V.)

L'homme n'aime pas la vérité, mes Frères, car elle est un frein inflexible contre ses passions, une maîtresse divine qui ne se laisse ni séduire ni corrompre ; delà vient que l'Evangile, la vérité de Dieu a tant d'ennemis dans le monde. Le démon n'aime pas la vérité, car elle sauve les âmes, et lui ne rôde que pour dévorer ; il multiplie donc ses artifices afin d'aveugler les hommes, afin que la lumière luise dans les ténèbres et que les ténèbres ne puissent la comprendre. Rentrons en nous-mêmes, mes Frères ; considérons la loi divine ; certainement nous la louons, nous la trouvons bonne, juste et sainte. Pourquoi commettons-nous si souvent le crime d'y résister, de n'y pas obéir ? Pourquoi nous entend-on si souvent la contredire et la combattre dans ceux qui suivent et bénissent sa voix ? Les impies répondent à ces questions dans l'Ecriture par ces paroles : *Accablons le juste, sa vue nous importune ; il nous reproche notre manière de vivre par sa conduite, et*

flétrit nos désordres par ses exemples. (Sag., II.) Cependant édifions-nous aujourd'hui, mes Frères, en contemplant avec quel amour les premiers Chrétiens ont aimé l'Evangile ; *la patience surnaturelle* avec laquelle ils en ont été les soldats et les martyrs !

Jésus-Christ, la vérité incarnée, a commencé son œuvre divine dans la contradiction et la haine ; on l'a crucifié afin de faire taire les oracles sacrés de sa bouche. Ses Apôtres ont continué sa mission, prêchant l'Evangile à toute créature ; et le monde les a égorgés, flagellés, emprisonnés. C'est surtout contre l'Eglise naissante que les démons ont conspiré de toutes leurs puissances ; ils ont vomi toute leur haine,

1° Contre les premiers *Chrétiens et contre leur fortune.* Si le vent de la persécution soufflait, chacun pouvait être dénoncé par sa femme, par son époux, par ses enfants, avides de ses biens ou ardents pour l'idolâtrie. Les débiteurs se libéraient par cette dénonciation, et les esclaves gagnaient leur liberté. Un païen avait-il de la passion pour une fille chrétienne, il la mettait dans la cruelle nécessité de s'abandonner à lui ou de s'exposer à être dénoncée et suppliciée. — Les édits de mort cessaient-ils, la paix ne revenait point pour cela sur les enfants de l'Eglise ; on les dépouillait, on les pillait publiquement ; il était permis en tout temps de les outrager en paroles et en écrits, de les livrer à la risée sur les théâtres. Combien de fois n'a-t-on point vu la populace se ruer sur eux des torches à la main, les égorger, les massacrer à coups de pierres, aux applaudissements des magistrats et des princes ! (Fleury, *Mœurs des chrétiens.*) « Est-ce donc un si grand crime »,

disait Julien l'Apostat, « quand un ami des dieux aurait « tué dix Galiléens? » « Un seul exemple suffit à « montrer combien était ardente la haine de la reli- « gion chrétienne : on violait jusqu'à l'asile de la « mort. Du fond des sépulcres où ils dormaient, on « arrachait les cadavres des fidèles, quoique mécon- « naissables, quoique déjà livrés à l'infection, pour « mutiler et disperser ces lambeaux ». (Tert., *Apol.* XXXVII.)

2° On les attaquait dans *leur religion et dans leurs mœurs.* Tandis que le paganisme étalait au soleil ses débauches et les orgies infâmes de son culte, nos pères furent contraints, pendant trois cents ans, de célébrer les saints mystères hors des villes et dans les souterrains nommés les *Catacombes.* Et pour les rendre odieux, on disait que, dans leurs réunions, ils égorgeaient un enfant, humaient son sang avec avidité, se partageaient ses membres palpitants; et qu'après cet horrible repas, ils commettaient d'abominables incestes et des brutalités obscènes, et proposaient la vie éternelle comme récompense de ces crimes. (Tert., *Ap.*, VII; *M. Félix,* IX.) « Si le Tibre débordait, si les eaux du « Nil ne fertilisaient pas les campagnes, si le ciel était « brûlant et sans pluie, si la terre tremblait, s'il sur- « venait une famine, une mortalité, les Chrétiens en « étaient cause; les dieux étaient irrités de ce qu'on « les laissait vivre ici-bas : toutes calomnies semées « dans une populace superstitieuse et cruelle, afin de « l'ameuter et de lui faire proférer les cris : *les Chré- « tiens aux lions!* » (Tert., *Apol.* XL.) Donc, tout ce que l'homme a de plus cher et de plus sacré, sa per-

sonne, sa famille, son honneur, tout était outragé, profané par les fureurs païennes. Eh bien ! mes Frères, malgré ces attentats, les Chrétiens leur jetaient ce défi : « Pourriez-vous citer un seul exemple de vengeance « et de représailles ? Une seule nuit et quelques flam- « beaux nous suffiraient pour mettre tout en flammes ; « même si, au lieu de conspirer dans l'ombre, nous « levions l'étendard de la révolte, manquerions-nous « de bras pour écraser nos ennemis, quand aucune « nation de l'univers n'est aussi nombreuse que la « nation chrétienne ? Mais vouloir du mal à qui que « ce soit, en faire, en dire, en penser même, nous est « également interdit. Selon la doctrine de notre Sau- « veur, il vaut mieux souffrir la mort pour la justice « que de la donner ». (*Apol.* XXXVII.) Et ils méprisaient les calomnies, évitaient de les provoquer, rendaient le bien pour le mal, secouraient les païens malheureux, recueillaient leurs orphelins. Saint Cyprien fit donner vingt-cinq pièces d'or au Romain qui allait lui abattre la tête. Un autre martyr, avant d'aller au supplice, vendit tous ses biens, en donna le prix, partie aux pauvres, partie à ses accusateurs. Un autre, avant son supplice, demanda un peu de temps pour prier : il pria pour ses parents, pour ses juges et pour ses bourreaux. (Fleury.)

Mais leur patience éclatait surtout envers les empereurs et les magistrats. C'étaient leurs édits qui allumaient contre eux les bûchers, les jetaient aux mines et aux bêtes, les éloignaient des emplois publics, leur défendaient de fréquenter ou d'ouvrir des écoles. Les magistrats s'opposaient même à leur défense devant

les tribunaux ; on les condamnait sans les entendre. Nos persécuteurs sont impies, ignobles, scélérats, s'écrient-ils ; mais parce qu'ils tiennent leur autorité de Dieu, nous prions pour eux. Notre prière implore en leur faveur une longue vie, un règne tranquille, la sûreté dans leur palais, tout ce que peut ambitionner un empereur. (*Apol.* xxx.) Les Chrétiens opprimés et pressurés furent les seuls qui ne conspirèrent point contre les monstrueux Césars qui désolaient le monde. (Id., xxxv.) La célèbre légion *Thébaine*, commandée par saint Maurice, ayant reçu l'ordre impie de sacrifier aux faux dieux, refusa de trahir la foi chrétienne ; mais aussi, afin de demeurer fidèles à l'empereur leur tyran, ces intrépides soldats, vainqueurs en plusieurs batailles, jetèrent bas leurs armes, et se laissèrent égorger comme des agneaux plutôt que de se défendre.

Cette patience surhumaine des premiers fidèles, enfantés à Jésus-Christ par ses Apôtres ou par leurs disciples, renferme pour nous, mes Frères, de salutaires enseignements. Elle nous montre tout d'abord la présence du Saint-Esprit dans l'Eglise, la divinité de notre foi. Interrogeons le juste par les outrages et les tourments, disent les impies dans l'Ecriture, afin d'éprouver sa douceur et sa patience : *S'il est enfant de Dieu, Dieu prendra sa défense.* (Sag., II.) Or, Dieu a protégé nos premiers pères dans la foi et leur a donné la victoire ; il a lâché la bride à tous les instincts dépravés contre son Christ, afin de mieux manifester la vanité de leurs complots contre ses œuvres. Tout ce qu'il y avait d'âmes nobles et généreuses ne purent s'empêcher de reconnaître que, sans la grâce et la

vertu de Dieu, des hommes saints dans leur doctrine et dans leurs mœurs n'auraient pu se laisser fouler, écraser par l'iniquité triomphante dont ils pouvaient se défaire et se venger. Aussi, loin d'être arrêté par la persécution, l'Evangile débordait sur le monde comme un fleuve de Dieu, y répandant la joie et les bénédictions promises en Jésus-Christ. Des sénateurs, des préfets, des consuls, des officiers des palais des empereurs, tombaient tous les jours en adoration devant la croix; le peuple, touché de tant de vertu, quittait en masse les idoles; les bourreaux mêmes se déclaraient Chrétiens au milieu de leurs exécutions. — Cette patience héroïque des Chrétiens opprimés prêche à tous les hommes, mes Frères, le respect pour les puissances légitimes, alors même que leur autorité est déréglée, dure et fâcheuse. Le premier péché fut celui de la révolte; la révolte n'est-elle point surtout de nos jours le mal des nations? C'est de là que jaillissent les révolutions, les guerres civiles, les assassinats des rois et des princes, tant il est vrai que la pratique de l'Evangile fait seule le bonheur des individus et des peuples.

Enfin, cette patience sublime nous rappelle à tous une des premières vertus de l'Evangile, le support des méchants, le pardon des injures, la charité pour nos ennemis. « Rappelez-vous souvent », dit saint François de Sales, « que Jésus-Christ nous a sauvés par la pa-
« tience et la souffrance, et qu'ainsi nous devons
« endurer, pour le salut de nos âmes, les injures et les
« contradictions avec le plus de douceur qu'il nous
« sera possible. Ne bornez pas votre patience à telle et
« telle sorte d'injures ou d'afflictions, mais étendez-la

« universellement à toutes celles que Dieu vous en-« verra, ou qu'il permettra qui vous arrivent ». *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux leur appartient.* (Matth., v; Introduct., 3e partie, III.)

LVIe INSTRUCTION.

LA RELIGION PROUVÉE PAR LE TÉMOIGNAGE DES MARTYRS.

In mortem tradimur propter Jesum.

On nous livre à la mort à cause de Jésus-Christ. (II CORINT., IV.)

Tout est divin dans la religion chrétienne, mes Frères ; c'est l'amour infini de Dieu embrassant le monde entier pour sauver les âmes. Point d'étonnement donc que le démon, qui rôde pour dévorer, et dont elle détruisait l'empire, lui ait toujours suscité les haines et les persécutions des méchants. Spectacle vraiment remarquable ! tandis que l'impie et le débauché sont libres et marchent le front levé, la persécution et la malédiction poursuivent la piété, la pudeur ! Tandis que les faux prophètes et ces docteurs infâmes qui

séduisent les cœurs, les empoisonnent et les endorment sur le bord des abîmes, sont tolérés ou applaudis, la haine, la fureur se dresse partout contre la religion de notre Sauveur, qui ne cherche et ne désire que notre bonheur en ce monde et notre félicité immortelle! Destinée de l'Eglise prédite ainsi par Notre-Seigneur : « Je vous envoie comme des brebis au « milieu des loups. Les hommes vous traîneront dans « leurs assemblées, vous flagelleront, vous traduiront « devant les juges et les rois à cause de moi. On verra « le frère livrer son frère à la mort, et le père son fils; « les enfants se révolteront contre les auteurs de leurs « jours et les feront mourir; vous serez haïs à cause « de mon nom. (Matth., x.) S'ils m'ont persécuté, ils « vous persécuteront aussi ; vous serez broyés sous le « pressoir de la tribulation; cependant, ayez confiance; « voilà que j'ai vaincu le monde ». (Jean, xvi.) Une preuve éclatante et nouvelle de la divinité de notre foi, mes Frères, c'est l'accomplissement de ces paroles de Jésus-Christ dans le *témoignage que lui ont rendu les Martyrs.*

Le martyre, mes Frères, n'a jamais cessé dans l'Eglise : encore aujourd'hui nos Missionnaires arrosent de leur sang les continents et les îles de la mer pour la propagation de l'Evangile. Mais admirons particulièrement ces millions de Martyrs des premiers siècles, dont un grand nombre ont vu Jésus-Christ ou ses Apôtres. La vérité brille aux yeux de ces hommes alors plongés dans les ténèbres et les dissolutions de l'idolâtrie ; et pour suivre notre Sauveur, ils crucifient leur chair avec toutes ses concupiscences : ils renon-

cent aux emplois, aux dignités, aux richesses, aux
plaisirs, à leurs pères, à leurs mères, à leurs épouses,
à leurs enfants, à tout ce que notre nature a de plus
tendrement aimé, de plus cher. Ils s'exposent au con-
traire à la calomnie, à la prison, à l'exil, aux tortures,
à tout ce qui fait tressaillir d'horreur la nature. Quel
motif pouvait ainsi transformer et multiplier nos glo-
rieux Martyrs ? Sur la terre, point d'espérance que
cette promesse de Jésus-Christ : *Quiconque haïra et
perdra sa vie pour moi, la retrouvera dans le ciel.* Mais
pour cela il fallait croire en lui comme au Rédempteur
de ce monde; et pouvaient-ils mieux confesser sa divi-
nité que par la voix de leur sang et de leurs douleurs ?
Et les voilà, ces légions sublimes, s'unissant avec lui
par la divine communion, avant de marcher au com-
bat, puis jetant à leurs ennemis ce fier défi de saint
Paul : *Qui pourrait nous arracher à l'amour de Notre-
Seigneur ? Nous en défions l'affliction, les angoisses,
la nudité, la faim, le fer, le feu, la violence. On nous
égorge tout le jour, Seigneur, on nous regarde comme
des brebis destinées à la boucherie ; mais dans ce débor-
dement de maux, nous allons à la victoire, à cause de
celui qui nous a aimés.* (Rom., VIII.) Et Notre-Seigneur
en effet leur donnait la vertu, la persévérance et la cou-
ronne.

Qu'y a-t-il de plus vivace, de plus ardent en notre
cœur que l'amour de la vie, que la crainte de la mort ?
Notre chair s'effraie des ciseaux d'un chirurgien, d'un
charbon de feu, de la morsure d'une bête : notre
orgueil se révolte contre l'humiliation et la honte ;
notre avarice, contre le dépouillement et les privations

de l'indigence; notre sensualité, contre les tortures et le chagrin. Jésus-Christ lui-même, à la vue des horreurs de sa Passion, a révélé la faiblesse de notre pauvre nature; il a été triste jusqu'à la mort; il a sué le sang, et dans la violence de ses douleurs il s'est écrié : *O mon Père, s'il était possible que ce calice passât loin de moi! Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* Comment donc des millions de vieillards, de femmes, de jeunes gens, de jeunes vierges, ont-ils pu souffrir tant d'horribles tortures que les tyrans en étaient honteux, et plus tôt fatigués de les infliger qu'eux de les endurer? Comment étaient-ils joyeux des souffrances, des mépris, des outrages, et craignaient-ils de perdre la couronne du martyre? Evidemment la grâce et la vertu de Dieu étaient en eux ; Jésus-Christ demeurait en leurs cœurs, parce que leurs cœurs demeuraient en lui. Sainte Félicité, dans son cachot, pleurait à la pensée que ses compagnons et ses compagnes de captivité, allaient mourir pour la foi, tandis qu'elle n'aurait point cette gloire; elle était enceinte, et les lois défendaient de la supplicier. Alors sa prière monta vive et ardente vers Dieu ; à l'instant même les douleurs d'un enfantement prématuré la saisirent ; et comme les déchirements de la nature lui arrachaient des cris : « Quoi, tu te plains, lui disait un de ses gardes, « que feras-tu donc lorsque tu seras broyée sous la dent « des tigres et des lions? C'est moi qui souffre mainte- « nant comme une fille d'Eve, reprit la noble martyre : « mais lorsque je serai au supplice, un autre supportera « mes douleurs, parce que je souffrirai pour lui ». En effet, au milieu des inexprimables tourments de son sup-

plice, pas un seul gémissement ne sortit de sa poitrine.

Le martyr Génésius était, dans le principe, un voluptueux comédien : afin de divertir l'empereur Dioclétien et sa cour, il tournait en dérision sur le théâtre les cérémonies sacrées du baptême. Jésus-Christ l'attendait là : un Ange lui apparut, ouvrant sous ses yeux un livre où étaient inscrits tous ses crimes depuis son enfance, et lui apprenant que le saint baptême livré par lui aux risées publiques, avait en réalité la vertu divine d'en effacer les souillures. Changé tout à coup par cette apparition merveilleuse, il crie d'une voix sonore : « Jésus-Christ est mon Dieu et le Sauveur de « ce monde. Empereur, officiers, sénateurs qui m'en« tendez, point de salut pour vous qu'en son nom ». Dès l'abord on crut qu'il plaisantait ; mais bientôt Dioclétien furieux de voir son plaisir manqué, le livra à d'effroyables tortures. « Quand vous me feriez mou« rir de mille morts », criait Génésius, « vous ne pour« riez maintenant m'arracher Jésus-Christ ni du cœur « ni de la bouche ». Il eut la tête tranchée, et son âme prit son essor vers les cieux avec la robe empourprée de son baptême de sang. Qui donc ici ne voit, avec une admiration pieuse, la grâce de Jésus-Christ convertissant subitement un abject comédien, lui inspirant un mépris héroïque des tortures, en faisant un vase d'honneur et d'élection ?

Saint Ignace allait bientôt consommer son sacrifice, et il écrivait aux Romains ces paroles incomparables : « J'aspire à mourir pour Jésus-Christ qui daigna mou« rir pour moi. Je suis le froment de Dieu ; je veux « être moulu sous la dent des bêtes, afin de devenir

« un pain pur et digne de mon Sauveur. Flattez, cares« sez les bêtes farouches afin qu'elles me dévorent « avec plus de fureur ; il m'est doux de tomber sous le « glaive du monde pour la cause de mon Dieu ! » De jeunes vierges, élevées mollement dans les richesses et l'aisance, des femmes timides qui tremblent à la vue d'un homme farouche, d'une épée ensanglantée, d'une bête fauve, donnaient tous les jours au monde ce spectacle admiré des anges et des hommes. Sainte Agathe, nourrie dans les délices, a le corps mutilé et la poitrine déchirée : on la tourne et retourne sur des charbons ardents ; et dans ces effroyables supplices, elle était sereine et ravie d'une allégresse mystérieuse ! Sainte Eulalie, d'une des premières familles d'Espagne, à douze ans, quand des crocs de fer arrachaient sa chair en lambeaux, quand des torches ardentes rôtissaient sa poitrine et ses côtés, chantait dans une sainte ivresse les louanges de Jésus-Christ. Sainte Agnès, à treize ans, était jetée dans les flammes ; comme le feu ne faisait que l'effleurer sans lui nuire, le tyran ordonna que sa tête tomberait sous la hache. Son cou étranglé par des chaînes de fer, ses bras broyés par des menottes, sa jeunesse, son innocence, sa modestie, faisaient trembler le bourreau de respect : son bras se révoltait à frapper le coup mortel. « Bonhomme », lui dit la jeune martyre avec sérénité, « pourquoi trembles-tu ? Il me « tarde à moi de laisser mon corps ici-bas et de m'en« voler vers mon Sauveur, le chaste Epoux de mon « âme ! » Des milliers d'autres ont ainsi montré l'assistance toute-puissante du Saint-Esprit, et l'enfer et les tyrans ont été vaincus par ce que le monde a de plus faible.

Les Martyrs ont donc mis leur trésor et leur gloire à ressembler à Jésus-Christ, afin de régner avec lui dans les cieux. Ces nobles et fiers Chrétiens, mes Frères, étaient nos semblables, passibles, mortels, fragiles comme nous ; leur solidité n'était point la solidité de la pierre ; leur chair n'était pas d'airain ; ils sentirent aussi en eux le corps combattre contre l'esprit. Le monde les persécuta cruellement ; Satan ne fut point plus doux à leur égard qu'au nôtre ; il les attaqua même avec beaucoup plus de violence. Et cependant, voyez quel courage ils ont montré au combat, et combien la charité de Jésus-Christ les pressait au milieu de leurs tribulations ! Ils ont souffert les dérisions et les fouets, les chaînes et les prisons ; ils ont été lapidés, sciés, égorgés par le tranchant du glaive, par la dent des bêtes et la flamme des bûchers ; et la gloire éternelle leur a paru digne de tout cela, tandis qu'une prière un peu prolongée, une courte indisposition, une légère pénitence nous paraît trop dure et trop fâcheuse. Ah ! la paix règne dans l'Eglise, la hache des bourreaux n'est point levée sur nos têtes ; mais qui d'entre nous, mes Frères, est dispensé d'imiter Jésus-Christ, de le glorifier selon son pouvoir et sa condition ? Quel usage faisons-nous, ou plutôt quel abus ne faisons-nous pas de cette foi qu'ils nous ont léguée avec tant de souffrances, à laquelle ils rendaient le témoignage de leur sang ? Leurs exemples ne condamnent-ils pas notre indévotion, notre ambition, notre sensualité ? Ah ! mes Frères, ne laissons pas luire la lumière au milieu de nous sans la recevoir, sans la suivre et l'aimer. Vivons pour Jésus qui est mort pour

nous, car nul n'est couronné qu'il n'ait combattu, et nul des Martyrs n'a combattu qu'à l'ombre de la croix. Tous ont semé dans les larmes, et ils moissonnent dans la joie : ils ont travaillé pendant quelques jours, pendant quelques heures, et ils ont trouvé le repos immense, infini ; ils sont passés par le feu et l'eau, et ils sont parvenus au rafraîchissement. Jésus-Christ essuie lui-même toute larme de leurs yeux ; et pour eux il n'y aura plus ni pleurs, ni cris, ni affliction. Mais, quand ils ont ainsi glorifié Dieu dans leurs corps et accepté le calice du salut, que rendons-nous au Seigneur pour tout ce que nous en avons reçu ? Ah ! Seigneur Jésus, rallumez en nous le zèle de votre loi et la flamme de votre charité ; préparez-nous par votre grâce, ô miséricordieux Sauveur, à la gloire de vos Martyrs, au festin de vos élus bien-aimés ! Ainsi soit-il.

LVIIe INSTRUCTION.

SOUFFRANCES DES MARTYRS DE JÉSUS-CHRIST — DANS LEURS CORPS.

Ludibria et verbera experti, insuper et vincula et carceres; lapidati sunt, secti sunt, tentati sunt, in occisione gladii mortui sunt.

Ils ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons; ils ont été lapidés, sciés, torturés; ils sont morts par le tranchant du glaive. (HEB., XI.)

Toutes les créatures racontent la sagesse et la bonté du Dieu tout-puissant, mes Frères; la terre et les cieux sont remplis de la gloire de sa majesté. Les Anges dans la splendeur éternelle chantent en concerts sublimes : *Saint, Saint, Saint, le Dieu des armées;* mais pas un être visible ou invisible ne lui a rendu la même gloire que ses Martyrs. Lorsque les Anges ont été créés dans la grâce et la lumière, ils se sont prosternés devant le trône de Dieu, adorant en extase la magnificence de son amour pour eux. Cette adoration s'est faite en un instant, sans résistance de la chair; dès lors ils ont brillé comme des astres lumineux dans la cité céleste. Mais les Martyrs avaient une chair de péché, molle, sensuelle, luttant contre l'esprit, avec

la puissance d'une infinie corruption : et pour ce Dieu que nous ne voyons qu'à travers le miroir de la foi, ils ont souffert pendant des jours, des mois, des années, les cachots infects, l'exil, la faim, la nudité, les frimas, les flammes, le déchirement de tous leurs membres. Ils publiaient, par la voix de ces horribles tortures, que telle est la bonté, la beauté, la grandeur de Jésus-Christ, que telle est la récompense réservée à ses fidèles serviteurs, que les tribulations réunies de la terre ne peuvent lui être comparées ; et leurs voix et leurs cœurs empruntaient le saint verset du psalmiste : *Seigneur, qui est semblable à vous ?* Contemplons, mes Frères, la sainte ardeur de leur foi, en quelques détails sur la *multitude de leurs tourments* pour le nom de Jésus-Christ.

De la tête aux pieds on ne laissa point une partie de saine en la chair de nos Martyrs, et ce n'est pas une tâche facile d'en exposer le tableau. On leur plaçait sur la tête un casque ardent, comme à saint Clément et à saint Christophe ; on leur arrachait la peau, les yeux, les dents ; on les leur cassait à coups de marteaux, comme à sainte Apolline, à saint Martial, à saint Janvier ; on leur arrachait la langue ; on leur injectait du plomb fondu, de la poix, du soufre, de l'huile bouillante dans les veines, afin que l'inexprimable douleur du feu allât dévorer leurs entrailles ; des centaines de mille éprouvèrent ces tortures dont la pensée fait frémir. — Ici on les étendait sur des chevalets, machines effrayantes destinées à broyer, à disloquer violemment les membres ; après cela, les bourreaux leur enfonçaient des poinçons, des alênes, des roseaux

aiguisés sous les ongles, arrachaient leurs chairs et découvraient leurs entrailles avec des crocs de fer, et les brûlaient ensuite avec des torches ardentes. Quand les Martyrs étaient des vierges qu'on n'avait pu forcer à renier Jésus-Christ, on leur mettait la poitrine en lambeaux avec des cisailles de fer rougies au feu : ce fut, entre autres, le supplice de sainte Agathe. Julien l'Apostat, qui voulait à toute force effacer le caractère de son baptême, inventa de nouvelles cruautés ; il fit exposer des vierges fidèles, toutes nues, aux outrages d'une abjecte populace, ordonna de leur ouvrir le ventre, y jeta de l'orge qu'il fit manger, avec leurs entrailles, à des pourceaux affamés tout exprès. Plusieurs de ses officiers arrachèrent eux-mêmes le foie à ces invincibles victimes et le mangèrent. La justice divine punit ces monstres avec éclat, car leurs dents tombèrent, leur langue pourrit ; ils perdirent la vue et la vie misérablement (Hist. eccles.) Ce miracle ne ralentit point la persécution, tant le démon est subtil à aveugler, à perdre les âmes. — Les Chrétiens étaient attachés par les pieds à des chevaux indomptés, et traînés par eux sur les versants des collines, à travers les rochers, les pierres et les épines. Et quand leurs têtes étaient ou fracassées ou détachées, on brûlait leurs restes mortels, on mêlait leurs ossements parmi ceux des animaux qu'on jetait à la voirie. Ainsi moururent saint Hyppolite, saint Porphyre, saint Onésiphore. Quelquefois les païens enfonçaient nos Martyrs jusqu'au cou dans le cadavre d'un cheval ou d'un bœuf ; ils y périssaient dans l'infection, la pourriture et la vermine. — Souvent on les entassait pendant des mois entiers, en

des prisons sans air ni lumière, et ils y étaient tellement serrés, qu'ils devaient rester constamment debout, dans l'eau, l'ordure et les cadavres des morts qu'on n'enlevait pas. — Ici, ils étaient suspendus par les bras; on leur attachait aux pieds des poids énormes qui déboîtaient leurs os et arrachaient leurs membres les uns des autres; là on les cousait vivants en des sacs de cuir, avec des scorpions et des serpents, et on les précipitait ainsi dans les rivières et les fleuves. — Ailleurs, lorsque les bourreaux avaient labouré leurs chairs avec des crocs et des peignes de fer, ils jetaient sur leurs plaies du sel et du vinaigre, et lorsque leurs plaies étaient ainsi brûlantes et envenimées, ils les traînaient sur des débris de tuile et de verre. Que n'ont point souffert, mes Frères, ceux qu'on écorchait vivants, comme l'apôtre saint Barthélemy, qu'on sciait par le milieu du corps, comme le prophète Isaïe, que l'on taillait en morceaux, de la tête aux pieds, à peu près comme le charpentier le fait d'un arbre brut. Ah! nos Martyrs ont été broyés, assommés à coups de massues et de bâtons de fer, précipités du haut des rochers, écrasés sous des pierres, fendus par le milieu, broyés et moulus sous des roues, pilés dans le mortier, foulés sous le pressoir!

A ces tourments raffinés on ajoutait de toutes manières le supplice *du feu*. Les païens nommaient les premiers Chrétiens *des hommes de sarment*, parce qu'on les destinait à mourir sur des bûchers entretenus avec des bois de vigne; on les enfermait en des fournaises ardentes, en des fours de verriers, en des taureaux d'airain, autour desquels mugissaient des tourbillons

de flammes; on les rôtissait sur des grils ou en des chaudières d'huile bouillante. Néron les revêtait de robes trempées de soufre et de poix, les attachait en cet état aux poteaux de ses jardins : le feu était mis à ces robes infernales, et les Chrétiens enflammés servaient de flambeaux vivants pour éclairer les débauches de ce monstre! Combien de malheureux, dont le seul crime était d'être chrétiens, ont été jetés en pâture aux tigres, aux panthères, aux lions, aux léopards, aux ours et aux sangliers des amphithéâtres! Les démons en fureur s'incarnant dans les bourreaux, les rendaient ingénieux à multiplier les tortures et à les entasser quelquefois sur la même victime. C'est ainsi que la vierge sainte Anastasie fut souffletée avec des gants ferrés, eut les dents brisées, la langue arrachée, les côtés rôtis avec des lames de fer ardentes, les seins mutilés, les ongles déchirés. Son bourreau lui trancha les extrémités des pieds et des mains, fit tomber ses chairs avec des crocs aigus jusqu'à ce que ses entrailles fussent à découvert; et, comme elle respirait encore, il lui abattit la tête avec le tranchant de sa hache!

Ces glorieux Martyrs, ces légions triomphantes qui suivent dans les cieux l'Agneau crucifié, et que saint Jean contempla, des palmes à la main, chantant l'Alleluia sans fin, c'étaient, mes Frères, 1° des vieillards vénérables: saint Polycarpe avait quatre-vingt-six ans, saint Photin de Lyon, quatre-vingt-dix ans, saint Denis, prince d'Athènes, cent vingt ans. — C'étaient, 2° des jeunes gens en pleine fleur de la vie. Saint Julien et sainte Catherine n'avaient que dix-huit ans; saint Venance et sainte Pélagie, quatorze ans; sainte Eulalie,

treize ans, saint Mammès et sainte Christine, douze ans seulement. Spectacle vraiment admirable ! D'autres, à sept ou huit ans, comme saint Pasteur et sainte Sabine, ont versé leur sang pour le nom de Jésus-Christ! 3° Les Martyrs étaient des premières conditions du monde : saint Claude, saint Démétrius, saint Clément, saint Maxime, étaient des consuls romains; saint Apollonius, saint Jules, saint Quentin, saint Eleuthère, des sénateurs ; sainte Eugénie et sainte Flavie étaient de la famille des Césars; sainte Serène, sainte Tryphonie, des impératrices. — 4° Une multitude immense étaient des hommes éminents par leur savoir et leur génie. Saint Cyprien, saint Justin, saint Méthodius, brillaient comme des flambeaux parmi les premiers talents de l'empire. Saint Alexandre, saint Athénodore, saint Lucien, saint Victorin, étaient illustres parmi les plus célèbres philosophes de leur siècle. Saint Alexandre de Lyon en était le médecin le plus renommé; de même, saint Côme et saint Damien dans l'Arabie. Tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions de la vie ont ainsi répété aux puissances de l'enfer conjurées : *Rien ne pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ notre Sauveur, ni la vie, ni la mort, ni l'angoisse, ni la persécution, ni l'épée, ni créature visible ou invisible !*

Ces Martyrs généreux pouvaient facilement sauver leurs jours par un seul péché, en offrant un peu d'encens aux idoles, en simulant seulement de leur en offrir, en mangeant des viandes offertes à leurs autels, en cessant pour un temps d'adorer publiquement Jésus-Christ. Avec cette apostasie facile et peu sincère, on

leur promettait avec la vie des emplois, des dignités, des alliances brillantes. Et ils ont méprisé avec fierté cet étalage de grandeurs et de voluptés périssables; ils ont enduré les plus horribles tortures, afin de publier au monde que Jésus crucifié était leur Dieu, leur unique espérance ! « Un jour, en Egypte, une foule innom« brable de Chrétiens furent amenés dans une plaine im« mense, préparée pour leur martyre. Ils y marchaient « les uns après les autres, sérieux et joyeux sous les « coups de la mort. Les forces des bourreaux s'épui« saient, leurs épées s'émoussaient; ils durent suspendre « le massacre pour se reposer et aiguiser leurs sanglants « instruments; pas un seul chrétien ne fléchit à ce spec« tacle et ne trahit la foi du Sauveur. Pendant que les uns « périssaient sous leurs yeux, les autres chantaient des « cantiques de louanges en attendant leur heure; ils « commençaient sur la terre ce qu'ils allaient continuer « avec les anges dans les cieux ». (Eusèbe.) Ces cœurs intrépides se disaient, mes Frères : la mort viendra bientôt, le pécheur et l'impie grinceront des dents sous l'impression de leurs douleurs; que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ? Et ils protestaient au Seigneur, par la voix de leur sang, qu'ils l'aimaient de toutes leurs forces. Hélas ! mes Frères, à quelle distance nous sommes de nos pères dans la foi ! On ne demande point que nous délaissions comme eux nos familles dans le deuil, l'indigence et l'opprobre du monde, que nous livrions notre vie aux cachots, à la rage des bêtes, des flammes et des bourreaux; une seule chose nous est demandée de notre Dieu, la bonne et sainte volonté, la pratique fidèle et tranquille de ses

commandements ; et nous trouvons que c'est trop. Nous renions Jésus-Christ notre Sauveur, l'avocat puissant et miséricordieux de notre salut : nous le renions par lâcheté, par respect humain, par avarice, par ivrognerie ou luxure ; et lorsqu'il voudrait enivrer notre vie du pain et des délices des anges, nous cherchons notre pâture et notre joie dans les passions impures, animales ! Est-ce là, mes Frères, nous souvenir que nous sommes des enfants de Dieu, des citoyens futurs de la cité des Saints ? Ah ! mes Frères, renflammons l'amour de notre cœur au spectacle de cette nuée de Martyrs qui ont servi et glorifié Jésus-Christ devant les tyrans et les impies, en mourant pour sa gloire et son Evangile. La terre est un exil, une vallée de larmes, de péchés, de douleurs ; bientôt elle aura dévoré nos corps ; nous n'avons rien de bon ni de durable à y espérer. Soupirons donc vers le ciel, véritable terre des vivants ; mais ne désertons point l'étendard de la croix ; par lui seulement on marche à la gloire, à la victoire ; par ce bois sacré les âmes échappent aux naufrages de la traversée ; et, parvenues au port de la Jérusalem céleste, y reçoivent la récompense et la couronne ! Ainsi soit-il.

LVIII[e] INSTRUCTION.

SOUFFRANCES DES MARTYRS — DANS LEUR AME ET LEURS AFFECTIONS, PAR AMOUR DE JÉSUS-CHRIST.

Quis nos separabit a charitate Christi? Neque instantia, neque alia creatura.

Qui pourrait nous séparer de l'amour de Jésus-Christ? Ce ne sera ni les choses présentes, ni aucune créature. (ROM., VIII.)

L'Eglise de Jésus-Christ est merveilleusement couronnée de gloire par la divine miséricorde, nous dit saint Cyprien, mes Frères; ici, éclatante de blancheur par l'innocence de ses enfants; là, revêtue de pourpre par le sang de ses Martyrs; ni les lis, ni les roses ne manquent aux fleurs de sa couronne. (Epist. VIII.) Spectacle sublime et bien digne des complaisances de Jésus-Christ notre Sauveur! Ses soldats, fidèles à l'étendard de sa croix, ont vaincu les enfers et le monde; les tortures leur ont cédé plutôt qu'ils n'ont cédé aux tortures. En vain le bourreau a redoublé de cruauté, de fureur; il n'a pu que plus promptement envoyer au Seigneur ces âmes magnanimes. La multitude des idolâtres a pu contempler nos pères, à peine appelés à l'admirable lumière de l'Evangile, sans autres armes que la foi, conserver une voix libre, un cœur incor-

ruptible, un courage divin ; dans son admiration, elle est entrée à flots dans l'Eglise, et le sang de nos Martyrs est devenu une semence de Chrétiens. Jours d'honneur pour Jésus-Christ, car c'est lui qui combattait dans les Martyrs, couronnait et était couronné dans leur triomphe ! Admirons nous-mêmes, Chrétiens, leurs victoires *sur la chair*, *le sang et toutes les affections de la nature ;* et puisse notre foi se réveiller et se réconforter à ce spectacle ravissant et divin !

I. — Les martyrs de Jésus-Christ ont vaincu le démon *des richesses*. Les tyrans, ne pouvant entamer leurs âmes par les menaces et l'appareil des supplices, étalaient à leurs yeux les séductions de la grandeur et de l'argent. C'étaient de riches palais, des alliances illustres, des dignités éclatantes et enviées qu'on offrait à leur apostasie. Ainsi on promettait à sainte Reine, à sainte Marguerite, la main d'un gouverneur de province ; à sainte Agnès, la main du préfet de Rome, qui était la seconde dignité de l'empire. Sainte Suzanne et sainte Catherine préférèrent rester fidèles à Jésus-Christ, plutôt que de vivre épouses révérées des Césars Maximien et Maximin. Voyez, mes Frères, et considérez combien l'homme est cupide et ardent pour les richesses ; afin d'en avoir, il se brise les membres, il creuse la terre, il traverse les provinces et les mers ! Eh bien ! il a les mêmes convoitises pour les grandeurs ; afin d'y parvenir, il devient lâche, mendiant, flatteur. Et de quelles angoisses leur perte déchire son cœur ! Or, pour montrer la puissance de sa grâce, Notre-Seigneur s'est choisi des Martyrs de son Evangile dans les rangs les plus élevés de ce monde. De l'ordre des

Patriciens étaient saint Rufus, à Capoue, saint Eutychius, en Mésopotamie, saint Gallican, gendre de l'empereur Constantin. — Saint Acilius, saint Claude, saint Démétrius, saint Flavius Clément, saint Maxime étaient des *Consuls.* — Saint Apollonius, saint Jules, saint Palmace, saint Quentin, saint Simplice, saint Elpidius, saint Eleuthère étaient des *Sénateurs.* Saint Gorgonius et saint Dorothée étaient de nobles *Officiers* de la cour de Dioclétien ; saint Maurice était colonel de la légion thébaine ; saint Eric était roi de Suède, saint Olaüs, roi de Norwége. Sainte Triphonie, sainte Serène étaient des *Impératrices.* Ces nobles cœurs, trempés dans le feu de la charité de Jésus-Christ, et une foule innombrable d'autres, ont préféré se voir dépouillés de tous les biens de la vie et périr dans les plus âpres tortures, plutôt que de trahir la foi jurée à Jésus-Christ. Saint Clément était en présence de l'empereur Dioclétien. Ce prince impie et farouche l'ayant excité à adorer les faux dieux, fit étaler devant lui de l'or, de l'argent, des vêtements précieux et les insignes des dignités les plus enviables ; de l'autre côté, des instruments dont la vue faisait frémir : des roues et des peignes de fer, des grils, des chaudières, des broches à rôtir. Puis, se tournant vers le saint martyr avec un visage flatteur, il lui disait : Tous ces biens sont à vous, si vous voulez révérer nos dieux. Mais le noble chrétien, les considérant d'un regard de mépris, répondit : « Vos dieux seront détruits et vous périrez « avec eux ; ordure périssable sont vos richesses ! Vous « les croyez séduisantes ; quelles pensez-vous seront « les récompenses de Jésus-Christ, le Roi du ciel et de

« la terre ! Vous croyez vos supplices effrayants ; quels « seront donc les châtiments préparés par la colère « divine, contre ceux qui auront méprisé son amour ! » Et que de ruses, que d'artifices n'employait-on pas afin de les arracher au sein de l'Eglise ! Voyez seulement l'histoire de sainte Agathe. On la remit à une femme infernale nommée Aphrodise ; elle caressait la jeune vierge, pleurait avec elle, se réjouissait avec elle et lui disait avec une tendresse affectée : Je sens en moi plus qu'un cœur de mère pour vous ; ayez confiance en moi, et je vous rends la plus heureuse, non point de la Sicile, mais de l'univers. Le ciel vous a donné la grâce et la beauté ; vous charmez tous les cœurs, et vous voudriez périr pour la superstition des chrétiens ? Est-ce qu'il en coûte donc tant pour prononcer ces trois mots : Je renonce au Crucifié ? De cette manière vous devenez l'épouse du gouverneur de la Sicile ; vous marcherez parée de robes princières et de brillants bijoux. Celles qui vous dédaignent maintenant seront bien honorées d'être vos dames de compagnie ; la noblesse vous respectera, les magistrats vous craindront ; le peuple s'inclinera devant vous, et l'empereur vous comblera de ses faveurs. Seriez-vous folle de renoncer à tant d'attraits, et d'exposer en même temps votre corps à d'infâmes et effrayants supplices ? Et la vierge de Jésus-Christ résistait à ces caresses, à ces séductions, comme le rocher aux flots orageux de la mer.

II. — Cependant, la plus forte des épreuves des martyrs fut celle de la nature, *la voix de la chair et du sang*. Ainsi encore, pour ne citer que quelques

traits, méditez, mes Frères, l'histoire des saints Marc et Marcellien. Ils étaient frères, issus d'une famille illustre, ayant des enfants en bas âge. Emprisonnés pour la foi, ils devaient périr dans les tortures et les humiliations, si dans quelques jours ils n'avaient renoncé Jésus-Christ et adoré les faux dieux. Plusieurs de leurs amis du monde se présentèrent successivement afin de les tenter et de les séduire, mais en vain. Alors on vit accourir leur père, leur mère, leurs femmes, leurs petits enfants ; comment peindre cette scène déchirante ? Leur père, vieillard vénérable que soutenaient les bras de ses serviteurs, leur disait avec une voix tremblante, étouffée par les sanglots : « C'est moi, « mes enfants, venu pour vous faire mes adieux. Hélas ! « voilà que la sépulture que j'avais préparée pour moi « devra recevoir vos restes mortels, puisque des étran-« gers vous ont hébétés, ensorcelés ! Ce que vous appelez « votre religion n'est-elle pas plutôt une barbarie, puis-« que, en vous conduisant à la mort, elle vous fait tuer de « chagrin votre père, votre mère, votre femme et vos « enfants ? » Leur mère, découvrant le sein qui les avait allaités, se roulait convulsivement à leurs pieds ; leurs femmes leur sautaient au cou, les pressaient dans leurs bras ; leurs petits enfants poussaient des cris de deuil à leurs côtés, comme à leur enterrement. Tous représentaient et la tendresse maternelle, et la fidélité conjugale, et le veuvage, et les orphelins, et le déshonneur de leur mort qui allait retomber sur la famille. Ces caresses, ces reproches, ces cris déchirants étaient autant d'épées à lame tranchante qui transperçaient leur cœur, et leur causaient le plus amer des mar-

tyres, celui des affections. Et l'amour de Jésus-Christ était plus fort en eux que toutes ces épreuves ; ils répétaient avec l'Apôtre : *Ni les choses présentes, ni aucune créature ne pourra jamais nous séparer de Jésus notre Sauveur !* Leur sacrifice ne fut point stérile, car ce père, cette mère, leurs épouses et leurs enfants, éclairés et touchés par leurs exemples et par la grâce de Jésus-Christ, se convertirent eux-mêmes à l'Evangile et gagnèrent ainsi l'héritage des Saints. (18 juin.)

· Saint Celse et sainte Barbe furent tentés par leurs propres pères, qui, ne pouvant les vaincre, voulurent faire contre eux l'office de bourreaux. Les vierges sainte Dorothée et sainte Euphémie furent condamnées à mort par le président Sébaste, leur père, qui fit conduire en même temps au supplice ses nièces, les vierges Thècle et Erasine. Ce monstre furieux fit tomber leurs chairs avec des verges de fer, brisa leurs os avec des marteaux, broya et mutila leurs poitrines et les jeta aux flammes. Sainte Euthalie fut aussi martyrisée de la main de son frère. Quel autre que le démon a pu dénaturer à ce point le cœur de l'homme, y effacer toute sensibilité, toute pudeur, toute tendresse pour ceux qu'il aime de lui-même avec le plus de dévouement? Sachant que l'Evangile allait détruire son règne et renverser ses temples, il armait contre les Chrétiens toutes ses puissances, mais en vain ; la grâce de Jésus-Christ triomphait; il transformait le cœur humain, si fragile et si mou, en un cœur de bronze et d'airain; sainte Nathalie en est encore un exemple mémorable. Fille d'un rang distingué, et

mariée depuis quelques mois à un officier nommé Adrien, elle vit bientôt cet époux chrétien emprisonné pour la foi. La sentence de mort allait être prononcée contre lui, quand il gagna par argent le geôlier, afin d'avoir quelque temps pour faire ses adieux à son épouse éplorée. Sainte Nathalie apprit qu'il revenait, et s'imaginant qu'il n'avait pu sortir de prison qu'en reniant Jésus-Christ, elle accourut à sa rencontre et lui dit avec indignation : Quoi ! lâche et indigne du nom de noble, vous osez reparaître devant mes yeux ! Arrière ! loin de moi ! je ne veux pas entendre une langue profanée par le parjure de l'apostasie ; je rougis d'être l'épouse d'un soldat qui a perdu sa couronne en désertant ! Puis, apprenant qu'il venait au contraire l'inviter à son martyre, confuse à son tour, elle se jeta à ses pieds en lui demandant pardon, l'embrassa avec tendresse, l'encouragea ; elle était là pendant que le bourreau lui brisait les membres avec des barres de fer, femme plus que femme, dit un Père de l'Eglise. (Lejeune.)

On vit se renouveler à chaque instant, dans ces temps héroïques, le sublime sacrifice d'Abraham immolant lui-même son fils unique Isaac : des pères et des mères encourageant leurs enfants au martyre, les contemplant avec fierté dans les tortures, baisant avec vénération et leurs plaies et les traces de leur sang. Ainsi, saint Jacques de Perse, saint Symphorien d'Autun, sainte Potamienne, sainte Lucile, saint Néon et une foule d'autres, moururent pour la foi aux applaudissements de leurs parents. Saint Eléazar avait exhorté ses sept enfants au martyre ; sainte Symphorose, sainte

Félicité en firent autant. Ah! la foule des premiers Chrétiens surtout, montra au monde entier que rien n'est fort comme l'amour de Jésus-Christ.

Pendant trois cents ans la rage des païens ne pardonna ni à l'âge, ni au rang; les femmes, les vieillards, les enfants éprouvèrent ses fureurs. Une ville de Phrygie tout entière fut livrée au glaive en haine de Jésus-Christ: pas une âme n'y fut épargnée. Il y eut dix grandes persécutions, sans compter les persécutions particulières à chaque province, qui sont innombrables. La dernière de toutes, celle de Dioclétien, en un seul mois, alors qu'elle n'était pas encore bien allumée. égorgea 17,000 Chrétiens. Tant qu'elle dura, dans la seule province d'Egypte, elle en fit périr cent quarante-quatre mille. A Lyon, la rivière charriait plus de sang que d'eau; c'est pour cela qu'au lieu de son ancien nom d'Arar, elle s'appela depuis la *Saône*, c'est-à-dire *fleuve de sang*. Et selon la promesse de notre Sauveur, les portes de l'enfer n'ont pu prévaloir; la croix est passée du lieu des supplices à la couronne des empereurs; elle règne d'une mer à l'autre, jusqu'aux extrémités de la terre, partout où le soleil ait pu porter sa lumière; elle est saluée, vénérée comme l'unique espérance des nations et des âmes!

Ainsi, mes Frères, ces nuées de Martyrs ont immolé à Jésus-Christ leurs corps, leurs cœurs, leurs affections les plus chères et les plus vives; ils ont confessé devant le monde et l'enfer qu'il était leur Dieu. Les exemples et les paroles de notre Sauveur leur avaient appris que le royaume des cieux souffre violence; et dans une chair fragile, ils ont vécu, non

point selon la chair, mais par une haine salutaire d'eux-mêmes, ils ont perdu leurs âmes en ce monde et les ont gardées pour la vie éternelle. Et nous, malheureux, malgré notre baptême, nous vivons en idolâtres, en païens ; nous nous souillons dans toutes les boues du monde ! Loin de se sanctifier, les époux se damnent mutuellement ; loin d'élever leurs enfants dans la crainte de Dieu, ils les laissent grandir dans le mépris de l'Evangile, loin de Jésus leur Sauveur, de Marie leur Mère incomparable. Ainsi la paix de l'Eglise ne fait de ses enfants que des voluptueux et des apostats ! Avec quelques jours de souffrances, les Martyrs ont gagné le repos éternel ; ils ont acheté le ciel avec la terre, les biens inaltérables du royaume de Dieu avec les biens misérables de cette vie. Et ces tristes biens nous font oublier et notre Dieu et notre fin, et nous entraînent vers le lieu des pleurs et des grincements de dents ! Quelle confusion pour les impies, lorsqu'ils verront ces glorieux Martyrs, enivrés de l'abondance de la maison du Seigneur achetée par leurs supplices, lorsqu'eux-mêmes n'auront point su la gagner par le chemin tranquille, riant et béni des commandements ! « De quel pardon serons-nous « dignes », s'écrie saint Chrysostome, « nous qui, après « tant d'exemples d'héroïque vertu sous les yeux, « vivons dans l'indolence et la sensualité ? Personne « ne nous tue, ne nous persécute ; nous pouvons en « paix opérer notre salut, assurer notre vocation par « nos bonnes œuvres. Pendant que l'univers était en « flammes et couvert de bûchers, les Martyrs conver- « tissaient leurs bourreaux et les arrachaient aux feux

« de la damnation ; et nous ne savons point, nous ne « voulons point nous sauver nous-mêmes ! Nous n'a- « vons à redouter ni les fouets, ni les roues, ni les « cachots, ni les tyrans, et nous succombons ! » (Hom. XXXIV *in Matth.*) Ah ! mes Frères, rappelons-nous que ce n'est qu'en suivant les pas de Jésus crucifié, qu'en mortifiant la chair et ses concupiscences, que nous serons ses disciples et ses élus. Il est notre Sauveur, il sera notre Juge ; laissons-le donc, mes Frères, faire de nous par sa charité les pierres merveilleuses et brillantes qui doivent entrer dans la construction de la Jérusalem céleste ! Ainsi soit-il.

LIXe INSTRUCTION.

DIEU DE SON CÔTÉ A HONORÉ ET GLORIFIÉ SES MARTYRS — DANS LEURS SUPPLICES — APRÈS LEUR MORT.

Omnis qui te colit, Domine, vita ejus, si in probatione fuerit, coronabitur.

Si vous éprouvez celui qui vous sert, ô mon Dieu, vous couronnerez aussi sa vie.
(TOBIE, III, 21.)

Les Martyrs de Jésus-Christ ont porté et glorifié Dieu dans leurs corps, mes Frères ; car, quel plus

glorieux témoignage pouvaient-ils offrir à notre Sauveur que d'immoler pour sa cause leur santé, leur jeunesse, leur honneur et leur vie, que d'empourprer de leur sang la robe de son Eglise ? N'était-ce point d'eux dont le sage avait dit : *Si devant les hommes ils ont été tourmentés, leur espérance est pleine d'immortalité : il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise, et ils resplendissent au ciel comme la flamme.* La jeune sainte Eulalie, déchirée par les ongles de fer, s'écriait : « Ces blessures, ô doux Sauveur de mon âme, « sont autant de caractères qui impriment votre nom « béni sur ma chair, et racontent vos victoires ». (S. Prudence.) « Les chaînes qui lient vos pieds sont « vos ornements », écrivait saint Cyprien à des Martyrs : « ces pieds ne sont pas liés pour l'infamie, mais glo« rifiés pour la couronne, pour courir bientôt avec « agilité dans les bras de Jésus-Christ. Vos corps, il est « vrai, ne sont point rafraîchis dans les cachots ni « reposés sur des couches délicates ; mais ils sont ré« confortés par l'onction de l'esprit du Seigneur. Votre « chair est défigurée, souillée, flétrie : mais cette « poussière impure, par la vertu du martyre, lave et « purifie vos âmes. Vous êtes nus au milieu de « l'inclémence des frimas ; mais Jésus-Christ revêt « entièrement votre cœur ; le corps de votre humilité « sera bientôt reformé à l'image de son corps glorieux ». Mais Jésus-Christ n'a point attendu le jour des récompenses de son royaume ni la gloire de la résurrection pour rendre témoignage à ses Martyrs : *soit dans leurs supplices, — soit après leur mort*, il les a couronnés d'honneurs incomparables.

I. — Dieu s'est montré admirable dans ses Saints *à l'heure de leurs supplices*. Ici il éteignait leurs bûchers, comme il le fit à sainte Lucie; là il guérissait subitement leurs blessures : c'est le miracle de son amour pour sainte Agathe, pour sainte Anastasie, pour saint Clément. Il les consolait par la visite de ses Anges; il éclairait leurs prisons, en brisait les chaînes, en ouvrait les portes, comme le rapportent les histoires de saint Vincent, des apôtres saint Pierre et saint Paul. Saint Laurent, dans les fers, rendait la vue aux aveugles, et pouvait dire après le grand apôtre : *La parole de Dieu n'est point enchaînée par mes liens;* ses prédications multipliaient les Chrétiens ou enflammaient les autres prisonniers de l'Evangile. Cinquante philosophes sont un jour envoyés pour disputer avec sainte Catherine, et lui arracher du cœur l'amour de la religion chrétienne. Son savoir, son éloquence, le Saint-Esprit qui parlait en elle, les confondit eux-mêmes; ils se déclarèrent disciples de Jésus-Christ, et le confessèrent en mourant pour son nom dans les flammes. Sainte Martine, à Rome, sous l'empereur Alexandre, d'un seul signe de croix, renversa le temple d'Apollon sur les prêtres et la foule des adorateurs de l'idole. — Voici ce que j'ai vu de mes yeux, rapporte l'historien Eusèbe : « Un jour une foule de Martyrs furent exposés « nus aux bêtes de l'amphithéâtre; mais les bêtes « féroces, quoique affamées à l'avance et à dessein, tour- « nèrent plusieurs fois autour de ces héros chrétiens, « les flairèrent et se retirèrent doux et tranquilles, sans « les avoir blessés. On les fit irriter de nouveau par des « hommes habitués à ces exercices; mais ils furent à

« l'instant dévorés, mis en pièces par ces animaux qui « respectèrent de nouveau les martyrs. Loin de se con- « vertir et d'adorer la puissance de Jésus-Christ, si écla- « tante à leurs yeux, les Païens réitérèrent l'épreuve : « pour la troisième fois on excita la rage des tigres et « des lions; on leur jeta des criminels qui furent encore « dévorés, mais les Martyrs ne furent point touchés. Les « tyrans, exaspérés, furent réduits à répandre le sang de « ces glorieux soldats de Jésus-Christ par l'épée des « gladiateurs; ainsi les bêtes sauvages bénissaient son « nom, tandis que des monstres à face humaine ten- « taient de le détruire. (Eus., liv. VIII, ch. III.)

II. — Lorsque les Martyrs avaient quitté ce monde mauvais, le Sauveur rendait leurs tombeaux glorieux comme son tombeau ! Il prêtait sa puissance à leurs Reliques, aux restes inanimés de leurs corps. Sur leurs sépulcres les aveugles recouvraient la vue, les boiteux marchaient, les lépreux étaient guéris, les morts ressuscitaient. Le Seigneur ayant découvert à saint Ambroise le lieu où étaient ensevelis les corps des martyrs saint Gervais et saint Protais, dans la translation solennelle qui en fut faite à la basilique de Milan, des infortunés furent délivrés des démons ; un aveugle célèbre vit ses yeux se rouvrir à la lumière, en y portant un linge qui avait touché leur cercueil ; miracle éclatant qui réprima, dans sa fureur de persécution, l'impératrice Justine, tombée dans l'hérésie. (S. Aug., *Conf.*, IX, 7.) Saint Augustin rapporte également de nombreux miracles opérés en Afrique, et principalement à Hippone, sa ville épiscopale, par les reliques du martyr saint Etienne.

« Ah ! les démons », s'écrie saint Chrysostome, « ne « peuvent supporter l'invisible et admirable vertu des « tombeaux de nos Martyrs ; vous ne voyez personne « les frapper, mais leurs gémissements de douleur « révèlent assez leurs tortures. Ainsi des Chrétiens, « revêtus autrefois de notre chair, domptent après « leur mort ces puissances des ténèbres ; un peu de « cendre, de poussière, quelques ossements desséchés « suffisent à crucifier ces natures spirituelles ». (Hom. XXVI *in II ad Corinth.*) Et il n'est point un seul de ses Saints que le Seigneur n'ait ainsi glorifié devant les peuples par des prodiges innombrables ! « Mais », reprend saint Augustin, « à qui ces prodiges rendent-« ils témoignage, sinon à la foi qui prêche Jésus-Christ « ressuscité dans la chair et monté aux cieux dans la « chair ? C'est pour cette foi qu'ils sont morts ; et Dieu « leur accorde ces grâces merveilleuses après leur « mort, parce que c'est pour son nom qu'ils se sont « fait égorger ; leur incomparable patience est ainsi « couronnée de gloire par la puissance de Dieu ». (*Cité de Dieu*, XXII, 9.)

III. — Après avoir honoré avec éclat ses Martyrs, Dieu les fait honorer par les peuples et les rois. Dès qu'ils étaient morts, les peuples environnaient leurs reliques d'une vénération pieuse ; ils bravaient tous les dangers, afin de s'approcher de leurs fidèles au supplice ; ils recueillaient avec amour sur des linges, en des éponges, le sang qui coulait de leurs plaies, et les conservaient en des petits vases fermés qu'ils plaçaient dans des sépulcres. Sept personnes furent ainsi condamnées à mort pour avoir amassé quelques gouttes

de sang du martyr saint Blaise. — Le bourreau allait trancher la tête à saint Cyprien : une armée entière de Chrétiens se précipita, jetant devant la noble victime des linges et des mouchoirs pour recueillir la rosée de son sang. (Pontius en sa vie.) — Les fidèles n'étaient pas moins zélés pour enlever les restes de leurs corps, dévorés par les bêtes ou les bûchers. La dépense n'était rien pour eux quand il fallait les racheter ou les ensevelir honorablement. Saint Polycarpe venait de consommer son sacrifice à Smyrne; les habitants de cette grande ville écrivirent aux églises du Pont : « Nous « avons recueilli ses ossements, plus chers à notre foi « que les perles, plus purs que l'or; nous les avons « ensevelis avec la décence la plus respectueuse. C'est « sur ce tombeau que, avec l'aide de Dieu, nous nous « réunirons pour célébrer dans l'allégresse la fête de « son martyre ». Souvent il en coûtait la mort pour honorer ainsi les Martyrs, pour baiser leurs corps, les préserver des outrages et les ensevelir. — Saint Théodore, reconnu pour avoir retiré les corps de sept vierges, d'un marais infect, fut égorgé ; on en égorgea plusieurs autres, trouvés en prières et en veille sur ces saintes sépultures. (Fleury, *Mœurs des Chrétiens*.) Mais ni les menaces, ni les supplices ne purent étouffer la religion envers les morts de Jésus-Christ. En voici un exemple mémorable : Un jour, Julien l'Apostat sacrifiait à Apollon, dans la ville d'Antioche. L'oracle de l'idole ne voulut point parler, parce que le corps du martyr saint Babylas était enseveli près de là. L'empereur impie ordonna que ces reliques, terribles à ses démons, fussent emportées. A cette nouvelle, toute

l'église d'Antioche se rassembla sans différer; hommes, femmes, vieillards, enfants accoururent en habits de fêtes. Dans la translation des Reliques, ils chantaient: Que tous ceux qui adorent des idoles, et leur donnent leur confiance soient confondus. *Similes illis fiant qui faciunt ea, et omnes qui confidunt in eis.* Ces paroles furent rapportées au prince apostat; la vue de cette immense et triomphale procession de fidèles, aigrit sa haine et sa fureur; il en fit emplir les prisons, les condamna à d'horribles tortures; mais au milieu de leurs douleurs, ils répétaient toujours le verset du psaume: *Que tous ceux qui adorent des idoles soient confondus!* Bientôt après cet odieux tyran périt d'une flèche, au milieu d'une bataille, en proférant contre notre Sauveur ce stérile blasphème: *Tu as vaincu, Galiléen!* (Rufin, *Hist. eccl.*, x, 3.)

Ah! s'écriait saint Chrysostome, être prisonnier pour la cause de Jésus-Christ et mourir pour lui, est plus glorieux que de faire des miracles et de ressusciter les morts! Avec quel bonheur j'irais à Rome, baiser les chaînes des Apôtres, si mon ministère ne me retenait en ma ville de Constantinople. (*In Epist. ad Ephes.*) « Les sépulcres des serviteurs de Jésus-Christ « n'ont-ils point plus de splendeur que les palais des « rois? Les hommes ne leur dévouent-ils point un plus « vif amour, un culte plus zélé? L'empereur lui-même, « radieux sous la pourpre, vient à leurs tombeaux en « embrasser les pierres; et, déposant les insignes de sa « puissance, il prie ces saints Martyrs d'intercéder pour « lui! Oui, celui qui ceint le diadème s'incline en « prières devant le sépulcre d'un faiseur de tentes

« comme saint Paul, d'un pêcheur comme saint Pierre ; « il implore en toute piété leur patronage auprès du « Seigneur. A Constantinople on voit les mêmes hon- « neurs rendus à la mémoire des Martyrs. Le fils de « Constantin le Grand regarda comme une gloire pour « son père d'être enseveli sous les parvis du temple de « Saint-Pierre. Tombeaux vénérables et vénérés ! N'est- « ce point là que la foule des riches et des pauvres, des « hommes et des femmes, des libres et des esclaves, se « précipite avec une religion fervente ? N'est-ce point là « qu'accourt l'empereur, suivi des officiers de son « armée, de ses préfets, de ses tribuns, de ses prêteurs, « apportant le tribut de prières illustres ? » (*Hom.* XXVI *in II ad Corinth.*) Quant à ce temple de Saint-Pierre sous les dalles de qui Constantin le Grand avait désiré être inhumé, il avait donné lui-même pendant sa vie le plus noble témoignage de sa foi : il avait porté sur ses épaules de la terre et d'autres matières destinées à ses constructions. (Eusèbe en sa vie.)

Les manifestations pieuses envers les Reliques des Martyrs étaient si éclatantes, qu'un hérétique, nommé Vigilance, s'en plaignit hautement, et les appelait des idolâtries. Saint Jérôme lui répondit : « Nous « sommes donc des sacriléges en allant visiter les Re- « liques des Apôtres. L'empereur Constance était sans « doute un sacrilége, quand il fit transférer avec « pompe à Constantinople les reliques de saint Luc, « de saint André, de saint Timothée ! L'empereur Ar- « cadius fut aussi un sacrilége apparemment, en ra- « menant en Thrace les reliques du prophète Samuel ! « Ils sont sacriléges et insensés, les évêques de l'univers

« entier, lorsqu'ils recueillent dans l'or et dans la soie « les corps des Saints de Jésus-Christ ! De toute évi« dence c'est aussi un prévaricateur, l'évêque de « Rome, puisqu'il offre les saints mystères sur les « tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, et les vé« nère comme de glorieux autels de notre Sauveur. « O prodige d'imbécillité de l'hérésie ! »

Depuis que Jésus-Christ est remonté dans les cieux, l'Eglise n'a cessé de rendre ces honneurs publics à ses enfants immolés pour la foi; elle a béni leur mémoire, célébré leurs fêtes avec une pompe solennelle, offert son divin Sacrifice sur leurs restes vénérés. Ni les cris de l'incrédulité, ni les révolutions, ni les hérésies n'ont pu empêcher ces témoignages de sa joie sainte et maternelle. Magnifique prédication où les fidèles apprennent qu'en s'unissant à Jésus-Christ crucifié pendant leur vie, ils seront associés après leur mort à son triomphe. L'oracle du Saint-Esprit s'accomplit : *La vie des serviteurs de Dieu, fidèles dans l'épreuve, sera couronnée d'une gloire immortelle !* .

Elle est donc vraie, mes Frères, cette parole d'un père de l'Eglise aux Païens : « Vous pouvez bien nous « tuer, vous ne pouvez point nous nuire. Jésus-Christ « ne change pas seulement ses disciples en des hommes « nouveaux, il leur donne encore une consécration « divine ». (Tertul.) Nos corps aussi, Chrétiens, sont les temples du Saint-Esprit et les membres de Jésus-Christ. Savons-nous les faire servir à la gloire de notre Maître; lui en faisons-nous une victime agréable par la pudeur et la chasteté, un holocauste par la mortification et le jeûne ? A la manière dont nous le traitons,

pensons-nous que ses restes doivent être un jour honorés dans l'Eglise ? Quelquefois on loue après leur mort des hommes célèbres, on leur dresse des statues. Infortunés, souvent ils sont loués là où ils ne sont plus, tandis que la flamme des enfers les dévore où ils sont ! L'espérance des Disciples de Jésus-Christ, au contraire, est pleine d'immortalité, même en ce monde : notre Sauveur se complaît à montrer en eux la divinité de son Evangile, et sur la terre comme dans les cieux, il les couronne de ce diadème de gloire qui ne se flétrira jamais !

LXe INSTRUCTION.

JE CROIS EN JÉSUS-CHRIST — NOTRE-SEIGNEUR ; — IL EST NOTRE-SEIGNEUR PAR DROIT DE CRÉATION, — PAR DROIT DE RÉDEMPTION.

Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso factum est nihil quod factum est.

Toutes choses ont été faites par Jésus-Christ ; rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. (S. JEAN, I.)

Le monde, mes Frères, était devenu le règne de Satan depuis le péché. A part la Judée, où la connais-

sance de Dieu s'était conservée, on adorait partout le démon sous l'image de l'impureté, du vol, de l'ivrognerie, de la haine, du brigandage, des passions les plus abominables. En haine de l'homme, image de Dieu, le démon se faisait immoler dans toutes les nations des milliers de victimes humaines. Qu'étions-nous, que serions-nous devenus sans Jésus-Christ l'attente et le désiré des nations, le Sauveur de ce monde? Aussi les Patriarches et les Prophètes l'appelaient de tous leurs vœux. Ne semblerait-il pas en particulier que David était le témoin de l'adoration des Mages et de la propagation de l'Evangile dans l'univers, quand il chantait en ses Psaumes : *La justice se lèvera en ses jours avec l'abondance de la paix : il règnera d'une mer à l'autre jusqu'aux extrémités de la terre. Les Ethiopiens se prosterneront devant lui ; les rois de Tarse et des îles lui apporteront leurs présents ; les rois de l'Arabie et de Saba déposeront à ses pieds leurs offrandes. Tous les rois de ce monde l'adoreront ; toutes les nations lui seront assujéties. Que son nom soit béni dans tous les siècles, son nom qui était avant la création du soleil !* (Ps. LXXI.) Dans le Symbole de notre foi nous disons tous à ses pieds : Je crois en Jésus-Christ *Notre-Seigneur*. Il est le Maître, le Seigneur de tous les hommes, mes Frères, et par droit de *création* — et par droit de *rédemption*.

I. — L'œuvre de la *création* est spécialement attribuée au Verbe de Dieu, à Jésus-Christ, dans les saintes Ecritures : c'est pour cela, selon les Pères de l'Eglise, que, par convenance, ce Verbe divin devait se faire chair, afin de relever et de restaurer par son amour ce que

sa puissance avait créé. *Par lui toutes choses ont été faites,* nous dit saint Jean, *et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. Le monde a été créé par lui, et le monde ne l'a point connu!* Ainsi, mes Frères, et les brillantes légions des Séraphins dans les cieux, et la radieuse armée des astres du firmament, et les animaux et les plantes, et l'homme, roi de ce monde, tout a reçu l'existence du Verbe divin, de Jésus-Christ notre Dieu! Nous tenons de Jésus-Christ et notre corps et notre âme : ses mains augustes nous ont façonnés; ses mains augustes nous portent et nous conservent; si elles cessaient de nous secourir nous péririons; nous ne pouvons respirer, vivre, espérer qu'en lui et par lui. Aussi saint Jean nous dit avoir vu les vingt-quatre vieillards qui représentaient les douze Patriarches et les douze Apôtres, l'Ancien et le Nouveau Testament, prosternés devant le trône de Jésus-Christ, y déposant leurs couronnes en chantant : *Seigneur notre Dieu, vous êtes digne de recevoir gloire, honneur et puissance, parce que vous avez créé toutes choses, et que votre volonté sainte les conserve.* (Apoc., IV, 11.)

Point donc de dépendance plus grande que celle où nous sommes de Jésus-Christ : son droit de propriété sur nous est de stricte justice : en vertu de son domaine, il peut nous commander, nous défendre, punir nos crimes et récompenser nos services : il peut nous élever ou nous abaisser, nous affliger ou nous consoler. Reconnaissons-nous, mes Frères, ces droits évidents, incontestables?

Quoi! nous proclamons qu'un maître a le droit de diriger ses serviteurs, d'en être obéi; qu'un potier peut

faire, de la même masse d'argile, des vases d'honneu[r] ou d'ignominie, les destiner aux autels ou aux usag[es] profanes, les conserver ou les briser, parce qu'il est [le] maître! Une minute au contraire n'est point à nou[s], ni un souffle de vie, mais à Notre-Seigneur Jésu[s-] Christ; et pour qui donc avons-nous travaillé depu[is] que nous sommes au monde? à quoi avons-nous em[-] ployé les fatigues de tant de jours, de tant de mois, [de] tant d'années? Nous laissons-nous gouverner par [sa] Providence et par son Evangile, sans résistance et san[s] révolte? Ne murmurons-nous point quand il dispo[se] de nous autrement que nous le désirons? Nous vo[u-] lons manger du fruit de la vigne que nous avo[ns] plantée, nous voulons habiter la maison que no[us] avons bâtie; nous crions quand on viole nos p[ro-] priétés, quand nos enfants nous outragent, que n[os] serviteurs nous résistent ou nous desservent. Nous [se-] rons donc nos propres Juges, nous qui ne somm[es] jamais pour notre Seigneur qu'une vigne stérile ou [ne] lui produisons que des grappes amères; nous e[t] qui le chassons de notre cœur, qu'il s'était pré[paré] comme une demeure bien-aimée? Ah! rentrons [en] nous-mêmes, mes Frères; pleurons en présenc[e de] Celui qui nous a faits et nous a supportés depu[is] longtemps, malgré notre méchanceté et notre in[gra-] titude. Et puisqu'il est le Seigneur et le grand R[oi de] l'univers, apportons-lui la gloire et l'honneur, en [fai-] sant sa volonté sainte comme on la fait dans les c[ieux].

II. — Jésus-Christ est notre Seigneur par dr[oit de] *rédemption*. Dès notre enfance, mes Frères, on [nous] l'a dit et redit : nos premiers parents avaient tout

de Dieu ; mais ayant prêté l'oreille à la voix perfide du démon qui leur disait : « Violez sa défense, man-« gez du fruit défendu, et vous serez semblables à lui », ils bravèrent leur Père céleste. Alors tout fut perdu : la beauté, le bonheur, l'immortalité ; ils devinrent la proie, les esclaves du démon. Nous l'étions tous, mes Frères, quand Jésus-Christ nous a délivrés en payant notre rançon de sa personne auguste. *Nous étions tous par nature enfants de colère*, nous dit saint Paul : *nous étions sans Dieu, sans espérance : mais par Jésus-Christ nous avons cessé d'être des exilés : par lui nous sommes devenus les citoyens de la cité des Saints et les enfants de la maison du Seigneur. Rendons-lui grâces*, dit-il ailleurs, *de nous avoir arrachés à la puissance des ténèbres, et transférés dans le royaume de son Fils par le sang de qui nous avons été rachetés.* (Eph., II ; Coloss., II.) Vous n'êtes donc plus à vous, continue enfin le grand Apôtre ; mais, soit que nous vivions, soit que nous mourions nous appartenons au Seigneur. Ah ! il est heureux l'homme qui médite, comprend et savoure ces touchants mystères ! Oui, mes Frères, considérons Jésus-Christ naissant dans une étable, pleurant de la nudité, du froid et de la dureté des hommes ; versant son sang, comme un pécheur, huit jours après sa naissance ; poursuivi bientôt par l'épée d'Hérode et contraint de chercher les ténèbres de la nuit et l'obscurité de l'exil, afin d'y échapper. Considérons sa vie pauvre et laborieuse, ses veilles, ses prières prolongées, ses jeûnes surhumains, ses larmes amères, les persécutions et les outrages dont l'ont abreuvé ses ennemis ! Voyons avec quelle

rage, à l'heure de sa Passion, les puissances des té-
nèbres le broyent[1], le mutilent, le plongent en des
horreurs infinies au point qu'il s'écrie : *O mon Père,*
s'il était possible, que ce calice passe loin de moi, et
qu'une sueur de sang coule à ruisseaux de tout son
corps ! Admirons son visage divin couvert de meur-
trissures, de sang figé, de poussière et d'ordures ; son
noble front transpercé par les épines, ses membres
violemment brisés et rompus. Que peut-on dire de
plus fort, de plus saisissant qu'un Dieu fouetté, lié à
une colonne comme un esclave scélérat, livré à la fu-
reur des démons et de la populace, cloué tout nu sur
un gibet infâme, d'où son sang rejaillit sur sa Mère
compatissante, présente à ce spectacle ! Et pourquoi
mes Frères, ces mystères d'une charité que les Païen
appelaient une folie, que l'Apôtre lui-même appell
un déréglement, un excès ? Jésus voulait ainsi acqué
rir sur nous les droits de Maître et de Seigneur ;
voulait que le démon, après une si grande rançon, n'a
plus rien à nous redemander. « Le sang ruisselle
« ses mains mutilées », nous dit saint Augustin, « a
« d'expier les crimes auxquels nos mains s'étaient p
« tées. Ses pieds innocents ont été percés de clo
« énormes, parce que les nôtres avaient couru dans
« chemin de l'iniquité. Son cœur a été ouvert par
« tranchant de la lance, afin que le nôtre toujours c
« minel, fût lavé et sanctifié dans le sang et l'eau q
« coulèrent de cette plaie salutaire ! » (Médit. 7°.) Ai
nous ne sommes plus à nous, car nous avons été
chetés d'un grand prix, par le sang même et la m
de Jésus-Christ. Faut-il nous étonner qu'il aime t

les âmes, qu'il en pleure la perte avec tant d
tume ; qu'il coure avec tant de fatigues ap
brebis errante; qu'il reçoive avec tant d'allé
l'enfant prodigue repentant ; qu'il fasse faire
belles fêtes à ses anges à la conversion d'un péc
Faut-il nous étonner que, du haut de sa cr
du fond de ses tabernacles, il attende, il
à lui, toute âme humaine qui passe sur la ter
Nous ne sommes plus à nous, mais à Jésus-C
il est notre Seigneur : notre esprit doit donc p
lui, notre cœur lui offrir son amour, notre vol
servir; nos paroles et nos œuvres doivent l
consacrées. Autrefois les Juifs ne voulurent
mettre dans le trésor public, les trente pièces d
rapportées par Judas, *parce que c'était le prix d*
O hommes, vos âmes aussi sont le prix du s
votre Dieu; pourquoi donc les enfermez-vous d
coffres, dans la terre, dans la chair et le sang
peut-il être permis? — Les Juifs criaient de
croix de Jésus-Christ : *Il est digne de mort*. Ce
instruments du démon, disaient vrai, car Jésu
était alors en notre place, la victime de nos
Mais n'est-il point plus digne de mort encore
tien qui refuse de vivre pour celui qui lui a
vie en mourant en sa place?

Laissons donc Notre-Seigneur régner s
mes Frères, puisque nous lui appartenons
titres. Il n'a besoin ni de nous ni de nos
conque aura rejeté son joug et ses miséric
le poids de ses justices. Ah! demandons
d'avoir vécu si longtemps, si souvent

contre ses lois, dans le parjure de nos serments de baptême, dans l'amour du monde et l'esclavage du démon. Ne vivons plus pour nous-mêmes, mais pour celui qui mourut et ressuscita pour nous ; ainsi parvenus à la divine Jérusalem dont il nous a rouvert les portes, nous chanterons à ses pieds, dans la triomphante assemblée de ses élus : *Vous nous avez rachetés, Seigneur, de toute tribu, de toute langue et de tout peuple : l'Agneau qui a été égorgé est digne de recevoir puissance, divinité, honneur, gloire et bénédiction aux siècles des siècles.* (Apoc., v.) Ainsi soit-il.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

Deuxième Article du Symbole.

JE CROIS EN JÉSUS-CHRIST SON FILS UNIQUE, NOTRE SEIGNEUR.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Bar-le-Duc. — Typ. L. Guérin et Ce





